Dr. med. Gustav Kaufmann
Arzt in Wien

John Carter Brown
Library
Brown University

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Etabliſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.

ЯЯІС

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE PREMIER.

IL n'y a point eu d'événement auſſi intéreſſant pour l'eſpece humaine en général & pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du nouveau monde & le paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſperance. Alors a commencé une révolution dans le commerce, dans la puiſſance des nations, dans les mœurs, l'induſtrie & le gouvernement de tous les peuples. C'eſt à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées ſe ſont devenus néceſſaires : les productions des climats placés ſous l'équateur ſe conſomment dans les climats voiſins du pole ; l'induſtrie

du nord eſt tranſportée au ſud ; les étoffes de l'orient habillent l'occident, & par-tout les hommes ſe ſont communiqué leurs opinions, leurs loix, leurs uſages, leurs remedes, leurs maladies, leurs vertus & leurs vices.

Tout eſt changé & doit changer encore. Mais les révolutions paſſées & celles qui doivent ſuivre, ont-elles été, peuvent-elles être utiles à la nature humaine ? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de vertus & de plaiſirs ? Peuvent-elles rendre ſon état meilleur, ou ne feront-elles que le changer ?

L'Europe a fondé par-tout des colonies ; mais connoît-elle les principes ſur leſquels on doit les fonder ? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'induſtrie. Ce commerce paſſe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens & dans quelles circonſtances ? Depuis qu'on connoît l'Amérique & la route du cap, des nations qui n'étoient rien ſont devenues puiſſantes ; d'autres qui faiſoient trembler l'Europe, ſe ſont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé ſur l'état de ces peuples ? Pourquoi enfin les nations les plus floriſſantes & les plus riches ne ſont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné ? Il faut, pour s'éclaircir ſur ces queſtions importantes, jetter un coup d'œil ſur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé, ſuivre en détail les événements dont elles ont été la cauſe, & finir par conſidérer l'état de l'Europe telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Les peuples qui ont poli les autres, ont été commerçants. Il n'y a que deux jours que l'Europe étoit ſauvage ; à bien des égards, elle eſt encore barbare ; & ſans l'immenſe communication que les hommes ont les uns avec les autres, elle le

ſeroit peut-être toujours. C'eſt le commerce des Egyptiens & des Tyriens qui a civiliſé les Grecs, & ceux-ci, en ajoutant à toutes les connoiſſances, à tous les arts qu'ils avoient reçus, éleverent la raiſon humaine à un point de perfection dont la ruine du commerce & les révolutions des empires l'ont fait depuis deſcendre. Leurs admirables inſtitutions étoient ſupérieures à ce que nous connoiſſons de mieux aujourd'hui. Aucune nation, ſi l'on en excepte peut-être les Chinois, n'avoit fait autant de progrès que les Grecs dans cette partie de la philoſophie qui dirige le gouvernement & les mœurs. Leur tactique eſt encore préférée à celle des Romains même. L'eſprit dans lequel ils ont fondé leurs colonies, fait honneur à leur raiſon, à leur humanité. Ils ont porté tous les beaux arts à un degré de perfection au-delà duquel aucun peuple ne les a portés. Ils ont eu des idées juſtes du beau, dans tous les genres. On voit par quelques ouvrages de Xénophon & d'autres écrivains, qu'ils avoient mieux les principes du commerce que la plupart des nations de l'Europe ne les ont aujourd'hui.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoiſſances des Grecs, que ſon commerce eſt infiniment plus étendu, que notre imagination ſe porte ſur des objets plus grands & plus variés depuis les progrès de la navigation, on ſera étonné que nous n'ayons pas ſur eux la ſupériorité la plus décidée. Mais il faut obſerver que lorſque ce peuple connut les arts & le commerce, il ſortoit, pour ainſi dire, des mains de la nature, & étoit ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions, au-lieu que les nations de l'Europe avoient le malheur de connoître des loix, des gouvernements, une religion excluſive & impérieuſe. Dans la Grece,

le commerce trouva des hommes ; en Europe il trouva des eſclaves. A meſure que le commerce & les arts nous ont ouvert les yeux ſur les abſurdités de nos inſtitutions, nous nous ſommes occupés à les corriger, mais ſans oſer jamais renverſer entiérement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux ; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions & d'abſurdités qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares. Voilà pourquoi, ſi les arts pénetrent un jour chez les Tartares & les Iroquois, ils y feront des progrès infiniment plus rapides, qu'ils n'en peuvent jamais faire dans la Ruſſie & dans la Pologne.

Les Romains, inſtitués pour conquérir, n'ont pas avancé comme les Grecs, la raiſon & l'induſtrie. Ils ont donné au monde un grand ſpectacle, mais ils n'ont rien ajouté aux connoiſſances & aux arts des Grecs. C'eſt en attachant les nations au même joug, & non en les uniſſant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde ; & lorſqu'ils l'eurent ſoumis, le repos qu'ils lui donnerent fut une léthargie. Leur deſpotiſme, leur gouvernement militaire opprimerent les peuples, éteignirent le génie, & dégraderent l'eſpece humaine.

La barbarie s'étendit aux conquérants eux-mêmes, après deux loix abſurdes de Conſtantin, qu'il eſt bien étonnant que Monteſquieu n'ait pas oſé placer parmi les cauſes de la décadence de l'Empire. La premiere donnoit la liberté à tous les eſclaves qui ſe feroient Chrétiens. Les grands, privés par cet arrangement de toutes leurs richeſſes, réduits à l'indigence, &, pour ainſi dire, à l'aumône de ces proſélites, n'eurent plus aucun intérêt à ſoutenir l'état dont ils étoient l'appui. Un autre

édit défendit le paganiſme dans toute l'étendue de l'Empire, & ces vaſtes contrées ſe trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux, ni à l'état, par les nœuds ſacrés de la religion & du ſerment. Sans prêtres, ſans temples, ſans morale publique, quel zele pouvoient-ils avoir pour repouſſer des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus ?

Auſſi les habitants du Nord qui fondirent ſur l'Empire, trouverent-ils les diſpoſitions les plus favorables à leur invaſion. Preſſés en Pologne & en Allemagne par des nations ſorties de la grande Tartarie, ils venoient occuper un moment des Provinces déja ruinées, pour en être chaſſés par des vainqueurs plus féroces qui les ſuivoient. Par-tout les poſſeſſions étoient incertaines, les mœurs & les loix ſauvages. Comment dans cet état de l'Europe pouvoit-on conſerver quelque induſtrie, & s'occuper des arts ? Les Goths en Eſpagne, & les Lombards en Italie, furent un peu plus éclairés, lorſque arrêtés & gardés par les mers & par les montagnes, ils ſe furent affermis dans leurs conquêtes ; mais leur commerce étoit bien peu de choſe, & ils étoient loin de cultiver les lettres.

Au ſeptieme ſiecle, l'Europe étoit pauvre & ſans lumieres. Ce qu'on dit des richeſſes du Roi Dagobert & de la magnificence de S. Eloi, eſt fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'hiſtoire de leur temps ; on s'habilloit de peaux & d'une laine groſſiere ; on ignoroit les commodités de la vie. On conſtruiſoit, il eſt vrai, des édifices qui avoient de la hardieſſe & de la ſolidité, mais qui ne prouvoient pas plus qu'il y eût alors des richeſſes, que du goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoiſ-

ſance des arts pour élever des maſſes de pierre avec les bras de ſes eſclaves. Ce qui démontre ſans réplique la pauvreté des peuples, c'eſt que les impôts ſe levoient en nature ; & même les contributions que le clergé ſubalterne payoit à ſes ſupérieurs, conſiſtoient en denrées comeſtibles. Aucune ville de l'Europe ne faiſoit alors ce commerce, qui conſiſte à tranſporter les productions d'un peuple chez un autre ; & quand ce genre de commerce eſt ignoré, on n'en connoît gueres les autres eſpeces.

La ſuperſtition dominante épaiſſiſſoit les ténebres. Avec des ſophiſmes & de la ſubtilité, elle fondoit cette fauſſe ſcience qu'on appelle théologie, & dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoiſſances.

Dès le huitieme ſiecle & au commencement du neuvieme, Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter, donner des couronnes. Sans citoyens, ſans ſoldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aſpirer à la monarchie univerſelle. Elle arma les Princes les uns contre les autres, les peuples contre les Rois, les Rois contre les peuples. On ne connoiſſoit d'autre mérite que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Egliſe. La dignité des ſouverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriſer les Princes, ſans inſpirer l'amour de la liberté. Quelques romans abſurdes & quelques fables mélancoliques, nées de l'oiſiveté des cloîtres, étoient alors la ſeule littérature. Elles contribuoient à entrenir cette triſteſſe & cet amour du merveilleux, qui ſervent ſi bien la ſuperſtition.

Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple ſorti de la Scandinavie & de

la Cherſoneſe Cimbrique, ſe répandit au nord de l'Europe, que les Arabes preſſoient du côté du midi. Les uns étoient diſciples d'Odin, & les autres de Mahomet, deux hommes qui avoient répandu le fanatiſme des conquêtes avec celui de la religion. Charlemagne ſut vaincre les uns, & réſiſter aux autres. Ces hommes du Nord, appellés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, ſans diſcipline, des mœurs atroces, pouſſé aux combats & à la mort par la miſere & la ſuperſtition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit ſi terribles, pour une religion qui les diſpoſeroit à obéir. Il lui fallut verſer des torrents de ſang, & il planta la croix ſur des monceaux de morts : il fut moins heureux contre les Arabes conquérants de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Eſpagne. Il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le beſoin de repouſſer les Arabes, & ſur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred le Grand en Angleterre, quelques villes d'Italie eurent des vaiſſeaux, & ce commencement de navigation reſſuſcita en peu le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'eſt la maniere de faire le commerce chez les peuples où il eſt encore au berceau.

Cependant les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athenes & Carthage. Il eſt vrai qu'ils le devoient moins aux lumieres d'une raiſon cultivée & aux progrès d'une bonne adminiſtration, qu'à l'étendue de leur puiſſance & à la nature des pays qu'ils poſſédoient. Maîtres de l'Eſpagne, de l'Afrique, de l'Aſie mineure, de la Perſe & d'une partie de l'Inde, ils commencerent par échanger entr'eux d'une con-

trée à l'autre les denrées des différentes parties de leur vaſte empire. Ils s'étendirent par degrés juſqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négociants, tantôt en miſſionnaires, ſouvent en conquérants.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone allerent prendre dans Alexandrie les marchandiſes de l'Afrique & de l'Inde, & les verſerent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce & raſſaſiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliotheque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts & les lettres, & ils ont été la ſeule nation conquérante qui ait avancé la raiſon & l'induſtrie des hommes. On leur doit l'algebre, la chymie, des nouvelles lumieres en aſtronomie, des machines nouvelles, des remedes inconnus à l'antiquité. La poéſie eſt le ſeul des beaux arts qu'ils ayent cultivé avec ſuccès.

Dans le même temps, les ſujets de l'empire Grec avoient imité les manufactures de ſoie de l'Aſie; & ils s'étoient ouverts par Caffa & par la mer Caſpienne, le commerce de l'Inde.

Les Génois commençoient à le partager avec eux, & même le commerce des Grecs tomboit avec leur empire, qui n'oppoſoit au fanatiſme des Arabes que la plus lâche bigoterie. Les moines y régnoient, & l'Empereur demandoit pardon à Dieu du temps qu'il donnoit aux ſoins de l'empire. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons ſculpteurs, & l'on y diſputoit ſans ceſſe pour ſavoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, poſſeſſeurs d'un grand nombre d'iſles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils ſe défendirent contre celle d'Egypte & des Sarraſins par le feu Grégeois, arme vaine & précaire d'un peu-

ple ſans vertu. Conſtantinople ne pouvoit protéger au loin ſon commerce maritime; il fut abandonné aux Génois, qui s'emparerent de Caffa, dont ils firent une ville floriſſante.

La nobleſſe de l'Empire prit dans les folles expéditions des Croiſades quelque choſe des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe; il lui devint difficile de s'en paſſer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandiſes qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes eux-mêmes en porterent en France, en Angleterre, & juſqu'en Allemagne.

Ces nations étoient alors ſans vaiſſeaux & ſans manufactures: on y gênoit le commerce, & on y mépriſoit le commerçant. Cette claſſe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négociants à peu près avec le même mépris qu'ils avoient pour les hiſtrions, les courtiſans, les bâtards, les eſclaves & les gladiateurs. Le ſyſtême politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du nord, devoit néceſſairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos peres inſenſés prirent pour baſe de leurs gouvernements un principe deſtructeur de toute ſociété, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de conſidéré que les poſſeſſeurs des fiefs, & ceux qui s'étoient diſtingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on ſait, de petits ſouverains qui abuſoient de leur autorité, & réſiſtoient à celle du Prince. Les Barons avoient du faſte & de l'avarice, des fantaiſies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états, & tantôt ils les rançonnoient. C'eſt dans ces temps barbares que ſe ſont établis les droits de péage, d'entrée, de ſortie, de paſſage,

de logements, d'aubaines, d'autres oppreſſions ſans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou ſe fermoient ſous le bon plaiſir du Prince ou de ſes vaſſaux. On ignoroit ſi parfaitement les plus ſimples éléments du commerce, qu'on avoit l'uſage de fixer le prix des denrées. Les négociants étoient ſouvent volés, & toujours mal payés par les Chevaliers & par les Barons. On faiſoit le commerce par caravanes; on alloit en troupes armées juſqu'aux lieux où on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen de ſe concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bâteleurs, de muſiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville, & qu'on ne connoiſſoit ni les ſpectacles, ni les aſſemblées, ni les plaiſirs ſédentaires de la ſociété privée, le temps des foires étoit celui des amuſements, & ces amuſements dégénéroient en diſſolutions, qui autoriſoient les déclamations & les violences du Clergé. Les commerçants furent ſouvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des ſuperfluités à ſes tyrans, & qui s'aſſocioient à des hommes dont les mœurs bleſſoient ſes préjugés & ſon auſtérité groſſiere.

Les Juifs, qui ne tarderent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnerent pas de la conſidération. Ils furent alors dans toute l'Europe ce qu'ils ſont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Ils ſe rendirent néceſſaires aux marchands étrangers & aux nations Européennes. Ils s'enrichirent aux dépens des Chrétiens ſuperſtitieux, qui s'en vengerent par des cruelles perſécutions. Le Clergé déclara l'intérêt de l'argent, uſuraire. Cette déciſion théologique ſur un objet civil & politique frappa ſur

l'état, en portant coup au commerce. Les Juifs pillés, perſécutés, proſcrits, inventerent les lettres de change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le Clergé déclara le change uſuraire, mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ſes effets fut de rendre les négociants plus indépendants des Princes, qui les traiterent mieux, dans la crainte qu'ils ne tranſportaſſent leurs richeſſes dans des pays étrangers.

La vanité donna quelque induſtrie aux François dans le quatorzieme ſiecle. L'uſage de porter leurs armoiries ſur leurs habits fit faire quelques progrès à leurs manufactures, parce que des draps chargés d'armoiries étoient un luxe qu'on ne pouvoit tirer de l'étranger.

On fabriquoit d'aſſez beaux draps en Flandre. On y fabriquoit auſſi des tapiſſeries dont il en reſte encore. Elles prouvent combien le deſſein & la perſpective étoient alors ignorés. Cependant cette induſtrie groſſiere attiroit les marchands de l'Europe, & la Flandre devenoit l'entrepôt du commerce qui ſe faiſoit entre Veniſe & les villes de la grande Hanſe.

Pluſieurs villes s'étoient aſſociés ſur la mer Baltique & dans l'Allemagne. Elles avoient obteuu ou acheté le privilege de ſe gouverner par leurs loix. Elles firent ſeules le commerce du Nord, & devinrent puiſſantes. D'autres villes dans le reſte de l'Europe, ſans devenir comme les Anſéatiques des républiques indépendantes, obtinrent des privileges. Il n'y avoit auparavant de citoyens que la nobleſſe & les eccléſiaſtiques. Le reſte étoit eſclave. Mais on vit d'abord ſe former des corps de marchands, des corps de métier; & ces aſſociations acquirent du crédit, en acquérant des richeſſes. Les ſouverains eurent beſoin d'elles, &

les affranchirent. Ils les oppoſerent aux Barons. On vit diminuer peu à peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent des citoyens, & le tiers-état fut admis aux aſſemblées des peuples.

Le Préſident de Monteſquieu fait honneur à la religion Chrétienne de l'abolition de l'eſclavage. Nous oſerons n'être pas de ſon avis. C'eſt quand il y eut de l'induſtrie & des richeſſes dans le peuple, que les Princes le compterent pour quelque choſe. C'eſt quand les richeſſes du peuple purent être utiles aux Rois contre les Barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une ſaine politique que le commerce amene toujours, & non l'eſprit de la religion Chrétienne, qui engagea les Rois à déclarer libres les eſclaves de leurs vaſſaux, parce que ces eſclaves, en ceſſant de l'être, devenoient des ſujets. Il eſt vrai que le Pape Alexandre III déclara que des Chrétiens devoient être exempts de ſervitude; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux Rois de France & d'Angleterre, qui vouloient abaiſſer leurs vaſſaux. La religion Chrétienne défend ſi peu la ſervitude, que dans l'Allemagne Catholique, en Boheme, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple eſt encore eſclave, ſans que l'Egliſe le trouve mauvais.

Quelques citoyens, comme Jacques Cœur, étoient plus propres à faire reſpecter le tiers-état, que toutes les déclarations des Papes. Jacques Cœur eût établi dans le quinzieme ſiecle un commerce riche & ſolide dans le royaume de France, s'il eût été ſoutenu par le gouvernement contre l'envie des courtiſans & la ſottiſe de ſes concitoyens. Il avoit un grand nombre de vaiſſeaux. Plus de trois cents facteurs conduiſoient ſon commerce en Turquie, en Perſe, en Afrique, en Italie & dans

le Nord. Il étoit le particulier le plus riche de l'univers, & le plus utile à ſa patrie, qui n'auroit pas chaſſé les Anglois ſans les ſecours qu'il prodiguoit à Charles VII. On ſuppoſa des crimes à ce grand homme. Aucun ne fut prouvé. On oſa le dépouiller de ſes biens & l'exiler, pour avoir fait préſent d'un harnois au Sultan de Babylone, & pour avoir rendu aux Sarraſins un ſcélérat, qu'ils avoient répété. Ses facteurs lui firent de nouveaux fonds avec leſquels il ſe retira dans l'iſle de Chypre, où il acquit de nouvelles richeſſes. Sa retraite dans cette iſle que poſſédoient alors les Vénitiens, fut utile à cette république, que ſon commerce avoit allarmée.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Piſe, Gênes, Florence, des républiques inſtituées par des loix ſages. Les Factions des Guelphes & des Gibelins, qui déſoloient ces délicieuſes contrées depuis tant de ſiecles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleuriſſoit, & devoit bientôt y amener les lettres. Veniſe étoit au comble de ſa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ſes voiſins, réprimoit celle des Mammelus & des Turcs. Son commerce étoit ſupérieur à celui de l'Europe entiere. Elle avoit une population nombreuſe & des tréſors immenſes. Ses finances étoient bien adminiſtrées, & le peuple content. La république empruntoit des riches particuliers, mais par politique, & non par beſoin d'argent. Les Vénitiens ont été les premiers qui ayent imaginé d'attacher les ſujets riches au gouvernement, en les engageant à placer une partie de leurs fortunes dans le fonds de l'état. Veniſe avoit des manufactures de ſoie, d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaiſſeaux : ſon orfévrerie étoit la meilleure & preſque la ſeule

de ce temps-là. On reprochoit aux habitants de ſe ſervir d'uſtenſiles & de vaiſſelle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix ſomptuaires ; mais ces loix permettoient une ſorte de luxe qui conſervoit des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe & ſomptueux. L'opulence de Véniſe avoit reſſuſcité l'architecture d'Athenes. Enfin, il y avoit de la grandeur & déja du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la nobleſſe étoit éclairée. Le gouvernement réſiſtoit avec une fermeté ſage aux entrepriſes des Pontifes. *Siamo Veniziani poi Chriſtiani*, diſoit un de leurs ſénateurs. C'étoit l'eſprit du ſénat entier. Dès ce temps, il aviliſſoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces miſérables *Condottieri*, dont les noms étoient ſi terribles, & dont les armes l'étoient ſi peu. Il régnoit de la politeſſe à Véniſe ; & la ſociété s'y trouvoit moins gênée par les inquiſiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'eſt méfiée de la puiſſance de ſes voiſins & de ſa foibleſſe.

Il y avoit loin, au quinzieme ſiecle, du reſte de l'Europe à l'Italie. En France, Louis XI venoit d'abaiſſer les grands vaſſaux, de relever la magiſtrature, & de ſoumettre la nobleſſe aux loix. Le peuple François, moins dépendant de ſes Seigneurs, devoit dans peu devenir plus induſtrieux, plus actif & plus eſtimable ; mais l'induſtrie & le commerce ne pouvoient fleurir ſubitement dans le pays qui venoit de perſécuter Jacques Cœur. Les progrès de la raiſon devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, & ſous le regne d'un Prince livré à la

plus vile ſuperſtition. Les Barons n'avoient qu'un faſte barbare. Leurs revenus ſuffiſoient à peine pour entretenir à leur ſuite une foule de gentilshommes déſœuvrés, qui les défendoit contre le ſouverain & les loix. La dépenſe de leur table étoit exceſſive, & ce luxe ſauvage dont il reſte encore trop de veſtiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. On eut alors cependant quelque idée de navigation. Doriole fit faire attention aux profits que les Vénitiens & les villes Anſéatiques retiroient des vins, des huiles & des grains de France qu'ils venoient charger ſur leurs vaiſſeaux, & qu'ils tranſportoient dans toute l'Europe. Il n'y avoit ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette ſorte de décence qui diſtingue les premieres claſſes des citoyens, & qui apprend aux autres à les reſpecter. Malgré la courtoiſie preſcrite aux chevaliers, il régnoit parmi les grands de la groſſiereté & de la rudeſſe. La nation avoit alors ce caractere d'inconſéquence qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours une nation où les mœurs & les manieres ne ſeront pas d'accord avec les loix. Les conſeils du Prince donnoient des édits ſans nombre, & ſouvent contradictoires; mais le Prince diſpenſoit aiſément d'obéir. Ce caractere de facilité dans les ſouverains a été ſouvent le remede à la légéreté avec laquelle les miniſtres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins induſtrieuſe que la France, avoit des Barons inſolents, des Evêques deſpotes, & un peuple qui ſe laſſoit de leur joug. La nation avoit déja cet eſprit d'inquiétude qui devoit tôt ou tard la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractere à la tyrannie abſurde de Guillaume le Conquérant, & au génie atroce de pluſieurs de ſes ſucceſſeurs. L'abus exceſſif de

l'autorité avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs ſouverains. On ne prononçoit chez eux le nom de Roi qu'avec crainte ; & ces ſentiments tranſmis de race en race ont ſervi à leur faire établir depuis le gouvernement ſous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maiſons de Lancaſtre & d'Yorck avoient entretenu le courage guerrier & l'impatience de la ſervitude ; mais elles avoient entretenu le déſordre & la pauvreté. C'étoient les Flamands qui fabriquoient alors les laines de l'Angleterre ; ſes laines, ſon plomb, ſon étain étoient tranſportés ſur les vaiſſeaux des villes Anſéatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni juriſprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit de plus couverte d'une multitude de riches couvents & d'hôpitaux. Les nobles les moins riches paſſoient leur vie de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établiſſements ſuperſtitieux maintenoient la pareſſe & la barbarie.

L'Allemagne, long-temps agitée par les querelles des Empereurs & des Papes, & par des guerres inteſtines, venoit de prendre une aſſiette plus tranquille. La bulle d'or avoit réglé les droits du chef & des membres de l'empire. Sigiſmond avoit établi le cadaſtre, & l'état venoit d'être diviſé en cercles ſous Maximilien I. L'ordre avoit ſuccédé à l'anarchie ; & les peuples de cette vaſte contrée, ſans richeſſes, ſans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voiſins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeſte à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différents Princes de ceſte vaſte contrée gouvernoient aſſez ſagement leurs états. Ils abuſoient peu de leur autorité, &

ſi la poſſeſſion paiſible de ſon héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les ſeules villes libres & alliées de la grande Hanſe qu'il y avoit du commerce & de l'induſtrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare ; le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le ſeul luxe. Les grands & le clergé s'y enivroient ſans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter les gentilshommes de voler ſur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces ; & juſques dans les deux ſiecles ſuivants, les troupes Allemandes furent plus célebres par leurs cruautés, que par leur diſcipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient n'avoient conſervé cet enthouſiaſme de gloire que leur avoit autrefois inſpiré la religion d'Odin, & ils n'avoient encore reçu aucune des loix ſages que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entr'eux. Leur puiſſance n'étoit rien, & une ſeule ville de la grande Hanſe faiſoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, & ſous les loix de Frederic & de Guſtave Vaza.

Le ſiecle des révolutions avançoit à grands pas. La nature humaine alloit connoître de nouvelles lumieres & la liberté ; mais il devoit en coûter des guerres & des crimes.

Les Turcs n'avoient ni la ſcience du gouvernement, ni la connoiſſance des arts, ni commerce ; mais les Janiſſaires étoient & ſont encore la premiere milice du monde. Ces compagnons d'un deſ-

pote qu'ils font reſpecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverſerent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés par la ſuperſtition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts, abandonnerent leur patrie ſubjuguée, & ſe réfugierent en Italie; ils y furent ſuivis par des artiſans & des négocians. L'aiſance, la paix, la proſpérité, cet amour de toutes les gloires, ce beſoin de nouveaux plaiſirs qu'inſpirent de bons gouvernemens, favoriſoient dans le pays des anciens Romains la renaiſſance des lettres, & les Grecs apporterent aux Italiens plus de connoiſſances des bons modeles & l'amour de l'antiquité. L'Imprimerie étoit inventée; & ſi elle avoit été long-temps une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & ſans induſtrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome qui preſque toujours a eu dans chaque ſiecle l'eſprit qui lui convenoit le mieux pour le moment, Rome ſembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit ſi long-temps & ſi bien ſervie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raiſonnement. Les prêtres les moins éclairés ſavent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'auſtérité, la triſteſſe & la crainte, ſont les moyens qui établiſſent leur autorité ſur les eſprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des temps où ces moyens n'ont plus que des foibles ſuccès. Les hommes enrichis dans des ſociétés tranquilles veulent jouir; ils crai-

gnent l'ennui, & ils cherchent les plaiſirs avec paſſion. Quand les foires s'établirent, & lorſqu'à ces foires il y eut des jeux, des danſes, des amuſemens, le clergé, qui ſentit que ces diſpoſitions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proſcrivit ces jeux, excommunia les hiſtrions; mais lorſqu'il vit que ſes cenſures n'étoient pas aſſez reſpectées, il changea de conduite: il voulut lui-même donner des ſpectacles. On vit naître les comédies ſaintes. Les moines de Saint Denis, qui jouoient la mort de Sainte Catherine, balancerent le ſuccès des hiſtrions. La muſique fut introduite dans les Egliſes; on y plaça même des farces. Le peuple s'amuſoit à la fête des Foux, à celle de l'Aſne, à celle des Innocents, qui ſe célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui ſe jouoient dans les places publiques. Souvent, pour ſon plaiſir, on quitta les danſes des Egyptiennes pour la proceſſion de la S. Jean. Lorſque l'Italie acquit de la politeſſe, & qu'elle en mit dans ſes plaiſirs, les ſpectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence; les prêtres eurent une raiſon de moins de les cenſurer, & ils les tolérerent. Ils avoient été long-tems les ſeuls hommes qui ſuſſent lire; mais ce mérite devenu plus commun, ne leur donnoit plus de conſidération. Ils voulurent partager la gloire de réuſſir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les Papes, ſouverains paiſibles & riches dans la voluptueuſe Italie, perdirent de leur auſtérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner ſur les eſprits. Ils protégerent les talents : ils honorerent les grands artiſtes. Raphaël alloit être cardinal, lorſqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du

triomphe. Ce bon goût, ces beaux arts, ces plaiſirs nouveaux pouvoient n'être pas conformes à l'eſprit de l'Evangile, mais ils paroiſſoient l'être aux intérêts des Pontifes. Les belles-lettres décorent l'édifice de la religion. C'eſt la philoſophie qui le détruit. Auſſi l'Egliſe Romaine, favorable aux belles-lettres & aux beaux arts, fut-elle oppoſée aux ſciences exactes. On couronna les poëtes, on perſécuta les philoſophes. Galilée eût vu de ſa priſon le Taſſe monter au Capitole, ſi ces deux grands génies euſſent été contemporains.

Il étoit temps que la philoſophie & les lettres arrivaſſent au ſecours de la morale & de la raiſon. L'Egliſe Romaine avoit détruit, autant qu'il eſt poſſible, les principes de juſtice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce ſeul dogme, qu'au Pape appartient la ſouveraineté de tous les empires, renverſoit les fondements de toute ſociété, de toute vertu politique. Il avoit été long-temps établi, ainſi que l'opinion affreuſe, qu'il eſt permis, qu'il eſt même ordonné de haïr, de perſécuter ceux dont les opinions ſur la religion ne ſont pas conformes à celles de l'Egliſe Romaine. Les indulgences, eſpeces d'expiations vendues pour tous les crimes, & ſi vous voulez quelque choſe de plus monſtrueux, des expiations pour les crimes à venir; la diſpenſe de tenir ſa parole aux ennemis du Pontife, fuſſent-ils de ſa religion; cet article de croyance où l'on enſeigne que le mérite du juſte peut être appliqué au méchant; la perverſité de l'inquiſition, les exemples de tous les vices dans la perſonne des Pontifes & de leurs favoris, dans les hommes ſacrés deſtinés à ſervir de modele au peuple : toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de ſerpents, plutôt qu'une vaſte contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Ce zele de la religion, qui tenoit lieu de tout mérite, & qui tantôt s'exhaloit en pratiques minutieuſes, & tantôt en fureurs atroces, avoit cependant peu à peu tiré l'Eſpagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de ſe réunir par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, & par la conquête de Grenade. L'Eſpagne étoit devenue une puiſſance qui s'égaloit à la France même. Son ſol cultivé par des Mahométans qui avoient fait part de leur induſtrie à leurs vainqueurs, étoit plus fertile encore que celui de la France. Les belles laines de Caſtille & de Leon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps, qui ſe vendoient dans toute l'Europe & même en Aſie. Les efforts continuels que les Eſpagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs ſuccès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthouſiaſme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur péninſule, & ne commerçant gueres par eux-mêmes avec les autres nations, ils les mépriſoient, ils avoient cet orgueil faſtueux, qui, chez un peuple comme dans les particuliers, ne va pas avec des lumieres. C'étoit la ſeule puiſſance qui eut une infanterie toujours ſubſiſtante; & cette infanterie étoit admirable. Comme depuis pluſieurs ſiecles les Eſpagnols faiſoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à peu près le même caractere; leur monarchie étoit mieux réglée que la Caſtille, & plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des Algarves, elle fut délivrée des Maures. Ce petit état eut quelques Rois, qui furent de grands hommes. Ils établirent le bon ordre dans le royaume, & ſans inquiétude au-dedans ni

ſur les frontieres ; à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent ſeulement, entouré de voiſins qui ſe déchiroient encore, ils formerent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.

Jean I eut pluſieurs fils, qui tous vouloient ſe ſignaler. Ce fut d'abord par des expéditions en Barbarie. Henri, le plus éclairé d'entr'eux, conçut le projet de faire des découvertes vers l'Occident. Ce jeune prince mit à profit le peu d'aſtronomie que les Arabes avoient conſervée. Il établit à Sagres, ville des Algarves, un obſervatoire, où il fit élever toute la nobleſſe qui compoſoit ſa maiſon. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'aſtrolabe, & ſentit le premier l'uſage qu'on pouvoit faire de la bouſſole, qui étoit déja connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'uſage à la navigation.

Les pilotes, qui ſe formerent ſous ſes yeux, découvrirent Madere en 1418. Un de ſes vaiſſeaux s'empara des Canaries deux ans après. Le Cap de Sierra-Leona fut bientôt doublé, & le Zaïre conduiſit dans l'intérieur de l'Afrique juſqu'au Congo. On fit dans ces contrées des conquêtes faciles & un commerce avantageux. Les petites nations qui les habitoient, ſéparées par des déſerts impraticables, ne connoiſſoient ni le prix de leurs richeſſes, ni l'art de ſe défendre. Ces voyages donnerent de grandes eſpérances. Les revenus qu'on pouvoit tirer un jour des côtes de Guinée furent affermés. Cette cupidité prématurée prouve que les princes qui faiſoient faire ces découvertes, ſongeoient plus encore à augmenter leurs finances, que le commerce de leurs ſujets.

Sous le regne de Jean II, prince éclairé, qui le premier rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'aſtronomie à

la navigation, des Portugais qu'il avoit envoyés doublerent le Cap qui eſt à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le Cap des Tempêtes; mais le prince qui prévoyoit le paſſage aux Indes, le nomma le Cap de Bonne-Eſpérance.

Emmanuel ſuivit les projets de ſes prédéceſſeurs. Il fit partir en 1497 une flotte de quatre vaiſſeaux, ſous les ordres de *Vaſco de Gama*. Cet amiral, après avoir eſſuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré ſur des mers inconnues, aborda dans l'Indoſtan, près de onze mois après être ſorti de la rade de Lisbonne.

L'Aſie, dont l'Indoſtan forme une des plus riches parties, eſt un vaſte continent, qui, ſelon les obſervations des Ruſſes, ſur leſquelles on a élevé des doutes raiſonnables, s'étend entre le quarante-troiſieme & le deux cent ſeptieme degré de longitude. Entre les deux poles, elle s'étend depuis le ſoixante-dix-ſeptieme degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au dixieme de latitude méridionale. La partie de ce grand continent compriſe dans la Zône tempérée entre le trente-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude, paroît plus élevée que tout le reſte. Elle eſt ſoutenue tant au nord qu'au midi par deux grandes chaînes de montagnes qui courent preſque depuis l'extrêmité occidentale de l'Aſie-mineure, & des bords de la Mer noire, juſqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes ſont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires qui ſont dirigées du ſud au nord. Elles ſe prolongent tant vers la mer du Nord que vers celles des Indes & de l'Orient par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui baignent ces vaſtes régions.

Telle eſt la grande charpente qui ſoutient la majeure partie de l'Aſie. Dans l'intérieur de ce pays immenſe, la terre brûlée par l'ardeur du ſoleil, n'eſt qu'une cendre fluide, qui coule au gré des vents. On n'y trouve aucun veſtige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles petrifiées, ni autres foſſiles. Les mines métalliques y ſont à la ſurface de la terre. Les obſervations du barometre ſe joignent à tous ces phénomenes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Aſie, auquel on a donné dans les derniers temps, le nom de petite Bucharie.

C'eſt de l'eſpece de ceinture qui environne cette vaſte & ingrate région que partent des ſources abondantes & fort multipliées qui coulent en différents ſens. Ces fleuves qui charient ſans ceſſe à toutes les extrêmités de l'Aſie des portions de cette maſſe inépuiſable de terrein, forment autant de barrieres contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & aſſurent à ce continent une conſiſtance, une durée, que les autres ne ſauroient avoir. Peut-être eſt-il deſtiné à les voir diſparoître pluſieurs fois ſous les eaux, avant de ſouffrir lui-même aucune atteinte.

Si des montagnes & des rivieres de l'Aſie, on paſſe à ſes mers, il s'en trouvera pluſieurs. La Méditerranée & la Mer noire qui en baignent les parties occidentales, ſont trop connues pour qu'il ſoit néceſſaire de s'y arrêter. Il en eſt de même de la mer Caſpienne. Nous ferons ſeulement obſerver à l'égard de cette derniere, qu'il paroîtroit par des obſervations faites ſur le barometre pendant un an à Aſtracan, & rapportées par M. Gmelin, que ſa ſurface eſt au-deſſous du niveau de celles de l'Océan & de la Méditerranée. Des obſervations plus nombreuſes & continuées plus

long-temps vérifieront tôt au tard ce fait important.

La Mer glaciale, qui baigne les côtes ſeptentrionales de la Siberie, eſt impraticable, ſelon les relations des Ruſſes. Ils prétendent même que, quelques efforts qu'on ait faits juſqu'ici, on n'a pu doubler la pointe qui eſt entre les rivieres de Peaſiga & de Lamura, à cauſe de la grande quantité de glaces qui s'y raſſemblent continuellement. Ils diſent auſſi que, quoiqu'on ſoit parvenu quelquefois à doubler le Cap Szalaginſkoi, cependant le paſſage qui le ſépare de l'Amérique eſt preſque toujours fermé par des glaces, d'où ils ſemblent vouloir conclure, qu'on ne doit pas eſpérer de trouver jamais par cette route un paſſage bien facile vers la Mer du ſud. Mais leurs relations ſont accompagnées de circonſtances qui font ſoupçonner que quelque raiſon politique les empêche de publier tout ce qu'ils ſavent ſur ces mers.

La mer qui baigne les parties méridionales de l'Aſie, & qu'on appelle la mer des Indes, eſt ſéparée, ſelon M. Buache, de la grande mer du midi par une chaîne de montagnes marines qui commence à l'iſle de Madagaſcar, & qui continuant juſqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les iſles, les bas-fonds & les rochers qui ſe trouvent dans toute cette étendue, va rejoindre la terre de Diemen & de la nouvelle Guinée. Ce ſavant, à qui la géographie phyſique doit beaucoup, conſidere la mer compriſe entre cette chaîne & la partie méridionale de l'Aſie, comme diviſée en trois grands baſſins, dont les limites ſont en effet aſſignées par la nature.

Le premier de ces baſſins, qui eſt ſitué à l'occident, eſt celui de l'Arabie & de la Perſe. Il eſt terminé au midi par cette chaîne d'iſles qui,

depuis le Cap Comorin & les Maldives, s'étend juſqu'à l'iſle de Madagaſcar. Il forme en s'enfonçant dans les terres, deux grands golphes, le Sein Perſique & la Mer rouge. Le ſecond eſt le golphe de Bengale; le troiſieme eſt le grand Archipel, qui contient les iſles de la Sonde, les Moluques & les Philippines : c'eſt comme un maſſif qui joint l'Aſie au continent auſtral, lequel ſoutient le poids de la Mer Pacifique. Entre cette mer & ce grand Archipel, eſt un baſſin particulier formé à l'orient par une chaîne de montagnes marines, qui s'étend depuis les iſles Marianes juſqu'à celle du Japon. A ces baſſins, on en peut joindre un cinquieme formé par la chaîne des iſles qui du nord du Japon va joindre la pointe méridionale de la preſqu'iſle de Kamzatca, & qui renferme la mer dans laquelle ſe jette le fleuve Amur; mer qui doit être bien peu profonde, ſi, comme on le rapporte, l'embouchure de ce fleuve eſt impraticable par la grande quantité de bambous qui y croiſſent.

La mer orientale, qui ſépare de l'Amérique la mer d'Aſie, n'eſt pas aſſez connue pour nous inviter à pouſſer plus loin la deſcription de cette partie du monde où les richeſſes du ſol & de l'induſtrie ont de tout temps attiré tant de peuples. Les détails géographiques qu'on vient de voir doivent ſuffire; mais il n'en falloit pas moins pour diriger & pour fixer l'attention ſur ce beau continent. Entrons-y par l'Indoſtan, où le commerce nous appelle.

Quoique par le nom générique d'Indes orientales, on entende communément ces vaſtes régions qui ſont au-delà de la mer d'Arabie & du Royaume de Perſe, l'Indoſtan n'eſt que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves cé-

lebres qui vont ſe jetter dans les mers des Indes à une diſtance immenſe l'un de l'autre. Ce long eſpace eſt traverſé par une chaîne de hautes montagnes, qui le coupant par le milieu, va ſe terminer au Cap Comorin, en ſéparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

La nature a tellement diverſifié la température du climat & l'influence des éléments ſur ces deux côtes ſi voiſines, que tandis que les pluies regnent ſur l'une, on jouit ſur l'autre d'un temps tout-à-fait ſerein. La ſeule épaiſſeur des montagnes y ſépare l'été de l'hiver.

Comme dans la plus grande partie de l'Indoſtan, ce n'eſt pas tant le cours du ſoleil, que ce ſont les pluies qui reglent les ſaiſons, par le mot d'hiver il faut entendre ſeulement cette ſaiſon de l'année, où des nuages pouſſés avec violence par les vents vers les montagnes, s'y briſent & ſe réſolvent en pluies accompagnées de fréquents orages. Ces eaux forment des torrents qui ſe précipitent, qui groſſiſſent les rivieres & qui inondent les plaines; le ciel eſt alors chargé de vapeurs, & les nuits ſont d'une obſcurité affreuſe. Cette ſaiſon n'a d'ailleurs rien de rigoureux, & elle eſt ſi peu froide, que c'eſt le temps où la plupart des fruits parviennent à leur maturité, & où les plantes & les fleurs ont le plus de fraîcheur.

La mouçon ſeche mérite bien mieux le nom d'été. Dans tout le cours de cette ſaiſon, on découvre à peine un nuage dans l'atmoſphere. Les vents de mer & de terre regnent alternativement, les premiers pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Quelques calmes ſuccedent par intervalles, & le pays eſt alors dévoré par des chaleurs brûlantes.

La diverſité des ſaiſons ou mouçons eſt plus remarquable encore ſur les deux mers. Tandis que les plus fideles bâtiments voguent ſur l'une avec une tranquillité qui rend preſque inutile la ſcience des pilotes, les vaiſſeaux les plus ſolidement conſtruits ne réſiſtent pas ſur l'autre aux affreuſes tempêtes qui la bouleverſent ſans intervalle. Les navigateurs étrangers préviennent les inconvénients de cette mouçon orageuſe en ſe retirant chez eux. Les naturels du pays inſtruits, par des expériences répétées, qu'il n'y a pas de sûreté, même dans les ports, tirent leurs bâtiments à terre, & les mettent ſur des chantiers ou dans des arſenaux pour les conſerver. Cette dangereuſe ſaiſon dure au Malabar depuis la fin d'avril juſques dans le mois de ſeptembre. Les vents du ſud, qui regnent pendant ce temps-là ſur la côte de Coromandel, y finiſſent du 15 au 30 octobre, & font place aux vents du nord qui y excitent les mêmes ravages. La mouçon eſt ordinairement moins orageuſe, lorſqu'elle a commencé par des ouragans & des violentes tempêtes. La poſſibilité ou l'impoſſibilité de tenir la mer ont d'ailleurs leurs degrés & leurs différences, ſuivant la poſition des côtes & des parages. On voit par-là qu'il faut aux meilleurs obſervateurs une longue ſuite d'expériences pour acquérir ſur la navigation de ces mers, des connoiſſances un peu sûres.

La philoſophie & l'hiſtoire ſe ſont long-temps occupées de ces contrées célebres, & leurs conjectures ont prodigieuſement reculé l'époque de l'exiſtence des Indiens. En effet, ſoit que l'on conſulte les monuments hiſtoriques, ſoit qu'on conſidere la poſition de l'Indoſtan ſur le globe, en admettant le mouvement progreſſif de la mer d'Orient en Occident, on conviendra que c'eſt

un des pays de la terre le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos ſciences va ſe perdre dans ſon hiſtoire. Les Grecs alloient s'y inſtruire avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçants y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent les progrès de l'induſtrie chez les Indiens, dans le temps que le reſte du monde étoit encore déſert ou ſauvage. Les Arabes emprunterent leurs chiffres, qu'ils nous tranſmirent. En général, ne peut-on pas aſſurer que le climat le plus favorable à l'eſpece humaine eſt le plus anciennement peuplé? Un air pur, un climat doux, un ſol fertile, & qui produit preſque ſans culture, ont dû raſſembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu ſe multiplier, & s'étendre dans des climats affreux où il a fallu lutter ſans ceſſe contre la nature; ſi des ſables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles ont reçu des habitants; ſi nous avons peuplé des forêts & des déſerts, où il falloit ſe défendre des éléments, des bêtes féroces & de nos ſemblables; avec quelle facilité n'a-t-on pas dû ſe réunir dans ces contrées délicieuſes, où l'homme, exempt de beſoin, n'avoit que des plaiſirs à deſirer, où jouiſſant ſans travail & ſans inquiétudes des meilleures productions & du plus beau ſpectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller à juſte titre l'être par excellence, & le Roi de la nature? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indoſtan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, fourniſſent une nourriture ſaine & rafraîchiſſante, donnent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les eſpeces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent ſubſiſter ailleurs qu'à force de ſe détruire; dans

l'Inde, elles partagent avec leur maître l'abondance & la sûreté. Aujourd'hui même que la terre devroit y être épuiſée par les productions de tant de ſiecles, & par leur conſommation dans des terres étrangeres, l'Indoſtan, ſi l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & ſablonneux, eſt encore le pays le plus fertile du monde.

Si le phyſique de ces contrées fut un ſpectacle nouveau pour les Portugais, le moral ne leur parut pas moins extraordinaire. Il les trouverent habitées par pluſieurs peuples, dont la religion & les mœurs étoient différentes. Les naturels du pays, les Indigenes, étoient les deſcendants de ces anciens Bracmanes ſi fameux du temps des Grecs, & dont l'origine ſe perd dans la plus haute antiquité.

Brama, qui, ſelon quelques indiens, étoit un être fort élevé au-deſſus de la nature de l'homme, & qui, ſelon l'opinion la plus vraiſemblable, n'eſt qu'un être ſymbolique qui ſignifie la ſageſſe de Dieu, fut le grand légiſlateur de l'Inde. C'eſt à lui qu'on attribue ces livres ſacrés, dont l'original s'eſt perdu, mais dont il reſte un commentaire dans une langue entendue ſeulement de quelques Bramines.

Ce livre leur ordonne de croire un Etre ſuprême, qui a créé une gradation d'êtres, les uns ſupérieurs, les autres inférieurs à l'homme. Il leur ordonne de croire l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les châtiments de l'autre vie, la tranſmigration des ames. Voilà le dogme primitif de leur religion.

La morale y eſt expoſée non-ſeulement par des préceptes, mais auſſi par des emblêmes qui ont été chez le peuple l'origine de l'idolâtrie. On a perdu l'explication de la plupart de ces

allégories. L'image en reſte, & elle eſt devenue un objet de culte.

Les Bramines, qui ſeuls entendent la langue du livre ſacré, font de ſon texte l'uſage qu'on a fait de tout temps des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les paſſions & le faux zele leur ſuggerent. Ces fonctions excluſives d'interprêtes de la religion leur ont donné ſur les peuples un pouvoir ſans bornes, tels que doivent l'avoir des impoſteurs & des fanatiques ſur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raiſon & leur cœur.

Depuis l'Indus juſqu'au Gange, tous les peuples reconnoiſſent le Vedam pour le livre qui contient les principes de leur religion, & cependant fort peu ont la même. La plupart même different entr'eux ſur les principes fondamentaux. L'eſprit de diſpute & d'abſtraction qui gâta pendant tant de ſiecles la philoſophie ſcholaſtique dans nos écoles, a fait bien plus de progrès dans celles des Bramines, & mis beaucoup plus d'abſurdités dans leurs dogmes, que le mêlange du platoniſme dans les nôtres.

Dans tout l'Indoſtan, les loix politiques, les uſages, les manieres mêmes font partie de la religion, parce que tout vient de Brama, interprête de la Divinité.

On pourroit croire que ce Brama étoit ſouverain, parce qu'on trouve dans ſes inſtitutions religieuſes une intention d'inſpirer aux peuples une profonde vénération, un grand amour pour leur pays, & qu'on y voit l'envie de corriger le vice du climat. Peu de religions ſemblent avoir été auſſi propres que la ſienne aux pays pour leſquels elles ont été inſtituées.

C'eſt de lui que les Indiens tiennent ce reſpect prodigieux qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indoſtan, l'Indus, le Kiſtnars & le Gange.

C'eſt lui qui a rendu ſacré l'animal le plus néceſſaire à la culture des terres, & la vache dont le lait eſt une nourriture ſi ſaine dans les pays chauds.

On lui attribue la diviſion du peuple en quatre claſſes; les Bramines, les gens de guerre, les laboureurs & les artiſans. Ces claſſes ſont ſubdiviſées.

Il y a différentes claſſes de Bramines. Ils ſont dépoſitaires de la religion, & diſpoſent de l'opinion des hommes, qui jurent par la tête de ces prêtres, & leur baiſent les pieds.

Les uns vivent dans la ſociété, & ſont communément des frippons. Perſuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas ſoumis à la juriſdiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compaſſion, de cette charité ſi ordinaire dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent éloignés de la ſociété, & ce ſont des imbécilles ou des enthouſiaſtes livrés à l'oiſiveté, à la ſuperſtition, au délire de la métaphyſique. On retrouve dans leurs diſputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphyſiciens, la ſubſtance, l'accident, la priorité, la poſtériorité, l'immutabilité, l'indiviſibilité, l'ame vitale & ſenſitive: avec cette différence que ces belles découvertes ſont très-anciennes dans l'Inde, & qu'il n'y a que fort peu de temps que Pierre Lombard, Saint-Thomas, Leibnitz, Mallebranche, étonnoient l'Europe par la fécondité de leur génie, à trouver toutes ces rêveries.

Comme

Comme nous avons pris cette méthode de raiſonner par abſtraction, des philoſophes Grecs ſur leſquels nous avons bien renchéri, on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoiſſances ridicules aux Indiens, à moins qu'on n'aime mieux ſuppoſer que les principes de la métaphyſique étant à la portée de toutes les nations, l'oiſiveté des Bramines & de nos moines a produit les mêmes effets en Europe & en Aſie, ſans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication.

La claſſe des hommes de guerre eſt formée par les Rajas à la côte de Coromandel, & par les Naïrs à celle de Malabar. Il ſe trouve ailleurs des peuples entiers, tels que les Canarins & les Marattes, qui ſe permettent cette profeſſion; ſoit qu'ils deſcendent de quelques tribus originairement vouées aux armes, ſoit que le temps & les circonſtances ayent altéré parmi eux les inſtitutions primitives.

La troiſieme claſſe eſt celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoiſſance de leurs concitoyens. Ils ſont laborieux, induſtrieux; ils entendent parfaitement l'uſage de diſtribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle eſt ſuſceptible. Ils ſont dans l'Inde ce que ſont preſque par-tout les hommes de cet état : les plus honnêtes & les plus heureux des hommes, lorſqu'ils ne ſe ſont ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement.

La claſſe des artiſans ſe ſubdiviſe en autant de claſſe qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de ſes parents; voilà pourquoi l'eſclavage, & l'induſtrie s'y ſont perpétués de concert, & y ont conduit les arts au plus haut

degré où ils puiſſent atteindre avec du travail & de la patience, ſans le ſecours du goût & de l'imagination, qui ne naiſſent gueres que de l'émulation & de la liberté.

Outre ces tribus, il y en a une cinquieme, qui eſt le rebut de toutes les autres. Ceux qui la compoſent, ont les emplois les plus vils de la ſociété ; ils enterrent les morts, ils tranſportent les immondices. Ils ſont dans une telle horreur, que ſi l'un d'eux oſoit toucher un homme d'une autre claſſe, celui-ci a le droit de le tuer ſur le champ. On les nomme Parias. Il y a dans le Malabar une autre eſpece d'hommes appellés Poulichis, qui ſont condamnés à plus d'opprobres & de malheurs. Ils habitent les forêts, ils ne peuvent ſe bâtir des cabanes, & ſont obligés de conſtruire des nids ſur des arbres. Lorſqu'ils ont faim, il hurlent comme des bêtes pour exciter la commiſération des paſſants. Alors les plus charitables des Indiens vont dépoſer du riz ou quelqu'autre aliment au pied d'un arbre, & ſe retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le prendre, ſans rencontrer ſon bienfaiteur, qui ſe croiroit ſouillé par ſon approche.

Toutes ces claſſes ſont ſéparées à jamais par des barrieres inſurmontables. Elles ne peuvent ni ſe marier, ni habiter, ni manger enſemble. Quiconque viole cette regle, eſt chaſſé de la tribu qu'il a dégradée.

Mais tout change lorſqu'ils vont en pélérinage au grand temple de Jagrenat, le temple de l'Etre ſuprême. Là, le Bramine, le Raja ou Naïr, le laboureur & l'artiſan préſentent enſemble leurs offrandes, boivent & mangent enſemble. C'eſt-là qu'on les fait ſouvenir que les diſtinctions de la naiſſance ſont d'inſtitution humaine, & que

tous les hommes ſont des freres, enfants du même Dieu.

Quoique les livres ſacrés des Indiens n'offrent rien de ce merveilleux qui éblouit quelquefois dans la théologie Grecque, leur mythologie eſt auſſi découſue que celle de preſque tous les peuples. On n'y voit pas en particulier la liaiſon de leurs principes religieux, avec ces diverſes claſſes qui ſont la baſe de leur gouvernement. Le Shaſter, que quelques-uns regardent comme un commentaire du Vedam; d'autres comme un livre original, & dont on vient de publier un extrait en Angleterre, a jetté un peu de jour ſur cette matiere. L'Eternel, dit ce livre, concentré dans la contemplation de ſon eſſence, forme la réſolution de créer des êtres qui puiſſent participer à ſa gloire. Il dit, & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du Créateur, & l'harmonie régnoit dans le ciel, lorſque deux de ces eſprits ſe révolterent, & en entraînerent d'autres par leur exemple. Dieu les précipita dans un ſéjour de tourments, & ne les en retira qu'à la priere des anges fideles, & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condamnés à ſubir ſous différentes formes, dont la plus baſſe des quinze planettes, des punitions proportionnées à l'énormité de leur premier crime. Ainſi chaque ange ſubit d'abord ſur la terre quatre-vingt-ſept tranſmigrations avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes tranſmigrations ſont un état d'expiation; d'où on paſſe à un état d'épreuve, c'eſt-à-dire, que l'ange tranſmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'eſt-là que le Créateur étend ſes facultés intellectuelles, & ſa liberté, dont le bon

ou le mauvais uſage avance ou recule l'époque de ſon pardon. Le ſage va ſe rejoindre en mourant à l'Etre ſuprême. Le méchant recommence ſon temps d'expiation.

Ainſi, ſuivant cette tradition du Shaſter, la métempſycoſe eſt un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des ſubſtances vivantes, ne ſont que des êtres coupables. Cette opinion ſur la tranſmigration des ames n'eſt pas, ſans doute, univerſellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique, & d'un caractere dur. Il eſt vraiſemblable que ce dogme fut bien différent dans ſon origine.

En effet, il eſt naturel de penſer que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuſe & conſolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays, où les hommes jouiſſant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencerent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un ſyſtême, qui la prolongeoit au-delà de ſes bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réuſſir. Il eſt ſi doux à un vieillard qui ſent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'eſpérer qu'il jouira encore, & que ſa deſtruction n'eſt qu'un paſſage à une autre exiſtence. Il eſt ſi conſolant pour celui qui le perd, de penſer qu'en le quittant, il ne perd pas le bonheur d'être. En vain une religion myſtique voudroit-elle ſubſtituer à cette eſpérance, celle des plaiſirs ſpirituels & d'une béatitude céleſte : les hommes préferent naturellement à ces idées vagues & abſtraites la jouiſſance des ſenſations qui ont déja fait leur bonheur ; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique, qui fatigue l'imagination ſans la ſatisfaire. C'eſt ainſi que le dogme

de la métempſycoſe a dû s'établir & s'étendre. En vain la raiſon ſe révoltoit contre cette illuſion ; en vain elle diſoit que, ſans la mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme, qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté, n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la premiere fois ; le ſentiment adopta ce que la raiſon rejettoit. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des menſonges agréables !

La Shaſter a rendu le dogme de la métempſycoſe plus triſte, ſans doute pour le faire ſervir d'inſtrument & de ſoutien à la morale qu'il falloit établir. C'eſt, en effet, d'après cette tranſmigration enviſagée comme punition, qu'il expoſe les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux ſont la charité, l'abſtinence de la chair des animaux, l'exactitude à ſuivre la profeſſion de ſes peres. Ce préjugé dominant ſur lequel il paroît que toutes les ſectes ſont d'accord malgré la différence des opinions ſur ſon origine, n'a d'exemple que chez les anciens Egyptiens, dont les inſtitutions ont ſans doute avec celles des Indes des rapports hiſtoriques que nous ne connoiſſons plus. Mais les loix d'Egypte, en diſtinguant les conditions, n'en aviliſſoient aucune ; au-lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, ſemblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il y a apparence que les Indes étoient preſque auſſi civiliſées qu'elles le ſont aujourd'hui, lorſque Brama y donna des loix. Auſſi-tôt qu'une ſociété commence à prendre une forme, elle ſe trouve naturellement diviſée en pluſieurs claſſes, ſuivant la variété & l'étendue de ſes arts & de ſes beſoins.

Brama voulut ſans doute donner à ces différentes profeſſions une conſiſtance politique, en

les conſacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors, ſans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient dans la ſuite donner lieu à de nouveaux métiers. Auſſi, à en juger par l'exactitude religieuſe que les Indiens ont même aujourd'hui à obſerver les loix de Brama, on peut aſſurer que, depuis ce légiſlateur, l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à peu près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre & quelques autres Caſtes peuvent manger de la vénaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques laboureurs & à quelques artiſans. D'autres ne ſe nourriſſent que de lait & de végétaux. Tous les Brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général, ces peuples ſont d'une extrême ſobriété, mais plus ou moins étroite, ſelon qu'ils ſont d'une profeſſion plus ou moins laborieuſe.

On les marie dès leur enfance, & les femmes y ſont d'une fidélité inconnue chez les autres nations. Quelques Caſtes des plus relevées ont le privilege d'avoir pluſieurs femmes. On ſait que celles des Brames ſe brûlent à la mort de leurs époux. Il ſemble qu'elles ſoient les ſeules à qui la loi l'ordonne; mais d'autres femmes ont voulu les imiter par une ſuite de ce point d'honneur qui fait par-tout tant de victimes. Cette diſtinction n'eſt point, dit-on, de Brama lui-même. Elle paroît l'ouvrage de quelque Bramine, qui a porté la ja-

louſie au-delà du tombeau. Ce caractere d'une jalouſie ſi cruelle & ſi recherchée eſt aſſez ordinaire aux eſprits ſuperſtitieux, & aux hommes qui ſe font un mérite eſſentiel de l'auſtérité des mœurs, & de ce qu'ils appellent une extrême pureté.

Ces peuples ſont doux, humains, & ils connoiſſent peu les paſſions qui nous agitent. Ils préviennent l'amour, & l'ignorent. Quelle ambition peuvent avoir des hommes deſtinés à reſter dans le même état? Ils aiment les travaux paiſibles, ou l'oiſiveté. On leur entend ſouvent citer un paſſage d'un de leurs livres favoris : *Il vaut mieux être aſſis que marcher ; il vaut mieux dormir que veiller ; mais la mort eſt au-deſſus de tout.*

Leur tempérance & la chaleur exceſſive du climat affoibliſſent leur corps, & contribuent à éteindre en eux les paſſions. Ils n'ont gueres que l'avarice, paſſion des corps foibles & des petites ames.

La Caſte des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du ſeptentrion, & la preſqu'iſle n'eſt gueres habitée que par des tribus inférieures ; delà vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer ont trouvé ſi peu de réſiſtance. On doit faire obſerver à quelques philoſophes, qui prétendent que l'homme eſt un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande ſont plus robuſtes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-temps que les hommes des autres claſſes, qui ſe nourriſſent de végétaux. Cependant c'eſt une différence aſſez conſtante entre les habitants du nord & ceux du midi, pour qu'on ne l'attribue pas uniquement aux aliments. Le froid d'une part, l'élaſticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donnent plus de faim & de force, de réſiſtance & d'activité,

de reſſort & de durée aux organes. La chaleur du midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre ſans agir, une tranſpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaiſir & de molleſſe, un genre de vie ſédentaire, & toujours la même ; tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reſte, on voit que l'homme, ſans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats d'une maniere analogue à la diverſité des beſoins qu'ils font naître : chaſſeur, ictiophage, frugivore, paſteur, laboureur, ſelon l'abondance ou la ſtérilité de la terre.

La religion de Brama étoit diviſée, & l'eſt encore en quatre-vingt-trois ſectes, qui conviennent entr'elles ſur quelques points principaux, ne diſputent pas ſur les autres, & vivent en paix. Elles y vivent même avec les hommes de toutes les religions, parce que la leur ne preſcrit pas de faire des converſions. Elle eſt plutôt excluſive. Ils admettent rarement des étrangers à leur culte, & c'eſt toujours avec une extrême répugnance. C'étoit aſſez l'eſprit des anciennes ſuperſtitions. On le voit chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains. Cet eſprit a fait moins de ravages que celui des converſions ; mais il s'oppoſe cependant à la communication des hommes : c'eſt une barriere de plus entre les peuples.

En conſidérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées, qu'à la facilité de ſatisfaire tous leurs beſoins, les Indiens joignent un caractere compatiſſant, une morale qui les éloigne également de la perſécution & de l'eſprit de conquêtes, on ne peut s'empêcher de remonter en gémiſſant juſqu'à la ſource de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie

de la nation les privileges & l'autorité, & raſſemblé ſur la tête du reſte des habitants les calamités & l'infamie. Quelle eſt la cauſe de cet étrange délire ? N'en doutons point ; c'eſt la même qui perpétue ſur ce globe déplorable les malheurs de tous les peuples. Il ſuffit qu'une nation heureuſe & peu éclairée adopte une premiere erreur que l'ignorance acrédite, bientôt cette erreur devenue générale va ſervir de baſe à tout le ſyſtême moral & politique : bientôt les penchants les plus honnêtes vont ſe trouver en contradiction avec les devoirs. Pour ſuivre le nouvel ordre moral, il faudra ſans ceſſe faire violence à l'ordre phyſique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes, & la nation ne ſera plus qu'un aſſemblage de malheureux qui, paſſeront leur vie à ſe tourmenter tour-à-tour, en ſe plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, ſi vous en exceptez peut-être quelques républiques de ſauvages. Des préjugés abſurdes ont dénaturé par-tout la raiſon humaine, & étouffé juſqu'à cet inſtinct qui révolte tous les animaux contre l'oppreſſion & la tyrannie. Des peuples immenſes ſe regardent de bonne foi comme appartenant en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels ſont les funeſtes progrès de la premiere erreur, que l'impoſture a jettée ou nourrie dans l'eſprit humain. Puiſſent les vraies lumieres faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n'ont beſoin que de les ſentir pour les reprendre. Sages de la terre, philoſophes de toutes les nations, c'eſt à vous ſeuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos freres, & ſoyez perſuadés que la vérité eſt encore plus facile à reprendre que l'erreur. Les hommes

intéreſſés par l'eſpoir du bonheur vous écouteront avidement. Des millions d'eſclaves ſont prêts à exterminer leurs femmes aux premiers ordres de leurs maîtres ; il ne faudroit qu'un mot peut-être pour donner un autre objet à leur valeur. Révélez tous les myſteres qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténebres, & que s'appercevant combien on ſe joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois vengent enfin la gloire de l'eſpece humaine.

Outre les Indigenes, les Portugais trouverent encore dans l'Inde des Mahométans : c'étoient des deſcendants d'Arabes, qui avoient fait dans ces contrées des incurſions ou des établiſſements. Les uns ſe livroient aux plaiſir du ſerrail : les autres, en plus grand nombre, étoient les facteurs des Arabes & des Egyptiens, qui, à l'arrivée des Portugais, ſe trouvoient les maîtres du commerce de l'Inde. Ils étoient répandus dans toute l'Aſie & ſur les côtes d'Afrique. Ils avoient fondé des colonies. Ils étoient maîtres de pluſieurs places ; & dans les villes ſoumiſes aux ſouverains du pays, ils s'étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la poligamie, ils ſe marioient dans tous les lieux où ils faiſoient quelque réſidence. Ils étoient bien traités par les Princes qui vouloient avoir des relations d'affaires avec l'Egypte & avec l'Arabie. C'étoient les peuples les plus corrompus de l'orient. Ce ſont eux que les Européens appellent communément les Maures Indiens, ou ſimplement les Maures.

Ces Mahométans Arabes, apôtres & négociants tous à la fois, avoient étendu leur religion, en achetant beaucoup d'eſclaves, auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis, & leur avoir enſeigné leurs dogmes. Leur fierté ne leur

permettoit pas de mêler leur ſang avec celui de ces affranchis, qui formerent avec le temps un peuple particulier ſur la côte de la preſqu'iſle des Indes, depuis Goa juſqu'à Madras. On les diſtingue encore aujourd'hui ſous le nom de Mapoulés, dans le Malabar, & ſous celui de Choulias, au Coromandel. Ils ne ſavent ni le Perſan, ni l'Arabe, ni le Maure, & leur ſeule langue eſt celle des contrées où ils vivent. Ils ſont la plupart livrés au commerce, & ne profeſſent qu'un Mahométiſme extrêmement corrompu par les ſuperſtitions Indiennes.

L'Indoſtan, que la force a depuis réuni preſqu'entiérement ſous un joug étranger, étoit partagé à l'arrivée des Portugais entre les Rois de Cambaye, de Delhy, de Decan, de Narzingue & de Calicut, qui comptoient tous pluſieurs ſouverains plus ou moins puiſſants parmi leurs tributaires. Le dernier de ces Monarques, plus connu ſous le nom de Zamorin, qui répond à celui d'Empereur, que par celui de ſa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, & étendoit ſa domination dans tout le Malabar.

Ces avantages avoient rendu Calicut le plus riche entrepôt de ces contrées. Les pierres précieuſes, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de ſoie & de coton, l'indigo, le ſucre, toutes ſortes d'épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté de tout l'Orient. Une partie de ces richeſſes y arrivoit par mer; mais comme la navigation n'étoit pas auſſi sûre, auſſi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit auſſi beaucoup par terre ſur des bœufs ou des éléphants.

Gama, inſtruit de ces particularités à Mélinde,

où il avoit touché, y prit un pilote habile, & ſe fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus floriſſant. Il y trouva heureuſement un Maure de Tunis qui entendoit la langue des Portugais, & qui, frappé des grandes choſes qu'il avoit vu faire à cette nation ſur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ſes préjugés. Ce penchant décida Mauzaide à ſervir de tout ſon pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui ſans réſerve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui propoſa une alliance, un traité de commerce avec le Roi ſon maître. On étoit près de conclure, lorſque les Muſulmans réuſſirent à rendre ſuſpect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumieres. Ce qu'ils dirent de ſon ambition, de ſon inquiétude, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit du Prince, qu'il prit la réſolution de faire périr les navigateurs auxquels il avoit fait d'abord un ſi bon accueil.

Gama, averti de ce changement par ſon fidele guide, renvoya ſon frere ſur ſes vaiſſeaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me ſecourir ou de me venger. Mettez ſur le champ à la voile, & allez inſtruire le Roi des détails de notre voyage.*

Heureuſement on ne fut pas réduit à ces extrêmités. Le Zamorin n'oſa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même; & l'amiral eut la liberté de joindre les ſiens. Quelques repréſailles exercées à propos, lui firent rendre les marchandiſes & les ôtages qu'il avoit laiſſés dans le Calicut; & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie ſon retour répandit dans Lisbonne. On s'y voyoit au mo-

ment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, auſſi dévot qu'avide, ſe flattoit en même-temps d'étendre ſa religion par la perſuaſion & même par les armes. Les Papes, qui ne manquoient pas l'occaſion d'établir qu'ils étoient les maîtres de la terre, donnerent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'orient, & remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On ſe préſentoit en foule pour monter ſur les nouvelles flottes deſtinées au voyage des Indes. Treize vaiſſeaux Portugais arriverent devant Calicut, ſous les ordres d'Alvarés Cabral, & ramenerent au Zamorin quelques-uns de ſes ſujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens ſe louerent des traitements qu'ils avoient reçus ; mais ils ne concilierent pas pour long-temps l'eſprit du Zamorin. Les maures prévalurent : le peuple de Calicut, ſéduit par leurs intrigues, maſſacra une cinquantaine de Portugais. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaiſſeaux Arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, & delà ſe rendit à Cochin, & enſuite à Cananor.

Les Rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui propoſerent de s'allier avec lui contre le Zamorin dont ils étoient tributaires. Les Rois d'Onor, de Coulan, quelques autres Princes, firent dans la ſuite les mêmes ouvertures. Tous ſe flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin, de reculer les frontieres de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Aſie. Cet aveuglement général procura aux Portugais dans tout le Malabar une ſi grande ſupériorité, qu'ils n'avoient qu'à ſe montrer pour donner la loi. Nul ſouverain n'obtenoit leur alliance, qu'en ſe

reconnoiſſant vaſſal de la cour de Lisbonne, qu'en ſouffrant qu'on bâtit une citadelle dans ſa capitale, qu'en livrant ſes marchandiſes au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former ſa cargaiſon qu'après les Portugais, & perſonne ne naviguoit dans ces mers qu'avec leurs paſſeports, qu'il faiſoient payer fort cher. Les combats qu'il falloit livrer n'interrompoient gueres leur commerce. Un petit nombre d'entr'eux diſſipoient des armées nombreuſes. Leurs ennemis les trouvoient par-tout, & par-tout leur cédoient la victoire. Bientôt les vaiſſeaux des Maures, ceux du Zamorin & de ſes vaſſaux n'oſerent plus paroître.

Les Portugais, vainqueurs dans l'orient, envoyoient à tous moments des vaiſſeaux dans leur patrie pour y porter des richeſſes & la renommée de leurs victoires. Peu à peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandiſes de l'Inde, parce que les Portugais, qui les alloient chercher directement, les donnoient à un plus bas prix que les négociants qui les recevoient par des voies détournées.

Pour aſſurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât ou affermît ce qui n'avoit été juſqu'alors que l'ouvrage du haſard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonſtances. Il falloit un ſyſtême de domination & de commerce aſſez étendu, pour embraſſer tous les objets; mais ſi bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on ſe propoſoit d'établir, ſe fortifiaſſent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puiſé des lumieres dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit

chargés juſqu'alors de ſes intérêts, elle eut la ſageſſe de donner toute ſa confiance à Alphonſe d'Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fuſſent paſſés en Aſie.

Le nouveau vice-Roi ſe montra plus grand encore qu'on ne l'avoit eſpéré. Il ſentit qu'il falloit au Portugal un établiſſement que peu de forces puſſent défendre, qui eût un bon port, dont l'air fut ſain, & où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, puſſent recouvrer leurs forces. Il ſentit que Lisbonne avoit beſoin de Goa.

Goa, qui s'éleve en amphithéâtre, eſt ſitué vers le milieu de la côte de Malabar dans une iſle détachée du continent par les deux bras d'une riviere qui ſe jette dans la mer à quelque diſtance de la ville, après avoir formé devant les murs un des plus beaux ports de l'univers. On donne à cette iſle dix lieues de tour. Dans ce petit eſpace ſe trouvent des colines, des plaines, des bois, des canaux, des ſources d'une eau excellente, une cité ſuperbement bâtie, des bourgs & des villages conſidérables. On découvre avant d'entrer dans le port les deux peninſules de Salſet & de Bardes, qui lui ſervent en même-temps & de rempart & d'abri. Elles ſont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant leſquels doivent s'arrêter tous les vaiſſeaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fut moins conſidérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poſte le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du Roi de Decan; mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'uſurpateur étoit occupé dans le continent, d'Albuquerque ſe préſenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas chérement un ſi grand avantage.

Idalcan, averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre. Du conſentement même de ſes ennemis, qui y avoient preſque autant d'intérêt que lui, il marcha vers ſa capitale avec une célérité inconnue juſqu'alors dans l'Inde. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête, ſe virent hors d'état de s'y maintenir : ils ſe retirerent ſur leur flotte, qui ne quitta point le port, & ils envoyerent chercher des ſecours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquerent ; Idalcan leur en offrit, & leur fit dire, *que c'étoit par les armes & non par la faim qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'uſage dans les guerres de l'Inde, que les armées laiſſaſſent paſſer des ſubſiſtances à leurs ennemis. D'Albuquerque rejetta les offres qu'on lui faiſoit, & répondit, *qu'il ne recevroit des préſents d'Idalcan que lorſqu'ils ſeroient amis.* Il attendoit toujours des ſecours qui ne venoient point.

Cet abandon le détermida à ſe retirer, & à renvoyer l'exécution de ſon projet chéri à un temps plus favorable, que les circonſtances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de ſe mettre en campagne pour préſerver ſes états d'une deſtruction totale, d'Albuquerque fondit à l'improviſte ſur Goa, qu'il emporta d'emblée, & où il ſe fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, & où les vaiſſeaux Arabes n'oſoient plus paroître, vit ſon commerce & ſes richeſſes paſſer dans une ville qui devint la métropole de tous les établiſſements Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop diviſés, pour mettre des bornes aux proſpérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les

Egyptiens

Egyptiens, & elle n'en oublia, n'en différa aucune.

L'Egypte, cette mere de toutes les antiquités hiſtoriques, eut comme toutes les nations des commencements couverts d'obſcurités, & mêlés de fables. Quelques faits, échappés à la confuſion des temps, laiſſent appercevoir cependant de bonne heure un peuple navigateur. Les débordements du Nil, qui, pendant une partie de l'année, enſeveliſſent ſous les eaux un pays ſi riche, familiariſerent peu à peu ſes habitants avec un élément qui n'impoſe qu'à l'imagination de ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Enhardis par cet apprentiſſage indiſpenſable, ils braverent de plus grands dangers. On remarque qu'ils négligerent d'abord la Méditerranée, & qu'ils tournerent principalement leurs vues vers l'Océan Indien.

Frappé de leur activité, de leur intelligence, & de la poſition d'une région ſituée entre deux mers, dont l'une eſt la porte de l'orient, l'autre de l'occident, Alexandre forma le projet de placer le ſiege de ſon empire en Egypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Plus éclairé que ne le ſont communément les conquérants, ce Prince ambitieux avoit ſenti de bonne heure qu'il n'y avoit que le lien d'un intérêt commun qui pût unir les différents peuples qu'il avoit ſubjugués, & ceux qu'il ſe propoſoit d'aſſervir encore. Il démêla ſans peine qu'il n'y avoit pas de lieu plus propre à les faire communiquer enſemble, qu'un pays que la nature ſemble avoir attaché, pour ainſi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Aſie, pour les lier avec l'Europe. Sa mort prématurée auroit tout-à-fait enſeveli ces grandes vues, ſi elles n'avoient été ſuivies en partie par Ptolomée, celui de ſes lieutenants, qui, dans le

partage de la plus magnifique dépouille qu'on connoiſſe, s'appropria l'Egypte.

Sous le regne de ce nouveau ſouverain & de ſes premiers ſucceſſeurs, le commerce prit des accroiſſements immenſes. Alexandrie ſervoit au débouché des marchandiſes qui venoient de l'Inde. On mit ſur la mer rouge le port de Berenice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creuſa, diſent quelques hiſtoriens, un canal, qui partoit d'un des bras du Nil, & qui alloit ſe décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence, & d'un grand nombre d'écluſes ingénieuſement conſtruites, on parvint à lui donner cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toiſes de large, & toute la profondeur dont pouvoient avoir beſoin les bâtiments de ce temps-là. Ce ſuperbe ouvrage, par des raiſons phyſiques qu'il ſeroit trop long de développer, ne produiſit pas les avantages qu'on en attendoit, & on le vit ſe ruiner inſenſiblement.

Il fut remplacé autant qu'il étoit poſſible. Le gouvernement fit conſtruire dans les déſerts arides & ſans eau, qu'il falloit traverſer pour ſe rendre de la mer rouge à l'endroit où l'on s'embarquoit pour Alexandrie, des citernes & des hôtelleries, où les voyageurs & les caravanes ſe repoſoient avec leurs chameaux.

Ces arrangements intérieurs encourageoient de plus en plus la navigation des Indes. Quelques vaiſſeaux ſe bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyſſins. Il y en avoit qui, après être entrés dans la grande mer, deſcendoient vers le midi le long des côtes orientales de l'Afrique juſqu'à l'iſle de Madagaſcar. Un plus grand nombre entroit dans le ſein Perſique, remontoit

même l'Euphrate pour négocier avec les Perſes, plus encore avec les Grecs, fixés dans ces régions depuis les conquêtes d'Alexandrie. Ceux que l'amour du gain animoit plus puiſſamment, reconnoiſſoient les embouchures de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'iſle de Ceylan, connue dans l'antiquité ſous le nom de Taprobane. On en voyoit, mais peu, qui avoient le courage de franchir le Coromandel, de pénétrer dans le Gange, d'y faire leurs achats à Palybotra, la plus riche, la plus célebre ville de l'Inde.

Cette navigation ſe faiſoit avec des bâtiments ſemblables à ceux dont on ſe ſert ſur le Nil, & la choſe ne pouvoit pas être autrement. Avant que la bouſſole & l'expérience euſſent appris aux hommes à traverſer la pleine mer à la faveur des vents, ils étoient réduits à aller terre à terre, à raſer la côte de près, à ſuivre tous les circuits des rivages : de gros navires auroient échoué à chaque inſtant ſur les bas-fonds & ſur les écueils. Cet inconvénient rendoit les voyages ſi longs, qu'il y en avoit qui duroient cinq ans & plus. On ſuppléoit à la petiteſſe des vaiſſeaux par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des eſcadres, dont les opérations ne furent jamais troublées. Il n'étoit pas dans le caractere politique des Indiens d'inſulter les hommes qui leur étoient utiles, & ces étrangers qui tenoient ſeuls la clef des mers orientales, n'y pouvoient pas être attaqués par des ennemis qui n'avoient pas de porte pour y entrer.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, de l'argent, des étoffes de laine, du fer, du cuivre, du plomb, quelques petits ouvrages de verrerie. Ils en tiroient

de l'ébene, de l'écaille, de l'ivoire, des toiles blanches & peintes, des ſoieries, des perles, des pierres précieuſes, de la cannelle, mais non du girofle & de la muſcade, qu'on ne connoiſſoit pas encore ; enfin, beaucoup d'aromates, & ſurtout de l'encens. Rien n'égaloit la fureur qu'on avoit généralement pour ce parfum. Il ſervoit également au culte des dieux, à la magnificence, à la volupté. Sa cherté faiſoit que les négociants ne le vendoient jamais tel qu'ils l'avoient reçu, ſoit qu'ils vouluſſent le perfectionner, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'ils vouluſſent le ſophiſtiquer. Les ouvriers employés à ce travail étoient nuds, pour qu'il ne fût pas poſſible de faire le moindre vol ; ſeulement on leur laiſſoit autour des reins une ceinture dont le maître ſcelloit l'ouverture avec ſon cachet.

Toutes les nations qui naviguoient dans la Méditerranée accouroient dans les ports d'Egypte pour y acheter les productions de l'Inde. La deſtruction de Carthage & de Corinthe mit les Egyptiens dans l'heureuſe néceſſité d'en exporter la plus grande partie eux-mêmes. Leur marine devint conſidérable, & ils pouſſerent leurs voyages juſqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils ſuffire aux conſommations de Rome, dont le luxe avoit fait des progrès proportionnés à ſes conquêtes. Eux-mêmes ils ſe livroient à des profuſions dont les détails nous paroiſſent romaneſques. Cléopâtre, avec qui finit leur empire & leur hiſtoire, étoit auſſi magnifique que voluptueuſe. Ces dépenſes avoient ſi peu abſorbé le bénéfice qu'ils faiſoient dans le commerce des Indes, que lorſqu'ils eurent été ſubjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandiſes, tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur qui prit la place

du vaincu, gagnoit à cette communication cent pour un, ſi l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération qu'il peut y avoir dans ce calcul, il eſt aiſé de voir quels profits on avoit dû faire dans un temps où les Indiens n'étoient gueres éclairés ſur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent aſſez de vertu pour conſerver la puiſſance que leurs ancêtres avoient acquiſe, l'Egypte contribua beaucoup à ſoutenir la majeſté de l'empire, par les richeſſes des Indes qu'elle y faiſoit couler. Outre les productions qu'on en avoit tiré de temps immémorial, qu'on en tiroit en plus grande quantité que jamais, on en reçut quelques nouvelles denrées. La plus remarquable fut le poivre long, blanc & noir. Quoique cette épicerie ne flattât ni la vue, ni l'odorat, ni le goût, elle devint extrêmement à la mode, au grand étonnement d'un célebre naturaliſte. Son prix étoit ſi conſidérable, qu'on s'aviſa de le falſifier.

Cette infidélité augmenta à Conſtantinople, lorſqu'au partage de la plus grande puiſſance qui eut jamais exiſté, l'Egypte fut annexée à l'empire d'Orient. Cet empire eût été inébranlable, ſi les richeſſes pouvoient tenir lieu de valeur. Malheureuſement on n'oppoſa que des ruſes à un ennemi qui joignoit l'enthouſiaſme d'une nouvelle religion à toute la force de ſes mœurs encore barbares. Une ſi foible barriere ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ſes ravages. Il engloutit au ſeptieme ſiecle pluſieurs provinces, celle en particulier dont la conſervaion paroiſſoit la plus importante.

Les Grecs ſe conſolerent de ce malheur, lorſqu'ils s'apperçurent que les guerres qui avoient fait paſſer l'Egypte ſous la domination des Sarrazins,

avoient jetté la plus grande partie du commerce des Indes à Conſtantinople par deux canaux déja fort connus.

L'un étoit le Pont-Euxin, alors actif & peuplé. On remontoit le Phaſe d'abord ſur de grands bâtiments, & enſuite ſur de plus petits juſqu'à Serapana. Delà partoient des voitures qui conduiſoient en quatre ou cinq jours les marchands & les marchandiſes au fleuve Cyrus, qui ſe jette dans la mer Caſpienne. A travers cette mer orageuſe, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit juſqu'auprès des ſources de l'Indus, d'où l'on repartoit chargé des richeſſes de l'Aſie. Telle étoit une des routes de commerce & de communication entre ce grand continent, toujours riche de ſa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagée par ſes propres habitants.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtiments Indiens partis de différentes côtes gagnoient à travers le golfe Perſique, l'Euphrate où ils dépoſoient leur cargaiſon : il ne falloit qu'un jour pour la porter à Palmire. Cette ville, dont les ruines reſpirent encore l'opulence, faiſoit paſſer ces marchandiſes par les déſerts aux côtes de Syrie, & s'étoit élevée par ce grand commerce à une proſpérité, que ſes fondements, jettés au milieu des ſables, ne lui promettoient pas. Lorſqu'elle eut été détruite par un concours de cauſes qui demandent ſeule toute l'attention d'un écrivain & des lecteurs, les caravanes, après quelques variations, ſe fixerent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, pouſſa le cours & la pente des richeſſes juſqu'à Conſtantinople, devenue le marché général des productions de l'Inde.

L'empire auroit pu, par cet avantage, ſeul ſe ſoutenir malgré ſes malheurs, recouvrer peut-être

ſon ancienne gloire. Il n'auroit fallu qu'y joindre des mœurs, une adminiſtration ſage, de l'économie, une grande circonſpection ; mais tout ce qui conſerve la proſpérité lui manquoit. Corrompus par les richeſſes prodigieuſes qu'un commerce excluſif leur procuroit, les Grecs s'abandonnerent à une vie oiſive, au goût des arts, à de vaines diſcuſſions, à tous les plaiſirs. Bientôt ils trouverent au-deſſous d'eux de porter aux autres nations les marchandiſes qu'on leur demandoit. Ils les livrerent à des Italiens, qui s'emparerent peu à peu de cette utile navigation. Le gouvernement, auſſi corrompu que les citoyens, laiſſa tomber ſa marine, & ne compta plus pour ſa défenſe que ſur les traités qu'elle faiſoit avec des étrangers, dont les vaiſſeaux rempliſſoient ſes ports. Ce trop foible appui ne retarda pas la perte de Conſtantinople, & s'il faut tout dire, la précipita. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur avidité, leur perfidie avoient creuſé. Mahomet les chaſſa de Caffa, où, dans les derniers temps, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Aſie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette cataſtrophe pour chercher les moyens de lui rouvrir la route de l'Egypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en eſpéroient d'un gouvernement formé depuis les dernieres croiſades, comme celui d'Alger. Les Mammelus, qui, à cette époque, s'étoient emparés d'un trône dont ils étoient l'appui, étoient des eſclaves, tirés, la plupart, de la Circaſſie dès leur enfance, & formés de bonne heure aux combats. Un chef & un conſeil compoſé de vingt-quatre des principaux, d'entr'eux exerçoient l'autorité. Leur corps que la molleſſe du climat auroit amolli néceſſairement, étoit renouvellé

tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'eſpérance de faire fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides conſentirent pour l'argent qu'on leur donna, pour les promeſſes qu'on leur fit, que leur pays devint l'entrepôt des marchandiſes des Indes. Ils ſouffrirent par corruption ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Piſans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirerent quelque utilité de cette révolution; mais elle tourna ſinguliérement à l'avantage des Vénitiens, qui l'avoient conduite. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque les Portugais arriverent aux Indes.

Ce grand événement, & les ſuites rapides qu'il eut, cauſerent de vives inquiétudes à Veniſe. La ſageſſe de cette République venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put réſiſter, & qu'aſſurément elle n'avoit pas dû prévoir. Pluſieurs Princes diviſés d'intérêt, rivaux de puiſſance, & qui avoient des prétentions oppoſées, venoient de s'unir contre toutes les regles de la politique & du bon ſens, pour détruire un état qui ne faiſoit ombrage à aucun d'eux; & ce fut Louis XII, celui de tous ces Princes qui avoit le plus d'intérêt à la conſervation de Veniſe, qui, par la victoire d'Aignadel, la mit ſur les bords de ſa ruine. La diviſion qui devoit néceſſairement ſe mettre entre des ſemblables alliés, & la prudence de la République, l'avoient ſauvée de ce danger, le plus éminent en apparence, mais en effet, moins grand, moins réel que celui où la jettoit la découverte du paſſage aux Indes, par la Cap de Bonne-Eſpérance.

Elle en ſentit tous les inconvénients. Elle vit que le commerce des Portugais alloit ruiner le ſien, & par conſéquent ſa puiſſance. Elle fit jouer

tous les reſſorts que put lui fournir l'habileté de ſes adminiſtrateurs. Quelques-uns de ces émiſſaires intelligents, qu'elle ſavoit par-tout acheter & employer à propos, firent ſentir aux Arabes fixés dans leur pays, & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou ſur les côtes orientales de l'Afrique, que leur cauſe étoit la même que celle de Veniſe, & qu'ils devoient s'unir entr'eux, & avec elle, contre une nation qui venoit s'emparer de la ſource commune de leurs richeſſes.

Les cris de cette ligue arriverent au ſoudan d'Egypte, déja réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes, qui formoient la principale branche de ſes revenus, par le droit de cinq pour cent que les marchandiſes des Indes payoient à leur entrée, & par celui de dix qu'elles payoient à leur ſortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & néceſſaires, aigriſſoient les eſprits contre le gouvernement, toujours reſponſable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice qu'on payoit mal, qui craignoit d'être plus mal payée encore, ſe permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puiſſance, que dans des temps de proſpérité. L'Egypte étoit également malheureuſe, & par le commerce que faiſoient les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

On l'auroit pu rétablir dans ſon premier état avec une flotte; mais la Mer rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la conſtruire. Les Vénitiens leverent cet obſtacle. Ils envoyerent à Alexandrie des bois & d'autres matériaux. On les conduiſit par le Nil au Caire, d'où ils furent portés ſur des chameaux à Suez. C'eſt de ce port célebre

qu'on fit partir pour l'Inde en 1508, quatre grands vaiſſeaux, un galion, deux galeres & trois galiottes.

Les Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient ſongé dès l'année précédente à ſe rendre maîtres de la navigation de la Mer rouge, bien aſſurés qu'avec cet avantage, ils n'auroient plus à craindre, ni la concurence, ni les forces de l'Egypte & de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le deſſein de s'emparer de l'iſle de Socotora, fort connue dans l'antiquité ſous le nom de Dioſcoride, pour l'abondance & la perfection de ſon aloès. Elle eſt ſituée dans le golfe de la Mer rouge, à cent quatre-vingt lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique par le cap de Guardafu, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Triſtan d'Acugna, parti du Portugal avec un armement conſidérable, attaqua cette iſle. Il fut combattu à ſa deſcente par Ibrahim, fils du Roi des Fartaques, ſouverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune Prince fut tué dans l'action. Les Portugais aſſiégerent, & bientôt emporterent d'aſſaut la ſeule place qui étoit dans l'iſle. Elle fut défendue juſqu'à la derniere extrêmité par une garniſon plus nombreuſe que la petite armée Portugaiſe. Les ſoldats de cette garniſon ne voulurent point ſurvivre au fils de leur ſouverain, refuſerent de capituler, & ſe firent tuer juſqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acugna étoit encore au-deſſus de ce courage.

Le ſuccès de cette entrepriſe ne produiſit pas les avantages qu'on en eſpéroit. Il ſe trouva que l'iſle étoit ſtérile, qu'elle n'avoit point de port, & que les navigateurs qui ſortoient de la Mer rouge ne la reconnoiſſoient jamais, quoiqu'elle dût être

néceſſairement reconnue par ceux qui vouloient y entrer. Auſſi la flotte Egyptienne pénétra-t-elle ſans danger dans l'océan Indien. Elle ſe joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, affoiblis par le trop grand nombre de vaiſſeaux chargés de marchandiſes qu'ils avoient expédiés pour l'Europe. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts, & reprirent la ſupériorité pour ne la plus perdre. Les armements qui continuerent à partir d'Egypte, furent toujours battus & diſſipés par les petites eſcadres Portugaiſes qui croiſoient à l'entrée du golfe.

Cependant comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occaſionnoit quelques dépenſes, d'Albuquerque crut devoir y mettre fin par la deſtruction de Suez. Mille obſtacles traverſoient ce projet.

La Mer rouge, qui doit ſon nom aux coraux, aux madrepores, aux plantes marines qui tapiſſent preſque par-tout ſon fond, & qui lui donnent en apparence cette couleur, a d'un côté l'Arabie, de l'autre la haute Ethiopie & l'Egypte. On lui donne ſix cents quatre-vingt lieues depuis l'Iſle de Socotora juſqu'à l'iſthme fameux qui joint l'Afrique à l'Aſie. Comme elle eſt fort longue, très-étroite, & qu'elle ne reçoit aucun fleuve dont la force puiſſe s'oppoſer à celle du flux, elle participe d'une maniere plus ſenſible aux mouvements de l'océan, que les autres mers Méditerranées, ſituées à peu près ſous la même latitude. Elle eſt peu ſujette aux orages, & ne connoît preſque point d'autres vents que ceux du nord & du ſud, qui ſont périodiques, comme la mouçon dans l'Inde, & qui fixent invariablement le temps de l'entrée & de la ſortie. On peut la partager en trois

bandes. Celle du milieu & nette, navigable jour & nuit ſur une profondeur de vingt-cinq à ſoixante braſſes d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, ſont préférées par les gens du pays, qui, obligés de ſe tenir au voiſinage des terres à cauſe de la petiteſſe de leurs bâtiments, ne gagnent le grand canal que lorſqu'ils craignent quelque coup de vent. L'attention qu'ont leurs pilotes de mouiller ordinairement avant le coucher du ſoleil, rend les accidents fort rares. La difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité d'aborder les ports répandus ſur la côte, fait que cette navigation eſt très-périlleuſe pour les grands vaiſſeaux, qui ne trouvent d'ailleurs ſur leur route qu'un nombre conſidérable d'iſles déſertes, arides & ſans eau.

D'Albuquerque, malgré ſes talents, ſon expérience & ſa fermeté, ne réuſſit pas à ſurmonter tant d'obſtacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la Mer rouge, il fut obligé de revenir ſur ſes pas avec ſa flotte, qui avoit ſouffert de continuelles incommodités, & couru de fort grands dangers. Une politique inquiete & cruelle lui fit imaginer depuis, des moyens pour arriver à ſes fins, qui lui paroiſſoient plus ſûrs. Il vouloit que l'empereur d'Ethyopie qui briguoit la production du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un paſſage pour ſe jetter dans la Mer rouge. L'Egypte ſeroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il ſe propoſoit de jetter dans l'Arabie par le golfe Perſique trois ou quatre cents chevaux, qu'il croyoit ſuffiſants pour aller piller Medine & la Mecque. Il penſoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroit ce prodigieux concours de péle-

rins, le plus ſolide appui du commerce dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entrepriſes plus ſûres, & qui paroiſſoient pour le moment plus importantes, le porterent à différer la ruine d'une puiſſance dont il ſuffiſoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Egypte par les Turcs quelques années après, rendit néceſſaires de plus grandes précautions. Les hommes privilégiés, à qui il fut donné de ſaiſir la chaîne des événements qui avoient précédé & ſuivi le paſſage du Cap de Bonne-Eſpérance, de porter des conjectures profondes ſur ceux que la découverte de ce chemin prévenoit, ne purent s'empêcher de le regarder comme la plus grande époque de l'hiſtoire du monde.

L'Europe commençoit à peine à reſpirer & à ſecouer le joug de la ſervitude qui avoit avili ſes habitants depuis les conquêtes des Romains & l'établiſſement des loix féodales. Les tyrans ſans nombre, qui opprimoient des multitudes d'eſclaves, avoient été ruinés par le délire des croiſades. Pour ſoutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châteaux, & d'accorder à prix d'argent à leurs vaſſaux quelques privileges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, & leur donna cette ſorte d'indépendance, ſans laquelle, la propriété n'eſt elle-même qu'une illuſion. Ainſi les premieres étincelles de liberté qui ayent éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croiſades, & la folie des conquêtes contribua pour la premiere fois au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vaſco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, &

peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui, des extrêmités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour en opprimer la ſurface ; & à nos barbares inſtitutions auroit ſuccédé un joug plus peſant encore. Cet événement étoit inévitable, ſi les farouches vainqueurs de l'Egypte n'euſſent été repouſſés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tenterent dans l'Inde. Les richeſſes de l'Aſie leur aſſuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu néceſſairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obſtacles auroient pu arrêter alors ſur notre continent ce peuple conquérant par la nature de ſa religion & de ſa politique ?

L'Angleterre ſe déchiroit pour les intérêts de ſa liberté, la France pour les intérêts de ſes maîtres, l'Allemagne pour ceux de la religion, l'Italie pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un impoſteur. Couverte de fanatiques & de combattants, l'Europe entiere reſſembloit à un malade, qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans ſa fureur ſon ſang avec ſes forces. Dans cet état d'épuiſement & d'anarchie, elle n'auroit oppoſé aux Turcs qu'une foible réſiſtance. Plus le calme qui ſuccede aux guerres civiles rend les peuples redoutables à leurs voiſins, plus les troubles de la diſſention qui les déchire les expoſent à l'invaſion & à l'oppreſſion. La conduite dépravée du clergé auroit encore favoriſé les progrès d'un culte étranger, & nous ſerions ſans retour dans les chaînes de l'eſclavage. En effet, de tous les ſyſtêmes politiques & religieux qui affligent l'eſpece humaine, il n'en eſt point qui laiſſe moins de carriere à la liberté que celui des Muſulmans. Dans preſque toute l'Europe, une religion étran-

gere au gouvernement, & qui s'eſt introduite, à ſon inſu, une morale répandue ſans ordre, ſans préciſion dans des livres obſcurs & ſuſceptibles d'une infinité d'interprétations différentes : une autorité en proie aux prêtres & aux ſouverains, qui ſe diſputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes, des loix politiques & civiles ſans ceſſe en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité & l'ambition, une adminiſtration inquiete & entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppoſe continuellement une partie de l'état à l'autre partie ; tout cela doit entretenir dans les eſprits une fermentation violente : & il n'eſt pas ſurprenant que, parmi tant de mouvements & de tumulte, il s'éleve un cri de la nature qui s'écrie : *L'homme eſt né libre.*

Mais, ſous le joug d'une religion qui conſacre la tyrannie, en fondant le trône ſur l'autel, qui ſemble impoſer ſilence à l'ambition en permettant la volupté, qui favoriſe la pareſſe naturelle en interdiſant les opérations de l'eſprit, il n'y a point d'eſpérance pour les grandes révolutions. Auſſi les Turcs, qui égorgent ſi ſouvent leur maître, n'ont-ils jamais penſé à changer leur gouvernement. Cette idée eſt au-deſſus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue, ſi le peuple le plus ſuperſtitieux, & peut-être le plus eſclave de la chrétienté, n'eût arrêté les progrès du fanatiſme des Muſulmans, & briſé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richeſſes. Albuquerque fit plus ; après avoir pris des meſures efficaces pour qu'aucun vaiſſeau ne pût paſſer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à ſe donner l'empire du golfe Perſique.

Au débouché du détroit de Mollandour, qui conduit dans ce bras de mer, eſt ſituée l'iſle de Gerun. C'eſt ſur ce rocher ſtérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzieme ſiecle la ville d'Ormuz, devenue avec le temps la capitale d'un royaume, qui, d'un côté, s'étendoit aſſez avant dans l'Arabie, & de l'autre dans la Perſe. Ormuz avoit deux bons ports : il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit ſes richeſſes & ſa puiſſance qu'à ſa ſituation : il ſervoit d'entrepôt au commerce de la Perſe avec les Indes ; & avant les découvertes des Portugais, le commerce de Perſe étoit plus grand qu'il ne l'a été depuis, parce que les Perſans faiſoient paſſer les marchandiſes de l'Inde en Europe par les ports de Syrie ou par Caffa. Dans les ſaiſons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'orient. On y voyoit des hommes de preſque toutes les parties de la terre, faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politeſſe & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une partie de leur affabilité. Leurs manieres, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaiſirs de toute eſpece qu'ils y raſſembloient : tout concouroit avec les intérêts du commerce à y attirer les négociants. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maiſons, rendoient les ardeurs du ſoleil ſupportables : on voyoit des cabinets des Indes ornés de vaſes dorés ou de porcelaine, dans leſquels étoient des arbriſſeaux & des herbes de ſenteur. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau.

On

On prodiguoit les vins de Perſe, ainſi que les parfums & les aliments les plus exquis. On entendoit la meilleure muſique de l'Orient. Ormuz étoit remplie de belles filles de différentes contrées de l'Aſie, inſtruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richeſſes, un commerce immenſe, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A ſon arrivée dans les Indes, d'Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévaſtations qui ſont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'étoient pas en général de ſon goût; mais il ſe les permettoit, dans l'eſpérance d'engager à ſe préſenter d'elle-même au joug, une puiſſance qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force. Lorſqu'il crut avoir inſpiré une terreur convenable à ſes deſſeins, il ſe préſenta devant la capitale, dont il ſomma le Roi de ſe rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perſe. Cette propoſition fut reçue ainſi qu'elle devoit l'être. Une flotte compoſée de vaiſſeaux Ormuziens, Arabes & Perſans, vint combattre l'eſcadre d'Albuquerque, qui détruiſit toutes ces forces avec cinq navires. L'Indien découragé conſentit que le vainqueur conſtruisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville & ſes deux ports.

D'Albuquerque, qui connoiſſoit le prix du temps, ne perdit pas un moment pour hâter cette conſtruction. Il travailloit comme le dernier des ſiens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'eſclavage au miniſtere, rougit d'avoir

ſacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les reſſorts de la politique que ceux de la guerre, il réſolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par ſa lâcheté. Il ſut gagner, corrompre, déſunir & brouiller ſi bien les Portugais entr'eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois ſur le point d'en venir aux mains. Cette animoſité, qui fit un grand éclat, & qui augmentoit toujours, les détermina à ſe rembarquer au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. D'Albuquerque, qui s'affermiſſoit dans les idées par les contre-temps & par les murmures, prit le parti d'affamer la place, & de fermer le paſſage à tous les ſecours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorſque trois de ſes capitaines l'abandonnerent heureuſement avec leurs vaiſſeaux. Pour juſtifier leur déſertion, ils ajouterent à la noirceur de leur infidélité, celle de charger leur général des plus atroces calomnies.

Cette trahiſon força d'Albuquerque à renvoyer l'exécution de ſon projet au temps qu'il ſavoit n'être pas éloigné, où il auroit à ſa diſpoſition toutes les forces de ſa nation. Dès qu'il fut devenu vice-Roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil auquel une cour corrompue, un peuple amolli ne ſe crurent pas en état de réſiſter. On ſe ſoumit. Le ſouverain de la Perſe envoya demander un tribut au vainqueur. D'Albuquerque fit apporter devant les Ambaſſadeurs des boulets, des grenades & des ſabres. *Voilà*, leur dit-il, *la monnoye des tributs que paye le Roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puiſſance Portugaiſe ſe trouva aſſez ſolidement établie dans les golfes d'Arabie & de Perſe, ſur la côte de Malabar, pour qu'on pût ſonger à l'étendre dans l'orient de l'Aſie.

Il ſe préſentoit d'abord à Albuquerque l'iſle de Ceylan, qui a quatre-vingt lieues de long ſur trente dans ſa plus grande largeur. Elle étoit fort peuplée. Deux nations différentes en mœurs, en gouvernement, en religion, l'habitoient. Les Bedas, établis à la partie ſeptentrionale de l'iſle & dans le pays le moins abondant, ſont partagés en tribus, qui ſe regardent comme une ſeule famille, & qui n'obéiſſent qu'à un chef dont l'autorité n'eſt pas abſolue. Ils ſont preſque nuds : ce ſont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecoſſe. Ces tribus, unies pour la défenſe commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voiſins. On ſait peu de choſe de leur religion, & il eſt douteux qu'elles ayent un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traverſent les cantons qu'elles habitent. Ils y ſont bien traités & promptement renvoyés. La jalouſie des Bedas pour leurs femmes, eſt cauſe en partie de ce ſoin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu à les ſéparer de tous les peuples. Il ſemblent être les habitants primitifs de l'iſle.

Une nation plus nombreuſe & plus puiſſante, qu'on appelle les Chingulais, eſt maîtreſſe de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des deſpotes. Ils ont, comme les Indiens, la diſtinction des Caſtes, mais une religion différente. Ils reconnoiſſent un Etre ſuprême, & enſuite des Divinités du ſecond, du troiſieme ordre. Toutes ces Divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particuliérement dans les Dieux du ſecond ordre un Buddou, qui eſt deſcendu ſur la terre pour ſe rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les

prêtres de Buddou ſont des perſonnages fort importants à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le Prince, quand même ils auroient attenté à ſa vie. Les Chingulais entendent bien la guerre. Ils ont ſu faire uſage de la nature de leur pays de montagnes, pour ſe défendre contre les Européens, qu'ils ont ſouvent vaincus. Ils ſont fourbes, intéreſſés, complimenteurs comme tous les peuples eſclaves : ils ont deux langues, celle du peuple & celle des ſavants. Par-tout où cet uſage eſt établi, il a donné aux prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouiſſoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'iſle. On y trouvoit des éléphants ſans nombre, des pierres précieuſes, la ſeule cannelle qui ait jamais été eſtimée. C'étoit ſur la côte ſeptentrionale & ſur la côte de la pêcherie, qui en eſt voiſine, que ſe faiſoit la pêche des perles la plus abondante de l'Orient. Ses ports étoient les meilleurs de l'Inde, & ſa poſition étoit au-deſſus de tant d'avantages.

Si nous ne nous trompons, les Portugais auroient dû établir toute leur puiſſance dans cette iſle. Elle eſt le centre de l'orient. C'eſt le paſſage qui conduit dans les régions les plus riches. Tous les navires qui viennent d'Europe, d'Arabie & de Perſe, ne peuvent s'empêcher de lui rendre hommage, & les mouçons alternatives permettent d'y aborder & d'en ſortir dans tous les temps de l'année. Avec peu de dépenſes en hommes & en argent, on ſeroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des eſcadres nombreuſes, parties de tous les ports de cette iſle, auroient fait reſpecter le nom de ſes maîtres dans toute l'Aſie ; & les vaiſſeaux qui auroient croiſé dans les parages

auroient intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-Roi n'en jugea pas ainſi, & il ne parut pas s'occuper davantage de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette derniere n'offroit que des marchandiſes de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaiſe cannelle, aſſez de poivre & du cardamome, ſorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand uſage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton de l'univers. Ses habitants, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, ſont les peuples les plus doux & les plus induſtrieux de l'Indoſtan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte eſt admirablement placée pour recevoir les marchandiſes de Bengale & d'autres contrées.

Cependant d'Albuquerque n'y fit point d'établiſſement. Ceux de Saint-Thomé & de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il ſavoit que cette côte eſt dépourvue de ports, qu'elle eſt inabordable dans certains temps de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas ſecourir des colonies. Enfin, il penſa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par ſon prédéceſſeur d'Almeyda, & porté depuis à ſa perfection, les Portugais le ſeroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'eſt à cette conquête qu'il ſe détermina.

Le pays, dont cette ville étoit la capitale, eſt une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt du royaume de Johor, qui en a été

démembré. Tout le reſte eſt baigné par la mer, qui le ſépare de l'Iſle de Sumatra par un canal connu ſous le nom de détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais ; un climat doux, ſain & rafraîchi par les vents & les eaux ſous le ciel de la zône torride : une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient ſuffire à l'homme ſauvage, ouverte à la culture de toutes les productions néceſſaires à la ſociété : des bois d'une verdure éternelle, des fleurs qui naiſſent à côté des fleurs mourantes : un air parfumé des odeurs vives & ſuaves, qui s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui reſpirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais ; mais la ſociété avoit tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales nées parmi les rochers & les chênes du nord, avoient pouſſé des racines juſques ſous l'équateur, au milieu des forêts & des campagnes amoureuſes, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui ne devoit s'abréger & ſe perdre que dans les délices propres à la tranſmettre. C'eſt-là qu'un peuple eſclave obéiſſoit à un tyran ſous l'anarchie de pluſieurs. Le deſpotiſme d'un ſultan ſembloit s'être appeſanti ſur la multitude, en ſe diviſant entre les mains des grands vaſſaux.

Cet état de guerre & d'oppreſſion avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel verſés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur ſervice ; c'eſt-à-dire, celui de leurs eſclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachoient leurs ſerfs à l'agriculture, pour les mener à un

brigandage ſur mer & ſur terre qui leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un Archipel immenſe, célebre dans tout l'orient, ſous le nom d'iſles Malaiſes. Il avoit porté dans ſes nombreuſes colonies ſes loix, ſes mœurs, ſes uſages, & ce qu'il y avoit de ſingulier, la langue la plus douce de l'Aſie.

Cependant Malaca étoit devenu par ſa ſituation le plus conſidérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaiſſeaux. Les uns y arrivoient du Japon, de Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées; les autres s'y rendoient de Bengale, de Coromandel, de Malabar, de Perſe, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entr'eux & avec les habitants dans la plus grande ſécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage avoit cédé à un intérêt plus sûr que les ſuccès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Aſie. Ils ſe montrerent d'abord à Malaca comme ſimples négociants. Leurs uſurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon ſi ſuſpect, & les Arabes, leurs ennemis, ſe donnerent tant de mouvements pour les rendre odieux, qu'on s'occupa du ſoin de les détruire. On leur tendit des pieges, où ils tomberent. Pluſieurs d'entr'eux furent maſſacrés, d'autres mis aux fers: ce qui put échapper, regagna les vaiſſeaux, qui ſe ſauverent au Malabar.

D'Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence pour ſonger à s'emparer de Malaca. On peut penſer cependant qu'elle lui fut agréable, parce qu'elle donnoit à ſon entrepriſe un air de juſtice propre à diminuer la haine qu'elle devoit naturellement attirer au nom Portugais. Le temps auroit

affoibli une impreſſion qu'il croyoit lui être avantageuſe, & il ne différa pas d'un inſtant ſa vengeance. Cette activité avoit été prévue, & il trouva en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des diſpoſitions faites pour le recevoir.

Un obſtacle, plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du général Chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des priſonniers de la premiere expédition. On menaçoit de le faire périr au moment où commenceroit le ſiege. Albuquerque étoit ſenſible, & il étoit arrêté par le danger de ſon ami, lorſqu'il en reçut ce billet : *Ne penſez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal ; ſi je ne puis être un inſtrument de votre victoire, que je n'y ſois pas au moins un obſtacle.* La place fut attaquée & priſe après bien de combats douteux, ſanglants & opiniâtres. On y trouva une artillerie nombreuſe, des tréſors immenſes, de grands magaſins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuſe, & il y fut conſtruit une citadelle pour garantir la ſtabilité de la conquête.

Comme les Portugais ſe bornerent à la poſſeſſion de la ville, ceux des habitants, tous ſectateurs d'un Mahométiſme fort corrompu, qui ne voulurent pas ſubir le nouveau joug, s'enfoncerent dans les terres, ou ſe répandirent ſur la côte : l'intérêt ne les obligeant plus à aucune diſſimulation, ils ont repris toute la violence de leur caractere. Ce peuple ne marche jamais ſans un poignard, qu'il appelle *crid*. Il ſemble avoir épuiſé toute l'invention de ſon génie ſanguinaire à forger cette arme meurtriere. Rien de ſi dangereux que de tels hommes avec un tel inſtrument. Embarqués ſur un vaiſſeau, ils poignardent tout l'é-

quipage au moment de la plus profonde ſécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne ſe pas ſervir des Malais pour matelots. Mais ces barbares enchériſſant ſur leurs anciennes mœurs, où le fort ſe faiſoit honneur d'attaquer le foible, aujourd'hui animés par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaiſſeaux de quarante canons, & quelquefois ils les enlevent. Sont-ils repouſſés, ce n'eſt pas du moins ſans emporter avec eux la conſolation de s'être abreuvé de ſang.

Un peuple, à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut être exterminé, mais non ſoumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richeſſes ou de la liberté, l'exemple des vertus & de la modération, une adminiſtration douce, qui puiſſent le civiliſer. Il faut le rendre ou le laiſſer à lui-même, avant de former avec lui des liaiſons qu'il repouſſe. La voie de la conquête ſeroit peut-être la derniere qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangere, & qu'effaroucher tous les ſentiments de la ſociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer comme les lions dans les déſerts pour être libres. Les tempêtes, les ſables, les montagnes & les cavernes, ſont l'aſyle & les remparts de tous les êtres indépendants. Malheur aux nations policées qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples inſulaires & ſauvages! Elles deviendront cruelles & barbares ſans fruit; elles ſemeront la haine dans la dévaſtation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la priſe de Malaca, les Rois de Siam, de Pegu, pluſieurs autres conſternés d'une victoire

ſi fatale à leur indépendance, envoyerent à Albuquerque des Ambaſſadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.

Une eſcadre détachée dans ces circonſtances de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces iſles ſituées près du cercle équinoxial dans l'océan Indien, ſont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres beaucoup moins.

On ignore comment elles furent d'abord peuplées; mais il paroît prouvé que les Chinois, les Javanois & les Malais leur ont donné ſucceſſivement des loix. Les habitants étoient au commencement du ſeizieme ſiecle des eſpeces de ſauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de Rois, n'avoient qu'une autorité bornée & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs ſujets. Ils avoient ajouté depuis peu les ſuperſtitions du Mahométiſme à celles du Paganiſme, qu'ils avoient longtemps profeſſé. Leur pareſſe étoit exceſſive. La chaſſe & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoiſſoient aucune eſpece de culture. Cette inaction étoit favoriſée par les reſſources que leur fourniſſoit le cocotier.

Le cocotier eſt un arbre, dont les racines ſont ſi menues & ſi peu profondes, que les vents le renverſent ſouvent. Son tronc, qui s'éleve à la hauteur de trente à quarante pieds, eſt droit, d'une groſſeur médiocre, & égal dans toute ſa longueur. Il eſt ſi ſpongieux, que ſon bois ne peut ni ſervir à la conſtruction des navires, ni être employé dans des édifices un peu ſolides. Sa tête ſe couronne de dix ou douze feuilles larges, longues, épaiſſes, qui ſervent à former les toits des

maiſons. De cette touffe qui ſe renouvelle trois fois chaque année, ſortent autant de fois des bourgeons gros comme le bras, à chacun deſquels on voit ſuſpendus dix ou douze cocos, qui, avec leurs écorces, ne ſont gueres moins grands que la tête de l'homme. La premiere écorce du coco eſt filandreuſe : on en fabrique quelques étoffes groſſieres & des cables pour les vaiſſeaux. La ſeconde, qui eſt fort dure, fournit de petits vaſes & des uſtenſiles de ménage. L'intérieur de cette coquille eſt tapiſſé d'une poulpe blanche & épaiſſe, dont on exprime au preſſoir une huile qui eſt du plus grand uſage aux Indes. Elle eſt aſſez douce lorſqu'elle eſt récente ; mais elle contracte de l'amertume en vieilliſſant, & alors elle n'eſt bonne qu'à brûler ; le marc qui reſte dans le preſſoir, ſert à nourrir les beſtiaux, la volaille, & même le plus bas peuple dans des temps de calamité. La poulpe du coco renferme de l'eau extrêmement fraîche, qui ſert à déſaltérer le cultivateur & le voyageur. Cette boiſſon eſt fort ſaine, mais d'une douceur fade.

En coupant la pointe des bourgeons, on en fait diſtiller une liqueur blanche, qui eſt reçue dans un vaſe attaché à leur extrêmité. Ceux qui la recueillent avant le lever du ſoleil, & qui la boivent dans ſa nouveauté, lui trouvent le goût d'un vin doux. C'eſt la manne du déſert. Qui ſait même ſi l'idée de celle-ci n'a pas été priſe dans des livres plus orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Egypte ? L'Inde eſt, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curioſités de la nature ſont une ſource féconde pour l'impoſture ; elle convertit des phénomenes ſinguliers en prodiges. L'hiſtoire naturelle d'un pays devient ſurnaturelle dans un autre.

Les faits comme les plantes s'alterent en s'éloignant de leur ſource : les vérités ſe changent en erreurs, & la diſtance des temps & des lieux faiſant diſparoître les cauſes occaſionnelles des fauſſes opinions, donne aux menſonges populaires un droit impreſcriptible ſur la confiance des ignorants, & ſur le ſilence des ſavants. Les uns n'oſent douter, les autres diſputer.

Quoi qu'il en ſoit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Iſraélites & la boiſſon des Indiens, ſi la liqueur du coco ne s'évanouit pas au ſoleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir & à ſe convertir en un vinaigre fort utile. Diſtillée dans ſa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-ſpiritueuſe, & en la faiſant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du ſucre de médiocre qualité, avec lequel on fait des confitures. Les arbres, dont on exprime cette liqueur, ne portent aucun fruit, parce qu'elle eſt le ſuc dont les noix ſe forment & ſe nourriſſent.

Indépendamment de ce cocotier répandu dans toutes les contrées de l'Inde, les Moluques en avoient un particulier, qu'on nommoit Sagu. Cet arbre nourrit les hommes, non de ſes fruits, qui ne ſont que la ſuperfluité de la réproduction, mais de ſon tronc & de la ſubſtance même de ſa vie. Il vient ſans culture dans les forêts, ſe multipliant de lui-même par ſes grains & ſes rejettons. Il s'éleve juſqu'à la hauteur de trente pieds, ſur une groſſeur d'environ ſix pieds. Le contour de cette circonférence eſt une écorce épaiſſe d'un pouce. L'intérieur de cette écorce eſt compoſé d'un tiſſu de fibres longues & entrelaſſées les unes dans les autres. Cette double enveloppe contient une eſpece de moëlle ou de gomme qui ſe

réduit en farine. L'arbre, qui ne ſemble croître que pour les beſoins de l'homme, lui indique cette farine par une pouſſiere fine & blanche dont ſe couvre la feuille. C'eſt une marque certaine de la maturité du ſagu. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, & le dépecent en tronçons, qui ſont fendus par quartiers, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. On délaye cette ſubſtance dans de l'eau ; on la coule enſuite par une toile qui laiſſe paſſer la farine, & ne retient que les fibres ou le tiſſu capillaire. Après que l'eau s'eſt évaporée, on jette la pâte plus compacte dans des moules de terre, où on la fait ſécher ou durcir pour des années entieres. On mange le ſagu ſimplement délayé avec de l'eau, quelquefois cuit & bouilli. L'humanité des Indiens réſerve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle eſt quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple ennemi du travail, ſobre, indépendant, avoit vécu des ſiecles avec la farine de ſagu & l'eau du cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par haſard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muſcade, deux épiceries précieuſes que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt établi aux Indes, d'où il paſſa en Perſe & en Europe. Les Arabes, qui tenoient alors dans leurs mains preſque tout le commerce de l'univers, n'en négligerent pas une ſi riche portion. Ils ſe jetterent en foule vers ces iſles devenues célebres, & ils s'en étoient approprié les productions, lorſque les Portugais, qui les pourſuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur induſtrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérants, n'empêcherent pas qu'on ne conſentît à leur

laiſſer bâtir un fort. Dès ce moment, la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ſes provinces, & elles ne tarderent pas en effet à le devenir.

Tandis que les lieutenants d'Albuquerque enrichiſſoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de ſoumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de ſon abſence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille après ſes nouveaux ſuccès dans le centre de ſes conquêtes, il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la diſcipline militaire, & parut toujours actif, prévoyant, ſage, juſte, déſintéreſſé, humain. L'idée de ſes vertus avoit fait une impreſſion ſi profonde ſur l'eſprit des Indiens, que, long-temps après ſa mort, ils alloient à ſon tombeau pour lui demander juſtice des vexations de ſes ſucceſſeurs. Il mourut à Goa en 1515, ſans richeſſes, & dans la diſgrace d'Emanuel, auquel on l'avoit rendu ſuſpect.

Si l'on doit être étonné du nombre de ſes victoires & de la rapidité de ſes conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander? Avoit-on vu juſqu'alors une nation avec auſſi peu de puiſſance faire de ſi grandes choſes? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais ſous les armes, & ils faiſoient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, célebre milice du Soudan d'Egypte, les Arabes & tout l'Orient, depuis l'iſle d'Ormuz juſqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent, & ils attaquoient des troupes, qui, ſouvent avec des armes égales, diſputoient leurs biens & leur vie juſqu'à l'extrêmité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais, & quels reſſorts

extraordinaires en avoient fait un peuple de héros?

Il y avoit près d'un ſiecle qu'ils combattoient contre les Maures, lorſque le comte Henri de la maiſon de Bourgogne débarqua en Portugal avec pluſieurs chevaliers François, dans le deſſein d'aller faire la guerre en Caſtille ſous le célebre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les inviterent à les ſeconder contre les Infideles; les chevaliers y conſentirent, & la plupart même s'établirent en Portugal. L'inſtitution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire ſubſtitué à celui de la patrie; cet eſprit épuré de la lie des ſiecles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux: la chevalerie reparut alors ſur les bords du Tage avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans ſa naiſſance en France & en Angleterre. Les Rois chercherent à la conſerver, à l'étendre par l'établiſſement de pluſieurs ordres formés ſur le modele des anciens, & dont l'eſprit étoit le même; c'eſt-à-dire, un mêlange d'héroïſme, de galanterie & de dévotion.

Les Rois élevoient encore l'eſprit de la nation par la ſorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la nobleſſe, & par les limites qu'ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils aſſembloient ſouvent les états généraux. Ce fut d'eux qu'Alphonſe reçut le ſceptre après la priſe de Lisbonne. Ce fut avec eux que ſes ſucceſſeurs donnerent longtemps des loix. Pluſieurs de ces loix étoient propres à inſpirer l'amour des grandes choſes. La nobleſſe étoit accordée à des ſervices de diſtinction, à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou ſon écuyer; à celui qui, priſonnier chez les

Maures, avoit refuſé de racheter ſa liberté par le ſacrifice de ſa religion. On l'ôtoit à quiconque inſultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguiſoit la vérité au Roi.*

Les guerres que les Portugais avoient ſoutenues pour défendre leurs biens & leur liberté, étoient en même temps des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatiſme féroce, mais brillant, que les Papes avoient répandu dans le temps des croiſades. Les Portugais étoient donc des Chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfants & leurs Rois, Chevaliers comme eux. C'étoient des croiſés, qui combattoient pour leur patrie. Ajoutez encore qu'ils étoient une petite nation, une puiſſance foible, & ce n'eſt que dans les petits états ſouvent en danger, qu'on ſent pour la patrie un enthouſiaſme que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouiſſent de plus de ſécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne ſe perdirent pas après l'expulſion des Maures. On alla chercher ces ennemis de l'état & de la foi en Afrique. On eut quelques guerres contre les Rois de Caſtille & de Leon; & pendant les temps qui précéderent les expéditions de l'Inde, la nobleſſe, éloignée des villes & de la cour, conſervoit dans ſes châteaux les portraits & les vertus de ſes peres.

Dès qu'il fut queſtion de tenter des conquêtes en Afrique & dans l'Inde, une paſſion nouvelle s'unit à tous les reſſorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette paſſion, qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent

tirent en foule pour aller s'enrichir, ſervir l'état & faire des converſions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes juſqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richeſſes, qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les paſſions nobles diſparurent avec le luxe & les jouiſſances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La foibleſſe des ſucceſſeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choiſit lui-même pour vice-Rois des Indes, firent dégénérer peu à peu les Portugais.

Cependant Lopès Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, ſuccéda à ſes projets. Il abolit une coutume barbare établie dans le pays de Travancor près de Calicut. Ces peuples conſultoient des ſorciers ſur la deſtinée de leurs enfants. Si les devins promettoient à ces enfants une deſtinée heureuſe, on les laiſſoit vivre : s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conſerver ces enfants. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvements, dont ſa nation étoit menacée aux Indes. Lorſqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne ſongea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

Le grand Albuquerque en avoit formé le deſſein. Il avoit rencontré à Malaca des vaiſſeaux & des négociants Chinois, & il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politeſſe, d'égards, d'attachement aux bienſéances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la nobleſſe même, & qu'il n'y en a peut-être aujourd'hui. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails ſur la puiſſance, la richeſſe, les mœurs

de leur vaſte empire, & il fit part de ſes découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée en Europe de la nation Chinoiſe. Le Vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit paſſé pour fabuleuſe. Elle étoit conforme cependant à ce que manda depuis d'Albuquerque. On ajouta foi à celle-ci, & à ce qu'il diſoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une eſcadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un Ambaſſadeur. Quand elle fut arrivée aux iſles voiſines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de vaiſſeaux Chinois qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andréade, qui en étoit le chef, ne ſe mit point en défenſe : il ſe laiſſa viſiter tant qu'on voulut ; il fit part aux Mandarins qui commandoient à Canton, du ſujet de ſon arrivée, & il leur remit l'Ambaſſadeur, qui fut conduit à Pékin.

Cet Ambaſſadeur rencontroit dans ſa route des merveilles qui l'étonnoient à tout moment. La régularité, la grandeur des villes, la multitude des villages, la beauté des chemins, la quantité de canaux, dont les uns ſont navigables & traverſent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres ; l'art de cultiver ces terres, leurs productions, l'architecture ſi différente de la nôtre, la ſimplicité dans les édifices particuliers, la magnificence dans les édifices publics, l'extérieur ſage & doux des peuples, ce commerce continuel de bons offices dont les campagnes, les grands chemins donnent le ſpectacle ; le bon ordre au milieu d'un peuple ſans nombre & dans un mouvement continuel, qui entretient une induſtrie toujours en activité : tout cela

dut étonner l'Ambaſſadeur Portugais, accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

Cet empire, borné au nord par la Tartarie Ruſſienne, au midi par les Indes, à l'occident par le Thibet, à l'orient par l'Océan, embraſſe preſque toute l'extrêmité orientale du continent de l'Aſie. On lui donne une durée ſuivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de ſurprenant. C'eſt la guerre, le fanatiſme, le malheur de notre ſituation, qu'il faut accuſer de la briéveté de notre hiſtoire, & de la petiteſſe de nos nations, qui ſe ſont ſuccédées & détruites avec rapidité; comme ces torrents périodiques, qui, ſe précipitant tous les ans des montagnes, ne laiſſent que des ſables & des cailloux dans les plaines qu'ils traverſent. Mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déſerts, ont pu, comme l'ancienne Egypte, former un état durable. Dès que les bords de la mer & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés, tout ce qui les environnoit, a dû ſe réunir comme à un centre d'attraction, & les petites peuplades errantes ou cantonnées, ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle preſque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a ſouffertes : plus heureuſe d'avoir policé ſes vainqueurs, que ſi elles eût détruit ſes ennemis.

Tout ce qu'elle poſſede porte l'empreinte de la création, & les traces antiques & profondes de l'induſtrie. Le globe y préſentoit ces inégalités que ſa ſurface offre dans tout le contour de ſa circonférence. Les plaines y ont été réduites au niveau par les travaux des hommes, & ne conſervent que la pente qu'exigeoit le cours des eaux pour la facilité des arroſements regar-

dés avec raiſon comme un des grands moyens de l'agriculture.

Ce premier des arts y eſt tellement ſubordonné à la population, qu'on ne voit dans les champs ni foſſés ni hayes, & qu'on n'y voit que peu d'arbres même utiles : ils déroberoient trop de ſuc à la ſemence des grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de boſquets, de jets d'eau, dont la vue, réjouiſſant des ſpectateurs oiſifs, ſemble interdite au peuple & cachée à ſes yeux, comme un larcin, qu'on a fait à ſa ſubſiſtance ? Encore moins y plante-t-on ces parcs & ces forêts immenſes qui fourniſſent moins de bois qu'ils ne détruiſent de guerêts & de moiſſons par les bêtes qu'on y enferme pour le plaiſir des grands & les larmes du peuple. Jamais un uſage ſi contraire à l'eſprit public & ſocial n'auroit pu plaire à un Mandarin, à un Miniſtre, à l'Empereur même. Le charme de leurs maiſons de plaiſance ſe réduit à une ſituation heureuſe & à des cultures agréablement diverſifiées.

Les côteaux, que les Européens couvrent de vignobles, à la Chine ſont forcés de rapporter du grain. Ce n'eſt pas qu'on n'y connoiſſe la vigne ; mais le gouvernement croiroit être barbare de priver le peuple de la denrée la plus néceſſaire pour procurer une boiſſon agréable aux gens les plus riches. L'état veut multiplier les hommes, & c'eſt par ce principe d'humanité qu'il s'occupe de la culture des grains, à l'excluſion des vignes. Les collines d'un bout de l'empire à l'autre, ſont coupées par étages du pied juſqu'au ſommet, comme un amphithéâtre formé de terraſſes. Elles montent en ſe rétréciſſant, ſéparées les unes des autres par une muraille ſeche qui

les ſoutient. On y pratique des réſervoirs où ſe ramaſſent les eaux de pluies & des ſources. Souvent même la riviere qui baigne le pied de la colline en arroſe la cime & la croupe, par un effet de cette induſtrie, qui, ſimplifiant & multipliant les machines, a diminué le nombre des bras, & fait avec deux hommes ce que mille ne ſavent point faire ailleurs.

Les montagnes, qui ſe refuſent à la culture, ſont couvertes d'arbres grands, forts & droits, propres à la charpente des édifices, à la conſtruction des vaiſſeaux. Pluſieurs ſont remplies de mines de fer, d'étain, de cuivre, de mercure, d'or & d'argent. Ces dernieres ne ſont plus exploitées depuis long-temps, ſoit qu'elles ne ſe ſoient pas trouvées aſſez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient, ſoit qu'on ait eſtimé la vie des hommes plus que l'argent. Quant à l'or, les Chinois n'en ont jamais recueilli que ce que les torrents en rouloient parmi le ſable, & c'eſt un profit conſidérable qui coûte peu de peine.

La mer, qui change de bords comme les rivieres de lit, mais dans des eſpaces proportionnés aux maſſes d'eau; la mer, qui fait un pas en dix ſiecles, mais dont chaque pas fait cent révolutions ſur ce globe, couvroit autrefois les ſables qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-kiang. Ce ſont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repouſſé, contenu, maîtriſé l'Océan, comme les Egyptiens dompterent le Nil. Ils ont rejoint au continent des terres que les eaux en avoient ſéparées. Ils luttent encore contre ce mouvement ſupérieur, qui, tenant au ſyſtême des cieux, chaſſe la mer d'orient en occident. Les Chinois oppoſent à l'action de l'uni-

vers la réaction de l'induſtrie; & tandis que les nations les célebres ont ſecondé par la fureur des conquêtes les mains dévorantes du temps dans la dévaſtation du globe, ils combattent & retardent les progrès ſucceſſifs de la deſtruction univerſelle par des efforts qui paroîtroient ſurnaturels, s'ils n'étoient continuels & ſenſibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainſi dire, la culture des eaux. Du ſein des rivieres, qui, communiquant entr'elles par des canaux, coulent le long des villes innombrables de l'empire, on voit s'élever des cités flottantes formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que ſur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'océan lui-même eſt couvert & ſillonné de ces milliers de barques, dont les mâts reſſemblent de loin à des forêts mouvantes. Anſon reproche aux pêcheurs établis ſur ces bâtiments de ne s'être pas diſtraits un moment de leur travail, pour conſidérer ſon vaiſſeau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette inſenſibilité pour une choſe qui paroiſſoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fut pas étrangere à leur profeſſion, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curioſité pour rien : l'une eſt l'aliment de l'ame, l'autre n'en eſt que la faim.

Les Chinois s'attachent de préférence aux objets de l'utilité la plus directe. Comme ils travaillent ſans ceſſe la terre, ils la font travailler ſans relâche. Quoiqu'ils aient comme les autres nations des terreins bons & mauvais, ils ſupléent partout à la nature par la culture. Où le ſoc ne ſuffit pas, la bêche eſt employée ; & des ſillons profondément creuſés récompenſent au double la

peine du laboureur. Les terres du nord produiſent ordinairement du bled ; celles du midi du riz, toutes une abondance prodigieuſe de légumes.

Les prairies ne ſont pas en honneur à la Chine. On y a calculé qu'un champ rendoit autant de paille pour les beſtiaux, qu'un pré de la même grandeur auroit fourni de foin ; & l'on a conclu qu'il valoit mieux avoit trop de bled, & nourrir quelques animaux du ſuperflu des grains, que de laiſſer mourir de faim un ſeul homme devant un tas de fourage. Cependant on éleve des buffles pour le labourage ; mais on a moins de bœufs & de chevaux que nous. Le bœuf pourroit ſervir à la nourriture des hommes, qui doit être conſidérable dans un pays où elle eſt proportionnée à la grandeur, à la continuité des travaux ; mais on la trouve dans le poiſſon, les légumes & les confitures. Le cheval eſt commode pour voiturer les marchandiſes & les hommes ; mais les canaux, creuſés dans tout l'empire de la Chine, & multipliés d'un fleuve à l'autre, rendent les tranſports & les voyages d'une facilité ſurprenante. Dans les villes, l'Empereur & les magiſtrats ſont portés en palanquin par des citoyens qui rendent en êtres libres des ſervices d'eſclaves. On ne regarde point comme aviliſſante une fonction dont on pourroit charger des animaux, mais dont un homme peut vivre. Pour le faire ſubſiſter, tout engrais eſt conſervé, tout engrais eſt mis à profit avec une vigilance extrême, & ce qui ſort de la terre féconde, y rentre pour la féconder encore. Le grand ſyſtême de la nature qui ſe reproduit dans ſes débris eſt mieux entendu, mieux ſuivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde. On n'y dit pas que les cieux ont été faits pour l'homme ; mais que la terre

eſt à ſon uſage, & que cet uſage dépend de ſon travail.

Il n'y a donc point d'état où l'agriculture ſoit auſſi floriſſante qu'à la Chine. Cet avantage, le plus grand dont puiſſe jouir une ſociété, ſort de pluſieurs ſources également reſpectables.

La premiere eſt le caractere de la nation la plus laborieuſe que l'on connoiſſe, & l'une de celles dont la conſtitution phyſique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année ſont pour elles des jours de travail, excepté le premier deſtiné aux viſites réciproques des familles, & le dernier conſacré à la mémoire des ancêtres. L'un eſt un devoir de ſociété, l'autre un culte domeſtique. Chez ce peuple de ſages, tout ce qui lie & civiliſe les hommes eſt religion, & la religion elle-même n'eſt que la pratique des vertus ſociales. C'eſt un peuple mûr & raiſonnable, qui n'a beſoin que du frein des loix pour être juſte. Le culte intérieur eſt l'amour de ſes peres vivants ou morts; le culte public eſt l'amour du travail, & le travail le plus religieuſement honoré, c'eſt l'agriculture.

On y révere la généroſité de deux Empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écarterent leurs propres enfants du trône, pour y faire aſſeoir des hommes tirés de la charrue. On y vénere la mémoire de ces laboureurs, qui jetterent les germes du bonheur & de la ſtabilité de l'empire dans le ſein fertile de la terre, ſource intariſſable de la reproduction des moiſſons, & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces Rois agricoles, tous les Empereurs de la Chine le ſont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques eſt d'ouvrir la terre au printemps avec un appareil de fête & de magnificence qui attire des environs tous les culti-

vateurs. Ils courent en foule pour être témoins de l'honneur ſolemnel que le Prince rend au premier de tous les arts. Ce n'eſt plus comme dans les fables de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux d'un Roi : c'eſt le pere des peuples qui, la main appeſantie ſur le ſoc, montre à ſes enfants les véritables tréſors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jetter les ſemences que la terre demande. Dans le même temps, les vice-Rois répetent dans toutes les provinces les mêmes cérémonies en préſence d'une multitude de laboureurs. Les Européens, qui ont été témoins de ces ſolemnités à Canton, ne peuvent en parler ſans attendriſſement. Ils nous font regretter que cette fête politique dont le but eſt d'encourager au travail, ne ſoit pas ſubſtituée dans nos climats à tant de fêtes religieuſes, qui ſemblent inventées par la fainéantiſe pour la ſtérilité des campagnes.

Ce n'eſt pas qu'on doive ſe perſuader que la cour de Pékin ſe livre ſérieuſement à des travaux champêtres : les arts de luxe ſont trop avancés à la Chine, pour que ces démonſtrations ne ſoient pas une pure cérémonie. Mais la loi, qui force le Prince à honorer ainſi la profeſſion des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage rendu par le ſouverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer ; & l'influence de l'opinion eſt le premier de tous les reſſorts du gouvernement.

Cette influence eſt entretenue à Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs qui ſe diſtinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à ſa profeſſion, il eſt appellé à la cour pour éclairer le Prince, & l'état le fait voyager dans toutes les

provinces pour former les peuples à ſes méthodes. Enfin, dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas un ſouvenir héréditaire, mais une récompenſe perſonnelle : dans un pays où l'on ne diſtingue ni la nobleſſe, ni la roture, mais le mérite, la plupart des magiſtrats & des hommes, élevés aux premieres charges de l'empire, ſont choiſis dans des familles de laboureurs, qui le plus ſouvent ont aſſez d'aiſances pour donner de l'éducation à leurs enfants.

Ces encouragements, qui tiennent aux mœurs, ſont encore appuyés par les meilleures inſtitutions politiques. Tout ce qui de ſa nature ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, eſt commune, tous en ont la jouiſſance, perſonne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chaſſe ſont libres. Les biens ſont indépendants comme les hommes. Il n'y a ni ſervitude réelle, ni ſervitude perſonnelle. Un citoyen, qui poſſede un champ acquis ou tranſmis, ne ſe le voit pas diſputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres mêmes, ſi hardis par-tout à former des prétentions, ne l'ont jamais tenté à la Chine. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un Bonze, qui auroit ſoutenu que les aumônes qu'il recevoit étoient une prérogative inſéparable de ſon caractere. Le ciel n'a donné dans ce pays d'autre droit que celui du travail ſur la ſubſiſtance.

La modicité des impôts acheve d'aſſurer les progrès de l'agriculture. Tout ce que les productions de la terre payent à l'état ſe réduit depuis le dixieme juſqu'au trentieme du revenu, ſuivant la qualité du ſol. La monarchie n'a jamais connu d'autre tribut. Les chefs ne ſongent pas à l'augmenter; ils n'oſeroient combattre à ce point l'uſage & l'opinion, qui font tout à la Chine. Sans doute,

quelques empereurs, quelques miniſtres auront tenté de changer l'ordre à cet égard ; mais comme c'eſt une entrepriſe longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puiſſe ſe flatter de vivre aſſez pour en voir le ſuccès, on y aura renoncé. Les méchants veulent jouir ſans délai, & c'eſt ce qui les diſtingue des bons citoyens. Ceux-ci méditent des projets, répandent des vérités utiles, ſans eſpérance de les voir eux-mêmes proſpérer ; mais ils aiment les générations à naître comme celle qui exiſte.

Ainſi, par des circonſtances heureuſes, la Chine ignore l'oppreſſion de l'impôt. Des Mandarins les perçoivent en nature. Sa deſtination prévient les infidélités. On ſait qu'une partie de cette redevance eſt employée à la nourriture du magiſtrat & du ſoldat. Le prix de la portion qu'on en a vendu eſt porté dans le tréſor de l'état, d'où il ne ſort que pour les beſoins publics. Enfin, il en reſte dans les magaſins pour les temps de diſette, où l'on rend au public ce qu'il avoit comme prêté dans les temps d'abondance.

Une adminiſtration ſi ſimple, ſi paternelle ; répand un air d'aiſance dans tout l'empire. Les Chinois ſont bien nourris & vêtus convenablement. Des toiles groſſieres de coton, teintes quelquefois en noir, & plus ſouvent en bleu, forment l'habillement ordinaire du bas peuple. Les citoyens au-deſſus ſont vêtus de ſoie. La laine eſt d'un uſage aſſez commun dans les provinces ſeptentrionales. On n'eſt pas parvenu à en fabriquer de beaux draps dans un pays où la ſoie eſt née & couvre les campagnes ; mais les étoffes ordinaires de laine ne ſont gueres inférieures aux nôtres.

Au dernier dénombrement, la Chine avoit

59, 798, 364 hommes en état de porter les armes, ſans compter les Mandarins & les Bonzes. Il n'y a point dans l'univers de région qui contienne autant de monde dans la même étendue de terrein. La population y eſt ſi exceſſive, que la politique devroit peut-être prendre autant de ſoins pour l'arrêter, qu'elle en prend ailleurs pour l'augmenter. Les annales de cet empire atteſtent qu'il y a peu de mauvaiſes récoltes qui n'occaſionnent des révoltes. Les déſordres que ces émeutes entraînent ne peuvent qu'accroître de mille manieres le mal qui les a fait naître. Il ſe perd beaucoup de ces ſubſiſtances qu'on ſe diſpute les armes à la main. L'état, comme un corps ſoulagé, mais affoibli, ſe trouve au ſortir de ces agitations moins peuplé qu'il ne pourroit l'être ſans danger. A la vérité, ce qui reſte d'habitants après les maſſacres, repeuple aiſément dans les douceurs d'une paix qu'aucun voiſin ne trouble; mais la population devenant encore ſurabondante, l'empire trop épris de ſon pays, de ſes loix & de ſes mœurs, pour fonder des colonies, qui tôt ou tard dégénereroient en ſecouant le joug, retombe dans les convulſions qui réſultent de ſa vigueur même, & vit ainſi dans une fermentation continuelle.

Il ne faut pas chercher ailleurs les cauſes qui bornent à la Chine les progrès du deſpotiſme. Ces révolutions fréquentes ſuppoſent un peuple aſſez éclairé pour ſentir que le reſpect pour le droit de propriété, que la ſoumiſſion aux loix ne ſont que des devoirs du ſecond ordre ſubordonnés aux droits impreſcriptibles de la nature, qui n'a dû former les ſociétés que pour les beſoins de tous les hommes qui les compoſent. Lorſque ces choſes de premiere néceſſité viennent à man-

quer, les Chinois ne reconnoiſſent plus une puiſſance qui ne les nourrit pas. C'eſt le pouvoir de conſerver qui fait le droit des Rois. Ni la religion, ni la morale ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'Empereur ſait qu'il regne ſur une natiou qui n'eſt attachée aux loix qu'autant qu'elles font ſon bonheur. Il ſait que s'il ſe livroit un moment à cet eſprit de tyrannie, ailleurs ſi commun, des ſecouſſes violentes le précipiteroient du trône. Ainſi placé à la tête d'un peuple qui l'obſerve & qui le juge, il ne s'érige pas en phantôme religieux à qui tout eſt permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis ſur le trône. Il eſt ſi convaincu que le peuple connoît ſes droits & les ſait défendre, que lorſqu'une province murmure contre le Mandarin qui la gouverne, il le revoque ſans examen, & le livre à un tribunal qui le pourſuit s'il eſt coupable. Mais fût-il innocent, il ne ſeroit pas remis en place. C'eſt un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un inſtituteur ignorant qui priveroit un pere de l'amour que ſes enfants lui portent.

Cette néceſſité où eſt le Prince d'être juſte, doit le rendre plus ſage & plus éclairé. Il eſt à la Chine ce qu'on veut faire croire aux autres Princes qu'ils ſont par-tout, l'idole de la nation. Il ſemble que les mœurs & les loix y tendent de concert à établir cette opinion fondamentale, que la Chine eſt une famille, dont l'emperenr eſt le chef. Ce n'eſt pas comme conquérant, ce n'eſt pas comme légiſlateur, qu'il a de l'autorité; c'eſt comme pere : c'eſt en pere qu'il eſt cenſé gouverner, récompenſer & punir. Ce ſentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les ſoldats du monde & les artifices des miniſtres

n'en peuvent donner aux deſpotes des autres nations. On ne ſauroit imaginer quel reſpect, quel amour les Chinois ont pour leur Empereur; c'eſt-à-dire, pour le pere, ou comme ils le diſent, pour le grand pere, pour le pere univerſel.

Ce culte public eſt fondé ſur celui qui eſt établi par l'éducation domeſtique. A la Chine, un pere, une mere conſervent une autorité abſolue ſur leurs enfants, à quelque âge, à quelque dignité qu'ils ſoient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial, ſont le reſſort de cet empire: c'eſt le ſoutien des mœurs: c'eſt le lien qui unit le Prince aux ſujets, les ſujets au Prince, & les citoyens entr'eux. Le gouvernement des Chinois eſt revenu par les degrés de ſa perfection au point d'où tous les autres ſont partis, & ſemblent s'éloigner, au gouvernement patriarchal, qui eſt celui de la nature même.

L'empire ne paſſe pas à l'aîné des Princes, mais à celui que l'Empereur & le conſeil ſuprême des Mandarins en jugent le plus digne. Auſſi l'émulation de la gloire & de la vertu regne-t-elle juſques dans la famille impériale. C'eſt le mérite qui brigue le trône, & c'eſt par les talents qu'un héritier y parvient. Des Empereurs ont mieux aimé chercher des ſucceſſeurs dans une maiſon étrangere, que de laiſſer les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-Rois & les magiſtrats participent à l'amour du peuple comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une meſure d'indulgence pour les fautes d'adminiſtration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'eſt pas enclin aux ſéditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit pas à la Chine un corps de nobleſſe qui puiſſe former

ou conduire des factions. Les Mandarins ſont des philoſophes de la ſecte de Confucius, qui ne tenant point à des familles riches & puiſſantes, n'ont d'autre appui que celui que leur donne le trône. Ils ſont élevés dans une doctrine qui inſpire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaiſance, le reſpect pour les loix. Ils répandent ſans ceſſe ces ſentiments dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'eſprit & l'utilité. Le Prince même ne donne pas un édit qui ne ſoit une inſtruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire néceſſairement ſur ſes intérêts & ſur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La ſuperſtition qui par-tout ailleurs agite les nations, affermit le deſpotiſme, ou renverſe les trônes : la ſuperſtition eſt ſans pouvoir à la Chine. Les loix la tolerent ; mais elle ne donne jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la ſecte des lettres, qui n'admet aucune ſuperſtition. On ne permet pas aux Bonzes de fonder ſur les dogmes de leurs ſectes, les devoirs de la morale, &, par conſéquent, d'en diſpenſer. La Chine eſt pourtant remplie de ces hommes vils, révérés de la populace, & mépriſés de la cour ; mais s'ils corrompent une partie de la nation, ce n'eſt pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité influent ſur les mœurs.

Rien n'eſt plus difficile que de les changer, parce qu'elles ſont inſpirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoiſſe. On ne ſe preſſe point d'inſtruire les enfants avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire, & ce ſont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choſes ſenſibles, dont on tâche

en même-temps de leur donner des idées juſtes. Enſuite on leur fait apprendre une ſuite de vers qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application dans un âge plus avancé : on leur fait apprendre la philoſophie de Confucius. Telle eſt l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfants qui peuvent prétendre aux honneurs commence de même ; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différents états de la vie.

Les mœurs à la Chine ſont preſcrites par les loix, & maintenues par les manieres que preſcrivent auſſi les loix. Les Chinois ſont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes ſur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politeſſe eſt fort long, & les dernieres claſſes des citoyens en ſont inſtruits, & s'y conforment comme les Mandarins & la cour.

Les loix de ce code ſont inſtituées, ainſi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'eſt qu'une famille, & pour preſcrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des freres doivent à des freres. Ces rites, ces manieres rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il eſt vrai, la cérémonie à la place du ſentiment ; mais combien ſouvent ne le font-elles pas revivre ? Elles ſont une ſorte de culte qu'on rend ſans ceſſe à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le reſpect pour la vertu même ; & ſi, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient auſſi un zele véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres, comme il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par

des

des peines douces & modérées ; on récompenſe la vertu par des honneurs. Ainſi l'honneur eſt un des reſſorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'eſt pas le reſſort principal, il y eſt plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles inſtitutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes ſont le plus humains. Auſſi voit-on l'humanité des Chinois juſques dans ces occaſions où la vertu ſemble n'exiger que de la juſtice, & la juſtice que de la rigueur. Les priſonniers ſont détenus dans des logements propres & commodes, où ils ſont bien traités juſqu'au moment de leur ſentence. Souvent toute la punition d'un homme riche ſe réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque temps chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans de morale & de politique ſont l'hiſtoire des Chinois. Ils ont tellement réglé les actions de l'homme, qu'ils n'ont preſque pas beſoin de ſentiments. Cependant ils inſpirent les uns pour donner du prix aux autres.

L'eſprit patriotique, ce que les Anglois appellent *public ſpirit*, cet eſprit, ſans lequel les états ſont des peuplades, & non pas des nations, eſt plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'eſt peut-être dans aucune république. C'eſt une choſe commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs ; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques, qui reſſentent plutôt l'humanité bienfaiſante que l'oſtentation de la généroſité, ne ſont pas rares à la Chine.

Il y a des temps où elles ont été communes, d'autres temps où elles l'ont été moins ; mais là

corruption amenoit une révolution, & les mœurs ſe réparoient. La derniere invaſion des Tartares les avoient changées : elles s'épurent à meſure que les Princes de cette nation conquérante quittent les ſuperſtitions de leur pays, pour adopter l'eſprit du peuple conquis, & qu'ils ſont inſtruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractere eſtimable de la nation ; cet eſprit de fraternité, de famille, ces liens aimables de la ſociété, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Cette eſpérance eſt dûe à l'uſage où on eſt de n'élever aux emplois que des hommes de la ſecte des lettrés, dont l'unique occupation eſt de s'inſtruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumieres ſeront honorées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raiſon & de vertu, qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Si l'on prenoit pour l'ouvrage de l'enthouſiaſme ce tableau des mœurs & du gouvernement d'un peuple heureux, il ſuffiroit de citer un grand fait qui prouveroit tous les autres. La population n'eſt-elle pas la meſure de la ſageſſe de l'adminiſtration, & la marque infaillible de la proſpérité d'une nation ? La population eſt exceſſive à la Chine. Le reſte de la terre nous offre des contrées immenſes, où la tyrannie a étouffé dans tous les temps le germe de la vie ; quelques-unes qu'elle a changées en déſerts ; d'autres où l'on fait aujourd'hui des efforts violents pour lever les obſtacles qui s'oppoſent à la multiplication : tous ces gouvernements démontrent l'excès du mal. La Chine, trop peuplée pour nourrir ſes labo-

rieux habitants, eſt le ſeul pays du monde qui prouve qu'il peut y avoir un excès dans le bien.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoiſſances, fondées ſur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, & qui depuis très-long-temps en tenoit le fil. Cette énigme n'eſt pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant leur vie. Les rites, les cérémonies qui les font mouvoir, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au ſentiment. Leurs manieres arrêtent les mouvements de l'ame, & en affoibliſſent les reſſorts. Trop occupés des objets d'utilité, ils ne peuvent pas s'élancer dans la carriere de l'imagination. Un reſpect outré pour l'antiquité les aſſervit à tout ce qui eſt établi. Toutes ces cauſes réunies ont dû ôter aux Chinois l'eſprit d'invention. Il leur faut des ſiecles pour perfectionner quelque choſe; & quand on penſe à l'état où on trouva chez eux les arts & les ſciences, il y a trois cents ans, on eſt convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Un des arts que les Chinois ont le moins perfectionné, eſt celui de la guerre. Ils ont une milice innombrable, mais ignorante, & qui ne ſait qu'obéir : elle manque de tactique plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont point ſu combattre, & ſe ſont fait tuer. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie, pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'eſprit guerrier; mais il ne leur tient pas lieu de bonnes armes & de la ſcience de la guerre.

Tel eſt l'empire de la Chine dont on parle tant, ſans le connoître aſſez. Tel il étoit lorſque

les Portugais y aborderent. Ils pouvoient y prendre des leçons de ſageſſe & de gouvernement ; mais ils ne penſerent qu'à en tirer des richeſſes, & à y répandre leur religion. Thomas Perès, leur ambaſſadeur, trouva la cour de Pékin diſpoſée en faveur de ſa nation, dont la gloire rempliſſoit l'Aſie. Elle avoit l'eſtime des Chinois ; & la conduite de Ferdinand d'Andréade, qui commandoit l'eſcadre Portugaiſe, devoit encore augmenter cette eſtime. Il parcourut les côtes de la Chine, il y fit le commerce. Lorſqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que ſi quelqu'un avoit à ſe plaindre des Portugais, il eut à le déclarer, & qu'il en auroit ſatisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts : Thomas Perès alloit conclure un traité, lorſque Simon d'Andréade, frere de Ferdinand, parut ſur les côtes avec une nouvelle eſcadre. Celui-ci traita les Chinois comme depuis quelque temps les Portugais traitoient tous les peuples de l'Aſie. Il bâtit ſans permiſſion un fort dans l'iſle de Taman, & delà il ſe mit à piller ou à rançonner tous les vaiſſeaux qui ſortoient des ports de la Chine, & ceux qui y arrivoient. Il enleva des filles ſur la côte ; il fit des Chinois eſclaves ; il ſe livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuſe diſſolution. Ses matelots & ſes ſoldats ſuivirent ſon exemple. Les Chinois irrités équipperent une flotte nombreuſe : les Portugais ſe défendirent vaillamment, & s'échapperent, en ſe faiſant jour à travers la flotte ennemie. L'Empereur fit mettre Thomas Perès en priſon, où il mourut, & la nation Portugaiſe fut bannie de la Chine pendant quelques années. Depuis les Chinois s'adoucirent, & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port

de Sanciam. Ils y apportoient de l'or, qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries, des Moluques & de Ceylan, des dents d'éléphant & quelques pierreries. Ils en tiroient des étoffes de ſoie de toute eſpece, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, & le thé, qui eſt depuis devenu ſi néceſſaire en Europe aux nations du nord.

Les Portugais ſe contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce, lorſqu'il s'offrit une occaſion de ſe procurer un établiſſement plus ſolide & moins dépendant des Mandarins qui commandoient ſur la côte.

Un pirate, nommé Tehang-ſi-lao, devenu puiſſant par ſes brigandages, s'étoit emparé de la petite iſle de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le ſiege de Canton. Les Mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaiſſeaux à Sanciam; ils accoururent au ſecours de Canton, & ils en firent lever le ſiege. Ils remporterent une victoire complette ſur le pirate, qu'ils pourſuivirent juſques dans Macao, où il ſe tua.

L'Empereur de la Chine, informé du ſervice que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoiſſance, & leur fit préſent de Macao. Ils accepterent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint floriſſante. Cette place fut avantageuſe au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

Ce fut dans ce temps qu'une tempête jetta par bonheur ſur les côtes de ces iſles un vaiſſeau Portugais. Ceux qui le montoient furent accueillis. On leur donna tout ce qu'il falloit pour ſe

rafraîchir & ſe radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu, & ils apprirent au vice-Roi qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée s'offroit au zele des miſſionnaires, à l'induſtrie des négociants. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouverent un grand empire, qui ne cédoit point à celui de la Chine par ſes richeſſes, par la magnificence de ſes édifices, & par la fertilité de ſes terres. Les Japonois ſembloient même plus induſtrieux que les Chinois en beaucoup de choſes. Dans l'art de travailler leurs métaux, & ſur-tout l'acier, ils avoient une intelligence que les Chinois n'avoient pas. Leur police étoit à peu près auſſi parfaite; mais le gouvernement & les mœurs des deux nations ne ſe reſſembloient pas.

Les grandes iſles qui compoſent cet empire, placées ſous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, ſujettes à ces grands accidents de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la ſuperſtition dominoit. Elle s'y diviſe en pluſieurs ſectes. Celle du Sintos eſt la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoît un Etre ſuprême, l'immortalité de l'ame, & elle rend un culte à une multitude de dieux, de ſaints ou de camis, c'eſt-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont ſervi & illuſtré la patrie. Le grand Prêtre de cette religion, ſous le nom de Dairi, gouvernoit le Japon. Il étoit de la race des dieux; & en cette qualité, il régnoit deſpotiquement ſur ſes ſujets. Empereur & grand Pontife, il avoit rendu à quelques égards, la religion utile à ſes peuples; ce qui n'eſt pas impoſſible dans les pays où le ſacerdoce eſt uni à l'empire.

Dans ces iſles extraordinairement peuplées & peu fertiles en pâturages, il étoit défendu par la religion de ſe nourrir de la chair des animaux, & ſur-tout de ceux qu'employe l'agriculture.

On ne voit pas que la ſecte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crime des actions innocentes en elles-mêmes, manie ſi dangereuſe pour les mœurs. Loin de reprendre ce fanatiſme ſombre & cette crainte des dieux qu'on trouve dans preſque toutes les religions, le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient conſacrées à viſiter ſes amis, & à paſſer le jour en feſtins & en réjouiſſances. Les prêtres du Sintos diſoient que les plaiſirs innocents des hommes étoient agréables à la Divinité, & que la meilleure maniere d'honorer les camis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir dès ce monde du bonheur dont ils jouiſſent dans l'autre. En conſéquence de cette opinion, les Japonois, après avoir fait la priere dans des temples, toujours ſitués dans des lieux agréables, alloient chez des courtiſannes, qui habitent des maiſons ordinairement bâties auprès des temples. Ces femmes étoient des religieuſes ſoumiſes à un ordre de moines qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoit gagné.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer les excès de l'amour, c'eſt peut-être une ſageſſe de le changer en culte. Eh! quel culte que celui où les hommes, animés du feu de la Divinité, concourent, pour ainſi dire, à la ſuite de la création, en perpétuant ſes ouvrages par les plaiſirs immortels de la génération. Qu'on ſe figure des êtres qui, joignant tout-à-coup dans l'effervescence de l'âge l'amour à l'amour, les idées de la

religion à celles de la paſſion, la plus vive que le Ciel ait accordée aux humains, voyent, ſentent, reſpirent Dieu dans toutes leurs communications, vont l'adorer enſemble, l'invoquer & l'aſſocier à leurs plaiſirs, ſe le rendre palpable & ſenſible par cette effuſion des ames & des ſens où tout eſt myſtere, joie & faveur céleſte. Quel ſujet de reconnoiſſance éternelle envers l'Etre des êtres, que d'attendre & de recevoir comme un préſent de ſa main le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie, l'épouſe ou l'époux qu'on doit chérir, les enfants qui naiſſent d'une ſource de délices où ils iront ſe reproduire & ſe perdre à leur tour? Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus, & les récompenſes de la vertu; mais qu'elle profane & dénature, quand elle les repreſente comme un ſentier de crimes, de malheurs & de peines! Oh! que les hommes ſe ſont éloignés des fondements de la morale, en s'écartant des premiers ſentiments de la nature. Ils ont cherché les liens de la ſociété dans des erreurs périſſables & funeſtes. Si l'homme avoit beſoin d'illuſion pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchants de ſon cœur! Quel moraliſte, quel légiſlateur ſublime que celui qui trouveroit dans les beſoins de la conſervation & de la reproduction les moyens les plus sûrs de multiplier les individus, & de les rendre heureux! Qu'il faut plaindre les ames froides, inſenſibles, malheureuſes & dures à qui ces conſidérations paroîtroient un délire ou même un attentat.

La chaſteté n'étoit pas une vertu dans la religion du Sintos & dans les mœurs Japonoiſes, comme elle l'eſt à la Chine. Cependant au Japon l'adultere étoit puni de mort, & à la Chine il

n'étoit qu'une faute légere, même aux yeux du mari.

La ſévérité avec laquelle on puniſſoit l'adultere au Japon, venoit de l'eſprit de rigueur qui regne dans toutes les loix de cet empire. Elles ſont cruelles & ſans aucune proportion entre la faute & le châtiment.

L'Empereur, étant une perſonne ſacrée, un deſcendant, un repréſentant des dieux, la plus légere déſobéiſſance à la moindre de ſes loix étoit regardée comme un crime énorme que les plus grands ſupplices pouvoient à peine expier. Le coupable même n'étoit pas puni ſeul. On enveloppoit dans ſon châtiment ſa famille entiere.

Il s'étoit introduit au Japon depuis quelques ſiecles une autre ſecte, qu'on appelloit celle des Bubſdoïſtes, du nom de Bubs, ſon fondateur. Son dogme eſt à peu près le même que celui de la religion du Sintos; mais les Bubſdoïſtes adorent de plus un Amida, eſpece de médiateur entre Dieu & les hommes. Ils adorent d'autres Divinités médiatrices entre les hommes & Amida. C'eſt par la multitude de ſes préceptes, par l'excès de ſon auſtérité, ſes pratiques & ſes mortifications, que cette religion s'eſt flattée d'obtenir la préférence ſur le Sintos.

L'eſprit du Bubſdoïſme eſt terrible. Il n'inſpire que pénitence, crainte exceſſive, rigoriſme cruel. C'eſt le fanatiſme le plus affreux. Les moines de cette religion perſuadent à leurs dévots de paſſer une partie de leur vie dans les ſupplices, pour expier des fautes imaginaires : ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces ſupplices avec un deſpotiſme & une cruauté dont les inquiſiteurs d'Eſpagne pourroient donner l'idée, avec cette différence que les moines Japonois ſont eux-mê-

mes les bourreaux des victimes volontaires de la ſuperſtition, au-lieu que les inquiſiteurs ne ſont que les juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs & les arbitres. Les moines Bubſdoïſtes tiennent continuellement les eſprits de leurs ſectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Cette religion eſt ſi ſurchargée de préceptes, qu'il eſt impoſſible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance & toujours offenſés.

On peut s'imaginer quels effets une ſi horrible ſuperſtition peut avoir ſur le caractere du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumieres d'une ſaine morale, un peu de philoſophie, une éducation ſage, pouvoient être le remede à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion.

A la Chine, on met entre les mains des enfants des livres didactiques, qui les inſtruiſent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent la vertu : aux enfants Japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes où ſont célébrées les actions de leurs ancêtres, où l'on inſpire le mépris de la vie, où le ſuicide eſt vanté comme l'action la plus héroïque. Ces chants, ces poëmes qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfantent l'enthouſiaſme. L'éducation des Chinois regle l'ame, la diſpoſe à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïſme. On les conduit toute leur vie par l'imagination, par le ſentiment ; & les Chinois par la raiſon & les uſages. Les Japonois aiment l'éloquence & la poéſie. Ils ſont orateurs, ils peignent vivement. Les Chinois dans leurs livres cherchent la vérité, ils ont plus de tranquillité & de bonheur ; & le Japonois, avide de jouiſſances, eſt toujours prêt à ſacrifier

ſa vie. Il ſemble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuoſité de l'ame ; les Japonois, ſon engourdiſſement & ſa foibleſſe.

La ſecte de Confucius avoit fait quelques progrès au Japon parmi la nobleſſe ; mais les prêtres du Bubſdoiſme & du Sintos ne lui étoient pas favorables. Ils ne le furent pas davantage au Chriſtianïſme, lorſqu'on vint l'y prêcher. Cependant les miſſionnaires firent beaucoup de proſélites, & les marchands un commerce immenſe. Les Portugais y tranſportoient les marchandiſes de l'Inde qu'ils tiroient de Goa, & Macao leur ſervoit d'entrepôt pour les marchandiſes qu'ils tiroient de l'Europe. Elles conſiſtoient la plupart en bagatelles, qu'achetoit chérement un peuple riche & curieux de nouveautés. Auſſi emportoit-on tous les ans du Japon treize ou quatorze millions en or, qui paſſoient en grande partie à Liſbonne. Les Portugais épouſoient au Japon de riches héritieres, & s'allioient aux familles les plus puiſſantes. Ils commerçoient librement dans tous les ports & dans toutes les provinces du royaume.

Leur cupidité devoit être ſatisfaite, ainſi que leur ambition. Ils étoient les maîtres des côtes de Guinée, de la Perſe, & des deux preſqu'iſles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les iſles de la Sonde, & leur établiſſement à Macao leur aſſuroit le commerce de la Chine & du Japon. Les Romains, dans leur plus grande proſpérité, n'avoient pas eu un empire beaucoup plus étendu. Au milieu de tant de gloire, de tréſors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique ſituée entre le cap de Bonne-Eſpérance & la Mer rouge, qui avoit été renommée dans tous les temps par la

richeſſes de ſes productions. Pluſieurs raiſons les avoient portés à s'en occuper. Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis pluſieurs ſiecles. Ils y avoient formé ſur la côte de Zanguebar pluſieurs petites ſouverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, preſque toutes de l'aiſance. Ces établiſſements devoient leur proſpérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fourniſſoient l'or & l'argent qui ſervoient à l'achat des marchandiſes de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richeſſes, & à les ôter à leurs concurrents. Ces marchands Arabes furent aiſément ſubjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire, qui s'étendoit depuis Sofala juſqu'à Melinde, & auquel on donna pour centre l'iſle de Mozambique. Elle n'eſt ſéparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port, qui eſt excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaiſſeaux du vainqueur. C'eſt-là qu'ils attendoient ces vents réglés, qui, dans certains temps de l'année, ſoufflent régulièrement des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres temps des vents oppoſés ſoufflent des côtes de l'Inde à celles d'Afrique.

Tant d'avantages pouvoient former une maſſe de puiſſance inébranlable ; mais les vices & l'ineptie de quelques commandants, l'abus des richeſſes, celui de la puiſſance, l'ivreſſe des ſuccès, l'éloignement de leur patrie avoient changé les Portugais. Le fanatiſme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne ſe faiſoient aucun ſcrupule de piller, de tromper, d'aſſervir des idolâtres. Ils penſoient que le Pape,

en donnant aux Rois de Portugal les royaumes d'Aſie, n'avoit pas refuſé à leurs ſujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'orient, ils y rançonnoient les vaiſſeaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes, ils inſultoient les Princes, & ils devinrent dans peu l'horreur & le fléau des peuples.

Le Roi de Tidor fut enlevé dans ſon palais, & maſſacré avec ſes enfants, qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples ne cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres qui les traitoient avec barbarie.

Il avoient établi l'inquiſition à Goa, & quiconque étoit riche devenoit la proie des miniſtres de cet infame tribunal.

Faria, envoyé contre des corſaires Malais, Chinois & autres, alla piller les tombeaux des Empereurs de la Chine dans l'iſle de Calampui.

Souza faiſoit renverſer toutes les pagodes ſur les côtes de Malabar, & on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens qui alloient pleurer ſur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le Roi de Pégu, & les deux partis devoient jurer l'obſervation du traité ſur les livres de leurs religions. Correa jura ſur un recueil de chanſons, & crut éluder un engagement par ce vil ſtratagême.

Nuguès d'Acughna voulut ſe rendre maître de l'iſle de Daman ſur la côte de Cambaye : les habitants offrirent de lui abandonner, s'il vouloit leur permettre d'emporter leurs richeſſes. Cette permiſſion fut refuſée, & Nuguès les fit tous paſſer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croiſoit dans la Mer rouge. Un vaiſſeau richement chargé le ſalua. Le capi-

taine vint à ſon bord, & lui préſenta de la part d'un général Portugais, une lettre qui devoit lui ſervir de paſſeport. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *Je ſupplie les capitaines des vaiſſeaux du Roi de Portugal de s'emparer du navire de ce Maure comme de bonne priſe.* Silveyra s'empara du navire.

Bientôt les Portugais n'eurent pas les uns pour les autres plus d'humanité & de bonne foi, qu'ils n'en avoient pour les naturels du pays. Preſque tous les états où ils commandoient étoient diviſés en factions.

Il régnoit par-tout dans leurs mœurs un mêlange d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient la plupart ſept ou huit concubines, qu'ils faiſoient travailler avec la derniere rigueur, & auxquelles ils arrachoient l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette maniere de traiter les femmes aux mœurs de la chevalerie.

Les commandants, les principaux officiers admettoient à leur table une foule de ces chanteuſes & de ces danſeuſes dont l'Inde eſt remplie. La molleſſe s'étoit introduite dans les maiſons & dans les armées. C'étoit en Palanquin que les officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant, qui avoit ſoumis tant de peuples. Il étoit devenu difficile de faire combattre les Portugais lorſqu'il n'y avoit pas l'apparence d'un riche butin. Bientôt le Roi de Portugal ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante Princes de l'orient. Cet argent ſe perdoit en paſſant d'eux juſqu'à lui. Il régnoit un tel brigandage dans les finances, que les tributs des ſouverains, le produit des douanes qui devoit être immenſe,

les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries ſur les peuples du continent & des iſles, ne ſuffiſoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaiſſeaux néceſſaires.

Il eſt triſte d'arrêter ſes yeux ſur les moments du déclin des nations. Hâtons-nous de parler de l'adminiſtration de Dom Juan de Caſtro, qui rendit aux Portugais une partie de leur vertu.

Caſtro étoit fort inſtruit pour ſon ſiecle. Il avoit l'ame noble & élevée; & la lecture des anciens y avoit entretenu cet amour de la gloire & de la patrie, ſi commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers temps de ſa ſage & brillante adminiſtration, Cojè-Sophar, miniſtre de Mahmoud, Roi de Cambaye, ſut inſpirer à ſon maître le deſſein d'attaquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on aſſure, d'un pere Italien & d'une mere Grecque, étoit parvenu de l'eſclavage au miniſtere & au commandement des armées. Il s'étoit fait Muſulman, il n'avoit aucune religion, mais il ſavoit faire uſage de la haine que le mépris des Portugais pour les religions du pays inſpiroit au peuple. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des ſoldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Conſtantinople. Ses préparatifs parurent deſtinés contre le Mogol ou contre les Patanes; & lorſque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit maître, & fit le ſiege de la citadelle.

Cette place, ſituée dans une petite iſle ſur les côtes de Guazarate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes dans les temps que les navigateurs ne s'écartoient pas des côtes, & que

Surate étoit le plus grand entrepôt de l'orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été conſtamment l'objet de l'ambition des Portugais, & elle étoit enfin tombée ſous leur domination du temps de Dacughna. Maſcaregnas, qui en étoit gouverneur au temps dont nous parlons, devoit avoir neuf cents hommes, & n'en avoit que trois cents. Le reſte de ſa garniſon, par un abus dès-lors fort commun, faiſoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit ſuccomber, s'il n'eut reçu de prompts ſecours. Caſtro lui en fit paſſer ſous la conduite de ſon fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut auſſi, & ſa mort ne ralentit pas le ſiege.

Caſtro établit des jeux funéraires à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des compliments à leurs parents de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de ſon fils aîné. Le ſecond de ſes fils préſidoit aux jeux funéraires, & partit auſſitôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à ſon frere. La garniſon repouſſoit tous les aſſauts, ſe ſignaloit chaque jour pas des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au-deſſus de l'homme. *Heureuſement* diſoit-on, *la Providence avoit voulu qu'il y en eut peu comme des tigres & des lions, afin qu'ils ne détruiſiſſent pas l'eſpece humaine.*

Caſtro amena lui-même un plus grand ſecours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré ſi on livreroit bataille. Le pour & le contre furent diſcutés. Garcie de Sa, vieil officier, impoſa ſilence, & dit : *J'ai écouté, il faut combattre.* C'étoit l'avis de Caſtro. Les Portugais marcherent aux retranchements, & remporterent

porterent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer; les fonds manquoient, & Caſtro les emprunta en ſon nom.

Il voulut, à ſon retour dans Goa, donner à ſon armée les honneurs du triomphe, à la maniere des anciens. Il penſoit que ces honneurs ſerviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, & que le faſte de cette cérémonie impoſeroit à l'imagination des peuples. Les portes à ſon entrée furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étoient tapiſſées; les femmes parées magnifiquement étoient aux fenêtres, & jettoient des fleurs & des parfums ſur les vainqueurs. Le peuple danſoit au ſon des inſtruments. On portoit l'étendard royal à la tête des ſoldats qui marchoient en ordre. Le vice-Roi, couronné de branches de palmier, étoit monté ſur un char ſuperbe; les généraux ennemis ſuivoient ſon char, les ſoldats priſonniers marchoient après eux. On portoit les drapeaux qu'on leur avoient enlevés; ils étoient renverſés & traînants ſur la pouſſiere, on faiſoit ſuivre l'artillerie & les bagages pris ſur les vaincus. Des repréſentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée relevoient la pompe de cet appareil. Vers, chanſons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, impoſante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits eſprits le trouverent ridicule, & les bigots le trouverent profane. La Reine de Portugal dit à cette occaſion, que *Caſtro avoit vaincu en héros Chrétien, & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

La vigueur des Portugais que Caſtro avoit ranimée ne ſe ſoutint pas long-temps, & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les

claſſes des citoyens. Un vice-Roi imagina d'établir dans les villes principales des troncs, où tous les particuliers pouvoient jetter des mémoires & lui donner des avis. Un ſemblable établiſſement pourroit être fort utile, & réformer les abus chez une nation éclairée, où il y auroit encore des mœurs; mais chez une nation ſuperſtitieuſe & corrompue, quel bien pouvoit-il faire?

Il ne reſtoit plus aucun des premiers conquérants de l'Inde, & leur patrie épuiſée par un trop grand nombre d'entrepriſes & de colonies, ne pouvoit les remplacer. Les défenſeurs des établiſſements Portugais étoient nés en Aſie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les aliments avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs peres. Ils ne conſerverent pas aſſez de courage pour ſe faire craindre, en ſe livrant à tous les excès qui font haïr. Ils étoient des monſtres: le poiſon, les incendies, les aſſaſſinats, tous les crimes leur étoient devenus familiers. Ce n'étoit pas ſeulement des particuliers qui s'en rendoient coupables, les hommes en place leur en donnoient l'exemple. Ils égorgeoient les naturels du pays; ils ſe déchiroient entr'eux. Le gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers ſon prédéceſſeur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or verſé à pleines mains, aſſuroient l'impunité à tous les crimes.

L'iſle d'Amboine fut le premier pays qui ſe fit juſtice. Dans une fête publique, un Portugais ſaiſit une très-belle femme, &, ſans aucun égard pour les bienſéances, il lui fit tous les outrages poſſibles. Un des inſulaires, nommé Génulio, arma ſes concitoyens: il aſſembla enſuite les Portugais, & il leur dit: « Pour venger des affronts auſſi » cruels que ceux que nous avons reçus de vous,

» il faudroit des effets, & non des paroles. Ce-
» pendant, écoutez : Vous nous prêchez un Dieu
» qui ſe plaît, dites-vous, dans les actions gé-
» néreuſes des hommes, & le vol, le meurtre,
» l'impudicité, l'ivrognerie ſont vos habitudes :
» tous les vices inondent vos cœurs. Nos mœurs
» & les vôtres ne peuvent s'accorder : la nature
» l'avoit prévu, en nous ſéparant par des mers
» immenſes, & vous avez franchi ces barrieres.
» Cette audace, dont vous oſez vous enorgueil-
» lir, eſt une preuve de la corruption de vos
» cœurs. Croyez-moi, laiſſez en paix des peu-
» ples qui vous reſſemblent ſi peu ; allez habiter
» chez des nations auſſi féroces que vous : votre
» commerce nous ſeroit plus fatal que tous les
» fléaux dont votre Dieu pourroit nous accabler.
» Nous renonçons pour toujours à votre allian-
» ce : vos armes ſont meilleures que les nôtres :
» mais nous ſommes plus juſtes que vous, & nous
» ne vous craignons pas. Les Itons ſont aujour-
» d'hui vos ennemis ; fuyez leur pays, & gar-
» dez-vous d'y reparoître.

Ce diſcours, qui, trente ans auparavant, auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

Egalement déteſtés par-tout, ils virent ſe former une confédération pour les chaſſer de l'orient. Toutes les grandes puiſſances de l'Inde entrerent dans la ligue, & pendant trois ou quatre ans firent en ſecret des préparatifs. La cour de Liſbonne en fut informée. Le Roi Sébaſtien, qui, ſans ſon fanatiſme, auroit été un grand Roi, fit partir pour l'Inde Ataïde, & tous les Portugais qui s'étoient diſtingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale étoit, qu'il falloit abandonner les poſſeſſions éloignées, & raſ-

ſembler ſes forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avoit formé un trop grand nombre d'établiſſements, il ne voulut pas avoir l'air de les ſacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conſerver ; & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrein.* Auſſi-tôt il expédia des ſecours pour toutes les places menacées, & fit les diſpoſitions néceſſaires à la défenſe de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le Roi de Cambaye attaqua Chaul, Daman, Bachaïm. Le Roi d'Achem fit le ſiege de Malaca. Le Roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, arrêta les Portugais qui négocioient à Surate. La Reine de Garcopa tenta de les chaſſer d'Onor.

Ataïde, au milieu des ſoins & des embarras du ſiege de la capitale, envoya cinq vaiſſeaux à Surate. Ils firent relâcher les Portugais détenus par Agalachem. Treize vaiſſeaux partirent pour Malaca : le Roi d'Achem & ſes alliés en leverent le ſiege. Ataïde voulut même faire appareiller les vaiſſeaux qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandiſes. On lui repréſenta qu'au-lieu de ſe priver du ſecours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défenſe de l'Inde. *Nous ſuffirons*, dit Ataïde ; *l'état a beſoin, & il ne faut pas tromper ſon eſpérance.* Cette réponſe étonna, & la flotte partit dans le temps que la place étoit le plus vivement preſſée par Idalcan. Ataïde envoya des troupes au ſecours de Cochin, & des vaiſſeaux à Ceylan. L'archevêque dont l'autorité étoit ſans borne, voulut s'y oppoſer. *Monſieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires ; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais arrivés d'Eu-

rope firent à ce ſiege des prodiges de valeur. Ataïde eut ſouvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Pluſieurs, malgré ſes défenſes, ſortoient en ſecret la nuit pour aller attaquer les aſſiégeants dans leurs lignes.

Le vice-Roi ne comptoit pas ſi abſolument ſur la force de ſes armes, qu'il ne crut devoir employer la politique. Il fut inſtruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ſes maîtreſſes, & qu'elle étoit au camp. Les femmes qui ſe dévouent aux plaiſirs des Princes ne ſont communément que les eſclaves de l'ambition, & ne connoiſſent pas les vertus que peut inſpirer l'amour. La maîtreſſe d'Idalcan ſe laiſſa corrompre, & vendit à Ataïde les ſecrets de ſon amant. Idalcan s'apperçut de la trahiſon; mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce Prince, qui voyoit ſes tentes ruinées, ſes troupes diminuées, ſes éléphants tués, ſa cavalerie hors d'état de ſervir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le ſiege, & ſe retira, la honte & le déſeſpoir dans le cœur.

Ataïde vole ſur le champ au ſecours de Chaul, aſſiégé par Nizamaluc, Roi de Cambaye, qui avoit plus de cent mille hommes. La défenſe de Chaul avoit été auſſi intrépide que celle de Goa. Elle fut ſuivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta ſur une armée nombreuſe, & aguerrie par un long ſiege.

Ataïde marcha enſuite contre le Zamorin, le battit, & fit avec lui un traité par lequel ce Prince s'engageoit à ne plus avoir de vaiſſeaux de guerre.

Les Portugais redevenoient dans tout l'orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un ſeul vaiſſeau commandé par Lopès Caraſco, ſe battit pendant

trois jour contre la flotte entiere du Roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que ſon pere avoit été tué. *C'eſt*, dit-il, *un brave homme de moins, il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaiſſeau; & traverſant en vainqueur la flotte ennemie, ſe rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais d'autres vertus que leur courage, tant eſt puiſſant ſur les nations même les plus corrompues l'aſcendant d'un grand homme. Thomas de Soſa venoit de faire eſclave une belle femme, promiſe depuis peu à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci inſtruit du malheur de ſa maîtreſſe, alla ſe jetter à ſes pieds & partager ſes fers. Soſa fut témoin de leur entrevue : ils s'embraſſoient, ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portugais, *allez vivre heureux ailleurs.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, & réprima l'abus le plus nuiſible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïſme renaiſſant, ce beau moment n'eurent de durée que celle de ſon adminiſtration.

A la mort du Roi Sébaſtien, le Portugal tomba dans une eſpece d'anarchie, & fut ſoumis peu à peu à Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde ceſſerent de ſe croire une patrie. Quelques-uns ſe rendirent indépendants, d'autres ſe firent corſaires, & ne reſpecterent aucun pavillon. Pluſieurs ſe mirent au ſervice des Princes du pays, & ceux-là devinrent preſque tous miniſtres ou généraux, tant leur nation avoit encore d'avantages ſur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à ſa fortune : ils agiſſoient ſans zele & ſans concert pour l'intérêt commun. Les Indes étoient

partagées en trois gouvernements, qui ne ſe prêtoient aucun ſecours, & dont les projets & les intérêts devinrent différents. Les ſoldats & les officiers étoient ſans diſcipline, ſans ſubordination, ſans amour de la gloire. Les vaiſſeaux de guerre ne ſortoient plus des ports, ou n'en ſortoient que mal armés. Les mœurs ſe dépraverent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorſqu'une nation libre, éclairée & tolérante, ſe montra dans l'Inde, & leur en diſputa l'empire.

Il paroît que dans le temps des découvertes des Portugais, les principes politiques ſur le commerce, ſur la puiſſance réelle des états, ſur les avantages des conquêtes, ſur la maniere d'établir & de conſerver des colonies, & ſur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour ſe rendre aux Indes, & en rapporter des marchandiſes, étoit ſage. Les bénéfices que faiſoient les Vénitiens par des voies plus détournées, devoient exciter l'émulation des Portugais ; mais leur ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation ſe trouvant tout-à-coup maîtreſſe du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre, ne fut bientôt compoſée que de marchands, de facteurs & de matelots, que détruiſoient de longues navigations. Elle perdit ainſi le fondement de toute puiſſance réelle, l'agriculture, l'induſtrie nationale & la population. Il n'y eut pas de proportion entre ſon commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore : elle voulut être con-

quérante, & embraſſa une étendue de terrein qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conſerver ſans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuiſoit ſans ceſſe en ſoldats, en matelots, en colons.

Son intolérance ne lui permit pas d'admettre au rang de ſes citoyens les peuples de l'Orient & de l'Afrique, & il lui falloit par-tout & à tout moment combattre ſes nouveaux ſujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ſes projets de commerce en projets de conquêtes, la nation, qui n'avoit jamais eu l'eſprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, & quelques autres marchandiſes qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles ſont parvenues, les Portugais ne pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en laſſerent, & ils ravirent de force aux Indiens ce qu'ils avoient commencé par acheter d'eux.

C'eſt alors qu'on vit en Portugal à côté de la plus exceſſive richeſſe la plus exceſſive pauvreté. Il n'y eut de riches que ceux qui avoient poſſédé quelque emploi dans les Indes, & le laboureur, qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans ſon travail, les artiſans qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême miſere.

Quand le Portugal n'auroit pas été ſoumis à l'Eſpagne, il n'auroit conſervé, ni ſa richeſſe réelle, ni ſa puiſſance. On en a vu les raiſons principales. Il y en d'autres que la conduite meſurée & réfléchie des Hollandois va rendre extrêmement ſenſibles.

Fin du Livre premier.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SECOND.

LA Germanie, à qui l'Europe doit tous les maux de ſes gouvernements, qui a tout détruit ſans rien réparer, qui ſur les débris du deſpotiſme de la république Romaine, a élevé l'anarchie & la tyrannie féodales: la Germanie, qui, après avoir ruiné l'empire d'un peuple vainqueur du monde, ſe laiſſa tromper, gouverner & piller par les miniſtres d'une religion née ſur les ruines de Rome: la Germanie, eut dans les premiers temps ſept Dieux, qui étoit honorés ſucceſſivement un jour de la ſemaine. Le culte qu'on leur rendoit fut

d'abord fort ſimple. L'uſage des temples, des idoles, des libations, s'introduiſit peu à peu. On déclara ſacrée la perſonne des prêtres : & des attentats de tous les genres ſuivirent un privilege ſi dangereux.

Toutes les parties de ce vaſte continent n'étoient pas gouvernées de la même maniere : le peuple avoit retenu l'autorité dans quelques-unes ; la nobleſſe s'en étoit emparée dans d'autres : il y en avoit où l'adreſſe & la force avoient placé des Rois électifs ou héréditaires. Telle étoit cependant l'horreur des Germains pour la ſervitude, que, ſous ces différentes conſtitutions, ils avoient conſervé leur liberté.

Ils n'avoient point de droit écrit ; & la tradition ſeule les inſtruiſoit de leurs obligations. Les mœurs régnoient au milieu des loix : la ſimple équité régloit les actions, & le bon ſens décidoit les différends. On pendoit les traîtres ; on noyoit les lâches : tous les autres crimes ſe rachetoient par des amendes au profit de la ſociété & des offenſés.

La premiere vertu, c'étoit le courage aux yeux de cette nation guerriere : elle mépriſoit les dangers, elle haïſſoit le repos, & ne pouvoit ſupporter le travail. Accoutumée à regarder comme une lâcheté, d'obtenir par des ſoins continuels ce qu'elle pouvoit emporter de force, elle attaquoit ſans ceſſe ſes voiſins. Dans une expédition, le chef devoit vaincre ou mourir, & les ſoldats juroient de ne point ſurvivre à leur général.

L'infanterie laiſſoit dans ſes rangs des vuides, qui étoient remplis par la cavalerie. Les cavaliers & les fantaſſins chargeoient enſemble ; & l'agilité des ſoldats égaloit la vîteſſe des chevaux. La lance, une épée courte, étoient les armes offenſives des Germains. Quelques-uns avoient

pour leur défenſe des cuiraſſes : tous, des caſques & des boucliers. Formés en corps d'armée, ils préſentoient un front uni, ferme & ſerré. Leurs eſcadrons paſſoient à la nage les fleuves les plus rapides ſans rompre leurs rangs. Ils commençoient le combat par une nuée de fleches & de javelots, & fondoient tout de ſuite ſur l'ennemi avec une impétuoſité à laquelle on réſiſtoit difficilement. Leur bataille étoit fermée par un grand nombre de chariots qui portoient leurs femmes. Elles panſoient les bleſſés, donnoient des rafraîchiſſements aux combattants épuiſés de fatigue, ranimoient les courages qui molliſſoient, & rappelloient ſouvent par leurs diſcours la victoire prête à s'envoler. Un guerrier qui perdoit ſon bouclier étoit exclu des aſſemblées ; & s'il avoit eu le malheur de fuir, rarement tardoit-il à s'en punir de ſes propres mains. La jeuneſſe d'une cité qui étoit en paix alloit chercher des dangers chez une autre. La gloire du général conſiſtoit alors dans la valeur & le nombre de ceux qui l'accompagnoient.

Les femmes & les vieillards étoient chargés des ſoins domeſtiques. La courſe, la nage, la chaſſe, la table, prenoient tout le temps des hommes. Le vêtement des deux ſexes étoit à peu près le même. Pour ne pas gêner la nature, on laiſſoit les enfants nuds juſqu'à l'âge de puberté : une éducation ſi dure formoit le corps à la fatigue. La taille des Germains étoit haute, & leurs membres robuſtes : ils réſiſtoient au froid & à la faim ; mais ils ne pouvoient ſupporter ni la ſoif ni la chaleur.

Le lien du mariage étoit ſacré par les mœurs : il ne pouvoit ſe former entre deux perſonnes, que de l'aveu de leurs familles. L'époux donnoit pour dot à ſon épouſe une paire de bœufs ſous le joug, un cheval ſous le harnois, & des armes.

Les bœufs avertiſſoient la femme de la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſon maître ; le cheval, de l'obligation qu'elle contractoit de partager ſes peines, les armes, de la néceſſité de le ſuivre à la guerre. Si, malgré la ſimplicité des mœurs & la pudeur du ſexe, il ſe trouvoit un adultere, le mari, auquel ſeul appartenoit le châtiment de cette violation du contrat, aſſembloit les parents de l'infidelle, la dépouilloit en leur préſence, lui coupoit les cheveux, & la chaſſoit de ſon habitation à coups de verge. Toutes les affections, tous les ſoins des femmes étoient concentrés dans l'intérieur de leurs maiſons, parce que les ſecondes noces leur étoient interdites, & qu'on les puniſſoit de la perte de leurs enfants comme d'un crime.

Les Germains ne connoiſſoient pas la propriété des terres. Le magiſtrat en diſtribuoit tous les ans à chaque famille, ſuivant ſes beſoins, & les lots n'étoient jamais les mêmes. Ces échanges continuels empêchoient des commodités, des embelliſſements, qui auroient énervé les corps, ou amolli les courages, & faiſoient que l'intérêt perſonnel n'étoit rien au prix de la choſe publique. Au premier bruit de guerre, la moitié des habitants prenoit les armes, l'autre moitié continuoit ſes occupations paiſibles. Tout changeoit la campagne ſuivante : le ſoldat devenoit cultivateur, & le cultivateur ſoldat. De cette maniere les combats n'enfantoient pas la famine, & l'agriculture n'avoit pas le temps d'émouſſer la valeur.

Les aliments des Germains étoient groſſiers. Des viandes preſque crues & des fruits ſauvages faiſoient leur nourriture. Ceux qui habitoient les bords du Rhin ou de la Moſelle buvoient du vin : les autres étoient obligés de ſe contenter d'une liqueur compoſée avec du froment & avec de

l'orge. La table étoit leur plus grand plaiſir : ils y paſſoient les nuits & les jours à s'enivrer : c'étoit le temps qu'ils choiſiſſoient pour traiter les affaires générales, convaincus que les boiſſons fortes ouvrent l'eſprit & le cœur. Leurs feſtins finiſſoient le plus ſouvent par des querelles, qui ne ſe terminoient pas ſans effuſion de ſang.

L'hoſpitalité des Germains étoit ſans bornes. Ils prodiguoient tout à l'étranger qui les viſitoit. Lorſque leur proviſions étoient finies, ils le menoient chez des voiſins, où les careſſes, les profuſions étoient les mêmes. Tout ce qu'il deſiroit, on le lui donnoit avec empreſſement ; mais avoit-il quelque choſe de rare, on le lui demandoit avec confiance. La généroſité mutuelle n'exigeoit point de reconnoiſſance pour des préſents. Tous les biens étoient trop vils, ou les ames trop grandes pour attacher du prix, ou même un nom, aux bienfaits, aux ſervices. La liberté ſe ſeroit offenſée de cette ombre de chaînes.

Le goût du jeu étoit extrême chez ces peuples, au point qu'après avoir perdu tout ce qu'ils poſſédoient, ils ſe jouoient eux-mêmes. L'indépendance qu'ils eſtimoient mille fois plus que la vie, étoit ſacrifiée ſans balancer à cette paſſion aveugle. C'eſt une des inconſéquences qu'on explique difficilement dans les mœurs des peuples anciens.

Des chevaux, des armes, des beſtiaux étoient toute leur richeſſe. Leur commerce ſe faiſoit par échange. Après avoir appris de leurs voiſins l'uſage de la monnoie, ils préférerent encore quelque temps le volume à la valeur, le cuivre à l'or & à l'argent. L'uſure leur parut toujours odieuſe, parce qu'ils trouvoient injuſte d'exiger un produit d'une choſe qui ne produiſoit rien par elle-même. Cette opinion, reſte précieux d'une heureuſe ſim-

plicité, les mit à l'abri de bien des malheurs, dont les loix les plus ſages n'ont pas toujours garanti les nations les mieux policées.

Les ſucceſſions paſſoient aux héritiers naturels ſans aucune ſorte de formalité. Le nombre des enfants faiſoit l'honneur d'une famille, & la ſtérilité, ſon malheur. Les inimitiés perſonnelles devenoient communes entre parents ; mais elles n'étoient pas implacables. L'homicide même ſe rachetoit par une amende que les Commices évaluoient.

La jeuneſſe s'aſſembloit les jours de fête, & danſoit toute nue au ſon d'un fifre. Elle ſautoit avec une adreſſe ſurprenante au milieu des lances & des épées. Le bruit des applaudiſſements étoit l'aiguillon & la récompenſe de ceux qui ſe diſtinguoient dans un exercice ſi périlleux, mais ſi utile.

Chez les Germains, les cérémonies funebres étoient auſſi ſimples que les plaiſirs. L'eſpece de bois, dont on faiſoit le bucher, diſtinguoit les rangs. On brûloit le cheval, les armes, le cadavre du mort. Une butte couverte de gazon étoit élevée ſur ces cendres. Les femme fondoient en pleurs : les hommes chantoient les vertus & les exploits dont ils avoient été les témoins & les compagnons.

Tels étoient les uſages & les mœurs qui durent s'établir dans l'iſle que forme le Waal & le Rhin, lorſque les Battes, dégoûtés de la Heſſe, allerent occuper, environ un ſiecle avant l'ére Chrétienne, ce terrein marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitants. Ils donnerent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mêlange de monarchie, d'ariſtocratie, de démocratie. On y voyoit un

chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conſeils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur diſtrict, & commandoient les troupes, étoient choiſis comme les Rois dans les aſſemblées générales. Cent perſonnes priſes dans la multitude ſervoient de ſurveillants à chaque comte, & de chefaux différents hameaux. La nation entiere étoit en quelque ſorte une armée toujours ſur pied. Chaque famille y compoſoit un corps de milice, qui ſervoit ſous le capitaine qu'elle ſe donnoit.

Telle étoit la ſituation de la Batavie, lorſque Céſar paſſa les Alpes. Ce général battit les Helvétiens, pluſieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains qui avoient paſſé le Rhin, & pouſſa ſes conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace & le ſuccès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains, trop paſſionnés pour leur patrie, aſſurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome; mais ils ſe ſoumirent, à condition qu'ils ſe gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, & qu'ils ſeroient aſſujettis ſeulement au ſervice militaire. Les hiſtoriens contemporains énoncent ſi formellement les conditions du traité, qu'il eſt impoſſible de ſe refuſer à leur témoignage.

Quoi qu'il en ſoit de cette ſtipulation, Céſar ne tarda pas du moins à diſtinguer les Bataves des peuples vaincus & ſoumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappellé à Rome par le crédit de Pompée, eut refuſé d'obéir au ſénat: quand aſſuré de l'empire abſolu que le temps & ſon caractere lui avoient donné ſur les régions & les auxiliaires, il attaqua ſes ennemis en Eſpagne, en Italie, en Aſie, ce fut alors que recon-

noiſſant les Bataves pour les plus sûrs inſtruments de ſes victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de freres du peuple Romain.*

Ils ſe montrerent dans la ſuite encore plus dignes de cette diſtinction glorieuſe. Ces braves alliés accompagnerent Druſus, Tibere, Germanicus, tous les généraux Romains qui furent envoyés ſucceſſivement pour réprimer ou pour ſoumettre les Germains. Leur fidélité étoit ſi connue, que leur iſle devint le rendez-vous ordinaire des armées Romaines : quelques nuages, des guerres ouvertes même troublerent une ou deux fois cette harmonie ; mais les cœurs des deux peuples ſe rapprocherent, pour ne ſe diviſer que lors de la révolution qui changea la face de l'Europe.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur, que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'eſt parvenu depuis, ſe fut relâchée des vertus mâles, des principes auſteres qui avoient poſé les fondements de ſon élévation ; lorſque ſes loix eurent perdu leur force, ſes armées leur diſcipline, ſes citoyens leur amour pour la patrie, les barbares que la terreur du nom Romain avoit pouſſés vers le nord, & que la violence y avoit contenus, ſe déborderent vers le midi : l'empire s'écroula de tous côtés : ſes plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais ceſſé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs en particulier lui arracherent les Gaules, & la Batavie fit partie du vaſte & brillant royaume que ces conquérants fonderent dans le cinquieme ſiecle avec tant de gloire.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvénients preſqu'inſéparables des états naiſſants, & trop ordinaires encore dans les gouvernements les plus affermis. Tantôt elle obéit à un ſeul Prince;

&

& tantôt elle gémit ſous le caprice de pluſieurs tyrans. Elle fut toujours occupée des guerres étrangeres, ou en proie à la fureur des guerres domeſtiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ſes voiſins; & plus ſouvent des peuples venus du nord porterent le ravage dans ſes provinces. Elle eut également à ſouffrir, & de l'imbécillité de pluſieurs de ſes Rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs miniſtres. Des pontifes orgueilleux ſapperent les fondements du trône, & avilirent par leur audace les loix & la religion. L'anarchie & le deſpotiſme ſe ſuccéderent avec une rapidité qui étoit aux plus confiants juſqu'à l'eſpoir d'un avenir ſupportable. L'époque brillante du regne de Charlemagne ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de ſon talent, & que les bonnes inſtitutions n'y avoient point de part, les affaires retomberent après ſa mort dans le cahos d'où elles étoient ſorties ſous Pepin ſon pere, & plus encore ſous lui. L'empire François, dont il avoit trop étendu les limites, fut diviſé. Un de ſes petits-fils eut en partage la Germanie, dont le Rhin étoit la barriere naturelle, & qui, par des diſpoſitions bizarres, emporta la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excurſions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens finit au commencement du dixieme ſiecle. Comme les autres Princes François n'avoient ni la tranquillité, ni le courage, ni les forces néceſſaires pour faire valoir leurs droits, les Germains briſerent aiſément un joug étranger; ceux de leur nation, qui, ſous l'autorité du monarque, régiſſoient les cinq cercles dont l'état étoit compoſé, choiſirent un d'entr'eux pour chef: il ſe contenta de la foi &

de l'hommage de ces hommes puiſſants, que des devoirs plus gênants auroient pu pouſſer à une indépendance entiere. Leurs obligations ſe réduiſirent au ſervice féodal.

Les comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé juſqu'alors qu'une juriſdiction précaire & dépendante, acquirent à cette époque mémorable les mêmes droits que tous les grands vaſſaux d'Allemagne. Ils augmenterent dans la ſuite leurs poſſeſſions par les armes, par les mariages, par les conceſſions des Empereurs, & réuſſirent avec le temps à ſe rendre tout-à-fait indépendants de l'empire. Les entrepriſes injuſtes qu'ils formerent contre la liberté publique, n'eurent pas le même ſuccès. Leurs ſujets ne furent, ni intimidés par les violences, ni ſéduits par les careſſes, ni corrompus par les profuſions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis, du comte, des nobles & des villes. L'eſprit républicain étoit encore l'eſprit dominant de la nation, lorſque des événements extraordinaires la firent paſſer ſous la domination de la maiſon de Bourgogne.

Guillaume VI, vingt-quatrieme comte de Hollande, mourut en 1417. Jacqueline, ſa fille unique, lui ſuccéda : veuve très-jeune d'un Dauphin, qui ne l'avoit pas rendue mere, elle épouſa Jean, Duc de Brabant. Comme ce Prince n'avoit ni le don de plaire, ni le talent de régner, ni la volonté de ſe laiſſer gouverner par d'autres que par ſes miniſtres, la Princeſſe s'en dégoûta. Quelques formalités, qui avoient manqué à ſon mariage, lui firent penſer, ou dire, qu'elle étoit libre ; & elle diſpoſa de ſa main en faveur du Duc de Gloceſtre. L'ambitieux Anglois trouva cet en-

gagement ſérieux tout le temps qu'il put ſe promettre d'en tirer un établiſſement ſolide : il perdit ſon amour en perdant ſon eſpérance ; & il forma d'autres nœuds. Jacqueline ſe vit alors réduite à abandonner l'adminiſtration de ſes états à Philippe, Duc de Bourgogne, ſon oncle & ſon héritier naturel : elle s'obligea même à lui en céder la propriété, ſi elle ſe marioit ſans ſon conſentement. Cet acte, quoique ratifié par ſes ſujets, ne l'arrêta pas. Un particulier, pour qu'elle prit une paſſion violente, devint ſon époux : le voile dont on couvrit d'abord ce myſtere, fut bientôt levé, & Philippe ajouta ſur le champ & ſans contradiction à ſes poſſeſſions, le Hainault, la Zélande, la Friſe, la Hollande, quatre provinces qui formoient l'héritage de ſon imprudente & malheureuſe niece.

La réunion entiere ou preſqu'entiere des Pays-bas rendit la maiſon de Bourgogne très-puiſſante. Les gens éclairés, qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cet état formé ſucceſſivement de pluſieurs autres états ſeroit d'un grand poids dans le ſyſtême politique de l'Europe : le génie de ſes habitants, l'avantage de ſa ſituation, ſes forces réelles, tout lui préſageoit un agrandiſſement preſque sûr & fort conſidérable. Un événement, qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition, déconcerta des projets & des eſpérances qui ne devoient pas tarder à ſe réaliſer. La ligne maſculine s'éteignit dans cette maiſon ; & Marie, ſon unique héritiere porta en 1477 dans la maiſon d'Autriche le fruit de pluſieurs haſards heureux, de beaucoup d'intrigues, & de quelques injuſtices.

A cette époque ſi célebre dans l'hiſtoire, chacune des dix-ſept provinces des Pays-bas avoit

des loix particulieres, des privileges fort étendus, un gouvernement preſqu'iſolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuſe de laquelle dépendent également le bonheur & la sûreté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiariſé les peuples avec cette eſpece de cahos; & ils ne ſoupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'adminiſtration plus raiſonnable. Le préjugé étoit ſi ancien, ſi général & ſi affermi, que Maximilien, Philippe & Charles, les trois premiers Princes Autrichiens qui jouirent de l'héritage de la maiſon de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover: ils ſe flatterent que quelqu'un de leurs ſucceſſeurs trouveroit des circonſtances favorables pour exécuter avec sûreté ce qu'ils ne pouvoient pas ſeulement tenter ſans riſque.

Alors ſe préparoit en Europe une grande révolution dans les eſprits. La renaiſſance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie & de la bouſſole, amenoient le moment où la raiſon humaine devoit ſecouer le joug d'une partie des préjugés qui avoient pris naiſſance dans les temps de barbarie.

Beaucoup de bons eſprits étoient guéris des ſuperſtitions Romaines: ils étoient bleſſés de l'abus que les Papes faiſoient de leur autorité, des tributs qu'ils levoient ſur les peuples, de la vente des expiations, & ſur-tout de ces ſubtiles abſurdités dont ils avoient chargé la religion ſimple de Jeſus-Chriſt.

Mais ce ne furent pas ces bons eſprits qui commencerent la révolution: un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare ſouleva les nations du nord. Quelques hommes éclairés aiderent à détromper les autres peuples. Parmi les Princes de l'Europe, les uns adopterent la reli-

gion des réformateurs ; d'autres ſe tinrent unis à Rome. Les premiers entraînerent aſſez aiſément leurs ſujets dans leurs opinions : les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embraſſer les opinions nouvelles. Ils employerent pluſieurs moyens, mais de préférence, ceux de la rigueur. On vit renaître l'eſprit de fanatiſme, qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Huſſites. On releva les gibets ; on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun Souverain ne fit plus d'uſage de ces moyens que Philippe II. Son deſpotiſme s'étendoit ſur toutes les branches de ſa vaſte monarchie, & le zele de la religion y perſécutoit par-tout ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infideles. On voulut ôter aux peuples des Pays-bas leurs privileges : on y fit mourir ſur l'échafaud des milliers de citoyens. Ces peuples ſe révolterent. On vit ſe renouveller le ſpectacle que les Vénitiens avoient donné au monde pluſieurs ſiecles auparavant ; un peuple fuyant la tyrannie, ne trouvant plus d'aſyle ſur la terre, allerent le chercher ſous les eaux. Sept petites provinces au nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arroſées par des grandes rivieres, ſouvent ſubmergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues, n'ayant pour richeſſes que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fonderent une des plus riches & des plus puiſſantes républiques du monde, & le modele peut-être des états commerçants. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux ; mais ſi les Hollandois commercerent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Eſpagnoles qui les combattoient, étoient les meilleures de l'Europe : elles eurent d'abord des

avantages que leur firent perdre peu à peu les nouveaux républicains : ils réſiſterent avec conſtance : ils s'inſtruiſirent par leurs fautes mêmes & par l'exemple de leur ennemi ; & ils le ſurpaſſerent enfin dans la ſcience de la guerre. La néceſſité de diſputer pied à pied le terrein étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état ſi foible dans ſa naiſſance, chercha des armes & de l'appui par-tout où elle put en eſpérer. Elle donna des aſyles aux pirates de toutes les nations dans le deſſein de s'en ſervir contre les Eſpagnols ; & ce fut-là le fondement de ſa puiſſance maritime. Des loix ſages, un ordre admirable, une conſtitution qui conſerve l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puiſſant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Eſpagnole. Elle avoit déja du commerce, & celui qui convenoit le mieux à ſa ſituation. Ses vaiſſeaux faiſoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils ſe chargeoient de marchandiſes d'une nation pour les porter à l'autre. Les villes Anſéatiques & quelques villes d'Italie étoient en poſſeſſion de ces tranſports ; les Hollandois, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage : ils le durent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négociants prirent de l'ambition, & aſpirerent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient des marchandiſes des Indes, pour les revendre dans toute l'Europe.

En 1594, le Roi d'Eſpagne fit confiſquer les effets des Hollandois commerçants dans ſes ports, & défendit aux Portugais toute correſpondance

avec eux. Les Hollandois chercherent d'autres moyens de ſe procurer les marchandiſes de l'orient : il ſemble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaiſſeaux, & de les envoyer aux Indes ; mais on n'avoit ni pilotes qui connuſſent les mers d'Aſie, ni facteurs qui en entendiſſent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation ſur des côtes, dont l'ennemi étoit le maître : on craignit de voir les vaiſſeaux interceptés dans une route de cinq à ſix mille lieues. Il parut plus raiſonnable de travailler à découvrir un paſſage à la Chine & au Japon par les mers du nord. La route devoit être plus courte, moins mal-ſaine & plus sûre. Les Anglois avoient fait cette tentative ſans ſuccès : les Hollandois la renouvellerent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Hourman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ſes dettes à Lisbonne, fit dire aux négociants d'Amſterdam, que s'ils vouloient le tirer de priſon, il leur feroit part d'un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit en effet inſtruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la maniere dont s'y faiſoit le commerce. On accepta ſes propoſitions : on paya ſes dettes. Les lumieres étoient telles qu'il les avoit promiſes. Ses libérateurs qu'il éclaira formerent une aſſociation ſous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confierent quatre vaiſſeaux pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance.

Le principal objet de ce voyage étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différents commerces de chaque lieu, en évitant au

tant qu'il ſeroit poſſible les établiſſements des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Bréſil, s'arrêta à Madagaſcar, relâcha aux Maldives ; & ſe rendit aux iſles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, ainſi que d'autres épiceries plus précieuſes. Sa ſageſſe lui procura l'alliance du principal ſouverain de Java ; mais les Portugais, quoique haïs & ſans établiſſements dans l'iſle, lui ſuſciterent des ennemis. Il ſortit victorieux de quelques petites combats qu'il fut contraint de donner, & repartit avec ſa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richeſſes & beaucoup d'eſpérances. Il ramenoit avec lui des negres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonois, & Abdul, pilote de Guzarate, plein de talents, & qui connoiſſoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman & les lumieres qu'on devoit à ſon voyage, les négociants d'Amſterdam conçurent le projet d'un établiſſement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre, qui les approcheroit des iſles où croiſſent des épiceries plus précieuſes, qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon, & qui de plus ſeroit éloigné du centre de la puiſſance qui dominoit dans l'Inde. L'amiral Van-neck, chargé avec huit vaiſſeaux d'une opération ſi importante, arriva dans l'iſle de Java, où il trouva les habitants indiſpoſés contre ſa nation. On combattit ; on négocia : le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, ſervirent les Hollandois. On leur laiſſa faire le commerce ; & bientôt ils firent partir quatre vaiſſeaux chargés d'épiceries & de quelques étoffes. L'amiral, avec le reſte de ſa flotte,

fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chaſſé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occaſion favorable pour les chaſſer des autres. Il établit des comptoirs dans pluſieurs de ces iſles : il fit des traités avec quelques ſouverains, & il revint en Europe chargé de richeſſes.

La joie que ſon retour cauſa fut extrême. Le ſuccès de ſon voyage excita une nouvelle émulation. Il ſe forma des ſociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Provinces-unies. Bientôt ces aſſociations trop multipliées ſe nuiſirent les unes aux autres par le prix exceſſif, où la fureur d'acheter fit monter les marchandiſes dans l'Inde, & par l'aviliſſement où la néceſſité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes ſur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuiſſance où étoit chacune d'elles ſéparément de réſiſter à un ennemi puiſſant qui ſe faiſoit un point capital de les détruire, lorſque le gouvernement quelquefois plus éclairé que des particuliers vint, à leur ſecours.

Les Etats-généraux unirent en 1602 ces différentes ſociétés en une ſeule, ſous le nom de Compagnie des grandes Indes. Son premier fonds, quoique médiocre, étoit ſuffiſant ; & on établit ſoixante directeurs pour en faire la régie. La Compagnie eut le droit de faire la paix ou la guerre avec les Princes de l'orient, de bâtir des forteresſes, de choiſir les gouverneurs, d'entretenir des garniſons, & de nommer des officiers de police & de juſtice. Les directeurs ſe remplacent par élection : ce ſont eux qui décident des envois & des retours des vaiſſeaux, & du moment des ventes, ainſi que de la politique qu'on doit avoir avec les ſouverains d'Aſie ; mais c'eſt

au nom de la république que ſe font les traités, & c'eſt à elle que les officiers prêtent ſerment.

Cette compagnie, ſans exemple dans l'antiquité, modele de toutes celles qui l'ont ſuivie, commençoit avec de grands avantages. Les ſociétés particulieres qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes mêmes. Le trop grand nombre de vaiſſeaux qu'elles avoient équipés, avoit donné des lumieres ſûres ſur toutes les branches du commerce, avoit formé beaucoup d'officiers & de matelots, avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'expoſant d'abord que des gens ſans aveu & ſans fortune.

Tant de moyens réunis ne pouvoient pas demeurer oiſifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puiſſance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichiſſoit, & augmentoit ſa force au-dehors, mais qui pouvoit diminuer avec le temps le reſſort politique de la démocratie, qui eſt l'amour de l'égalité, de la frugalité, des loix & des citoyens.

Auſſi-tôt après ſon établiſſement, la Compagnie fit partir pour les Indes quatorze vaiſſeaux & quelques yachts, ſous les ordres de l'amiral Warwick, que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce & de leurs puiſſantes colonies dans l'orient : il bâtit un comptoir fortifié dans l'iſle de Java ; il en bâtit un dans les états du Roi de Johor : il fit des alliances avec pluſieurs Princes dans le Bengale. Il eut à combattre ſouvent les Portugais, & il eut preſque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçants, il eut à détruire les préventions qu'ils avoient données contre ſa nation qu'ils

avoient repréſentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les Rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais apprit bientôt aux peuples d'Aſie laquelle des deux nations avoit ſur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à ſe faire une guerre ſanglante.

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoiſſance des mers, l'habitude du climat, & le ſecours de pluſieurs nations qui les déteſtoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par l'eſpérance de fonder un grand commerce ſur les ruines du commerce de leur ennemi. Ils ſe conduiſoient avec précipitation, avec fermeté. Leur douceur & leur bonne foi leur concilioient les peuples. Bientôt pluſieurs ſe déclarerent contre leurs anciens oppreſſeurs.

Les Hollandois envoyoient continuellement en Aſie de nouveaux colons, des vaiſſeaux & des troupes, & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Eſpagne, à qui le Portugal étoit alors ſoumis, en deſiroit l'abaiſſement, & jouiſſoit de ſes défaites, comme ſi elles n'avoient pas augmenté les moyens des Hollandois ſes ennemis. Elle fit plus, dans la crainte que le Portugal ne trouvât des reſſources en lui-même, elle lui enlevoit ſes hommes qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres pays de l'Europe, où elle faiſoit la guerre.

Cependant, la balance fut long-temps égale, & les ſuccès plus variés qu'on ne l'avoit prévu : le temps arriva enfin, où les Portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors ſe vérifia la prophétie d'un Roi de Perſe. Ce Prince ayant demandé à un Ambaſſadeur

Portugais, combien de gouverneurs ſon maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit ſa domination dans les Indes : *Aucun*, répondit l'Ambaſſadeur. *Tant pis*, repliqua le Monarque ; *ſa puiſſance dans un pays où il ſe commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-temps.*

En effet, la révolution de 1740, qui rendit au de royaume Portugal ſon indépendance, ſans rendre au peuple ſa liberté, ne mit pas cet état à portée de réparer ſes pertes en Aſie, pas même de s'y défendre, & bientôt il ne lui reſta de ſes conquêtes que Diu, Macao & Goa ; tant il y a de différence entre une nation qui ſecoue le joug de ſes Rois, & celle qui ne fait que changer de maître.

On ne vit pourtant pas, durant cette guerre, dans les Hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable qui avoient ſignalé les entrepriſes des Portugais ; mais on leur vit une ſuite, une perſévérance immuable dans leurs deſſeins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives avec de nouvelles forces & des meſures plus ſages. Ils ne s'expoſoient jamais à une défaite entiere. Si dans un combat, ils avoient pluſieurs vaiſſeaux maltraités, ils ſe retiroient ; & comme ils ne perdoient jamais de vue leur commerce, la flotte vaincue, en ſe réparant chez quelques Princes de l'Inde, y achetoit des marchandiſes, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds qui étoient employés à de nouvelles entrepriſes. Les Hollandois ne faiſoient pas toujours de grandes choſes, mais ils n'en faiſoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, ce point d'honneur qui ne ſouffrent rien, & qui avoient fait faire aux Portugais plus de guerres peut-être

que l'intérêt de leur grandeur. Ils ſuivirent leur premier deſſein, ſans s'en laiſſer détourner par des motifs de vengeance ou des projets de conquête.

Ils cherchoient en 1607 à s'ouvrir les ports du vaſte empire de la Chine. Ils furent attaqués par une flotte Portugaiſe qui étoit à Macao, & qui les força de s'éloigner. Ce malheur leur fit ſentir l'importance de cette place, & ils l'aſſiégerent : ils échouerent dans cette entrepriſe ; maïs comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armements, ils firent ſervir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao à former une colonie dans les iſles des Pêcheurs. Ce ſont des rochers qui manquent d'eau dans des temps de ſéchereſſe, & de vivres dans tous les temps. Ces inconvénients n'étoient pas rachetés par des avantages ſolides, parce que, dans le continent voiſin, on empêchoit avec une ſévérité extrême toute liaiſon avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux ſi près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établiſſement qu'ils déſeſpéroient de rendre utile, lorſqu'ils furent invités en 1624 à s'aller fixer à Formoſe, avec aſſurance que les marchands Chinois auroient une liberté entiere d'aller traiter avec eux.

Cette iſle, quoique ſituée vis-à-vis la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas ſoumiſe à l'empire de la Chine, qui n'a point la paſſion des conquêtes, & qui, par une politique inhumaine & mal-entendue, aime mieux laiſſer périr une partie de ſa population, que d'envoyer la ſurabondance de ſes ſujets dans des terres voiſines. On trouva que Formoſe avoit cent trente, ou cent quarante lieues de tour. Ses habitants, à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroiſſoient deſcendus des Tartares de la partie la plus

ſeptentrionale de l'Aſie ; vraiſemblablement la Corée leur avoit ſervi de chemin. Ils vivoient la plupart de pêche ou de chaſſe, & alloient preſque nuds.

Les Hollandois, après avoir pris ſans obſtacle toutes les lumieres que la prudence exigeoit, jugerent que le lieu le plus favorable pour un établiſſement, étoit une petite iſle voiſine de la grande. Ils trouvoient dans cette ſituation trois avantages conſidérables; de la facilité à ſe défendre, ſi la haine ou la jalouſie cherchoient à les troubler ; un port formé par les deux iſles ; la facilité d'avoir dans toutes les mouçons une communication sûre avec la Chine, ce qui auroit été impoſſible dans quelque autre poſition qu'on eût pu prendre.

La nouvelle colonie ſe fortifioit inſenſiblement & ſans éclat, lorſque la conquête de la Chine par les Tartares, l'éleva tout-d'un-coup à une proſpérité qui étonna toute l'Aſie. Ainſi les torrents engraiſſent les vallons de la ſubſtance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas ſe ſoumettre au vainqueur, ſe refugierent à Formoſe. Ils y porterent l'activité qui leur eſt particuliere, la culture du riz & du ſucre, & y attirerent des vaiſſeaux ſans nombre de leur nation : bientôt l'iſle devint le centre de toutes les liaiſons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées voulurent former : en peu d'années, elle ſe trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient ſur des plus grands ſuccès encore, lorſque la fortune trompa leurs eſpérances.

Un Chinois, nommé Fquam, né dans l'obſcurité, s'étoit fait pirate; par inquiétude & par ſes talents, étoit parvenu à la dignité de grand

amiral. Il ſoutint long-temps les intérêts de ſa patrie contre les Tartares; mais voyant que ſon maître avoit ſuccombé, il chercha à faire ſa paix. Il fut arrêté à Pékin, où on l'avoit attiré & condamné par l'uſurpateur à une priſon perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoiſonné. Sa flotte ſervit d'aſyle à ſon fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppreſſeurs de ſa famille & de ſa patrie, & qui imagina qu'il pourroit exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réuſſiſſoit à s'emparer de Formoſe. Il l'attaque, & prend à la deſcente, le miniſtre Hambroeck.

Choiſi entre les priſonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ſes compatriotes à capituler, ce républicain ſe ſouvient de Régulus; il les exhorte à tenir ferme, & tâche de leur perſuader qu'avec beaucoup de conſtance, ils forceront l'ennemi à ſe retirer. La garniſon qui ne doute pas que cet homme généreux de retour au camp ne ſoit maſſacré, fait les plus grands efforts pour le retenir: ces inſtances ſont tendrement appuyées par deux de ſes filles, qui étoient dans la place : *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers; il faut dégager ma parole : jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour mettre mes jours à couvert, j'aie appeſanti le joug, & peut-être la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois, & le ſiege commence.

Quoique les ouvrages de la place fuſſent en mauvais état, que les munitions de guerre & de bouche n'y fuſſent pas abondantes, que la garniſon fût foible, & que les ſecours envoyés pour attaquer l'ennemi ſe fuſſent honteuſement retirés, le gouverneur Coyet fit une défenſe opiniâtre. Forcé au commencement de 1662, de

capituler, il ſe rendit à Batavia, où ſes ſupérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernements, le flétrirent pour ne pas laiſſer ſoupçonner que la perte d'un établiſſement ſi important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer furent inutiles; & on fut réduit dans la ſuite à faire le commerce à Canton, aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourroit paroître ſingulier qu'aucun peuple de l'Europe depuis 1683, que Formoſe a ſubi le joug des Chinois, n'ait ſongé à s'y établir, du moins aux mêmes conditions que les Portugais le ſont à Macao : mais outre que le caractere ſoupçonneux de la nation à laquelle cette iſle appartient, ne permettroit pas d'eſpérer de ſa part cette complaiſance, on peut aſſurer que ce ſeroit une mauvaiſe entrepriſe. Formoſe n'étoit un poſte important, que lorſque les Japonois pouvoient y naviguer, & lorſque ſes productions étoient reçues ſans reſtriction au Japon.

Cet empire paroiſſoit fermé pour toujours aux Hollandois : ils déſeſpéroient d'y entrer après les tentatives inutiles qu'ils avoient faites, lorſqu'un de leurs capitaines, qui avoit été jetté par la tempête ſur les côtes Japonoiſes, les avertit que les peuples étoient bien diſpoſés pour eux.

Le gouvernement & la nation étoient las des Portugais, qui s'étoient rendus odieux par leur avarice, leur orgueil, leur infidélité dans le commerce, & l'excès de leur zele pour leur religion. Quelques dogmes du Chriſtianiſme, aſſez ſemblables à ceux des Bubſdoïſtes, & le même eſprit de pénitence dans les deux religions avoient donné des proſélites aux miſſionnaires Portugais. Dès

que

que les nouveaux Chrétiens furent nombreux, ils cabalerent : on commença par les punir ; on finit par les détruire.

Depuis un ſiecle, le gouvernement avoit changé au Japon. Le Dairi, ſouverain & pontife, avoit vu ſon grand général ſe ſoulever contre lui, & ſe faire Empereur. La famille de cet uſurpateur s'étoit maintenue ſur le trône, & le Dairi, auparavant chef de l'empire, n'étoit plus que le chef des prêtres. Le Cubo ou Empereur laïc lui rendoit des honneurs, ſans lui laiſſer de crédit ; & pour ôter aux eccléſiaſtiques tout leur pouvoir, il cherchoit à faire goûter au peuple le théïſme & les dogmes de Confucius.

Tandis qu'il travailloit à diminuer le fanatiſme de la religion nationale, il voyoit avec peine introduire dans le Japon une religion étrangere. Il ſentit que celle-ci, ſoumiſe à un pontife Européen, devoit être, tôt ou tard, l'ennemi de celle du Dairi, & que ce ſeroit pour ſes états une ſource de diviſion. Il réſolut donc de l'abolir : elle voulut ſe défendre, & l'on fut réduit à la noyer dans des torrents de ſang. Ainſi, dans un empire deſpotique, dès qu'une religion s'affoiblit, une autre naît ; & comme le théïſme ne peut entrer dans l'eſprit des eſclaves que l'état rend malheureux, ni la tolérance dans l'ame d'un deſpote, il faut néceſſairement que l'ancienne ou la nouvelle religion ſoient éteintes par le fer ou par le feu.

Les Portugais, qui avoient apporté le Chriſtianiſme au Japon, furent bannis en 1638 ; & privés à perpétuité d'un commerce, dont ils tiroient en or, même dans les dernieres années, onze millions de nos livres. Leurs bénéfices avoient été plus conſidérables, lorſqu'ils portoient ſeuls au Japon des bagatelles d'Europe & des Indes, que les Japo-

nois, naturellement curieux, achetoient avec empreſſement, & que la vivacité de leurs deſirs leur faiſoit payer auſſi cher qu'on vouloit.

Les Hollandois, qui, depuis quelque temps, négocioient en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans leur diſgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de ſe mêler du gouvernement, qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les Chrétiens, qu'on les voyoit en guerre ouverte avec la nation proſcrite, que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie, qu'ils paroiſſoient réſervés, ſouples, modeſtes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra. Dans la ſuite, ſoit que l'eſprit d'intrigue & de domination les ait ſaiſis, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'aucune conduite ne puiſſe prévenir la défiance Japonoiſe, ils ont été dépouillés de la liberté & des privileges dont ils jouiſſoient. Depuis 1741, ils ſont reléguées dans une iſle artificielle, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la Ville. On déſarme leurs vaiſſeaux, à meſure qu'ils arrivent; & la poudre, les fuſils, les épées, l'artillerie, le gouvernail même, ſont portés à terre. Dans cette eſpece de priſon, ils ſont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée, & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commiſſaires chargés de régler le prix & la quantité de leurs marchandiſes. Il n'eſt pas poſſible que la patience avec laquelle ils ſouffrent ce traitement depuis plus d'un ſiecle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en eſt témoin, & que l'amour du gain ait porté à ce point l'inſenſibilité aux outrages, ſans avoir flétri le caractere.

Les principales marchandiſes que les Hollandois portent au Japon, ſont des draps d'Europe, des

étoffes de ſoie, des toiles peintes, du ſucre & des bois de teinture. Ces articles formoient autrefois un objet immenſe. L'année même de la diſgrace de la compagnie, ſes retours monterent à huit millions de florins en or : des entraves multipliées ont réduit par degrés ſa proſpérité à rien. La cargaiſon des deux vaiſſeaux qu'elle envoie ne peut pas être vendue au-delà de cinq cents mille florins. On lui donne en payement, onze mille caiſſes de cuivre, à vingt florins douze ſols la caiſſe, peſant cent vingt livres. Ses frais, en y comprenant les préſents & l'ambaſſade qu'on envoie tous les ans à l'Empereur, montent communément à cent quarante mille florins, & ſes bénéfices ne paſſent gueres cent cinquante-cinq mille ; de ſorte que, lorſque la compagnie en a gagné vingt mille, l'année paſſe pour heureuſe.

Les plus honnêtes, les plus éclairés de ceux qui conduiſent les affaires des Hollandois dans l'Inde, ont propoſé ſouvent & vivement d'abandonner une branche de commerce ſi honteuſe & ſi peu lucrative. On s'eſt opiniâtrement refuſé en Europe à ces ouvertures. La direction a toujours eſpéré, eſpere peut-être encore, que quelque révolution ramenera ces temps fortunés, où l'argent qu'elle tiroit du Japon, mettoit dans ſes mains toutes les affaires de l'Aſie.

Les Chinois, le ſeul peuple étranger qui ſoit admis dans l'Empire avec les Hollandois, ne font pas un commerce plus étendu, & c'eſt avec les mêmes gênes. On a pris ces précautions contre eux, depuis que, parmi les livres de philoſophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au Chriſtianiſme. Les miſſionnaires Européens les avoient chargés à Canton de les répandre ; & l'appas du gain les

avoit déterminés à une infidélité, dont leur nation déplorera peut-être toujours les ſuites.

Il ne ſeroit pas téméraire de prédire que les foibles liaiſons que les Hollandois & les Chinois ont conſervées au Japon, n'auront pas une longue durée. On peut croire que ceux qui ont changé le gouvernement du pays, & qui y ont établi le deſpotiſme le plus abſolu que l'on connoiſſe, regarderont toute communication avec les étrangers comme dangereuſe à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, que tous les ſujets ont été dépouillés du droit dont ils jouiſſoient de ſortir de leur patrie, lorſqu'ils le vouloient. La mort la plus violente paroîtroit trop douce pour quiconque oſeroit violer une loi qui eſt devenue la premiere maxime, la maxime fondamentale de l'Empire.

Les Hollandois n'étoient pas encore maîtres du commerce du Japon, qu'ils cherchoient à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, qui l'avoient fait d'abord avec un grand ſuccès, s'étoient vu forcés dans la ſuite à le partager avec les Eſpagnols de Manille, & réduits enfin à le leur céder preſque entiérement. Les deux nations, toujours diviſées, toujours en guerre, quoique ſoumiſes au même monarque, parce que le caractere national eſt plus fort que le gouvernement, ſe réunirent pour combattre les ſujets des Provinces-unies. Ceux-ci, ſoutenus des naturels du pays, qui n'apprirent que depuis à les craindre & à les haïr, acquirent peu à peu la ſupériorité. Les anciens conquérants furent enfin chaſſés vers l'an 1627; & remplacés par d'autres, auſſi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Auſſi-tôt que les Hollandois ſe virent ſolidement établis aux Moluques, ils chercherent à

s'approprier le commerce excluſif des épiceries, avantages que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoit jamais pu ſe procurer. Ils ſe ſervirent habilement des forts qu'ils avoient emportés, l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laiſſer bâtir, pour amener à leur plan les Rois de Ternate & de Tidor, maître de cet Archipel. Ces Princes ſe virent réduits à conſentir qu'on arrachât des iſles qu'on laiſſoit ſous leur domination, le muſcadier & le giroflier. Le premier de ces eſclaves couronnés reçoit pour prix de ce grand ſacrifice, une penſion de trente-deux mille deux cents cinquante florins; & le ſecond, une d'environ ſix mille. Une garniſon, qui devroit être de ſept cents hommes, eſt chargée d'aſſurer l'exécution du traité; & tel eſt l'état d'anéantiſſement où les guerres, la tyrannie, la miſere ont réduit les peuples, que ces forces ſeroient plus que ſuffiſantes, pour les maintenir dans cette dépendance, s'il ne falloit pas ſurveiller les Philippines, dont le voiſinage cauſe toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation ſoit interdite aux habitants, & qu'aucune nation étrangere ne ſoit reçue chez eux, les Hollandois n'y font qu'un commerce languiſſant, parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoyent pour payer les troupes, les commis & les penſions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte à la compagnie, ſoixante-dix mille florins par an.

Elle ſe dédommage bien de cette perte à Amboine, où elle a concentré la culture du girofle.

L'arbre qui le donne a la forme & la figure du laurier : ſon tronc eſt branchu & revêtu d'une écorce ſemblable à celle de l'olivier : les rameaux s'étendent au large, à l'extrêmité naiſſent des fleurs

blanches, qui, en s'aſſemblant, forment ce que nous appellons un clou : c'eſt ſa figure, qui, ſans doute, lui a fait donner ce nom. Vers la tête, il ſe ſépare en quatre, & repréſente une eſpece de couronne à l'antiquité. Ce fruit eſt d'abord d'un verd pâle ; enſuite il devient jaune, puis rouge ; & enfin d'un brun foncé, tel que nous le voyons.

La récolte s'en fait depuis le mois d'octobre, juſqu'au mois de février. On ſecoue fortement les branches de l'arbre, ou bien on fait tomber les cloux avec de longs roſeaux : ils ſont reçus dans de grandes toiles placées à ce deſſein, & on les fait ſecher enſuite aux rayons du ſoleil, ou à la fumée des cannes de mambou.

Les cloux qui échappent à l'exactitude de ceux qui en font la récolte, ou qu'on veut laiſſer ſur l'arbre, continuent à groſſir juſqu'à l'épaiſſeur d'un pouce : ils tombent enſuite, & reproduiſent le giroflier, qui ne donne des fruits qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces cloux, qu'on nomme matrices, quoiqu'inférieurs aux cloux ordinaires, ont des vertus : les Hollandois ont coutume d'en confire avec du ſucre ; & dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digeſtion meilleure ; où ils s'en ſervent comme d'un remede agréable contre le ſcorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, peſant, gras, facile à caſſer, piquant les doigts quand on le manie, d'un goût chaud & aromatique, brûlant preſque la gorge, d'une odeur excellente, & laiſſant une humidité huileuſe, quand on le preſſe. La grande conſommation s'en fait dans les cuiſines. Il eſt tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & ſurtout aux Indes, que l'on y mépriſe preſque toutes les nourritures où il ne ſe trouve pas. On le mêle

dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs : on l'employe auſſi parmi les odeurs. On s'en ſert peu dans la médecine ; mais on en tire une huile qui y eſt d'un aſſez grand uſage.

La compagnie a partagé aux habitants d'Amboine quatre mille terreins, ſur chacun deſquels elle leur permet de planter cent vingt-cinq arbres ; ce qui forme un nombre de cinq cents mille giroffliers : chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle ; &, par conſéquent, leur produit réuni s'éleve au-deſſus d'un million peſant. Quatre millions, toujours en réſerve en Europe, & deux millions dans l'Inde, ſuppléent aux mauvaiſes récoltes, rempliſſent le vuide que pourroit occaſionner le naufrage des vaiſſeaux, ou l'avarie des marchandiſes.

Les dix livres de girofle ſont payées au cultivateur, deux florins huit ſols. La compagnie ſolde avec de l'argent qui lui revient toujours, & avec quelques toiles bleues ou crues, tirées de Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroiſſement, ſi les habitants d'Amboine & des petites iſles qui en dépendent, avoient voulu ſe livrer à la culture du poivre & de l'Indigo, dont les eſſais ont été heureux. Tout miſérables qu'ils ſont, on n'a pas réuſſi à les tirer de leur indolence, parce qu'on ne les a pas tentés par une récompenſe proportionnée à leurs travaux. Si la compagnie eût été plus juſte & plus éclairée, elle ſeroit parvenue à épargner les cents quinze mille florins que lui coûte l'entretien de ſes forts & de ſes garniſons, au-delà des profits qu'elle fait ſur la vente de ſes marchandiſes.

L'adminiſtration eſt un peu différente dans les iſles de Banda, ſituées à trente lieues d'Amboine. Ces iſles ſont au nombre de cinq, deux ſont

incultes & preſque inhabitées : les trois autres jouiſſent de l'avantage de produire ſeules dans l'univers la muſcade.

Le muſcadier a la hauteur du poirier. Son bois eſt moëlleux, ſon écorce cendrée, & ſes branches ſont flexibles : ſes feuilles vertes & liſſées croiſſent deux à deux ſur une même tige, & répandent une odeur agréable, quand on les froiſſe. Aux fleurs ſemblables à celles du ceriſier, ſuccede le fruit. Il eſt de la groſſeur d'un œuf, & a la couleur de l'abricot : ſa premiere écorce eſt fort épaiſſe, & reſſemble à celle de nos noix qui ſont ſur l'arbre ; s'ouvrant de même, dans ſa maturité, & laiſſant voir la muſcade enveloppée de ſon macis. C'eſt le temps de la cueillir, ſans quoi le macis ou fleur de muſcade ſe deſſecheroit, & la noix perdroit cette huile qui la conſerve & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, eſt confite au vinaigre ou au ſucre, & n'eſt recherchée qu'en Aſie.

Ce fruit eſt neuf mois à ſe former. Quand on l'a cueilli, on détache ſa premiere écorce, & on en ſépare le macis qu'on laiſſe ſecher au ſoleil. Les noix demandent plus de préparation : elles ſont étendues ſur les clayes, où elles ſechent pendant ſix ſemaines à un feu modéré, dans des cabanes deſtinées à cet uſage. Séparées alors de leur coque, elles ſont jettées dans de l'eau de chaux, précaution néceſſaire, pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muſcade eſt plus ou moins parfaite, ſuivant l'âge de l'arbre, le terroir, l'expoſition & la culture. On eſtime celle qui eſt récente, graſſe, peſante, & qui, étant piquée, rend un ſuc huileux. Elle aide à la digeſtion, diſſipe les vents, & fortifie les viſceres.

La compagnie paye neuf ſols la livre de macis, & la noix un ſol un huitieme : elle s'eſt engagée à prendre à ces conditions, tout ce qu'on lui fourniroit.

A l'exception de cette précieuſe épicerie, les iſles de Banda, comme toutes les Moluques, ſont d'une ſtérilité affreuſe. On n'y trouve le ſuperflu qu'aux dépens du néceſſaire. La nature s'y refuſe à la culture de tous les grains. Le ſagu, qui eſt la moëlle d'un arbre de grandeur médiocre, y ſert de pain, comme la racine de manioc, dans l'Amérique méridionale : de ſes branches, il coule un jus, qui fait la boiſſon ordinaire des habitants, & dont l'uſage eſt agréable & ſain.

Comme cette nourriture ne ſeroit pas ſuffiſante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macaſſar, ou dans l'iſle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandiſes. Cependant les dépenſes de ce gouvernement excedent de quatre-vingt-cinq mille florins les bénéfices de ce commerce, & le produit des impoſitions.

C'eſt le ſeul établiſſement des Indes orientales qu'on puiſſe regarder comme une colonie Européenne, parce que c'eſt le ſeul où les Européens ſoient propriétraires des terres. La compagnie trouvant les habitants de Banda ſauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatients du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs poſſeſſions ont été partagées à des blancs qui tirent des iſles voiſines, des eſclaves pour la culture : ces blancs ſont, la plupart, créoles, ou des eſprits chagrins, retirés du ſervice de la compagnie. On y voit auſſi dans la petite iſle de Rozegeyn, des bandits flétris par les loix, ou de jeunes gens

ſans mœurs, dont les familles ont voulu ſe débarraſſer : c'eſt ce qui a fait appeller Banda *l'iſle de correction*. Le climat en eſt ſi mal-ſain, que ces malheureux n'y vivent pas long-temps. Une ſi grande conſommation d'hommes a fait tenter de tranſporter à Amboine la culture de la muſcade. La Compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puiſſants intérêts, celui de l'économie, & celui de la ſûreté. Les expériences n'ont pas été heureuſes, & les choſes ſont reſtées dans l'état où elles étoient.

Pour s'aſſurer le produit excluſif des Moluques, qu'on appelle avec raiſon les *mines d'or* de la Compagnie, les Hollandois ont été obligés de former deux établiſſements, l'un à Timor, l'autre aux Celebes.

La premiere de ces deux iſles a environ ſoixante lieues de long ſur quinze ou dix-huit de large : elle eſt partagée entre pluſieurs petits ſouverains. Les Portugais, qui, du temps de leur décadence, s'y refugierent de divers endroits, y ſont encore en grand nombre. Ils furent chaſſés en 1613 de la ville de Koupan par les Hollandois, qui y ont une fortereſſe, avec une garniſon de cinquante hommes. La Compagnie y envoye tous les ans quelques groſſes toiles, & elle en retire de la cire, du caret, du bois de ſandal de médiocre qualité, & du cadiang, petite feve dont on ſe ſert communément dans les vaiſſeaux Hollandois, pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établiſſement : la recette balance la dépenſe. Il y a long-temps que la Compagnie auroit abandonné Timor, ſi elle n'avoit craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette poſition favo-

rable, troubleroit aiſément le commerce des Moluques. Le même eſprit de précaution l'a attirée aux Celebes.

Cette iſle, dont le diamêtre eſt d'environ cent trente lieues, eſt très-habitable, quoique ſituée au milieu de la zône torride. Les chaleurs y ſont tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Ses habitants ſont les plus braves de l'Aſie méridionale : leur premier choc eſt furieux ; mais il n'eſt pas de longue durée ; & ſi on réſiſte à leur impétuoſité, ils perdent bientôt courage. La longueur du *Cri*, leur arme favorite, eſt d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard dont la lame s'alonge en ſerpentant : on n'en porte qu'un à la guerre ; mais on en a deux dans les querelles particulieres. Celui qu'on tient à la main gauche, ſert à parer le coup, & l'autre à frapper l'ennemi. La bleſſure qu'il fait eſt très-dangereuſe ; & un duel ſe termine le plus ſouvent par la mort des deux combattants.

Une éducation auſtere rend les habitants de Celebes agiles, induſtrieux, robuſtes. Les nourrices ſont dans l'habitude de frotter pluſieurs fois le jour les membres des enfants, avec de l'huile, ou avec de l'eau tiede. Ces onctions fréquentes aident la nature à ſe développer avec liberté. On ne manque jamais de les ſévrer au bout d'un an, de peur qu'un plus long uſage du lait maternel n'énerve leur vigueur. La ſuite des ſoins qu'on leur donne répond à ces principes.

Ces peuples ne reconnoiſſoient autrefois de Dieux que le ſoleil & la lune. On ne leur offroit des ſacrifices que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvoit pas de matiere aſſez précieuſe pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces inſulaires, le ſoleil & la lune étoient éternels,

comme le ciel dont ils ſe partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le ſoleil, ſe bleſſa, & accoucha de la terre : elle étoit groſſe de pluſieurs autres mondes, qu'elle mettra ſucceſſivement au jour, mais ſans violence, pour réparer la ruine de ceux que le feu de ſon vainqueur doit conſumer.

Ces abſurdités étoient généralement reçues à Célebes ; mais elles n'avoient pas dans l'eſprit des grands & du peuple, la conſiſtance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux ſiecles que quelques Chrétiens & quelques Mahométans, y ayant apportéleurs idées, le principal Roi du pays ſe dégoûta entiérement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une aſſemblée générale : au jour indiqué, il monta ſur un endroit élevé ; & là étendant ſes mains vers le ciel, & ſe tenant debout, il adreſſa cette priere à l'Etre ſuprême !

Grand Dieu, je ne me proſterne point à tes pieds, en ce moment, parce que je n'implore point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une choſe juſte, & tu me la dois. Deux nations étrangeres, oppoſées dans leur culte, ſont venues porter la terreur dans mon ame & dans celle de mes ſujets. Elles m'aſſurent que tu me puniras à jamais, ſi je n'obéis à tes loix : j'ai donc le droit d'exiger de toi que tu me les faſſes connoître. Je ne demande point que tu me reveles les myſteres impénétrables qui enveloppent ton être, & qui me ſont inutiles. Je ſuis venu pour t'interroger avec mon peuple, ſur les devoirs que tu veux nous impoſer. Parle, ô mon Dieu ! puiſque tu es l'Auteur de la nature, tu connois le fond de nos cœurs, & tu ſais qu'il leur eſt impoſſible de con-

cevoir un projet de déſobéiſſance : mais ſi tu dédaignes de te faire entendre à des mortels, ſi tu trouves indigne de ton eſſence d'employer le langage de l'homme pour dicter des devoirs à l'homme, je prends à témoin ma nation entiere, le ſoleil qui m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux qui environnent mon empire, & toi-même, que je cherche dans la ſincérité de mon cœur, à connoître ta volonté & je te préviens aujourd'hui que je reconnoîtrai pour les dépoſitaires de tes oracles, les premiers miniſtres de l'une ou de l'autre religion que tu feras arriver dans nos ports. Les vents & les eaux ſont les miniſtres de ta puiſſance ; qu'ils ſoient le ſignal de ta volonté. Si, en ſuivant le plan que je me propoſe, je venois à embraſſer l'erreur, ma conſcience ſeroit tranquille, & c'eſt toi qui ſeroit le méchant.

Le peuple ſe ſépara en attendant les ordres du Ciel ; & réſolu de ſe livrer aux premiers miſſionnaires qui arriveroient aux Célebes. Les Apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs, & le ſouverain ſe fit circoncire avec ſon peuple. Le reſte de l'iſle ne tarda pas à ſuivre cet exemple.

Ce contre-temps n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célebes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chaſſés des Moluques. La raiſon qui les y retenoit, & qui y attiroit les Anglois, étoit la facilité de ſe procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croiſſoient.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce excluſif du girofle & de la muſcade, entreprirent en 1660 d'arrêter, comme ils s'exprimoient, cette contrebande. Ils employerent, pour y réuſſir, des

moyens que la morale la plus relâchée a en horreur, mais qu'une avidité ſans bornes à rendus extrêmement communs en Aſie. En ſuivant ſans interruption des principes atroces, ils parvinrent à chaſſer les Portugais, à écarter les Anglois, à s'emparer du port & de la fortereſſe de Macaſſar : à cette époque, ils ſe trouverent maîtres abſolus dans l'iſle, ſans l'avoir conquiſe. Les Princes qui la partagent furent réunis dans une eſpece de confédération : ils s'aſſemblent de temps en temps pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui eſt décidé eſt une loi pour chaque état. Lorſqu'il ſurvient quelque conteſtation, elle eſt terminée par le gouverneur de la colonie Hollandoiſe, qui préſide à cette diete. Il éclaire de près ces différents deſpotes, qu'il tient dans une égalité entiere, pour qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de la compagnie. On les a tous déſarmés, ſous prétexte de les empêcher de ſe nuire les uns aux autres ; mais en effet, pour les mettre dans l'impuiſſance de rompre leurs fers.

Les Chinois, ſeuls étrangers qui ſoient reçus à Célebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines, & des ſoies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme lacque, des toiles fines & groſſieres. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des eſclaves & des tripans. Les douanes rapportent quarante mille florins à la compagnie. La dixme du riz & les bénéfices de ſon commerce, ſont beaucoup plus conſidérables. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coûte ſoixante-quinze mille florins au-deſſus. On ſent bien qu'il faudroit l'abandonner, ſi elle n'étoit regardée, avec raiſon, comme la clef des iſles à épiceries.

L'établiſſement formé à Borneo a un but moins important. C'eſt une des plus grandes, & peut-être la plus grande iſle que l'on connoiſſe. Ses anciens habitants en occupent l'intérieur : les côtes ſont peuplées de Macaſſarois, de Javans, de Malais, qui ont ajouté aux vices qui leur ſont naturels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs. Les Portugais, qui, en 1526, cherchoient à s'y établir, crurent adoucir un Roi Maure, en lui offrant quelques pieces de tapiſſeries à perſonnages ; on prit les figures pour des hommes enchantés, dont on craignit les complots ; & les préſents furent renvoyés avec horreur, ainſi que ceux qui les offroient. Ils furent plus heureux dans la ſuite, ſi c'eſt un bonheur d'être reçu dans un pays pour y être maſſacré. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après, eut la même deſtinée. Les Hollandois, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent en 1748 avec une eſcadre. Quoique très-foible, elle en impoſa tellement au Prince qui poſſede ſeul le poivre, qu'il ſe détermina à leur en accorder le commerce excluſif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cents mille livres aux Chinois, qui, de tout temps, fréquentoient ſes ports. Depuis ce traité, la compagnie envoye à Banjermaſſin du riz, de l'opium, du ſel, de groſſes toiles. Elle en tire quelques diamants, & environ ſix cents mille peſant de poivre à quinze florins dix ſols le cent. Le gain qu'elle fait ſur ce qu'elle y porte, peut à peine balancer les dépenſes de l'établiſſement, quoiqu'elles ne montent qu'à ſeize mille florins. Sumatra lui procure des avantages plus conſidérables.

Quoique cette iſle, avant l'arrivée des Européens aux Indes, fut partagée entre pluſieurs ſou-

verainetés, tout le commerce ſe réuniſſoit à Achem. Le port de ce royaume étoit fréquenté par tous les peuples de l'Aſie; & le fut dans la ſuite par les Portugais, & par les nations qui s'éleverent ſur leurs ruines. On y échangeoit toutes les productions de l'orient, contre de l'or, du poivre, quelques autres marchandiſes qui abondoient dans ce climat plus riche que ſain. Les troubles qui bouleverſerent ce fameux entrepôt, y firent tomber toute induſtrie, & en écarterent les navigateurs.

Au temps de cette décadence, les Hollandois imaginerent de former des établiſſements dans d'autres parties de l'iſle, qui jouiſſoient de plus de tranquillité. Ceux qu'il leur fut permis d'avoir dans l'empire d'Indripoura ſont réduits à peu de choſes, depuis que les Anglois ſe ſont fixés ſur la même côte. Le comptoir de Jambi eſt encore moins utile, parce que les Rois voiſins de ce Prince l'ont dépouillé de ſes poſſeſſions. La compagnie ſe dédommage de ces malheurs à Palimban, où, pour trente mille florins, elle entretient un fort, une garniſon de quatre-vingt hommes, & deux ou trois chaloupes qui croiſent continuellement. On lui livre tous les ans deux millions peſant de poivre, à dix florins & demi le cent, & un million & demi de calin, à vingt-huit florins trois quarts le cent. Ce prix, tout borné qu'il doit paroître, eſt avantageux au Roi qui en donne à ſes ſujets un encore moindre. Quoi qu'il prenne à Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ſes états, on eſt obligé de ſolder avec lui en piaſtres. De cet argent, de l'or qu'on ramaſſe dans ſes rivieres, il a formé un tréſor qu'on ſait être immenſe. Un ſeul vaiſſeau Européen pourroit s'emparer de tant de richeſſe; & s'il avoit quel-

ques

ques troupes de débarquement, ſe maintenir dans un poſte qu'il auroit pris ſans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entrepriſe ſi utile & ſi facile n'ait pas tenté la cupidité de quelque avanturier.

Une injuſtice, une cruauté de plus ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les ſentiments de la nature, pour s'approprier l'univers. Il n'y a pas une ſeule nation en Europe qui n'ait les plus légitimes raiſons, pour s'emparer des richeſſes de l'Inde. Au défaut de la religion qu'il n'eſt plus honnête d'invoquer, depuis que ſes miniſtres en ont trahi eux-même le myſtere par une cupidité & une ambition ſans bornes, combien ne reſte-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir ? Un peuple monarchiſte veut étendre au-delà des mers la gloire & l'empire de ſon maître : ce peuple eſt trop heureux dans le climat où le ciel l'a fait naître, pour ne pas aller expoſer ſa vie au bout d'un autre monde, & tâcher d'augmenter le nombre des fortunés ſujets qui vivent ſous les loix du meilleur des Princes. Un peuple libre & maître de lui-même eſt né ſur l'océan, pour y régner : il ne peut s'aſſurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant de la terre ; elle eſt au premier occupant ; c'eſt-à-dire, à celui qui peut en chaſſer les plus anciens habitants : il faut les ſubjuguer par la force ou par la ruſe, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majeſté du peuple l'exigent ainſi. Des républicains ont heureuſement ſecoué le joug d'une tyrannie étrangere, il faut qu'ils l'impoſent à leur tour. S'ils ont briſé des fers, c'eſt pour en forger. Ils haïſſent la monarchie ; mais ils ont beſoin d'eſclaves. Ils

n'ont point de terres chez eux ; comment n'en prendroient-ils pas chez les autres ?

Le commerce que la compagnie fait à Siam a toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de foutenir le privilege excluſif qui lui avoit été accordé. Le Roi, malgré les préſents qu'il exige, livre des marchandiſes aux navigateurs de toutes les nations, & en reçoit d'eux à des conditions qui lui ſont avantageuſes. Seulement on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan, au-lieu que les Hollandois remontent ce fleuve juſqu'à la capitale de l'empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoyent plus qu'un vaiſſeau chargé de chevaux de Java, de ſucre, d'épiceries & de toiles. Ils en tirent du calin, à trente-cinq florins le cent, de la gomme lacque, à vingt-ſix florins, quelques dents d'éléphant, à un florin treize ſols la livre, un peu d'or, à quatre-vingt ſept florins trois quarts le marc. On peut aſſurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaiſon par le bois de ſapan, qu'ils obtiennent à deux florins & demi le cent, & qui leur eſt néceſſaire pour l'arrimage de leurs vaiſſeaux. Sans ce beſoin, ils auroient renoncé depuis long-temps à un commerce dont les fraix excedent les bénéfices, parce que le Roi, ſeul négociant de ſon royaume, met les marchandiſes qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

Ces républicains, qui connoiſſoient l'importance de cette place, firent les plus grands efforts pour s'en emparer : ils furent deux fois inutiles. Enfin, s'il falloit s'en rapporter à un écrivain ſatyrique, on eut recours à un moyen que les peuples

vertueux n'employent jamais, & qui réuſſit ſouvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur Portugais qu'on ſavoit avare. Le marché fut conclu; & il introduiſit l'ennemi dans la ville, en 1641; les aſſiégeants coururent à lui, & le maſſacrerent, pour être diſpenſés de payer les quatre-vingt mille écus qui lui avoient été promis. Dans la vérité, les Portugais ne ſe rendirent qu'après la défenſe la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'eſt pas de ſa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendroit : *lorſque vos péchés ſeront plus grands que les nôtres*, répondit gravement le Portugais.

Les conquérants trouverent une fortereſſe bâtie, comme tous les ouvrages des Portugais, avec une ſolidité qu'aucune nation n'a depuis imitée, & un climat fort ſain, quoique chaud & humide; mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que les exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La Compagnie ne l'y a pas rappellé, ſoit qu'elle y ait trouvé des difficultés inſurmontables, ſoit qu'elle ait manqué de modération, ſoit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations ſe réduiſent à la vente d'un peu d'opium, de quelques toiles bleues & à l'achat des dents d'éléphant, du calin, qui lui coûte trente-cinq florins le cent, d'un peu d'or, qu'elle paye quatre vingt-dix-florins le marc. Ces affaires ſeroient plus vives, plus conſidérables, ſi les Princes étoient fideles au traité excluſif qu'ils ont fait avec elle. Malheureuſement pour ſes intérêts, ils ont formé des liaiſons avec des Anglois qui fourniſſoient à meilleur marché à leurs beſoins, & qui achetent plus cher leurs marchandiſes. Elle ſe dédommage un peu

ſur ſes fermes & ſur ſes douanes, qui lui donnent cent mille florins par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne ſuffiſent pas pour l'entretien de la garniſon & des employés : il en coûte vingt mille florins à la Compagnie.

Ce ſacrifice put paroître long-temps léger. Avant que les Européens euſſent doublé le cap de Bonne-Eſpérance, les Maures, ſeuls navigateurs dans l'Inde, ſe rendoient de Surate & de Bengale à Malaca, où ils trouvoient les bâtiments des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorſque les Portugais ſe furent emparés de cette place, ils allerent eux-mêmes chercher le poivre à Bantam, & les épiceries à Ternate. Pour abréger leur retour, ils imaginerent de les faire par les iſles de la Sonde, & y réuſſirent. Les Hollandois, devenus poſſeſſeurs de Malaca & de Batavia, ſe trouverent maîtres des deux ſeuls détroits connus. Ils y croiſoient dans des temps de trouble, & interceptoient les vaiſſeaux de leurs ennemis. Cette poſition a ceſſé d'être reſpectable, depuis que les François, à la fin de la guerre de 1744, ont découvert le détroit de Baly, & les Anglois celui de Lamboc, dans la derniere guerre. Batavia continuera toujours d'être l'entrepôt d'un commerce immenſe ; mais Malaca perd l'unique avantage qui lui donnoit de la conſidération.

Sans avoir prévu cet événement, la Compagnie, en même-temps qu'elle s'agrandiſſoit & s'affermiſſoit dans l'orient de l'Aſie, ſongeoit à s'aſſurer de cette partie de l'Inde où les Portugais la traverſoient encore, & à leur enlever l'iſle de Ceylan. On peut remarquer que cette nation ſi éclairée ſur le commerce, a d'abord penſé à ſe rendre maîtreſſe des productions de premiere &

de ſeconde néceſſité, avant de ſonger aux marchandiſes de luxe. C'eſt ſur la poſſeſſion des épiceries qu'elle a fondé ſa grandeur en Aſie, comme elle l'a fondée en Europe ſur la pêche du hareng. Les Moluques lui fourniſſoient la muſcade & le girofle : Ceylan devoit lui donner la cannelle.

Spilberg, le premier de ſes amiraux qui oſa montrer ſon pavillon ſur les côtes de cette iſle délicieuſe, trouva les Portugais occupés à bouleverſer le gouvernement & la religion du pays, à détruire les uns par les autres, les ſouverains qui la partageoient, à s'élever ſur les débris des trônes qu'ils renverſoient ſucceſſivement. Il offrit les ſecours de ſa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec tranſports. *Vous pouvez aſſurer vos maîtres*, lui dit le Monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfants, nous ſerons les premiers à porter les matériaux néceſſaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans ; & ils ſe joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entiérement chaſſés en 1658, après une guerre longue, ſanglante, opiniâtre. Leurs établiſſements tomberent tous entre les mains de la Compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un eſpace aſſez borné ſur la côte orientale, où on ne trouve point de port, & dont le ſouverain du pays tiroit ſon ſel, ils formerent autour de l'iſle un cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux juſqu'à douze lieues dans les terres.

Les forts de Jafanapatan, des iſles de Manar & de Calpantin, ont pour but d'empêcher toute liaiſon avec les peuples du continent voiſin. Negumbo, deſtiné à contenir le diſtrict qui produit la meilleure cannelle, a un port ſuffiſant pour

les chaloupes, mais qui n'eſt pas fréquenté, parce qu'il y a une riviere navigable qui conduit à Kolombo. Cette place, que les Portugais avoient fortifiée avec un ſoin extrême comme le centre des richeſſes, eſt devenue le chef-lieu de la colonie. Il eſt vraiſemblable que, ſans les dépenſes qui y avoient été faites, les vices de ſa rade auroient déterminé les Hollandois à établir leur gouvernement & leurs forces à Pointe de Gale. On y trouve un port, dont, à la vérité, l'entrée eſt difficile, & le baſſin fort reſſerré; mais qui réunit d'ailleurs toutes les perfections qu'on peut deſirer. C'eſt-là que la Compagnie fait ſes changements pour l'Europe.

Maturé lui ſert à recueillir les cafés & les poivres, dont elle a introduit la culture. Ses fortifications ſe réduiſent à une redoute ſituée ſur une riviere qui ne peut recevoir que des bateaux. Le plus beau, le meilleur port des Indes, c'eſt Trinquemale: il eſt compoſé de pluſieurs bayes, où les plus nombreuſes flottes trouvent un aſyle ſûr. On n'y fait point de commerce; le pays n'offre aucune marchandiſe; il fournit même peu de vivres: il eſt gardé par ſa ſtérilité. D'autres établiſſements moins conſidérables, répandus ſur la côte, ſervent à faciliter les communications, & à écarter les étrangers.

Ces ſages précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'iſle. Celles qui entrent dans le commerce ſont les amétiſtes, les ſaphirs, les topazes, & des rubis très-petits & très-imparfaits; ce ſont des Maures venus de la côte de Coromandel, qui, en payant un modique droit, les achetent, les taillent, & les font vendre à bas prix, dans les différentes contrées de l'Inde.

Le poivre, que la Compagnie achete quatre ſols la livre ; le café, qu'elle ne paye que deux, & le cardomome, qui n'a point de prix fixe : les naturels du pays ſont trop indolents, pour que ces cultures, qui ſont toutes d'une qualité très-inférieure, puiſſent jamais devenir fort conſidérables.

Une centaine de balles de mouchoirs de Pagnes & de Gimgamps, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jafanapatan, où ils ſont établis depuis très-long-temps.

Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphants ; on les porte à la côte de Coromandel ; & cet animal doux & pacifique, mais trop utile à l'homme, pour reſter libre dans une iſle, va ſur le continent augmenter & ſouffrir les périls de la guerre.

De l'areque, que la Compagnie achete à raiſon de cinq florins l'ammonan, & qu'elle vend dix-huit ou vingt ſur les lieux mêmes aux vaiſſeaux de Bengale, de Coromandel & des Maldives, qui le payent avec du riz, des groſſes toiles, & des cauris. L'areque, qui croît ſur une eſpece de palmier, eſt une fruit qui n'eſt pas rare dans la plupart des contrées de l'Aſie, & qui eſt très-commun à Ceylan : il eſt ovaire, & reſſembleroit aſſez à la datte, s'il n'étoit pas plus ſerré par les deux bouts. Son écorce eſt épaiſſe, liſſe & membraneuſe. Le noyau qu'elle environne eſt blanchâtre, en forme de poire, & de la groſſeur d'une muſcade. Lorſqu'on le mange ſeul, comme le font quelques Indiens, il appauvrit le ſang, il donne la jauniſſe : cet inconvénient n'eſt pas à craindre, lorſqu'il eſt mêlé avec le bétel.

Le bétel eſt une plante qui rampe & qui grimpe comme le lierre. Ses feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du citronnier, quoique plus longues & plus

étroites à l'extrêmité. On la cultive comme la vigne, & on lui donne pour la ſoutenir, un petit arbre, appellé agati, ſur lequel elle ſe plaît ſinguliérement. Le bétel croît par-tout & dans toute l'Inde ; mais il ne proſpere véritablement que dans des lieux humides.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent & crachent des feuilles de bétel, dont l'amertume eſt corrigée par l'areque qu'elles enveloppent toujours. On y joint conſtamment du chunam, eſpece de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent ſouvent des parfums qui flattent leur vanité ou leur ſenſualité.

On ne peut pas ſe ſéparer avec bienſéance, pour quelque temps, ſans ſe donner mutuellement du bétel dans une bourſe : c'eſt un préſent de l'amitié qui ſoulage l'abſence. Perſonne n'oſeroit parler à ſon ſupérieur, ſans avoir la bouche parfumée de bétel ; il ſeroit même groſſier de négliger cette précaution avec ſon égal. Si quelqu'un ſe préſente par haſard ſans avoir mâché du bétel, il a grand ſoin de mettre ſa main devant ſa bouche, pour intercepter toute odeur déſagréable. Les femmes galantes font le plus grand uſage du bétel comme d'un puiſſant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas ; on mâche du bétel durant les viſites ; on s'offre du bétel en s'abordant, en ſe quittant toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'eſtomac en eſt plus ſain & plus fort. C'eſt du moins un préjugé généralement établi aux Indes.

La pêche des perles eſt encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer avec vraiſemblance que cette iſle, qui n'eſt qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des temps plus

ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'eſpace qui la ſépare actuellement de la terre, eſt rempli de bas fonds qui empêchent les vaiſſeaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles ſeulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y paſſer. Les Hollandois, qui s'en attribuent la ſouveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'eſt dans ce détroit que ſe fait la pêche des perles, qui eut autrefois un ſi grand éclat. Cette ſource de richeſſes a été ſi fort épuiſée, qu'il n'eſt pas poſſible d'y revenir ſouvent. On viſite, à la vérité, tous les ans le banc, pour ſavoir à quel point il eſt fourni d'huitres; mais communément il ne s'y en trouve aſſez que tous les cinq ou ſix ans. Alors la pêche eſt affermée; & tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la Compagnie pour cent mille florins. Il ſe trouve ſur les mêmes côtes une coquille appellée Sjancos, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en eſt libre; mais le commerce en eſt excluſif.

Après tout, le grand objet de la Compagnie, c'eſt la cannelle. La racine de l'arbre qui la donne eſt groſſe, partagée en pluſieurs branches, couverte d'une écorce d'un roux grisâtre en-dehors, rougeâtre en-dedans. Le bois de cette racine eſt dur, blanc & ſans odeur.

Le tronc qui s'éleve juſqu'à huit & dix toiſes, eſt couvert, ainſi que ſes nombreuſes branches, d'une écorce d'abord verte & enſuite rouge.

La feuille ne reſſembleroit pas mal à celles du laurier, ſi elle étoit moins longue & moins pointue. Lorſqu'elle eſt tendre, elle a la couleur de feu: en vieilliſſant & en ſechant, elle prend un verd foncé au-deſſus, & un verd plus clair au-deſſous.

Les fleurs ſont petites, blanches, diſpoſées en gros bouquets à l'extrêmité des rameaux, d'une odeur agréable, & qui approche de celle du muguet.

Le fruit a la forme du gland ; mais il eſt plus petit. Il mûrit, pour l'ordinaire, au mois de ſeptembre. En le faiſant bouillir dans l'eau, il rend une huile qui ſurnage & qui ſe brûle. Si on la laiſſe congeler, elle acquiert de la blancheur, de la conſiſtance, & l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'uſage eſt réſervé au Roi.

Il n'y a de précieux dans l'arbre qui produit la cannelle, que la ſeconde écorce. Pour l'enlever & la ſéparer de l'écorce extérieure, griſe & raboteuſe, on ne connoît pas de ſaiſon auſſi favorable que le printemps, lorſque la ſeve eſt la plus abondante. On la coupe en lames, on l'expoſe au ſoleil ; & en ſe ſechant, elle ſe roule comme nous la voyons.

Les vieux canneliers ne donnent qu'une cannelle groſſiere, dont on ne fait point de cas. Pour qu'elle ſoit bonne, il faut que l'arbre n'ait que trois ou quatre ans. Le tronc qu'on a dépouillé ne prend plus de nourriture, mais la racine ne meurt point, & pouſſe toujours des rejettons. D'ailleurs, le fruit des cannelliers contient une ſemence qui ſert à les reproduire.

La Compagnie a des poſſeſſions, où cet arbre ne croît point : on n'en trouve que dans le territoire de Negumbo, de Kolombo & de Pointe de Gale. Les forêts du Prince rempliſſent le vuide qui ſe trouve quelquefois dans les magaſins. Les montagnes, occupées par les Bédas, en ſont remplies ; mais ni les Européens, ni les Chingulais n'y ſont admis ; & pour partager leurs richeſſes, il faudroit leur déclarer la guerre.

Comme les Chingulais, ainſi que les Indiens du continent, ſont diſtribués par caſtes, qu'ils ne s'allient jamais les uns avec les autres, & qu'ils exercent toujours la même profeſſion, l'art de dépouiller les canneliers eſt une occupation particuliere, & la plus vile de toutes les occupations ; elle eſt réſervée à la caſte des Chalias. Tout autre inſulaire ſe croiroit déshonoré, s'il ſe livroit à ce métier.

La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant ſur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant & cependant agréable. Celle dont les bâtons ſont longs, & les morceaux petits, eſt préférée par les connoiſſeurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondants ſecours à la médecine.

Les Hollandois achetent la plus grande partie de la cannelle des Indiens qui leur ſont ſoumis : ils ſont engagés à en recevoir une quantité limitée du Roi de Candi, à un prix plus conſidérable. L'une compenſée par l'autre, elle ne leur revient pas à ſix ſols la livre ; & ils en exportent ſept mille balles, chacune de quatre-vingt & quelques livres peſant. Il ne ſeroit pas impoſſible aux vaiſſeaux qui fréquentent les ports de Ceylan, de ſe procurer l'arbre qui produit la cannelle ; mais cette arbre a dégénéré au Malabar, à Batavia, à l'iſle de France, par-tout où il a été tranſplanté.

La Compagnie croyoit avoir beſoin autrefois de quatre mille ſoldats blancs ou noirs, pour s'aſſurer les avantages qu'elle tire de Ceylan. Ce nombre a diminué de plus de moitié. Ses dépenſes annuelles montent cependant à onze cents mille florins ; & ſes revenus, ſes petites branches de commerce, ne rendent pas plus d'un million. Ce qui manque eſt pris ſur les bénéfices immen-

ſes que donne la cannelle. Elle doit fournir encore aux frais qu'occaſionnent les guerres qu'on a de temps en temps contre le Roi de Candi, aujourd'hui ſeul ſouverain de l'iſle.

Les Hollandois ne ſe diſſimulent pas que ces diviſions leur ſont funeſtes. Dès qu'elles commencent, les peuples qui habitent les côtes ſe retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Malgré le deſpotiſme qui les attend, ils trouvent encore plus inſupportable le joug Européen, qui les condamne à travailler, pour une livre de riz par jour, pour des étrangers, à les porter dans des palanquins dans tous leurs voyages, à leur dreſſer des huttes dans tous les lieux où ils veulent ſe repoſer pendant le jour, ou paſſer la nuit. Les Chalias n'attendent pas même ſouvent les hoſtilités pour s'éloigner : il prennent quelquefois cette réſolution extrême, à la moindre méſintelligence qu'on remarque entre le Roi & la Compagnie. La perte d'une récolte eſt alors ſuivie des dépenſes qu'il faut faire, des fatigues qu'il faut eſſuyer, pour pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivieres, des bois, des ravins & des montagnes. Ces malheurs deviendroient plus conſidérables, ſi les naturels de l'Iſle étoient ſecourus par quelque puiſſance Européenne, comme on eſt aſſuré qu'ils l'auroient été dans les derniers temps par les Anglois, ſi des affaires plus importantes n'euſſent attiré toutes leurs forces dans le Bengale.

Des conſidérations ſi puiſſantes avoient déterminé les Hollandois à avoir toutes ſortes de complaiſances pour le Roi de Candi. Ils lui envoyoient tous les ans un Ambaſſadeur, chargé de riches préſents. Ils tranſportoient ſur leurs vaiſſeaux ſes prêtres à Siam, pour y étudier la religion qui eſt

la même que la ſienne. Quoiqu'ils euſſent conquis ſur les Portugais les fortereſſes, les terres qu'ils occupoient, ils ſe contentoient d'être appellés par ce Prince : *les gardiens de ſes rivages*. Ils lui faiſoient encore d'autres ſacrifices.

Cependant, des ménagements ſi marqués n'ont pas toujours été ſuffiſants pour maintenir la paix : elle a été troublée à pluſieurs repriſes. La guerre, qui a fini le 14 Février 1766, a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance & des intérêts oppoſés ont excités. Comme la Compagnie donnoit la loi à un monarque chaſſé de ſa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît ſa ſouveraineté ſur toutes les contrées dont elle étoit en poſſeſſion avant les troubles. La partie des côtes qui étoit reſtée aux naturels du pays, lui eſt abandonnée. Il lui ſera permis de peler la cannelle dans toutes les plaines; & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, ſur le pied de cinq pagodes, pour dix-huit livres. Ses commis ſont autoriſés à étendre le commerce par-tout où ils verront jour à le faire avantageuſement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaiſon avec aucune puiſſance étrangere, à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être gliſſés dans l'iſle. Pour prix de tant de ſacrifices, le Roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produiſoient; & ſes ſujets pourront y aller prendre, ſans rien payer, le ſel néceſſaire à leur conſommation. Si nous ne nous trompons, la Compagnie pourroit tirer un grand avantage d'une poſition ſi heureuſe.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reſte de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au ſouverain. Ce ſyſtême deſtructeur a eu

dans cette iſle, les ſuites funeſtes qui en ſont inſéparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entiere. Ils ſont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles : ils vivent de fruits; & les plus aiſés n'ont pour vêtement qu'une piece de groſſe toile qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois faſſent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations qui ont établi des colonies en Aſie, de n'avoir jamais tenté : qu'ils diſtribuent des terreins en propre aux familles, elles oublieront, déteſteront peut-être leur ancien ſouverain; elles s'attacheront au gouvernement qui s'occupera de leur bonheur; elles travailleront, elles conſommeront. Pour les encourager, il ſera utile, peut-être néceſſaire, d'inviter des Européens à accepter dans un des plus riche ſols que l'on connoiſſe, des poſſeſſions qu'ils feront cultiver par des eſclaves de Malabar, de Timor, de Baly, de Macaſſar, tous forts, robuſtes & accoutumés aux travaux des terres. Alors l'iſle de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a deſtinée. Elle ſera à l'abri des révolutions, & en état de ſoutenir les établiſſements de Malabar & de Coromandel, qu'elle eſt chargée de protéger.

Les Portugais, dans le temps de leur proſpérité, avoient formé à la côte de Coromandel quelques établiſſements médiocres. Celui de Négapatan leur fut enlevé en 1658 par les Hollandois. Il s'accrut ſucceſſivement de dix ou douze villages, qui ſe remplirent de tiſſerands. On trouva convenable en 1690, d'aſſurer leur tranquillité par la conſtruction d'un fort; & en 1742, la ville fut entourée de murailles. Elles ſont le centre où ſe réuniſſent les toiles blanches, bleues, peintes, imprimées, fines & groſſieres, que la Compagnie

tire pour ſa conſommation d'Europe ou des Indes de Bimiliptanan, de Paliacate, de Sadraſpatan, de ſes comptoirs de la côte de la Pêcherie. Ces marchandiſes, qui forment communément de quatre à cinq mille balles, ſont portées à Négapatan ſur deux chaloupes fixées dans ces mers pour cet uſage.

Les Hollandois vendent à la côte de Coromandel du fer, du plomb, du cuivre, du calin, de la toutenague, du poivre, des épiceries. Ils gagnent ſur ces objets réunis cinq cents mille florins, auxquels on peut en ajouter quarante mille que produiſent leurs douanes. Les dépenſes de leurs divers établiſſements montent à quatre cents mille florins, & on peut avancer, ſans crainte d'être accuſé d'exagération, que le fret des vaiſſeaux abſorbe le reſte des bénéfices. Le produit net du commerce de Coromandel n'eſt donc pour la Compagnie que le profit qu'elle peut faire ſur les toiles qu'elle en exporte. Son commerce dans le Malabar lui eſt encore moins avantageux. Il a commencé à peu près dans le même-temps, & s'eſt établi aux dépens de la même nation.

Le motif de cette nouvelle entrepriſe ne paroît pas difficile à deviner. Depuis que les Portugais avoient perdu Ceylan, ils vendoient en Europe la cannelle ſauvage de Malabar, à peu près ſur le même pied qu'on avoit toujours vendu la véritable. Quoique cette coucurrence ne put pas durer, elle donna de l'inquiétude aux Hollandois, qui ordonnerent en 1662 à leur général Van-gœns d'attaquer Cochin.

Il avoit à peine inveſti la place, qu'il apprit la reconciliation du Portugal & de ſa patrie. Cette nouvelle fut tenue ſecrete. On précipita

les travaux, & les aſſiégés fatigués par des aſſauts continuels, ſe ſoumirent le huitieme jour. Le lendemain, une frégate partie de Goa apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne juſtifia pas autrement ſa mauvaiſe foi, qu'en diſant que ceux qui ſe plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu quelques années auparavant la même conduite dans le Bréſil.

A cette époque, les Hollandois ſe crurent ſolidement établis dans le Malabar. Cochin leur parut propre à protéger Cananor, Cranganor & Coulan, dont ils venoient de faire la conquête, & le comptoir de Porca, qu'ils méditoient dès-lors, & qu'ils ont en effet formé depuis. L'événement n'a pas répondu aux eſpérances qu'on avoit conçues. La Compagnie n'a pas réuſſi, comme elle l'eſpéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes : elle n'y trouve que les mêmes marchandiſes qu'elle a dans ſes autres établiſſements, & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés où elle exerce un privilege excluſif.

Ses ventes ſe réduiſent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de ſucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaiſſeau qui a porté cette médiocre cargaiſon s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire pour les beſoins du port. La Compagnie gagne au plus ſur ces objets, cent quatre-vingt mille florins, qui, avec ſoixante mille que lui produiſent ſes douanes, forment une maſſe de deux cents cinquante mille. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ſes établiſſements lui coûte deux cents trente-deux mille florins, de ſorte qu'il ne lui en reſte que dix-huit mille pour les frais de ſon armement ; ce qui eſt évidemment inſuffiſant.

La

La Compagnie tire du Malabar, il eſt vrai, deux millions peſant de poivre, qui eſt porté ſur des chaloupes à Ceylan, où il eſt verſé dans les vaiſſeaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il eſt encore vrai que par ſes capitulations, elle ne paye que quatre-vingt roupies le candil de cinq cents livres, que les autres Compagnies achetent quatre-vingt-dix ou cent, qui coûte même cent vingt aux négociants particuliers; mais le bénéfice qu'elle peut faire ſur cet article, eſt plus qu'abſorbé par les guerres ſanglantes dont il eſt l'occaſion.

Ces obſervations avoient ſans doute échappé à Goloneff, directeur général de Batavia, lorſqu'il oſa avancer que l'établiſſement de Malabar qu'il avoit long-temps régi, étoit un des plus importants de la Compagnie. « Je ſuis ſi éloigné de » penſer comme vous, lui dit le général de Moſſel, » que je ſouhaiterois que la mer l'eût englouti » il y a près d'un ſiecle.

Avec plus de lumiere, on parviendroit peut-être à la rendre utile. Il ne faudroit pour y réuſſir qu'acheter le poivre à un prix qui forçât les autres nations de renoncer à ce commerce. Le bénéfice que la Compagnie feroit ſur la quantité prodigieuſe que lui fourniſſent preſque pour rien ſes colonies de l'eſt, la dédommageroit amplement de ce ſacrifice. Par cette combinaiſon, elle ſe trouveroit ſeule ou preſque ſeule en poſſeſſion d'une épicerie, dont l'uſage eſt devenu général ſur la plus grande partie de notre globe.

Quoi qu'il en ſoit de ces ſpéculations, les Hollandois s'apperçurent, au milieu de leurs ſuccès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche, où ceux de leurs vaiſſeaux qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, puſſent trouver des rafraîchiſſements. On étoit embarraſſé du choix, lorſque

le chirurgien Van-Riebeek propoſa en 1650 le cap de Bonne-Eſpérance, qui avoit été mépriſé mal-à-propos par les Portugais. Un ſéjour de quelques ſemaines avoit mis cet homme judicieux en état de voir qu'une colonie ſeroit bien placée à cette extrêmité méridionale de l'Afrique, pour ſervir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Aſie. On lui confia le ſoin de former cet établiſſement. Ses vues furent dirigées ſur un bon plan. Il fit régler qu'il ſeroit donné ſoixante acres de terre à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des beſtiaux & des uſtenſiles à ceux qui en auroient beſoin: de jeunes femmes, tirées des maiſons de charité, leur ſeroient aſſociées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient pas ſe faire au climat, de revenir en Europe, & de diſpoſer de leurs poſſeſſions comme ils le voudroient. Ces arrangements pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on ſe propoſoit de mettre en valeur, étoit habitée par les Hottentots, peuples paſteurs, qui ne connoiſſoient de bien que leurs troupeaux & leur liberté; peuples ſimples, à qui la nature avoit donné des mœurs aſſez douces, la ſuperſtition inſpiré des coutumes atroces, & l'ignorance laiſſé des uſages barbares dont on ne connoiſſoit pas l'origine. Ils étoient comme tous les peuples paſteurs, remplis de bienveillance, & tenoient quelque choſe de la mal-propreté & de la ſtupidité des animaux qu'ils conduiſoient. La guerre contre les lions & les tigres étoit preſque la ſeule qu'ils connuſſent. Ils avoient inſtitué un ordre, dont on honoroit ceux qui avoient vaincu quelqu'un de ces animaux deſtructeurs de leurs bergeries; & ils révéroient leur mémoire.

L'apothéoſe d'Hercule avoit eu la même origine.

Riebeek ſe conformant aux idées malheureuſement reçues, commença par s'emparer du territoire qui étoit à ſa bienſéance, & il ſongea enſuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *avez-vous ſemé nos terres ? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux ? De quel œil verriez-vous ainſi uſurper vos champs ? Vous ne vous fortifiez que pour réduire par degrés les Hottentots à l'eſclavage.* Ces repréſentations furent ſuivies de quelques hoſtilités, qui ramenerent le fondateur à des principes qui étoient dans ſon ame. Il acheta le pays qu'il vouloit occuper quarante-cinq mille florins, qu'on paya en marchandiſes. Tout fut pacifié, & il n'y a eu nul trouble depuis.

Il eſt prouvé que la Compagnie a dépenſé depuis vingt-trois millions de florins pour élever la colonie à l'état où elle eſt aujourd'hui. Quelques détails feront juger de l'emploi de ces profuſions.

On compte au cap environ douze mille Européens, Hollandois, Allemands, ou réfugiés François. Une partie de cette population eſt concentrée dans la capitale & dans deux bourgs aſſez conſidérable : le reſte eſt diſperſé dans les campagnes, & s'étend juſqu'à cent cinquante lieues du chef-lieu de la colonie. Le ſol ſablonneux des Hottentots n'eſt bon que par intervalles ; & les colons ne veulent ſe fixer que dans les lieux où ils trouvent réunis l'eau, le bois, un terrein fertile : trois avantages qui ſe trouvent rarement enſemble.

La Compagnie tiroit autrefois de Madagaſcar des eſclaves, qui ſoulageoient les blancs dans

leurs travaux. Elle a interrompu cette navigation depuis que la concurrence des François a rendu mauvais ce commerce. Les colons ſont réduits aujourd'hui à quelques Malais amenés de l'Inde qui ſe font difficilement au climat, & qui ne ſont gueres propres aux ouvrages qu'on en exige.

Si les Hottentots pouvoient ſe fixer, ce ſeroit un grand avantage. Leur caractere ne permet pas de l'eſpérer. On n'eſt encore parvenu qu'à déterminer les plus miſérables d'entr'eux à un, deux, trois ans de ſervice. Ils ſont dociles; ils ſe prêtent au travail qu'on exige d'eux; mais, à l'expiation de leur engagement, ils prennent le bétail qu'on eſt convenu de leur donner pour ſalaire; ils vont rejoindre leur horde, & on ne les revoit que lorſqu'ils ont des bœufs ou des moutons à troquer contre des coûteaux, du tabac & de l'eau-de-vie. La vie indépendante & oiſive qu'ils menent dans leurs déſerts a pour eux des charmes inexprimables: rien ne peut les en détacher. Un d'eux fut pris au berceau: on l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance. Ses progrès répondirent aux ſoins de ſon éducation. Il fut envoyé aux Indes, & utilement employé dans le commerce. Les circonſtances l'ayant ramené dans ſa patrie, il alla viſiter ſes parents dans leur cabane. La ſimplicité de ce qu'il voyoit le frappa. Il ſe couvrit d'une peau de brebis, & alla reporter au fort ſes habits Européens. *Je viens*, dit-il au gouverneur, *renoncer pour toujours au genre de vie que vous m'aviez fait embraſſer. Ma réſolution eſt de ſuivre juſqu'à la mort la religion & les uſages de mes ancêtres. Je garderai pour l'amour de vous le collier & l'épée que vous m'avez donnés: trouvez bon que j'abondonne tout le reſte.* Il n'attendit point de

réponſe : il ſe déroba par la ſuite, & on ne le revit jamais.

Quoique le caractere des Hottentots ne ſoit pas tel que les Hollandois le deſiroient, la Compagnie tire des avantages ſolides de ſa colonie. A la vérité, la dixme du bled & du vin qu'elle perçoit, ſes douanes & ſes autres droits, ne lui rendent pas au-delà de cent vingt mille florins.

Elle n'en gagne pas plus de vingt mille ſur les gros draps, les toiles communes de fil & de coton, ſa quinquaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importants qu'elle y débite.

Ses bénéfices ſont encore moindres ſur ſoixante lecres de vin rouge, & quatre-vingt ou quatre-vingt-dix de blanc qu'elle porte tous les ans en Europe. Le lecre peſe environ douze cents livres. Deux ſeules habitations contigües à Conſtance produiſent ce vin. Il devroit entrer tout entier & à très-bas prix dans les caves de la Compagnie. Heureuſement le gouverneur trouve ſon intérêt à permettre que les cultivateurs ne le livrent que mêlé avec celui des vignes voiſines. Le vin ſi renommé qui leur reſte par cet arrangement, l'excellent vin pur du Cap eſt vendu deux florins la bouteille aux vaiſſeaux étrangers que le haſard conduit ſur ces côtes : il eſt ordinairement meilleur que celui que la tyrannie arrache, parce qu'on n'obtient jamais rien de bon que de la volonté.

Les dépenſes inſéparables d'un ſi grand établiſſement abſorbent au moins ces petits profits réunis. Auſſi ſon utilité a-t-elle une autre baſe.

Les vaiſſeaux Hollandois qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent au Cap un aſyle ſûr, un ciel agréable, tempéré & pur, les nouvelles importantes dès deux mondes. Ils y prennent

du beurre, des farines, du vin, une grande abondance de légumes ſalés pour leur navigation & pour les beſoins de leurs colonies. Les reſſources y ſeroient encore plus conſidérables, ſi, par une avidité aveugle, la Compagnie n'arrêtoit continuellement l'induſtrie des colons. Elle les force de lui livrer leurs denrées à un prix ſi vil, qu'on les a vus long-temps hors d'état de ſe procurer des vêtements, leurs autres beſoins les plus eſſentiels.

Cette tyrannie ſeroit peut-être ſupportable, ſi ceux qui en ſont la victime, étoient autoriſés à vendre le ſuperflu de leurs productions aux navigateurs étrangers que la poſition & d'autres raiſons attireroient dans leurs ports. La jalouſie du commerce, qui eſt un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, les a privés de cette reſſource: on s'eſt long-temps flatté qu'en refuſant cette commodité aux nations rivales, on parviendroit à les dégoûter des Indes: l'expérience contraire n'a rien fait changer, quoiqu'il fût aiſé de voir que toutes les richeſſes qui entreroient dans la colonie, reviendroient tôt ou tard à la Compagnie. Le gouverneur ſeul a été autoriſé à fournir aux néceſſités les plus urgentes de ceux qui aborderoient au cap. Cet arrangement vicieux a été, comme il le devoit être, la ſource de mille vexations.

Il faut rendre juſtice à M. Tulbach, qui, dans le temps où nous écrivons, donne des loix à cet établiſſement. Cet homme généreux a montré, durant la derniere guerre, une humanité, un déſintéreſſement dont aucun de ſes prédéceſſeurs ne lui avoit laiſſé l'exemple. Aſſez éclairé pour s'élever au-deſſus du préjugé, aſſez ferme pour s'écarter des ordres abſurdes qu'il recevoit, il a encouragé les nations qui travailloient à ſe ſup-

planter, à venir chercher des ſubſiſtances dans ſa colonie. Elle les obtenoient à un prix aſſez modéré pour ne ſe pas rebuter, & aſſez fort pourtant pour donner de l'activité au cultivateur. Puiſſe ce ſage adminiſtrateur jouir long-temps de la douce ſatisfaction d'avoir fait la fortune de ſes concitoyens, & de la gloire d'avoir négligé la ſienne.

Si la Compagnie adopte ſes vues, elle ſuivra l'eſprit de ſes fondateurs, qui ne faiſoient rien au haſard, & qui n'avoient pas attendu les événements heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du ſoin de donner un centre à leur puiſſance. Ils avoient jetté les yeux ſur l'iſle de Java.

Le peuple de cette iſle, qui peut avoir trois cents lieues de tour, ſe croyoit originaire de la Chine, quoiqu'il n'en eut plus ni la religion, ni les mœurs. Un Mahométiſme fort ſuperſtitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore dans l'intérieur du pays quelques idolâtres, & c'étoient les ſeuls hommes de l'iſle qui ne fuſſent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'iſle, autrefois ſoumiſe à un ſeul Monarque, ſe trouvoit alors partagée entre pluſieurs ſouverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces diſſenſions éternelles avoient entretenu chez ces peuples l'oubli des mœurs & l'eſprit militaire. Ennemis de l'étranger, ſans confiance entre eux, on ne voyoit point de nation qui parut mieux ſentir la haine. C'eſt-là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il ſembloit que l'envie de ſe nuire, & non le beſoin de s'aider, les eût raſſemblés en ſociété. Le Javanois n'abordoit point ſon frere, ſans avoir le poignard à la main, toujours en état de ſe dé-

fendre d'un attentat qu'il étoit toujours prêt à commettre, & qu'il avoit toujours à craindre. Les grands avoient beaucoup d'eſclaves qu'ils achetoient, qu'ils faiſoient à la guerre, ou qui s'engagoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité : c'étoient les eſclaves qui cultivoient la terre, & qui faiſoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ſes concubines, combattoit ou ſe repoſoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'eſprit, mais il y reſtoit peu de traces des principes moraux. Il ſembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes qui, d'un gouvernement réglé, étoient paſſés à une eſpece d'anarchie, & qui ſe livroient ſans frein aux mouvements impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractere ſi corrompu, ne changea rien aux vues de la Compagnie ſur Java. L'obſtacle qu'y pouvoit mettre les Anglois, alors en poſſeſſion d'une partie du commerce de cette iſle, fut bientôt levé. La foibleſſe de Jacques I, & la corruption de ſon conſeil, rendoient les Anglois ſi timides, qu'ils ſe laiſſererent ſupplanter ſans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, ſe laiſſerent aſſervir. Ce fut l'ouvrage du temps & de l'adreſſe : mais il faut le dire ; la perfidie, la cruauté furent auſſi les moyens qu'employerent les Hollandois.

Le gouvernement de l'iſle qui avoit pour unique baſe les loix féodales, ſembloit appeller la diſcorde. On arma le pere contre le fils, le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées ſuivant les circonſtances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, & tantôt celui des vaſſaux. Si quel-

qu'un montroit ſur le trône des talents redoutables, on lui ſuſcitoit des concurrents. Ceux que l'or ou les promeſſes ne ſéduiſoient pas, étoient ſubjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils ſe trouverent enfin les maîtres des poſtes importants de l'intérieur, & des forts bâtis ſur les côtes.

L'exécution de ce plan d'uſurpation n'étoit encore qu'ébauchée, lorſqu'on établit à Java un gouverneur, qui eut un palais, des gardes, un extérieur impoſant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit ſuivis juſqu'alors. Elle étoit perſuadée que les Portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-Rois de Goa; qu'on devoit éblouir les peuples de l'orient pour mieux les ſubjuguer, & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aiſés à conduire par les ſens que les habitans de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raiſon pour ſe donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Aſie comme des pirates, ſans patrie, ſans loix & ſans maître. Ce qu'ils avoient dit pour faire tomber ces calomnies, n'avoit pas réuſſi dans des régions ſoumiſes au deſpotiſme, & qui n'avoient, ni ne pouvoient ſe former aucune idée d'un gouvernement populaire. Ils propoſerent à pluſieurs états voiſins de Java, d'envoyer des Ambaſſadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'impoſer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du Stadhouder, dont la protection leur étoit néceſſaire pour les raiſons que nous allons dire.

Lorſqu'on avoit accordé à la Compagnie ſon

privilege excluſif, on y avoit aſſez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes orientales. Iſaac Lemaire, un de ces négociants riches & entreprenants, qu'on devroit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du ſud par les terres auſtrales, puiſque la ſeule voye connue alors pour y arriver étoit interdite. Deux vaiſſeaux qu'il expédia, paſſerent par un détroit, qui depuis, a porté ſon nom, ſitué entre le cap de Horn & l'iſle des Etats, & furent conduits par les événements à Java. Ils y furent confiſqués, & ceux qui les montoient, envoyés priſonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les eſprits déja prévenus contre tous les commerces excluſifs. Il parut abſurde, qu'au-lieu des encouragements que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur induſtrie. Le monopole que l'avarice des particulieurs ſouffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna plus d'étendue qu'elles n'en devoient avoir, aux conceſſions qui lui avoient été faites. On ſentoit que ſon orgueil & ſon crédit augmentant avec ſa puiſſance, les intérêts de la nation ſeroient ſacrifiés dans la ſuite aux intérêts, aux fantaiſies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit ſuccombé ſous la haine publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvellé ſon privilege qui alloit expirer, s'il n'avoit été ſoutenu par le Prince Maurice, favoriſé par les Etats-généraux, & encouragé à faire tête à l'orage par la conſiſtance que lui donnoit ſon établiſſement de Java.

Quoique divers mouvements, pluſieurs guerres,

quelques conſpirations ayent troublé la tranquillité de cette iſle, elle ne laiſſe pas d'être aſſujettie aux Hollandois de la maniere dont il leur convient qu'elle le ſoit.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ſes monarques qui avoit remis la couronne à ſon fils, fut rappellé au trône par ſon inquiétude & par une faction puiſſante. Son parti prévalut par la protection que lui accorderent les Hollandois ; mais il ſe trouva hors d'état de payer à ſes protecteurs les ſommes immenſes auxquelles ils faiſoient monter les ſecours qu'ils lui avoient fournis pour ſoutenir la guerre. Cette impoſſibilité le força de ſe mettre dans leur dépendance, en leur accordant un commerce excluſif dans ſes états. Elle eſt ſi entiere, qu'un de ſes ſucceſſeurs fut envoyé en 1749 en exil à Amboine, par les intrigues de ſa femme, qui obtint du conſeil de Batavia le ſceptre pour un de ſes parents qu'elle eſpéroit de gouverner. Les peuples, mécontents de cette diſpoſition, ſe ſouleverent ; mais on les battit. Pour achever cependant de les calmer, on éloigna la Reine & ſon favori : on plaça ſur le trône un Prince de la famille royale, banni depuis long-temps à Ceylan. La Compagnie maintient cette autorité avec trois cents ſoixante-huit hommes diſtribués dans deux mauvais forts, dont l'un ſert d'habitation à ſon gouverneur, & l'autre de palais au Roi. Cet établiſſement ne lui coûte que cinquante mille florins, qu'elle retrouve ſur les marchandiſes qu'elle y débite. Elle a en pur bénéfice ce qu'elle peut gagner ſur trois millions peſant de poivre, qu'on s'eſt obligé de lui livrer à douze florins ſeize ſols le cent.

C'eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce

que la Compagnie retire du pays de Tjeribon, qu'elle a réduit ſans efforts, ſans intrigue & ſans dépenſe. A peine les Hollandois s'étoient-ils établis à Java, que le Sultan de cet état reſſerré, mais très-fertile, ſe mit ſous leur protection; pour éviter le joug d'un voiſin plus puiſſant que lui. Il leur livre annuellement mille laſts de riz à trente-huit florins huit ſols le laſt: chaque laſt peſe trois mille trois cents livres: un million peſant de ſucre, dont le plus beau eſt payé ſix florins quatorze ſols & demi le cent: un million deux cents mille livres de café à deux ſols la livre; cent quintaux de poivre à deux ſols un tiers la livre; cette culture ne fait que de naître; trente mille livres de fil de coton, dont le plus beau n'eſt payé que quatorze ſols la livre; ſix cents mille livres d'arequе à ſix florins le cent. Quelque injuſtes que ſoient ces prix, ils n'ont jamais mis les armes à la main du peuple de Tjeribon, le plus doux, le plus civiliſé de l'iſle. Cent Européens ſuffiſent pour le tenir dans les fers. La dépenſe de cet établiſſement ne monte pas au-deſſus de vingt mille cinq cents florins qu'on gagne ſur les toiles qu'on y porte.

Il eſt plus difficile de maintenir dans la dépendance l'empire de Mataran ou de Java, qui donnoit autrefois des loix à toute l'iſle. On cherchoit les moyens de l'aſſervir, lorſque la mort de ſon ſouverain excita l'ambition de pluſieurs concurrents. La Compagnie favoriſa le plus incapable: elle le plaça ſur le trône: elle choiſit le lieu où il devoit fixer ſa cour, & s'aſſura de lui par une citadelle, par une garde, qui n'avoit de fonction apparente que celle de veiller à ſa conſervation. Après toutes ces précautions, elle ſe fit un art de l'endormir dans le ſein des voluptés,

d'amuſer ſon avarice par des préſents, de flatter ſa vanité par des ambaſſades éclatantes. Depuis cette époque, le Prince & ſes ſucceſſeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils inſtruments du deſpotiſme de la Compagnie. Elle n'a beſoin pour le ſoutenir que de trois cents cavaliers & de quatre cents ſoldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte trois cents quatre-vingt mille florins.

On eſt bien dédommagé de cette dépenſe par les avantages qu'elle aſſure. Les ports de cet état ſont devenus les chantiers où l'on conſtruit tous les petits bâtiments, toutes les chaloupes que la navigation de la Compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiſeries néceſſaires pour ſes différents établiſſements de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangeres. Elle y charge encore les productions que le royaume s'eſt obligé à lui livrer; c'eſt-à-dire, cinq mille laſts de riz à vingt-quatre florins le laſt; tout le ſel qu'elle demande à quatorze florins huit ſols le laſt; cent mille livres de poivre à neuf florins douze ſols le cent; tout l'indigo qu'on cueille à un florin & demi la livre; le cadjang dont ſes vaiſſeaux ont beſoin, à trente-huit florins huit ſols le laſt; le fil de coton depuis ſix juſqu'à quinze ſols la livre, ſuivant ſa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome à un prix honteux.

L'iſle de Madure, qui n'eſt ſéparée des ports du Mataran que par un canal étroit, eſt forcée par une garniſon de quinze hommes d'y livrer ſon riz à un prix très-foible. Elle éprouve ainſi que les autres peuples de Java, une vexation plus odieuſe encore. Les commis de la Compagnie ſe ſervent de fauſſes meſures, qui groſſiſſent la quantité de

denrées qu'on doit fournir. Cette infidélité dont ils profitent ſeuls, n'a pas été punie, & rien ne fait eſpérer qu'elle puiſſe l'être un jour. Il n'y a dans l'iſle de Java que le pays de Balambourg qui ne ſoit pas expoſé à ces iniquités. Les Hollandois, qui l'ont dédaigné parce qu'il ne fourniſſoit point d'objet de commerce, n'y ont formé aucune liaiſon.

Du reſte, la Compagnie contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en ſappant peu à peu les mauvaiſes loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être aſſuré d'un commerce entiérement excluſif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'iſle. Tout ſon domaine ſe réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnerent la conquête qu'en firent les Hollandois, & la tyrannie qui la ſuivit en firent un déſert. Il reſta inculte. Les deux derniers généraux Jmohff & Moſſel, frappés de ce déſordre, ont cherché à y remédier. Pour y réuſſir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppreſſion avoit miſes dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires n'ont gueres haſardé ſur leurs habitations que des troupeaux, dont ils trouvent un débit facile, sûr & avantageux. On ſe ſeroit livré à la culture, qui demande plus de ſoins, d'avances & de bras, ſi la Compagnie n'exigeoit pas qu'on lui livre les denrées aux mêmes prix qu'elle les paye dans le reſte de l'iſle. Dans le temps où nous écrivons, toute la population ſe réduit à cent cinquante mille eſclaves, dirigés par un petit nombre d'hommes libres. Leurs ſueurs fourniſſent deux millions peſant de café, cent

cinquante mille livres de poivre, vingt-cinq mille livres de coton, dix mille livres d'indigo, dix millions de ſucre, & ſix mille leggers d'areque. Les deux derniers objets ont été pouſſés avec plus de vivacité que les autres, parce que les particuliers pouvant les acheter & les exporter, les payent vingt pour cent plus cher que la Compagnie.

Ces produits, ainſi que tous ceux de Java, ſont portés à Batavia, bâtie ſur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra.

Une ville, qui devenoit un entrepôt ſi conſidérable, a dû s'embellir ſucceſſivement. Elle eſt bien bâtie. Les maiſons, ſans être magnifiques, ſon agréables, commodes & bien meublées. Ses rues ſont larges, tirées au cordeau, bordées de grands arbres, percées de canaux, & toujours propres, quoique la crainte d'augmenter la chaleur par la réverbération ait fait prendre le parti de ne les point paver. Tous les édifices publics ont de la grandeur; & la plupart des voyageurs regardent Batavia comme une des plus belles villes du monde.

La population, en y comprenant celle des fauxbourgs & de la banlieue, ne paſſe pas cent mille ames. Les eſclaves en forment la plus grande partie. On y voit auſſi des Malais, des Javanois, des Macaſſars libres, aſſez pareſſeux, & des Chinois, qui exercent preſque excluſivement tous les métiers, & conduiſent toutes les manufactures. Il peut y avoir dix mille Européens. Quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point, qu'on a peine à croire. Cette étrange dégradation peut être attribuée à l'uſage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des eſclaves.

La corruption de Batavia a été exagérée. Les

mœurs n'y ſont pas plus libres que dans les autres établiſſements que nous avons formés en Aſie. On y boit à la vérité beaucoup : mais le nœud du mariage y eſt fort reſpecté. Il n'y a que des hommes ſans engagement qui ſe permettent d'avoir des concubines, le plus ſouvent eſclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaiſons toujours obſcures, en refuſant de baptiſer les enfants qui leur devoient le jour : ils ſont devenus plus traitables, depuis qu'un charpentier de la Compagnie, qui vouloit que ſon fils eut une religion, ſe mit en diſpoſition de le faire circoncire.

Le luxe a fait plus de réſiſtance encore que le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de ſe diſtinguer par la richeſſe des habits, par la magnificence des équipages, pouſſent à l'excès ce goût pour l'éclat & pour le faſte. Elles ne ſortent jamais qu'avec un cortege nombreux d'eſclaves, traînées dans des chars magnifiques, ou portées dans de ſuperbes palanquins. Leurs robes ſont d'un tiſſu d'or ou d'argent, ou de beaux ſatins de la Chine, avec des roſeaux d'or pour bordure. Leur tête eſt chargée de perles, de diamants & d'autres pierres précieuſes. Le gouvernement voulut en 1758 modérer ces profuſions, en proportionnant l'état au grade. Ses réglements furent reçus avec mépris : ou on les éluda, ou on ſe ſoumit à une amende, & il ne ſe fit aucun changement. C'eût été en effet une étrange ſingularité, que l'uſage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elle naiſſent, & que les Hollandois euſſent réuſſi à régler aux Indes un luxe qu'ils en apportent pour le répandre, ou pour l'augmenter dans toute l'Europe.

La chaleur qui devroit être naturellement exceſſive à Batavia, y eſt tempérée par un vent de

mer

mer fort agréable, qui s'éleve tous les jours à dix heures, & qui dure juſqu'à quatre. Les nuits ſont rafraîchies par des vents de terre, qui tombent à l'aurore. Peut-être les vapeurs d'un ſol marécageux y peuvent-elles altérer la ſalubrité d'un ciel pur & ſerein. On n'y voit pas cependant beaucoup de maladies. La mortalité qui regne parmi les ſoldats & les matelots, doit être plutôt attribuée à la débauche, à la mauvaiſe nourriture & à la fatigue, qu'aux intempéries du climat.

Rien n'eſt plus agréable que les environs de la ville, à une ou deux lieues. La campagne y eſt couverte de maiſons riantes, de boſquets qui donnent un ombrage délicieux, de jardins fort ornés & de très-bon goût. Il eſt du bon air d'y vivre toute l'année ; & les gens en place ne vont à Batavia que pour les affaires du gouvernement. Ces retraites charmantes devoient autrefois leur tranquillité à des forts placés de diſtance en diſtance, pour arrêter les courſes des Javanois. Depuis que ces peuples ont contracté l'habitude de l'eſclavage, ces eſpeces de redoutes ne ſervent que de quartier de rafraîchiſſement aux recrues qui arrivent, fatiguées par un long voyage.

Batavia eſt ſituée dans l'enfoncement d'une baye profonde, couverte par pluſieurs iſles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'eſt proprement qu'une rade ; mais on y eſt en ſûreté par tous les vents & dans toutes les ſaiſons, comme dans le meilleur port. Le ſeul inconvénient qu'on éprouve, c'eſt la difficulté d'aller dans les gros temps à bord des vaiſſeaux, obligés de mouiller à une aſſez grande diſtance. Les bâtiments reçoivent les réparations dont ils ont beſoin dans la petite iſle de Donruſt, qui, quoiqu'éloignée de deux lieues & demie, eſt une

de celles qui contribuent le plus à la bonté de la rade. C'eſt un excellent chantier, bien fortifié, qui n'eſt jamais ſans trois ou quatre cents charpentiers Européens, & où la facilité des chargements a fait former les magaſins de groſſes marchandiſes qu'on deſtine à être exportées. Une riviere aſſez conſidérable, qui, après avoir fertiliſé les terres & embelli Batavia, ſe jette dans la mer, ſert à la communication des vaiſſeaux avec la ville, & de la ville avec les vaiſſeaux. Les Alleges, qui formoient autrefois cette liaiſon, pouvoient tirer environ douze pieds d'eau : elles ſont réduites à la moitié. Des ſables & des immondices ont formé un banc, qu'on ne peut pas laiſſer accroître ſans ſe jetter dans des embarras, dans des dépenſes fort conſidérables. L'importance de Batavia, ce chef-lieu des colonies Hollandoiſes, mérite bien qu'on s'occupe ſérieuſement de tout ce qui peut ſoutenir l'éclat & l'utilité de ſa rade. Elle eſt la plus conſidérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaiſſeaux que la Compagnie expédie d'Europe pour l'Aſie ; & à l'exception de ce qui part directement de Bengale & de Ceylan, ils s'y chargent en retour de tous les objets qui forment ces riches ventes qui nous cauſent tant de ſurpriſe & d'admiration.

Les expéditions pour les différentes échelles de l'Inde ne ſont gueres moins conſidérables, le ſont peut-être davantage. On y employe les bâtiments Européens durant le ſéjour forcé qu'ils ſont réduits à faire dans ces mers éloignées.

Cette double navigation a pour baſe celle qui lie tous les établiſſements Hollandois avec Batavia. Ceux de l'eſt, à raiſon de leur ſituation, de la nature de leurs denrées & de leurs beſoins, y entretiennent des liaiſons plus vives que les au-

tres. Il faut à tous des paſſeports. Les bâtiments particuliers qui négligeroient cette précaution, imaginée pour empêcher les verſements frauduleux, ſeroient ſaiſis par des chaloupes qui croiſent continuellement dans ces parages. Lorſqu'ils ſont arrivés à leur deſtination, ils livrent à la Compagnie celles de leurs productions dont elle s'eſt réſervé le commerce excluſif, & vendent les autres à qui bon leur ſemble. La traite des eſclaves forme une des branches principales de ce dernier commerce : on en porte au moins ſix mille tous les ans des deux ſexes à Batavia, deſtinés au ſervice domeſtique, au travail des terres, des manufactures, & à partager la couche des Chinois, qui ne peuvent ni amener, ni faire venir aucune femme de leur patrie.

Ces importations ſont groſſies annuellement par celles d'une douzaine de Jonques Chinoiſes parties d'Aymuy, de Limpo & de Canton. Leur charge peut valoir un million & demi de florins : elle conſiſte en porcelaines, en étoffes de ſoie & de coton qui ſe conſomment à Batavia & dans les autres colonies Hollandoiſes ; en ſoies écrues que la Compagnie achete, ſi elles forment un objet un peu conſidérable : lorſqu'il y en a peu, elles ſont vendues à ceux qui veulent les faire paſſer à Macaſſar, à Sumatra, où on en fait des pagnes pour les grands : en thé, dont la Compagnie ſe chargeoit autrefois, mais qui eſt abandonné aujourd'hui aux particuliers ; ils l'envoyent en Europe, où il eſt vendu par la Compagnie, qui retient quarante pour cent pour ſon droit de fret : ce thé eſt communément mauvais, & de la derniere qualité ; en camphre : le camphre eſt une ſubſtance blanche, tranſparente, volatile, inflammable, d'un goût amer & piquant ; elle paroît compoſée

d'une terre fort ſubtile, & de fort peu d'eau : celui qu'on tire de Bornéo & de Sumatra eſt une gomme que jette le vieux camphrier, dans ces deux iſles ſeulement. Il eſt ſi rare & ſi cher, que les Chinois & les Japonnois, qui le regardent comme le premier des remedes, l'achetent juſqu'à quatre cents florins la livre. Le camphre que les Chinois portent à Batavia, eſt tiré des racines de l'arbre qu'on a fait bouillir dans l'eau : les Gentils s'en ſervent dans toute l'Aſie pour les feux d'artifices qui y ſont communs, & les Mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts lorſqu'ils les enterrent : on en tranſporte en Hollande, le ſeul pays de l'univers où juſqu'ici on ait ſu le raffiner : il ſe répand delà dans toute l'Europe, où il eſt employé quelquefois dans la médecine, & très-fréquemment dans la chirurgie : mêlé avec de l'eſſence de myrrhe & d'aloès, il eſt excellent pour arrêter le progrès de la gangrene, la carie des os, ou pour déterger les playes.

Les Jonques, qui, indépendamment des objets dont on a parlé, portent deux mille Chinois amenés réguliérement à Java par l'eſpérance d'y faire fortune, s'en retournent avec des nerfs de cerfs, & des nageoires de requin, dont on fait un mets très-délicat à la Chine. Elle reçoit de plus à Batavia du tripam, dont elle prend tous les ans deux mille picles. Chaque picle, qui peſe cent vingt-cinq livres, ſe vend de ſix à vingt florins, ſuivant ſa qualité. Le tripam eſt une eſpece de champignon qui a la forme d'un cervelats. Sa rondeur & ſa noirceur décident de ſa perfection. Il ne croît qu'à deux pieds de la mer ſur les roches ſtériles des iſles de l'Eſt & de la Cochinchine, d'où il eſt porté à Batavia avec ces nids ſi renommés dans tout l'orient, qu'on trouve

dans les mêmes lieux. Le picle de cette derniere marchandiſe ſe vend de ſept à quatorze cents florins ; & les Chinois en emportent mille picles. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de profondeur, de trois pouces de tour, & du poids d'environ une demi-once, ſont l'ouvrage d'une eſpece d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les aîles d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compoſe de fray de poiſſon, ou d'une écume gluante que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Aſſaiſonnés de ſel & d'épiceries, c'eſt une gelée nourriſſante, ſaine & délicieuſe, qui fait le plus grand luxe de la table des orientaux Mahométans. Leur délicateſſe dépend de leur blancheur. Les oiſeaux ne ſont pas bons, & on ſe garde bien de ſe priver du fruit de leur induſtrie en les prenant, ou en les faiſant périr. Les Chinois emportent auſſi du calin & du poivre, quoique la Compagnie s'en ſoit réſervé l'exportation. Ses principaux agents jugent, par leur avantage, que cette extraction n'eſt nullement nuiſible au corps qui leur a confié ſes intérêts.

Le trafic des Chinois à Batavia leur vaut, outre les marchandiſes qu'ils en exportent, une ſolde en argent. Cette richeſſe eſt groſſie par les ſommes conſidérables que les Chinois, établis à Java, font paſſer à leurs familles, & par celles qu'emportent avec eux ceux qui, contents de leur fortune, s'en retournent dans leur patrie, qu'ils perdent rarement de vue.

Les Européens ne ſont pas auſſi bien traités à Batavia que les Chinois. On n'y reçoit comme négociants que les Eſpagnols. Ils viennent de Manille avec de l'or, qui eſt une production de l'iſle même, avec de la cochenille & des piaſtres ap-

portées du Mexique. Ils reçoivent en échange des toiles pour eux & pour Accapulco, de la cannelle, dont l'uſage du chocolat, qui eſt général dans le nouveau monde, a extrêmement étendu la conſommation. Depuis que les Anglois & les François ont pris la route des Philippines, la premiere branche de ce commerce eſt fort tombée : la derniere a ſouffert de l'altération en 1759. Juſqu'alors on avoit livré aux Eſpagnols la cannelle à un prix aſſez modéré : à cette époque, on voulut la leur vendre le prix qu'elle valoit en Europe. Cette nouveauté mit de la froideur entre les deux colonies. Les ſuites de cette brouillerie ne nous ſont pas connues.

Ce que nous ſavons, c'eſt que les François ne vont gueres à Batavia que pendant la guerre. Ils y prennent du riz & de l'arrak pour leurs vaiſſeaux, pour leurs établiſſements, qu'ils payent avec de l'argent, ou en lettres de change.

Les Anglois s'y montrent davantage. Tous ceux de leurs vaiſſeaux qui vont d'Europe en Chine, y relâchent, ſous prétexte de renouveller leur eau ; mais en effet, pour ſe défaire de leur pacotille, qu'ils ne vendroient pas au terme de leur voyage. Elle eſt compoſée de draps, de quinquaillerie, de miroirs, d'armes, de vin de Madere, d'huile de Portugal, & de beaucoup d'autres choſes qu'ils donnent à bien meilleur marché que la Compagnie. Ils en tirent quatre ou cinq cents mille florins, qu'ils employent à la Chine à ſe faire une nouvelle pacotille. Ils préféreroient d'être payés avec du poivre & du calin, ſur leſquels ils feroient encore un bénéfice ; mais les adminiſtrateurs n'oſent ſe permettre cette infidélité, qui feroit du bruit. D'ailleurs, les Chinois qui tiennent en ferme les douanes de Batavia, ne favoriſeroient

pas volontiers une contrebande, dont eux-mêmes & les navigateurs de leur nation tirent de ſi grands avantages.

Outre les vaiſſeaux d'Europe, on voit tous les ans à Batavia trois ou quatre bâtiments Anglois expédiés de différentes parties de l'Inde. Ils ont tenté d'y vendre de l'opium & des toiles ; mais ils ont été obligés de renoncer à une importation trop contrariée par les intérêts particuliers pour être ſoufferte. Leur commerce ſe borne à acheter du ſucre, qu'ils répandent par-tout, & de l'arrak, dont il ſe fait une conſommation immenſe dans leurs colonies. L'arrak eſt une eau-de-vie faite avec du riz, du ſyrop, du ſucre & du vin de cocotier, qu'on laiſſe fermenter enſemble, & qu'enſuite on diſtille. C'eſt une des branches de commerce que l'induſtrie des Hollandois a enlevé à la pareſſe des Portugais. La manufacture de l'arrak, établie originairement à Goa, a paſſé en grande partie à Batavia.

Cette ville leve ſur toutes les marchandiſes qu'elle laiſſe entrer ou ſortir un droit de cinq pour cent. Le produit de la douane eſt affermé huit cents ſoixante-quatre mille florins. Il ne faudroit pas juger de l'étendue du commerce par cette regle, qui pourtant eſt conſtamment la plus sûre. Les gens en place ne payent que ce qu'ils jugent à propos ; & la Compagnie ne paye rien, parce qu'elle ſe payeroit à elle-même. Quoiqu'elle ſoit là comme ailleurs, le plus grand négociant de l'iſle, le gain qu'elle fait ſur les productions propres à Batavia n'en couvre pas les dépenſes, qui montent à trois millions de florins.

C'eſt ſans doute trop, quoique la ville ſoit le ſéjour d'un conſeil, qui donne des loix à tous les établiſſements de l'Inde, qui en dirige toutes les

affaires. Il eſt compoſé du général, du directeur-général, de cinq conſeillers ordinaires, & d'un petit nombre de conſeillers extraordinaires, qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conſeillers ordinaires morts, juſqu'à ce qu'il en ſoit autrement ordonné.

C'eſt la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent, eſt parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorſque le général meurt, le directeur & les conſeillers ordinaires lui donnent proviſoirement un ſucceſſeur, qui ne manque gueres d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conſeil; mais il jouiroit de tous les honneurs qu'on accorde aux généraux retirés.

Le général rapporte au conſeil toutes les affaires de l'iſle de Java, & chaque conſeiller celles de la province des Indes qui lui eſt confiée. Le directeur a l'inſpection de la caiſſe & des magaſins de Batavia, qui verſent dans tous les autres établiſſements. Tous les achats, toutes les ventes ſont de ſon reſſort. Sa ſignature eſt indiſpenſable dans toutes les opérations du commerce.

Quoique tout doive ſe décider dans le conſeil à la pluralité des voix, il eſt rare que le général n'y ſoit pas abſolu. Il doit cette autorité à la précaution qu'il prend de n'y faire entrer que des gens médiocres, & à l'intérêt qu'ils ont de lui plaire pour l'avancement de leur fortune & de leurs créatures. Si dans quelque occaſion il éprouvoit une réſiſtance qui lui déplût trop, il ſeroit le maître de ſuivre ſon avis, en ſe chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres, n'eſt mis en place que pour cinq ans. Communément il y reſte toute ſa vie. On en a vu autrefois qui abdi-

quoient les affaires pour couler à Batavia des jours paiſibles ; mais les dégoûts que leur donnoient leurs ſucceſſeurs ont fait réſoudre les derniers généraux à mourir dans leur poſte. Ils ſont la plupart trop âgés pour paſſer en Europe, où ils languiroient d'ailleurs dans une obſcurité qui les bleſſeroit. Autrefois ils avoient une grande repréſentation. Le général Imhoff la ſupprima comme inutile & embarraſſante. Quoique tous les ordres puiſſent aſpirer à cette dignité, aucun militaire n'y eſt jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle eſt toujours remplie par des marchands, parce que l'eſprit de la Compagnie eſt purement mercantile. Ceux qui ſont nés dans l'Inde ont rarement aſſez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'eſt pourtant jamais venu en Europe.

Les appointements de ce premier officier ſont médiocres. Il n'a que mille florins par mois, & une ſubſiſtance égale à ſa paye. La liberté qu'il a de prendre dans les magaſins tout ce qu'il veut au prix coûtant, & celle qu'il ſe donne de faire le commerce qui lui convient, ſont la meſure de ſa fortune. Celle des conſeillers, eſt auſſi toujours fort conſidérable, quoique la Compagnie ne leur donne que deux cents florins par mois, & des denrées pour une pareille ſomme.

Le conſeil ne s'aſſemble que deux fois la ſemaine, à moins que des événements extraordinaires n'exigent un travail plus ſuivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de ſergent qu'on a cru pouvoir abandonner ſans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui eſt élevé à quelque poſte, eſt obligé de jurer qu'il n'a rien promis ni rien donné pour obtenir ſa place. Cet uſage, qui eſt

fort ancien, rend les faux ſerments communs, & ne met aucun obſtacle à la corruption.

Toutes les combinaiſons de commerce, ſans en excepter celles du cap de Bonne-Eſpérance, ſont faites par le conſeil, & le réſultat en revient toujours à ſa connoiſſance. Les vaiſſeaux même qui partent directement de Bengale & de Ceylan, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaiſons. Leurs comptes, comme tous les autres, ſe rendent à Batavia, où on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conſeil des Indes n'eſt pas un corps iſolé ni indépendant. Il eſt ſubordonné à la direction qui ſubſiſte dans les Provinces-unies. Quoiqu'elle ſoit une dans toute la rigueur du terme, le ſoin de vendre deux fois l'an les marchandiſes eſt partagé entre les ſix chambres intéreſſées dans ce commerce. Leurs opérations ſont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'aſſemblée générale qui dirige les opérations de la compagnie, eſt compoſée des directeurs de toutes les chambres. Amſterdam en nomme huit, la Zélande quatre, les autres chambres un chacune, & l'état un ſeul. On voit qu'Amſterdam ayant la moitié des voix, n'a beſoin que d'en gagner une pour donner la loi dans les délibérations où tout ſe décide à la pluralité des ſuffrages.

Ce corps, compoſé de dix-ſept perſonnes, s'aſſemble deux ou trois fois l'année, pendant ſix ans à Amſterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres ſont trop peu conſidérables pour jouir de cette prérogative. L'expérience ayant appris que le ſuccès dépendoit ſouvent du ſecret, on imagina un peu après le milieu du dernier ſiecle de choiſir entre les dix-ſept députés, quatre des plus éclairés pour les revê-

tir du droit de tout régler pour l'Europe & pour les Indes, ſans l'aveu de leurs collegues, & ſans obligation même de les conſulter.

Il eſt vrai que le myſtere de leurs opérations & les ſuites qu'il a eues ne peuvent pas être long-temps cachés. Les vaiſſeaux, qui, à la fin de l'été, reviennent en flotte, apportent réguliérement le bilan de l'Inde. On le compare à celui d'Europe. La balance générale de l'état de la Compagnie eſt toujours rendue publique au mois de mai. Chaque intéreſſé ſait combien on a gagné, ou combien on a perdu. Le gain eſt communément conſidérable.

Les premiers fonds de la Compagnie ne furent que de ſix millions quatre cents cinquante-neuf mille huit cents quarante florins. Amſterdam en fournit trois millions ſix cents ſoixante-quatorze mille neuf cents quinze; la Zélande, un million trois cents trente-trois mille huit cents quatre-vingt-deux; Delft, quatre cents ſoixante & dix mille; Roterdam, cent ſoixante & dix-ſept mille quatre cents; Horn, deux cents ſoixante-ſix mille huit cents ſoixante-huit; Enchuiſen, cinq cents trente-ſix mille ſept cents ſoixante & quinze.

Ce fonds ſe diviſa par ſommes de trois mille florins, qu'on nomma actions. Leur nombre fut de deux mille cent. Cependant depuis 1692, les bénéfices ſe diviſent en deux mille cent trente. A cette époque, la Compagnie qui avoit toujours été protegée par la maiſon d'Orange, & qui avoit encore beſoin de ſon appui, fit préſent au Stadhouder du revenu de trente actions.

Indépendamment des ſommes immenſes que les actionnaires ont reçues, les fonds de la Compagnie ont ſi fort augmenté, que les actions ont gagné juſqu'à ſix cents cinquante pour cent; c'eſt-à-dire, qu'une action a valu juſqu'à dix-neuf

mille cinq cents florins. Elle en vaut moins actuellement.

Ce prix, qu'on peut regarder comme le vrai thermometre de la ſituation de la Compagnie, a ſouvent varié. Des combinaiſons plus ou moins ſages, plus ou moins heureuſes, des concurrences nouvelles, les événements inſéparables d'un commerce très-étendu, la tranquillité ou les troubles de l'Inde, auroient ſuffi pour opérer des changements aſſez conſidérables. Les diſſentions de l'Europe ont eu cependant une influence bien plus marquée.

Quoique les répartitions qui ſe font ſur le pied de l'ancien capital n'ayent pas été toujours les mêmes, on peut les évaluer une année dans l'autre à vingt pour cent. Un bénéfice ſi conſidérable doit avoit beaucoup enrichi les premiers propriétaires des actions, les familles où elles ſe ſont perpétuées; mais pour ceux qui les achetent aujourd'hui, ils retirent rarement plus de trois & demi de l'intérêt de leur argent.

Les actions ſe vendent comptant ou à crédit comme toutes les marchandiſes. Les formalités ſe réduiſent à ſubſtituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur ſur les livres de la Compagnie, ſeul titre qu'ayent les actionnaires. L'avidité & l'eſprit du commerce, ont imaginé une autre maniere de prendre part à ce trafic. Des hommes, qui n'ont point d'action à vendre; des hommes, qui n'en veulent pas acheter, s'engagent réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé, à un prix convenu & à un temps fixe. A cette époque, l'on fait la balance de ce que les actions ont été vendues & de ce qu'elles valent; on ſolde avec de l'argent, & la négociation eſt finie. Le deſir de gagner,

la crainte de perdre dans ces ſpéculations, cauſe une grande fermentation dans les eſprits. On invente de bonnes ou de mauvaiſes nouvelles; on accrédite ou on combat celles qui ſe répandent; on cherche à ſurprendre le ſecret des cours, ou on achete celui des miniſtres étrangers. Ces divers intérêts ont ſouvent troublé la tranquillité publique. Les choſes ont été ſouvent pouſſées ſi loin, que la république s'eſt vue forcée de prendre des meſures pour arrêter l'excès de cet agiotage. La plus efficace a été, de déclarer que toute vente d'actions à terme ſeroit nulle, à moins qu'il ne fût prouvé par les livres de la Compagnie que le vendeur, dans le temps du marché, en étoit propriétaire. Les gens d'honneur ne ſe croyent pas diſpenſés par cette loi de tenir leurs engagements; mais elle doit rendre, & elle rend en effet ces opérations plus rares.

Elles le deviendroient encore davantage, ſi l'état des affaires étoit bien connu. Il eſt démontré qu'à la clôture des livres en 1751, le capital de la Compagnie ne montoit aux Indes qu'à trente-cinq millions cinq cents mille florins. La flotte en chemin pour l'Europe coûtoit neuf millions ſix cents mille florins, & les vaiſſeaux expédiés pour l'Inde quinze cents mille. On devoit aux Indes ſept millions de florins; & en Europe, on étoit en-arriere de onze millions deux cents mille: par conſéquent, la fortune de la Compagnie, ſans y comprendre les fortifications, ne s'élevoit pas au-deſſus de vingt-huit millions quatre cents mille florins.

Dans cette ſomme, toute foible qu'elle étoit, il ne ſe trouvoit que onze millions ſept cents mille florins en effets commerçables, c'eſt-à-dire, en argent comptant, en marchandiſes & en bonnes

créances. Le ſurplus conſiſtoit en dettes déſeſpérées pour la valeur d'un million & demi de florins ; en proviſions de bouche & en boiſſons, pour quatre millions ; en canons de fonte pour ſept cents mille ; en canons de fer, en boulets & en balles, pour deux cents cinquante mille ; en fuſils & en munitions de guerre, pour neuf cents mille ; en argenterie, pour cent mille ; en eſclaves, pour cent cinquante mille ; en beſtiaux & en chevaux, pour cent mille ; en bonnes dettes paſſives, pour trois millions trois cents mille ; en marchandiſes expédiées de différentes contrées de l'Inde pour Batavia, pour cinq millions ſix cents mille. Nos calculs paroîtront juſtes à ceux qui voudront prendre la peine de les vérifier.

Il reſte à examiner quels bénéfices avec de ſi foibles capitaux la Compagnie a le talent de faire. Ses gains, autant qu'il eſt poſſible de les ſuivre, montent annuellement à douze millions ſept cents mille florins ; mais ſes dépenſes ordinaires dans l'Inde montent à neuf millions trois cents mille florins, à quinze cents mille en Europe, & ſon dividende à ſeize cents ſoixante-cinq mille. Par conſéquent il ne lui reſte que deux cents vingt-cinq mille florins pour faire face aux guerres, aux incendies des magaſins, aux pertes des vaiſſeaux, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette poſition doit paroître ſi peu vraiſemblable à ceux qui ne voyent les choſes que de loin, que nous n'aurions jamais oſé en garantir la vérité, ſi nous n'avions ſous nos yeux la correſpondance du général Moſſel, avec la direction. Ce négociant habile, & le plus habile peut-être qu'on ait jamais vu dans l'Inde, ne fait monter qu'à ſix cents mille florins ce que nous réduiſons à deux cents

cinquante mille, & il eſt accuſé par ſes ſupérieurs d'exagération.

Qu'on ſuppoſe cependant que Moſſel n'a rien enflé, toujours ſera-t-il certain que la Compagnie eſt hors d'état de ſoutenir la moindre dépenſe extraordinaire. De l'aveu du ſage adminiſtrateur qui nous ſert principalement de guide, on doit la regarder comme un corps épuiſé, qui ne ſe ſoutient que par des cordiaux. C'eſt, ſuivant ſon expreſſion, un vaiſſeau qui coule bas, & dont la ſubmerſion eſt retardée par la pompe.

Cette ſituation déſeſpérée, qui réduira la Compagnie à prendre ſur ſes capitaux, ou à diminuer ſon dividende au premier malheur qu'elle éprouvera, doit avoir eu des cauſes & de grandes cauſes. Nous ferons nos efforts pour les démêler, après avoir développé la marche de la proſpérité, de la puiſſance, les plus ſingulieres qui ayent peut-être jamais exiſté.

Les Hollandois dûrent leurs premiers ſuccès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer dans moins d'un demi-ſiecle de plus de trois cents vaiſſeaux Portugais. Ces bâtiments, dont les uns étoient deſtinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Aſie. Ces richeſſes, que les équipages avoient la probité de ne pas détourner à leur profit, formoient à la Compagnie des retours immenſes, ou ſervoient à lui en procurer. De cette maniere les ventes étoient fort conſidérables, quoique les envois fuſſent très-médiocres.

L'affoibliſſement de la marine Portugaiſe enhardit à attaquer les établiſſements de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des fortereſſes ſolidement bâties, munies d'une artillerie nombreuſe, approviſionnées de tout ce

qu'un gouvernement vainqueur & de riches particuliers avoient dû naturellement raſſembler. Pour juger ſainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples pour obtenir la permiſſion de ſe fixer où leur intérêt les appelloit, pour bâtir des maiſons, des magaſins, des forts, pour acquérir l'arrondiſſement néceſſaire à leur conſervation ou à leur commerce.

Lorſque la Compagnie ſe vit en poſſeſſion de tant de riches, de tant de ſolides établiſſements, elle ne ſe livra pas à une ambition trop vaſte. C'eſt ſon commerce qu'elle voulut étendre, & non ſes conquêtes. On n'eut gueres à lui reprocher d'injuſtices que celles qui ſembloient néceſſaires à ſa puiſſance. Le ſang des peuples de l'orient ne couloit plus comme au temps où l'envie de ſe diſtinguer par des exploits guerriers, par la manie des converſions, par la vengeance, par le point d'honneur & de brigandage, mettoient aux Portugais les armes à la main.

Les Hollandois ſembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les ſubjuguer. Ils n'eurent des guerres contre eux que pour en obtenir des établiſſements ſur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui y perdoient même une grande partie de leur liberté : mais d'ailleurs les dominateurs plus humains que les conquérants qu'ils avoient chaſſés, laiſſoient ces Indiens ſe gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer, de diſtribuer leurs forces, ils ſurent contenir les peuples que leur

conduite

conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent ſur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'eſt dans les iſles de Java & de Ceylan qu'ils établirent leurs troupes & leurs magaſins ; c'eſt delà que leurs vaiſſeaux ſoutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reſte des Indes.

Il y étoit très-conſidérable depuis que la ruine des établiſſements Portugais avoit mis dans leurs mains les épiceries. Elles ont trouvé un débit plus ou moins étendu ſuivant les circonſtances. Actuellement on vend chaque année cent cinquante mille livres de girofle dans les Indes, & trois cents cinquante mille en Europe ; le prix en eſt également fixé dans les deux mondes à cent ſols la livre. Quoique les Hollandois ne la payent que quatre ſols quelques deniers la livre, elle leur revient à quarante-trois ſols, à raiſon des frais & des non-valeurs. L'Inde ne conſomme que cent mille livres de muſcade, & l'Europe en conſomme deux cents & cinquante mille. On ne l'achete pas tout-à-fait un ſol la livre ; & les dépenſes néceſſaires la font monter à vingt-cinq. Elle eſt vendue ſoixante-quinze ſols en deçà du Cap, & cinquante-ſix ſeulement au-delà ; cette différence n'inſpirera à aucun navigateur la tentation de nous apporter de la muſcade, parce que les noix qu'on reprend dans l'Aſie ſont maigres, manquent d'huile, & ſe corrompent ſouvent. Dix mille livres de macis ſuffiſent pour l'approviſionnement de l'Inde, & cent mille pour celui de l'Europe. La livre eſt payée huit ſols & un quart, revient à cinquante-quatre, & eſt vendue par-tout cent vingt-huit. A l'égard de la cannelle, la conſommation n'excede pas quatre cents mille livres en

Europe, & ne va pas dans l'Inde à deux cents mille, qu'on livre preſqu'entiérement à Manille pour l'Amérique Eſpagnole. La Compagnie la vend actuellement par-tout cent cinq ſols la livre, quoiqu'elle ne lui revienne pas à ſix. La cannelle qu'elle rebute comme trop groſſiere, & qu'elle ne paye pas, eſt réduite en huile. On en fait des préſents aux puiſſances de l'Aſie, qui ne l'acheteroient pas, & on en vend parmi nous environ vingt livres, à vingt-cinq ou trente florins l'once. Son parfum eſt en même-temps ſi fort & ſi agréable, que l'uſage en deviendroit commun, peut-être général, ſi les Hollandois ne la tenoient à un prix ſi haut, parce qu'il leur eſt plus avantageux de vendre en nature cette épicerie.

Nous ne finirons pas un article ſi important, ſans obſerver qu'à meſure que les bénéfices de la Compagnie ont diminué, elle a augmenté le prix des épiceries dans les Indes & en Europe. Cette pratique, mauvaiſe en elle-même, n'a pas nui, ou a peu nui à la vente du girofle & de la muſcade, que rien ne pouvoit remplacer. Il n'en a pas été ainſi de la cannelle. La fauſſe a pris la place de la véritable dans pluſieurs marchés, & la décadence de cette branche de commerce devient tous les jours, deviendra encore dans la ſuite plus ſenſible.

Il n'eſt rien que la Compagnie n'ait tenté pour conſerver le commerce excluſif du poivre qu'elle eut quelque temps. Ses efforts n'ont pas eu un ſuccès entier; mais elle a réuſſi à maintenir une grande ſupériorité ſur ſes concurrents. Elle en débite encore parmi nous cinq millions peſant, & trois millions cinq cents mille dans l'Inde. Tout calcul fait, la Compagnie ſe le procure à dix-huit florins le cent: elle nous le vend cinquante,

& depuis vingt-quatre juſqu'à trente-ſix aux Aſiatiques.

La plus grande partie des affaires de l'Inde devoit tomber naturellement dans les mains des Hollandois par la vente des épiceries. La néceſſité de les exporter les aida à s'approprier beaucoup d'autres branches du commerce. Avec le temps, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Aſie, comme ils étoient en poſſeſſion de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaiſſeaux & de matelots, qui, ſans rien coûter à la Compagnie, faiſoient ſa ſûreté.

Des avantages ſi déciſifs écarterent long-temps les nations qui auroient voulu partager le commerce de ces régions éloignées, ou les firent échouer. Nous reçûmes les productions de ce riche pays des mains des Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes établies depuis par-tout ailleurs. Le gouvernement, inſtruit que la pratique des autres états ne pouvoit ni ne devoit lui ſervir de regles, permit conſtamment à la Compagnie de vendre librement & ſans limitation ſes marchandiſes à la métropole. Lorſque ce corps fut établi, les Provinces-unies n'avoient ni manufactures, ni matieres premieres pour en lever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande ſageſſe, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller de toiles & des étoffes des Indes. Les différents genres d'induſtrie que la révocation de l'édit de Nantes procura à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de ſi loin ſon vêtement; mais la paſſion qu'avoit alors l'Europe pour les modes de France, préſentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas ſeulement la penſée de rien changer à l'ancien

uſage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui eſt une ſuite néceſſaire de l'abondance & de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Aſie ont été plus favoriſées que jamais. On a ſenti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens que les Anglois ou les François, dont la proſpérité ne ſauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état, qui ne ſe ſoutient que par l'aveuglément, les guerres ou l'indolence des autres puiſſances.

Une conduite ſi ſage a retardé la décadence de la Compagnie ; mais cette révolution eſt enfin arrivée par un concours de pluſieurs cauſes. La plus ſenſible de toutes a été cette foule de guerres qui ſe ſont ſuccédées ſans interruption.

A peine les habitants des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient cauſé les victoires des Hollandois ſur ce peuple, qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatients du joug. La Compagnie qui craignit les ſuites de ce mécontentement, fit la guerre au Roi de Ternate, pour le forcer à conſentir qu'on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine. Les inſulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils ne vouloient pas être ſes eſclaves. Macaſſar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-temps des forces conſidérables. La perte de Formoſe entraîna la ruine des comptoirs de Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes pour ſoutenir le commerce excluſif de Sumatra. Malaca fut aſſiégé, ſon territoire ravagé, ſa navigation interceptée par des pirates. Négapatan fut attaqué deux fois. Cochin eut à ſoutenir les efforts des Rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été preſque continuels à Ceylan,

auſſi fréquents & plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix ſolide, qu'en mettant un prix raiſonnable aux denrées qu'on exige. On a eu des démêlés ſanglants avec une nation Européenne, dont la puiſſance augmente tous les jours dans l'Inde, & dont le caractere n'eſt pas la modération. Toutes ces guerres ont été ruineuſes, & plus ruineuſes qu'elles ne devoient l'être, parce que ceux qui étoient chargés de les conduire, n'y vouloient voir qu'une occaſion de s'enrichir.

Ces diſſentions éclatantes ont été ſuivies en beaucoup d'endroits de vexations odieuſes. On en a éprouvé au Japon, en Chine, à Camboge, à Arrakan, dans le Gange, à Achem, à Coromandel, à Surate, en Perſe, à Baſſora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde que des deſpotes, qui préferent le brigandage au commerce, qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui eſt poſſible paroît juſte.

Les bénéfices que faiſoit la Compagnie dans les lieux où ſon commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-temps les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occaſionnoient ailleurs : les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduiſit à acheter plus cher, à vendre meilleur marché. Peut-être ſes avantages naturels l'auroient-ils miſe en état de ſoutenir ces revers, ſi ſes rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négociants particuliers le commerce d'Inde en Inde. Par le commerce d'Inde en Inde, il faut entendre les opérations néceſſaires pour porter les marchandiſes d'une contrée de l'Aſie à une autre contrée de l'Aſie; de la Chine, de Bengale, de Surate, par exemple, aux

Philippines, en Perſe & en Arabie. C'eſt par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés que les Hollandois obtenoient pour rien, ou preſque rien les riches cargaiſons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chaſſerent la Compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale. Son pavillon ſe montra à peine dans des rades où on voyoit juſqu'à huit ou dix vaiſſeaux Anglois.

Cette révolution, qui lui montroit ſi bien la route qu'elle devoit ſuivre, ne l'éclaira pas même ſur une pratique ruineuſe en commerce. Elle avoit contracté l'habitude de porter toutes les marchandiſes de l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les verſoit dans les différents comptoirs où la vente en étoit avantageuſe. Cet uſage occaſionnoit des frais, une perte de temps, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvénients. Lorſque les autres nations ſe livrerent à une navigation directe, il devenoit indiſpenſable d'abandonner un ſyſtême, mauvais en lui-même, inſoutenable par les circonſtances. L'empire d'une vieille habitude prévalut encore ; & la crainte que ſes employés n'abuſaſſent de ce changement empêcha, dit-on, la Compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la néceſſité.

Ce motif ne fut vraiſemblablement qu'un prétexte, qui ſervoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux, qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir abſolu dans l'Inde, & qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur adminiſtration. Dès que le gou-

vernement eut été rendu ſédentaire, les agents moins ſurveillés ſe relâcherent. Ils ſe livrerent à cette molleſſe, dont on contracte ſi aiſément l'habitude dans les pays chauds. On ſe vit réduit à en multiplier le nombre, & perſonne ne ſe fit un point capital d'arrêter un déſordre qui donnoit aux gens puiſſants la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles paſſoient en Aſie avec le projet de faire une fortune conſidérable & rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointements étoient inſuffiſants pour vivre; & il n'étoit pas poſſible de s'en faire payer dans l'Inde, ſans perdre vingt-cinq pour cent. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir étoient ôtés. On eut recours aux malverſations. La Compagnie fut trompée dans toutes ſes affaires par des facteurs qui n'avoient point d'intérêts à les faire proſpérer. L'excès du déſordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui ſe vendroit, pour tout ce qui s'acheteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés ſuivant leurs grades. Ils furent obligés à cette condition de jurer que leur compte étoit fidele. Cet arrangement ne ſubſiſta que cinq ans, parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On ſupprima la gratification & le ſerment. Depuis cette époque, les adminiſtrateurs mirent à leur induſtrie le prix que leur dictoit leur cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs ſubalternes, gagna peu à peu les principaux établiſſements, & avec le temps, Batavia même. On y avoit vu d'abord une ſi grande ſimplicité, que les membres du gouvernement, vêtus dans le cours ordinaire de la vie comme de ſimples matelots, ne prenoient des habits décents que dans le lieu même de leurs aſſemblées. Cette modeſtie

étoit accompagnée d'une probité ſi marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une ſeule fortune remarquable ; mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrieres vaincre & conquérir pour la patrie, & porter dans le tréſor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante amaſſer pour un corps particulier de l'état des richeſſes dont il ne leur revient ni gloire ni profit. L'auſtérité des principes républicains dut céder à l'exemple des peuples Aſiatiques. Le relâchement fut plus ſenſible dans le chef-lieu de la colonie, où les matieres du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence ſur lequel on crut devoir monter l'adminiſtration, donna du goût pour les choſes d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs, & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richeſſes. Le mépris même des bienſéances fut pouſſé ſi loin, qu'un gouverneur général ſe voyant convaincu d'avoir pouſſé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de juſtifier ſa conduite en montrant un plein pouvoir ſigné de la Compagnie.

Pour comble de malheur, on n'établit pas des regles ſuffiſantes pour juger la conduite des adminiſtrateurs. Cela n'avoit point d'inconvénients dans les commencements de la république, où les mœurs étoient pures, frugales & auſteres. En général, on voit dans les établiſſements Hollandois que les loix ont été faites pour des temps vertueux. Il falloit d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le déſordre auroit pu être arrêté dans ſon origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Aſie. Mais comme un fleuve débordé roule plus le limon qu'il ne groſſit ſes eaux, les

vices qu'entraînent les richeſſes croiſſent encore plus que les richeſſes mêmes. Les places de directeurs confiées, d'abord à des négociants habiles, tomberent dans la ſuite dans des maiſons puiſſantes, & s'y perpétuerent avec les magiſtratures qui les avoient fait entrer. Ces familles, occupées de vues de politique ou de ſoins d'adminiſtration, ne virent dans les poſtes qu'elles arrachoient à la Compagnie que les émoluments conſidérables; la facilité de placer leurs parents, quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les diſcuſſions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un ſecretaire, qui, ſous le nom plus impoſant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des adminiſtrateurs, qui ne s'aſſembloient que deux fois l'année, le printemps & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entiere à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dreſſer le modele des réponſes qu'on devoit y porter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, ſouvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu'il conduiſoit dans des précipices, ou les y laiſſa tomber.

L'eſprit de commerce eſt un eſprit d'intêrêt, & l'intérêt produit toujours la diviſion. Chaque chambre voulut avoir ſes chantiers, ſes arſenaux, ſes magaſins pour les vaiſſeaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite ſi vicieuſe.

Il n'y eut point de département qui ne ſe fit une loi de fournir comme il en avoit le droit, des marchandiſes, en proportion de ſes armements. Ces

marchandiſes n'étoient pas également propres pour leurs deſtinations, & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorſque les circonſtances exigerent des ſecours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foibleſſe en montrant des beſoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où il coûtoit ſix, plus ſouvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, & quelquefois beaucoup davantage. Les abus ſe multiplioient de toutes parts.

Les Etats-généraux, chargés d'examiner tous les trois ans la ſituation de la Compagnie, de s'aſſurer qu'elle ſe tient dans les bornes de ſon octroi, qu'elle rend juſtice aux intéreſſés, qu'elle fait ſon commerce d'une maniere qui n'eſt pas préjudiciable à la république, auroient pu & dû arrêter ce déſordre. Quelle qu'en ſoit la raiſon, ils ne l'ont fait en aucun temps. Cette conduite leur a fait eſſuyer l'humiliation de voir les actionnaires ſe réunir pour conférer au dernier Stadhouder la ſuprême direction de leurs affaires en Europe & dans les Indes, ſans prévoir le danger qui pouvoit réſulter de l'influence d'un chef perpétuel de l'état ſur un corps riche & puiſſant. Cependant, à cette époque, le dividende eſt devenu plus fort, & le prix des actions plus conſidérable. Une mort prématurée a fait oublier le plan de réforme qui avoit été dreſſé. La néceſſité le fera reprendre, mais ſans doute avec des précautions ſages contre l'abus de la puiſſance qu'on a cru devoir reclamer.

On commencera par abandonner en Aſie tous les établiſſements qui ne ſont pas d'une néceſſité indiſpenſable, ceux mêmes qui ne ſont que d'une

utilité médiocre. Il y auroit de la préſomption à les indiquer. La Compagnie ne doit pas manquer d'adminiſtrateur aſſez éclairés pour la bien conduire dans un objet de cette importance.

Dans les comptoirs ſubalternes, que les intérêts de ſon commerce la détermineront à conſerver, elle détruira les fortifications inutiles; elle ſupprimera les conſeils, que le faſte plutôt que la néceſſité lui a fait établir; elle proportionnera le nombre de ſes employés à l'étendue de ſes affaires.

Ses colonies principales même ſeront réformées, & réformées avec plus de ſoin que les autres, parce que les abus qui s'y ſont gliſſés y ont des ſuites bien plus funeſtes. Il faudroit ſur-tout congédier cette foule d'ouvriers, fermer ces immenſes magaſins qui ſervent aux travaux, aux réparations. Les malverſations des chefs & de ceux qui leur ſont ſoumis ſont ſi conſidérables, qu'il y auroit deux tiers à gagner à tout exécuter par entrepriſe.

Ces arrangements purement intérieurs en ameneront de plus conſidérables. La Compagnie établit dès ſon origine des regles fixes & préciſes, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter pour quelque raiſon, ni dans quelque occaſion que ce put être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvements. Cette direction abſolue & univerſelle lui parut néceſſaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ſes agents, la plupart tirés d'un état obſcur, & communément privés de cette éducation ſoignée qui étend les idées. Elle-même ne ſe permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le ſuccès de ſes entrepriſes. Des malheurs aſſez fréquents qu'entraîna ce ſyſtême ne lui firent pas abandonner, & elle fut toujours opiniâtrement fidele

à ſon premier plan. Ce n'étoient pas des principes réfléchis qui la guidoient, c'étoit une routine aveugle. Aujourd'hui qu'elle ne peut plus faire impunément des fautes, il eſt néceſſaire qu'elle revienne ſur ſes pas. Il faut que, laſſe de lutter avec déſavantage contre les négociants libres des autres nations, elle ſe détermine à livrer le commerce d'Inde en Inde aux particuliers. Cette heureuſe nouveauté rendra ſes colonies plus riches & plus fortes. Elle-même tirera plus de profit des droits qu'on payera dans ſes comptoirs, qu'elle n'en tiroit des opérations languiſſantes d'un commerce expirant. Tout, juſqu'aux vaiſſeaux que leur vétuſté empêche de renvoyer en Europe, doit tourner à ſon avantage. Les navigateurs fixés dans ſes établiſſements, ſeront trop heureux de pouvoir s'en ſervir dans ces mers paiſibles.

Peut-être la Compagnie devroit-elle pouſſer ſa réforme plus loin encore? Ne lui conviendroit-il pas d'abandonner aux particuliers le commerce des toiles deſtinées pour l'Europe? Ceux qui ſont inſtruits de ſes opérations ſavent bien qu'elle ne gagne pas au-delà de trente pour cent ſur cet article, qui lui eſt toujours vendu cherement par ſes agents, quoiqu'il ſoit acheté avec ſon argent. Qu'on déduiſe de ce bénéfice les avaries, l'intérêt de ſes avances, les appointements des commis, les riſques de mer, & on trouvera qu'il reſte peu de choſe. Un fret de vingt pour cent que les marchands libres payeroient avec plaiſir, ne ſeroit-il pas plus avantageux à la Compagnie?

Libre alors des ſoins, des entraves que lui donne ce commerce, elle ouvriroit ſon port de Batavia à toutes les nations. Elles y chargeroient les marchandiſes venues d'Europe, les denrées que la

Compagnie obtient à bas prix des Princes Indiens avec leſquels elle a des traités excluſifs, les épiceries deſtinées pour toutes les échelles de l'Aſie, où la conſommation augmenteroit néceſſairement. Elle ſe verroit bien dédommagée du ſacrifice qu'elle feroit à la liberté générale du commerce, par la vente sûre, facile & avantageuſe des épiceries en Europe. La corruption ſeroit néceſſairement arrêtée par une adminiſtration ſi ſimple, & l'ordre ſe trouveroit aſſez ſolidement établi pour ſe maintenir avec des ſoins médiocres.

La néceſſité de faire les arrangements intérieurs que nous propoſons, eſt d'autant plus urgente, que la Compagnie eſt continuellement menacée de perdre la baſe de ſa puiſſance, de ſe voir enlever le commerce des épiceries.

Il paſſe pour conſtant qu'on ne trouve plus le giroflier qu'à Amboine. C'eſt une erreur. Avant que les Hollandois ſe fuſſent emparés des Moluques proprement dites, toutes les iſles de cet Archipel étoient couvertes de cet arbre. On l'arracha, & on continue d'y envoyer tous les ans deux chaloupes, chacune chargée de douze ſoldats, dont la fonction ſe réduit à le couper par-tout où il repouſſe. Mais outre la baſſeſſe de cette avarice, qui lutte contre la prodigalité de la nature, quelle que ſoit l'activité de ces deſtructeurs, ils ne peuvent exécuter leurs ordres que ſur la côte. Trois cents hommes occupés continuellement à parcourir les forêts ne ſuffiroient pas pour remplir cette commiſſion dans toute ſon étendue. La terre, rebelle aux mains qui la dévaſtent, ſemble s'obſtiner contre la méchanceté des hommes. Le girofle renaît ſous le fer qui l'extirpe, & trompe la dureté des Hollandois, ennemis de tout ce qui ne croît pas pour eux ſeuls. Les Anglois établis à Sumatra

ont envoyé il y a quelques années à leur métropole du girofle fourni par les habitants de Bali, qui l'avoient tiré des lieux où l'on prétend qu'il n'en exiſte plus.

Le muſcadier n'eſt pas non plus concentré à Banda : il croît dans la nouvelle Guinée & dans les iſles ſituées ſur les côtes. Les Malais, qui ſeuls ont quelque liaiſon avec ces nations féroces, ont porté de ſon fruit à Batavia. Les précautions qu'on a priſes pour dérober la connoiſſance de cet événement, n'ont ſervi qu'à le conſtater davantage ; & ſa certitude eſt appuyée ſur tant de témoignages, qu'il n'eſt plus poſſible d'en douter.

Mais quand on révoqueroit en doute des faits auſſi certains ; quand on croiroit par habitude ou par révélation que les Eſpagnols des Philippines qui ont un ſi grand intérêt, une ſi grande facilité à ſe procurer le giroflier & le muſcadier, ne ſortiront jamais de leur indolence, il faudra toujours qu'on convienne qu'il eſt arrivé dans ces mers éloignées, un événement qui mérite une attention ſérieuſe. Les Anglois ont découvert le détroit de Lombok. Cette découverte les a conduits à Saffara, ſitué entre la nouvelle Guinée & les Moluques. Ils ont trouvé dans cette iſle la même attitude, la même terre, le même climat que dans celles où croiſſent les épiceries, & y ont formé un établiſſement. Croit-on que cette nation active & opiniâtre perdra de vue le ſeul objet qu'elle puiſſe s'être propoſé ? Croit-on qu'elle ſera rebutée par les obſtacles qu'elle trouvera ? Si la Compagnie connoiſſoit ſi mal le caractere de ſes rivaux, ſa ſituation ceſſeroit d'être équivoque, elle ſeroit déſeſpérée.

Indépendamment de cette guerre d'induſtrie, les Hollandois en doivent craindre une moins

lente & plus deſtructive. Tout, mais ſinguliérement la maniere dont ils compoſent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La Compagnie a un fonds d'environ cent navires de ſix cents à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui ſont hors d'état de faire leur retour, naviguent dans l'Inde, dont les mers paiſibles, ſi on excepte celles du Japon, n'exigent pas des bâtiments ſolides. Lorſqu'on jouit d'une tranquillité bien aſſurée, les vaiſſeaux partent ſéparément; mais pour revenir, ils forment toujours au cap deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaiſſeaux de la république les attendent & les eſcortent juſqu'en Hollande. On imagina dans des temps de guerre cette route détournée pour éviter les croiſieres ennemies; on a continué à s'en ſervir en temps de paix pour éviter la contrebande. Il ne paroiſſoit pas aiſé d'engager des équipages qui ſortoient d'un climat brûlant à braver les frimats du nord. Deux mois de gratification ſurmonterent cette difficulté. L'uſage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires ou les tempêtes pouſſent les flottes dans la Manche. Une fois ſeulement, les directeurs de la chambre d'Amſterdam ont voulu eſſayer de la ſupprimer. Ils furent ſur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, déſapprouve le deſpotiſme de la Compagnie, & gémit de ſon privilege excluſif. La marine de la Compagnie eſt commandée par des officiers, qui ont tous commencé par être matelots ou mouſſes. Ils ſont pilotes, ils ſont manœuvriers; mais ils n'ont pas la premiere idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de

leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inſpirer à l'eſpece d'hommes qui leur ſont ſoumis.

La formation des troupes de terre eſt encore plus mauvaiſe. A la vérité, les ſoldats déſerteurs de toutes les nations de l'Europe, devroient avoir de l'intrépidité; mais ils ſont ſi mal nourris, ſi mal habillés, ſi fatigués par le ſervice, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart originairement domeſtiques des gens en place, ou tirés d'une profeſſion vile où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne ſont pas faits pour leur communiquer l'eſprit militaire. Le mépris que le gouvernement entiérement marchand a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, acheve de les avilir, de les décourager. A toutes ces cauſes de relâchement, de foibleſſe & d'indiſcipline, on peut en ajouter une qui eſt commune aux deux ſervices de terre & de mer.

Il n'exiſte pas peut-être dans les gouvernements les moins libres, une maniere de ſe procurer des matelots & des ſoldats, plus blâmable que celle dont ſe ſert la Compagnie depuis fort long-temps. Dans toutes les villes où il y a une maiſon des Indes, on trouve des gens le plus ſouvent cabaretiers, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeur d'ames*. Ces ſcélérats par eux-mêmes, dans les lieux où ils ſont fixés, ou loin, & ſur les frontieres, par des inſtruments encore plus vils qu'eux, preſſent les ouvriers & les déſerteurs qu'ils trouvent de s'engager pour les Indes, où on les aſſure qu'ils ne ſauroient manquer de faire une fortune rapide & conſidérable. Ceux que cet appas ſéduit ſont enrôlés, ſans ſavoir le plus ſouvent en quelle qualité, & reçoivent de la Compagnie deux mois d'avance, qui ſont livrés à l'embaucheur.

cheur. Ils forment à cette époque une engagement de cent cinquante florins, au profit de leur ſéducteur, chargé par cet arrangement de leur former un équipage qui peut monter au dixieme de cette valeur. La dette eſt conſtatée par un billet de la Compagnie, qui n'eſt payé que dans le cas où les débiteurs vivent aſſez long-temps pour que leur ſolde y puiſſe ſuffire.

Une ſociété, qui ſe ſoutient malgré ce mépris pour la profeſſion militaire, & avec des ſoldats ſi corrompus, doit faire juger des progrès qu'a fait l'art de la négociation dans ces derniers ſiecles. Il a fallu ſuppléer ſans ceſſe à la force par des traités, de la patience, de la modeſtie & de l'adreſſe; mais on ne ſauroit trop avertir des républicains que ce n'eſt-là qu'un état précaire, & que les moyens les mieux combinés en politique ne réſiſtent pas toujours au torrent de la violence & des circonſtances. Il faut que la Compagnie ait des troupes compoſées de citoyens, & cela n'eſt pas impoſſible. Elle ne parviendra pas à leur inſpirer cet eſprit public, cet enthouſiaſme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps eſt toujours à cet égard dans le cas d'un gouvernement qui ne doit jamais conduire ſes troupes que par les principes ſur leſquels porte ſa conſtitution. L'amour du gain, l'économie, ſont la baſe de l'adminiſtration de la Compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le ſoldat à ſon ſervice. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il ſoit aſſuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il employera pour les faire réuſſir, & que la ſolde lui ſoit payée en actions. Alors les intérêts perſonnels, loin d'affoiblir le reſſort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que ſi nos réflexions ne déterminent pas la

Compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de ſon adminiſtration, qu'elle ſe réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle ſe verroit enlever ſes établiſſements en moins de temps qu'elle n'en a mis pour les conquérir ſur les Portugais. Ses meilleures places n'ont ni chemins couverts, ni glacis, ni ouvrages extérieurs, & ne tiendroient pas huit jours. Elles ne ſont jamais approviſionnées de vivres, quoiqu'elles regorgent toujours de munitions de guerre. Il n'y a pas dix mille hommes blancs ou noirs pour les garder, & il en faudroit plus de vingt mille. Ces déſavantages ne ſeroient pas compenſés par les reſſources de la marine. La Compagnie n'a pas un ſeul vaiſſeau de ligne dans ſes ports, & il ne ſeroit pas poſſible d'armer en guerre les vaiſſeaux marchands. Les plus gros de ceux qui retournent en Europe n'ont pas cent hommes; & en réuniſſant ce qui ſe trouve épars ſur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un ſeul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités ne craindra pas d'avancer que la puiſſance Hollandoiſe pourroit être détruite en Aſie avant que le gouvernement eût pu venir au ſecours de la Compagnie. Ce coloſſe d'une apparence giganteſque a pour baſe unique les Moluques. Six vaiſſeaux de guerre & quinze cents hommes de débarquement ſeroient plus que ſuffiſants pour en aſſurer la conquête. Elle peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la France formoit cette entrepriſe, ſon eſcadre, après s'être rafraîchie ſur la côte du Bréſil, gagneroit par le cap de Horn les Philippines, où on lui fourniroit de quoi ſe réparer. Delà

elle fondroit ſur Ternate, où les hoſtilités porteroient la premiere nouvelle de ſon arrivée dans ces mers. Un fort ſans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de deſſus les vaiſſeaux, ne feroit pas une longue réſiſtance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais foſſé, quatre petits baſtions, a été ſi ſouvent bouleverſé par des tremblements de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda préſente des difficultés particulieres. Il n'y a point de fonds autour de ces iſles, & il regne des courants violents, de ſorte que ſi on manquoit deux ou trois canaux qui y conduiſent, on ſeroit emporté ſans reſſource au-deſſous du vent. Mais cet obſtacle ſeroit aiſément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit à battre qu'un mur ſans foſſé, ni chemin couvert, ſeulement défendu par quatre baſtions en mauvais état. Un petit fort bâti ſur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défenſe de vingt-quatre heures.

Toux ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il eſt vraiſemblable, les garniſons trop foibles de moitié, aigries par les traitements qu'elles éprouvent, refuſoient de ſe battre, ou ſe battoient mollement, la conquête ſeroit plus rapide. Pour lui donner le degré de ſolidité dont elle ſeroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui ſeroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'eſcadre, avec ceux de ſes ſoldats qu'elle n'auroit pas laiſſés en garniſon, avec la partie des troupes Hollandoiſes qui ſe ſeroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevroit à temps des

iſles de France & de Bourbon, viendroit sûrement à bout de cette entrepriſe. Il ſuffit, pour en être convaincu, d'avoir une idée juſte de Batavia.

L'obſtacle le plus ordinaire au ſiege des places maritimes, eſt la difficulté du débarquement: rien n'eſt plus facile à la capitale de Java. Inutilement le général Imhof, qui ſentoit cet inconvénient, chercha à y remédier, en conſtruiſant un fort à l'embouchure du fleuve qui embellit la ville. Quand même ces ouvrages conduits à grands fraix par des gens ſans aucun talent, auroient été portés à leur perfection, on n'auroit pas été dans une ſituation beaucoup meilleure. La deſcente qu'on auroit rendue impraticable dans un point, auroit été toujours ouverte par pluſieurs rivieres qui tombent dans la rade, & qui ſont toutes navigables pour des chaloupes.

L'ennemi formé à terre ne trouveroit qu'une cité immenſe ſans chemin couvert, défendu par un rempart & par quelques baſtions bas & irréguliers, entourée d'un foſſé formé d'un côté par une riviere, & de l'autre par des canaux marécageux qu'il ſeroit aiſé de remplir d'eau vive: elle étoit protégée autrefois par une citadelle; mais Imhof, en élevant entre la ville & la place des caſernes vaſtes & fort élevées, interrompit cette communication. On lui fit remarquer après coup cette bévue, & il n'imagina rien de mieux pour la réparer, que de détruire deux demi-baſtions du fort qui regardoient la ville. Depuis ce temps-là, ils ſont joints l'un à l'autre.

Mais quand les fortifications ſeroient auſſi parfaites qu'elles ſont vicieuſes; quand l'artillerie, qui eſt immenſe, ſeroit dirigée par des gens habiles; quand on ſubſtitueroit Cohorn ou Vauban aux hommes tout-à-fait ineptes chargés de la con-

duite des travaux, la place ne pourroit pas tenir : elle auroit au moins beſoin de quatre mille hommes pour ſe défendre, & elle en a rarement plus de ſix cents. Auſſi les Hollandois ne ſont-ils pas aſſez aveugles pour mettre leur confiance dans une garniſon ſi foible : ils comptent bien davantage ſur les inondations que des écluſes qui enchaînent pluſieurs petites rivieres les mettent en état de ſe procurer. Ils penſent que les inondations retarderoient les opérations d'un ſiege, & feroient périr les aſſiégeants par la contagion qu'elles cauſeroient. Avec plus de réflexion, on verroit qu'avant que ces ſaignées n'euſſent produit leur effet, la place ſeroit emportée.

Le plan de conquête que pourroit former la France conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne, avec cette différence, que les Anglois pourroient l'exécuter en paſſant par les détroits de Bali ou de Lombok, après avoir commencé par ſe rendre maîtres du cap de Bonne-Eſpérance ; relâche excellente dont ils ont beſoin pour leur navigation aux Indes.

Le cap peut être attaqué par deux endroits : le premier eſt la baye de la table, à l'extrêmité de laquelle eſt ſitué le fort. C'eſt une rade ouverte, où la violence de la mer n'eſt rompue que par une iſle, où les exilés de la colonie, quelques-uns même de Batavia, ſont occupés à tuer des chiens marins, & à ramaſſer des coquillages, dont on fait la chaux. Elle eſt ſi mauvaiſe dans le mois de juin, juillet, août & ſeptembre, qu'on y a vu périr vingt-cinq vaiſſeaux en 1722, & ſept en 1736. Quoique les commodités qu'on y trouve la faſſent préférer dans les autres ſaiſons de l'année par tous les navigateurs, il eſt vraiſemblable qu'on n'y tenteroit pas la deſcente, parce que

les deux côtés du port ſont couverts de batteries ; qu'il ſeroit riſqueux, & peut-être impoſſible de faire taire. On préféreroit ſans doute la baye falſe, qui, éloignée de la premiere de trente lieues par mer, n'eſt cependant du côté de terre qu'à trois lieues de la capitale. Le débarquement ſe feroit paiſiblement dans cet aſyle ſûr, & les troupes arriveroient ſans obſtacle ſur une hauteur qui domine le fort. Comme cette citadelle, d'ailleurs fort reſſerrée, n'eſt défendue que par une garniſon de trois cents hommes, de quatre cents au plus, on la réduiroit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons diſperſés dans un eſpace immenſe, & ſéparés les uns des autres par des déſerts, n'auroient pas le temps de venir à ſon ſecours. Peut-être ne le voudroient-ils pas quand ils le pourroient ? Il doit être permis de ſoupçonner que l'oppreſſion dans laquelle ils gémiſſent leur fait deſirer un changement de domination. La perte du Cap mettroit peut-être la Compagnie dans l'impoſſibilité de faire paſſer aux Indes les ſecours néceſſaires à la défenſe de ſes établiſſements, rendroit au moins ce ſecours moins ſûrs, & plus diſpendieux. Par la raiſon contraire, les Anglois tireroient de grande commodités de cette conquête, des avantages même immenſes ; ſi on pouvoit ſe détacher de cet eſprit de monopole contre lequel la raiſon & l'humanité reclameront toujours.

Les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale ont du fer, des bois, du riz, du ſucre, cent objets de conſommation qui manquent totalement au cap. Elles pourroient les y porter, & recevoir en échange des vins & des eaux-de-vie. Le terrein de cette partie de l'Afrique eſt ſi propre, & le climat ſi favorable à cette cul-

ture, qu'on peut lui donner une étendue immenſe. Qu'on ouvre des débouchés, & on verra un eſpace de deux cents lieues couvert de vignes. La tolérance, la douceur du gouvernement, l'eſpérance d'une ſituation commode, attireront des cultivateurs de tous les côtés : ils trouveront aiſément des crédits pour ſe procurer leurs eſclaves néceſſaires à tous les travaux. Bientôt ils ſeront en état de fournir des boiſſons ſaines, agréables, abondantes à l'Amérique Angloiſe, & peut-être que la métropole elle-même puiſera un jour les ſiennes à la même ſource.

Si la république de Hollande ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait preſſentir pour ſon commerce, elle ne doit rien oublier pour les prévenir : il faut qu'elle ne perde pas de vue que la Compagnie, depuis ſon origine, juſqu'en 1722, a reçu environ quinze cents vaiſſeaux, dont la charge coûtoit dans l'Inde trois cents cinquante & un million ſix cents quatre-vingt-trois mille florins, & a été vendue plus du double en Europe : qu'en envoyant trois millions de florins dans l'Inde, elle parvient à ſe procurer des retours annuels de vingt millions de florins, dont le cinquieme au plus ſe conſomme dans les Provinces-unies ; qu'au renouvellement de chaque octroi, elle a donné des ſommes conſidérables à la république ; qu'elle a ſecouru l'état lorſque l'état a eu beſoin d'être ſecouru ; qu'elle a élevé une multitude de fortunes particulieres qui ont prodigieuſement accru les richeſſes nationales ; enfin, qu'elle a doublé, triplé peut-être l'activité de la métropole, en lui préſentant fréquemment l'occaſion de former de grandes entrepriſes.

Toute cette proſpérité eſt prête à s'évanouir,

ſi le ſouverain n'employe ſon autorité pour la conſerver. Il le fera. Cette confiance eſt due à un gouvernement qui a cherché à entretenir dans ſon ſein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ſes établiſſements éloignés. C'eſt aux dépens de l'Europe entiere que la Hollande a ſans ceſſe augmenté le nombre de ſes ſujets : la liberté de conſcience dont on y jouit, & la douceur des loix, y ont attiré tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle a procuré des moyens de ſubſiſtance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle : on a vu en différents temps les habitants du pays que dévaſtoit la guerre, aller chercher en Hollande un aſyle & du travail.

L'agriculture n'y a jamais pu être un objet conſidérable, quoique la terre y ſoit cultivée auſſi parfaitement qu'elle puiſſe l'être. Mais la pêche du hareng lui tient lieu d'agriculture. C'eſt un nouveau moyen de ſubſiſtance, une école de matelots. Nés ſur les eaux, ils labourent la mer ; ils en tirent leur nourriture ; ils s'aguerriſſent aux tempêtes, où ils apprennent ſans riſque à vaincre les dangers.

Le commerce de tranſport qu'elle fait continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, eſt encore un genre de navigation qui ne conſomme pas les hommes, & les fait ſubſiſter par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuple la Hollande. Elle eſt comme une production du pays. Ses vaiſſeaux ſont ſes fonds de terre, qu'elle fait valoir aux dépens de l'étranger.

On connoit chez elle le luxe de commodité ;

il y eſt ſans recherche. On y connoît celui de bienſéance ; il s'y trouve avec modération. La Hollande ignore celui de fantaiſie. Un eſprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même regne dans toute la nation, & il y a été entretenu avec ſoin par le gouvernement.

Les colonies ſont gouvernées par le même eſprit. On ne les peuple gueres que de la lie de la nation, ou d'étrangers ; mais des loix ſéveres, une adminiſtration juſte, une ſubſiſtance facile, un travail utile, donnent bientôt des mœurs à ces hommes renvoyés de l'Europe, parce qu'ils n'en avoient pas.

Le même deſſein de conſerver ſa population préſide à ſon économie militaire ; elle entretient en Europe un grand nombre de troupes étrangeres ; elle en entretient dans les colonies.

Les matelots Hollandois ſont bien payés, & des matelots étrangers ſervent continuellement ou ſur ſes vaiſſeaux marchands, ou ſur ſes vaiſſeaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-deſſors. Aucune nation, excepté les Suiſſes, ne cherche plus à ſe maintenir en bonne intelligence avec ſes voiſins ; & plus que les Suiſſes, elle cherche à maintenir ſes voiſins en paix.

La république conſerve l'union entre les citoyens par de très-belles loix, qui indiquent à chaque corps ſes devoirs, par une adminiſtration prompte & déſintéreſſée de la juſtice, par des réglements admirables pour les négociants.

Pour le commerce, il faut de la bonne foi. Aucun gouvernement ne l'aſſure comme celui de la Hollande. L'état en a dans les traités, & les négociants dans les marchés.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui ait mieux combiné ce que ſa ſituation, ſes forces, ſa population lui permettent d'entreprendre, & qui ait mieux connu ou ſuivi les moyens d'augmenter ſa population & ſes forces. Nous n'en voyons aucune, qui, ayant pour obet un grand commerce & la liberté, qui s'appellent, s'attirent & ſe ſoutiennent, ſe ſoit mieux conduit pour conſerver l'un & l'autre.

Mais combien ces mœurs ſont déja déchues & dégénérées! Les intérêts perſonnels qui s'épurent par leur réunion, ſe ſont iſolés entiérement, & la corruption eſt devenue générale. Il n'y a plus de patrie dans le pays de l'univers qui devroit inſpirer le plus d'attachement à ſes habitants. Quels ſentiments de patriotiſme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut ſe dire à lui-même : cette terre que j'habite, c'eſt moi qui l'ai rendue féconde; c'eſt moi qui l'ai embellie; c'eſt moi qui l'ai créée! Cette mer menaçante qui couvroit nos campagnes, ſe briſe contre les digues puiſſantes que j'ai oppoſées à ſa fureur. J'ai purifié cet air que des eaux croupiſſantes rempliſſoient de vapeurs mortelles. C'eſt par moi que des villes ſuperbes preſſent la vaſe & le limon que portoient l'océan. Les ports que j'ai conſtruits, les canaux que j'ai creuſés reçoivent toutes les productions de l'univers que je diſpenſe à mon gré. Les héritages des autres peuples ne ſont que des poſſeſſions que l'homme diſpute à l'homme; celui que je laiſſerai à mes enfants, je l'ai arraché aux éléments conjurés contre ma demeure, & j'en ſuis reſté le maître. C'eſt ici que j'ai établi un nouvel ordre phyſique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté, tout eſt mon ouvrage.

Je jouis de la gloire du paſſé; & lorſque je porte mes regards ſur l'avenir, je vois avec ſatisfaction que mes cendres repoſeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient ſe former des tempêtes. Que de motifs pour idolâtrer ſa patrie! Cependant il n'y a plus d'eſprit public en Hollande : c'eſt un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entr'elles que la place qu'elles occupent. La baſſeſſe, l'aviliſſement & la mauvaiſe foi, ſont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur ſerment comme d'une denrée; & ils vont devenir le rebut de l'univers, qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémiſſez du moins des dangers qui vous environnent. Avec l'ame des eſclaves, on n'eſt pas loin de la ſervitude. Le feu ſacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces temps d'anarchie, où tous les ſouverains de l'Europe, également contrariés par les grands de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni ſecret, ni union, ni célérité; où l'équilibre des puiſſances ne pouvoit être que l'effet de leur foibleſſe mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, aſſure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent oppoſer des républicains à cette ſupériorité redoutable? Des vertus; & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos magiſtrats enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté; & votre exemple funeſte reſſerre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par mauvaiſe foi, ou par habitude, nous diſent tous les jours:

Le voilà ce gouvernement que vous exaltez ſi fort dans vos écrits : voilà les ſuites heureuſes de ce ſyſtême de liberté qui vous eſt ſi cher. Aux vices que vous reprochez au deſpotiſme, ils ont ajouté un vice qui les ſurpaſſe tous, l'impuiſſance de réprimer le mal. Que répondre ? Ce que nous venons de dire. Que la corruption des républiques a un terme affreux, le paſſage de la licence à l'eſclavage, & qu'enfin elles tombent pour toujours dans la claſſe des peuples ſoumis, dont la corruption n'a plus de terme. On va voir à quel point l'Angleterre eſt éloignée d'un pareil danger.

Fin du ſecond Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE TROISIEME.

ON ne connoît ni l'époque qui a peuplé les iſles Britanniques, ni l'origine de leurs premiers habitants. Tout ce que les monuments hiſtoriques les plus dignes de foi nous apprennent, c'eſt qu'elles furent ſucceſſivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois & par les Gaulois. Les négociants de ces nations y alloient échanger des vaſes de terre, du ſel, toutes ſortes d'inſtruments de fer & de cuivre contre des peaux, des eſclaves, des chiens de chaſſe & de combat, ſur-tout contre de l'étain. Leur bénéfice étoit tel à peu près qu'ils le vouloient avec des peuples

ſauvages, qui ignoroient également le prix de ce qu'on leur portoit, le prix de ce qu'ils livroient.

A ne conſulter qu'une ſpéculation vague, on ſeroit porté à penſer que les inſulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'arrête les excurſions des habitants du continent : ils peuvent trouver à vivre, & ſur les combats en même temps. Dans les iſles, la guerre & les maux d'une ſociété trop reſſerrée doivent amener plus vîte la néceſſité des loix & des conventions. Cependant quelle qu'en ſoit la raiſon, on voit généralement leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard, & plus imparfaitement. Toutes les traditions l'atteſtent en particulier pour la Bretagne.

La domination Romaine ne fut pas aſſez longue, & fut trop diſputée, pour beaucoup avancer l'induſtrie des Bretons. Le peu même de progrès que, pendant cette époque, avoient fait la culture & les arts, s'anéantit auſſi-tôt que cette fiere puiſſance ſe fut décidée à abandonner ſa conquête. L'eſprit de ſervitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de réſiſter d'abord au refoulement des Pictes leurs voiſins, qui s'étoient ſauvés du joug, en fuyant vers le nord de l'iſle, & peu après aux expéditions plus meurtrieres, plus opiniâtres & plus combinées des brigands qui ſortoient en foule des contrées les plus ſeptentrionales de l'Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus deſtructeur peut-être dont les annales du monde ayent perpétué le ſouvenir; mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne ſont inexprimables. Chaque année, pluſieurs fois l'année, elle voyoit ſes campagnes ravagées, ſes maiſons brûlées, ſes femmes violées, ſes temples dé-

pouillés, ſes habitants maſſacrés, mis à la torture, ou amenés en eſclavage. Tous ces malheurs ſe ſuccédoient avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Lorſque le pays fut détruit, au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares, ils s'emparerent du pays même. A une nation ſuccédoit une nation. La horde qui ſurvenoit, chaſſoit ou exterminoit celle qui étoit déja établie ; & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance & la miſere. Tout porte à penſer que, dans ces temps de découragement, les Bretons n'avoient gueres de liaiſon de commerce avec le continent. Les échanges étoient mêmes ſi rares entr'eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque Guillaume le Conquérant ſubjugua la Grande-Bretagne un peu après le milieu du onzieme ſiecle. Ceux qui le ſuivoient arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus induſtrieuſes que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre naturellement les idées du peuple vaincu. Si cela n'arriva pas, il faut l'attribuer à l'introduction du gouvernement féodal, qui étoit alors à la fois l'unique fondement de la ſtabilité & des déſordres de la plupart des gouvernements monarchiques de l'Europe. Sous ces vicieuſes inſtitutions, l'état continua à languir. Il ne fut gueres moins travaillé par les troubles civils, qu'il l'avoit été autrefois par les incurſions des barbares.

Le commerce entier étoit entre les mains des Juifs & des banquiers Lombards, qu'on favoriſoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes néceſſaires, & qu'on faiſoit mourir, qu'alternativement on chaſſoit & on rappelloit. Ces déſordres étoient augmentés par l'audace des pira-

tes qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment ſur tous les vaiſſeaux, & en noyoient ſouvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne ſortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beure, du plomb, de l'étain, pour une ſomme modique, & trente mille ſacs de laine, qui rendoient annuellement une ſomme plus conſidérable. Comme les Anglois ignoroient encore alors entiérement l'art de teindre les laines, & celui de les mettre en œuvre avec élégance, la plus grande partie de cet argent repaſſoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers, & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même temps, on défendoit l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé, deux loix tout-à-fait dignes du ſiecle qui les vit naître.

Henri VII permit aux Barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des Seigneurs & celles de leurs vaſſaux. Elle mit entr'eux plus d'indépendance ; elle répandit dans le peuple le deſir de s'enrichir, avec l'eſpérance de jouir de ſes richeſſes.

Ce deſir, cette eſpérance étoient traverſés par des grands obſtacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la Compagnie des négociants établis à Londres, d'exiger dans la ſuite la ſomme de ſoixante-dix livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-bas. Pour fixer plus de gens à la culture, on avoit ſtatué que perſonne ne pourroit mettre ſon fils ou ſa fille en aucun apprentiſſage,

prentiſſage, ſans avoir vingt ſchelings de rente en fonds de terre : cette loi abſurde fut mitigée.

Malheureuſement on laiſſa ſubſiſter en ſon entier celle qui régloit le prix de toutes les choſes comeſtibles, de la laine, du ſalaire des ouvriers, des étoffes, des vêtements. De mauvaiſes combinaiſons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt & les bénéfices du change furent ſévérement proſcrits, comme uſuraires, ou comme propres à introduire l'uſure. Il fut défendu d'exporter l'argent ſous quelque forme qu'il put être ; & pour que les marchands étrangers ne puſſent pas l'emporter clandeſtinement, on les obligea à convertir en marchandiſes Angloiſes le produit entier des marchandiſes qu'ils avoient introduites en Angleterre. La ſortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas aſſez éclairé pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'eſpece. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations ; c'eſt-à-dire, que l'état autoriſa tous ceux qui ſuivoient une même profeſſion, à faire les réglements qu'ils jugeroient utiles à leur conſervation, à leur proſpérité excluſive. La nation gémit encore d'un arrangement ſi contraire à l'induſtrie univerſelle, & qui réduit tout à une eſpece de monopole.

En voyant tant de loix bizarres, on ſeroit tenté de penſer que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la proſpérité de ſon empire, ou qu'il manquoit totalement de lumieres. Cependant il eſt prouvé que ce Prince, malgré ſon extrême avarice, prêta ſouvent ſans intérêts des ſommes conſidérables à des négociants qui manquoient de fonds ſuffiſants pour les entrepriſes qu'ils ſe propoſoient de faire. La ſageſſe de ſon gouverne-

ment eſt d'ailleurs ſi bien conſtatée, qu'il paſſe avec raiſon pour un des plus grands monarques qui ſe ſoit aſſis ſur le trône d'Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut pluſieurs ſiecles à une ſcience avant qu'elle puiſſe être réduite à des principes ſimples. Il en eſt des théories comme des machines, qui commencent toujours par être très-compliquées, & qu'on ne dégage qu'avec le temps par l'obſervation & l'expérience des roues paraſites qui en multiplioient le frottement.

Les lumieres des regnes ſuivants ne furent pas beaucoup plus étendues ſur les matieres qui nous occupent. Des Flamands, habitués en Angleterre, en étoient les ſeuls bons ouvriers. Ils étoient preſque toujours inſultés & opprimés par les ouvriers Anglois, jaloux ſans émulation. On ſe plaignoit que toutes les pratiques alloient à eux, & qu'ils faiſoient hauſſer le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs atteliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers, & ceux même qui s'étoient faits naturaliſer ſe virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit ſi générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages dans les temps mêmes que les loix fixoient à deux milles le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être compoſé. Toutes les liaiſons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-bas. Les habitants de ces provinces achetoient les marchandiſes Angloiſes, & les faiſoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il eſt vraiſemblable que la nation n'auroit pris de long-temps un grand eſſor, ſans le bonheur des circonſtances.

Les cruautés du Duc d'Albe firent paſſer en Angleterre d'habiles fabricants, qui tranſporterent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les perſécutions que les réformés éprouvoient en France donnerent des ouvriers de toute eſpece à l'Angleterre. Eliſabeth, qui ne ſavoit pas eſſuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien & le voyoit; deſpote & populaire, éclairée & obéie, Eliſabeth ſe ſervit de la fermentation des eſprits, qui étoit générale dans ſes états comme dans le reſte de l'Europe; & tandis que cette fermentation ne produiſoit chez les autres peuples que des diſputes de théologie, des guerres civiles ou étrangeres, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à conſtruire chez eux leurs vaiſſeaux, qu'ils achetoient auparavant des négociants de Lubeck & de Hambourg. Bientôt ils firent ſeuls le commerce de Moſcovie par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir, & ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes anſéatiques en Allemagne & dans le nord. Ils commencerent le commerce de Turquie. Pluſieurs de leurs navigateurs tenterent, mais ſans fruit, de s'ouvrir par les mers du nord un paſſage aux Indes. Enfin, Drake, Stepens, Cawendish, & quelques autres, y arriverent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Eſpérance.

Le fruit de ces voyages fut aſſez grand pour déterminer en 1600 les plus habiles négociants de Londres à former une ſociété. Elle obtint un privilege excluſif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que ſi ce privilege

paroiſſoit nuiſible au bien de l'état, il ſeroit aboli, & la Compagnie ſupprimée, en avertiſſant les aſſociés deux ans d'avance.

Cette réſerve dut ſon origine au chagrin qu'avoient récemment témoigné les Communes d'une conceſſion pareille. La Reine étoit revenue ſur ſes pas, & avoit parlé dans cette occaſion d'une maniere digne de ſervir de leçon à tous les ſouverains.

» Meſſieurs, dit-elle aux membres de la cham-
» bre chargés de la remercier, je ſuis très-tou-
» chée de votre attachement & de l'attention que
» vous avez de m'en donner un témoignage au-
» thentique. Cette affection pour ma perſonne
» vous avoit déterminés à m'avertir d'une faute
» qui m'étoit échappée par ignorance, mais où
» ma volonté n'avoit aucune part. Si vos ſoins
» vigilants ne m'avoient découvert les maux que
» mon erreur pouvoit produire, quelle douleur
» n'aurois-je pas reſſentie, moi qui n'ai rien de
» plus cher que l'amour & la conſervation de
» mon peuple? Que ma main ſe deſſeche tout-à-
» coup, que mon cœur ſoit frappé d'un coup mor-
» tel, avant que j'accorde des privileges particu-
» liers, dont mes ſujets ayent à ſe plaindre. La
» ſplendeur du trône ne m'a point éblouie au point
» de me faire préférer l'abus d'une autorité ſans
» bornes à l'uſage d'un pouvoir exercé par la
» juſtice. L'éclat de la royauté n'aveugle que les
» Princes qui ne connoiſſent pas les devoirs qu'im-
» poſe la couronne. J'oſe penſer qu'on ne me
» comptera point au nombre de ces monarques.
» Je ſais que je ne tiens pas le ſceptre pour mon
» avantage propre, & que je me dois toute entiere
» à la ſociété qui a mis en moi ſa confiance. Mon
» bonheur eſt de voir que l'état a proſpéré juſ-

» qu'ici par mon gouvernement, & que j'ai pour
» ſujets des hommes dignes que je renonçaſſe
» pour eux au trône & à la vie. Ne m'imputez
» pas les fauſſes meſures où l'on peut m'engager,
» ni les irrégularités qui peuvent ſe commettre
» ſous mon nom. Vous ſavez que les miniſtres
» des Princes ſont trop ſouvent conduits par des
» intérêts particuliers, que la vérité parvient ra-
» rement aux Rois ; & qu'obligés dans la foule des
» affaires qui les accablent, de s'arrêter ſur les
» plus importantes, ils ne ſauroient tout voir par
» eux-mêmes.

Les fonds de la Compagnie ne furent d'abord que de trois cents ſoixante-neuf mille huit cents quatre-vingt-onze livres cinq ſchelings ſterlings. L'armement de quatre vaiſſeaux qui partirent dans les premiers jours de 1601, en abſorba une partie. On embarqua le reſte en argent & en marchandiſes.

Les premiers établiſſements que cette ſociété fit dans les Indes, ſe formerent du conſentement des nations. Elle ne voulut pas faire d'abord des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entrepriſes de négociants humains & juſtes. Elle ſe fit aimer ; mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de ſoutenir la concurrence des nations qui ſe faiſoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois poſſédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées & de bons ports. Ces avantages aſſuroient leur commerce contre les naturels du pays & contre des nouveaux concurrents ; ils facilitoient leurs retours en Europe, ils leur donnoient les moyens de ſe défaire utilement des marchandiſes qu'ils portoient en Aſie, d'obtenir à un prix honnête celles

qu'ils vouloient acheter. Les Anglois, au contraire, dépendants du caprice des ſaiſons & du peuple, ſans force & ſans aſyle, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient faire un commerce avantageux. Ils ſentirent qu'on acquéroit difficilement de grandes richeſſes ſans des grandes injuſtices, & que pour ſurpaſſer ou même balancer les nations qu'ils avoient cenſurées, il falloit imiter leur conduite.

Le projet de faire des établiſſements ſolides, & de tenter des conquêtes, paroiſſoit au-deſſus des forces d'une ſociété naiſſante; & elle ſe flatta qu'elle ſeroit protégée, parce qu'elle étoit utile à la patrie. Ses eſpérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, Prince foible, infecté de la fauſſe philoſophie de ſon ſiecle, bel eſprit, ſubtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une univerſité que d'un empire. La Compagnie, par ſon activité, ſa perſévérance, le bon choix de ſes officiers & de ſes facteurs, ſuppléa au ſecours que lui refuſoit ſon ſouverain. Elle bâtit des forts, elle fonda des colonies aux iſles de Java, de Pouleron, d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainſi avec les Hollandois le commerce des épiceries, qui ſera toujours le plus ſolide de l'orient, parce que ſon objet eſt devenu d'un beſoin réel. Il étoit encore plus important dans ce temps-là, parce que le luxe de fantaiſie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis, & que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

Les Hollandois n'avoient pas chaſſé les Portugais des iſles où croiſſent les épiceries, pour y laiſſer établir une nation, dont la puiſſance ma-

ritime, le caractere & le gouvernement rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages ſans nombre ſur leurs rivaux : de puiſſantes colonies, une marine exercée, des alliances bien cimentées, un grands fonds de richeſſes, la connoiſſance du pays & celle des principes & des détails du commerce. Tout cela manquoit aux Anglois, qui furent attaqués par la ruſe & par la force. Ils ſuccomboient, lorſque quelques eſprits modérés chercherent en Europe, où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté par un aveuglement dont il ne ſeroit pas aiſé de trouver la cauſe.

Les deux compagnies ſignerent en 1619 un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine & Banda appartiendroient en commun aux deux nations : que les Anglois auroient un tiers, & les Hollandois les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix : que chacun contribueroit à proportion de ſon intérêt à la défenſe de ces iſles : qu'un conſeil compoſé de gens expérimentés de chaque côté régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce : que cet accord garanti par les ſouverains reſpectifs dureroit vingt ans, & que s'il s'élevoit dans cet intervalle des différents qui ne puſſent pas être accommodés par les deux Compagnies, ils ſeroient décidés par le Roi de la Grande-Bretagne & les Etats-généraux des Provinces-unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le ſort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt inſtruits aux Indes, qu'ils s'occuperent des moyens de la rendre nulle. La ſituation des choſes favori-

ſoit leurs vues. Les Eſpagnols & les Portugais avoient profité de la diviſion de leurs ennemis pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir, & il y avoit du danger à leur en donner le temps. Les commiſſaires Anglois convinrent de l'avantage qu'il y auroit à les attaquer ſans délai ; mais ils ajouterent qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration qu'on avoit prévue fut enregiſtrée ; & leurs aſſociés entreprirent ſeuls une expédition dont ils ſe réſerverent tout le fruit. Il ne reſtoit aux agents de la Compagnie de Hollande qu'un pas à faire pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres, c'étoit de chaſſer leurs rivaux d'Amboine. On y réuſſit par une voye bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au ſervice des Hollandois dans Amboine, ſe rendit ſuſpect par une curioſité indiſcrete. On l'arrêta, & il confeſſa qu'il s'étoit engagé avec les ſoldats de ſa nation à livrer la fortereſſe aux Anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ſes camarades. Sur ces dépoſitions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conſpiration, qui ne la démentirent pas, qui la confirmerent même. Une mort honteuſe termina la carriere de tous les coupables. Tel eſt le recit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accuſation que l'effet d'une avidité ſans bornes. Ils ont ſoutenu qu'il étoit abſurde de ſuppoſer que dix facteurs & onze ſoldats étrangers ayent pu former le projet de s'emparer d'une place, où il y avoit une garniſon de deux cents hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la poſſibilité de faire réuſſir un plan ſi extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impoſſibilité d'être ſecourus

contre les forces ennemies qui les auroient aſſiégés de toutes parts. Il faudroit, pour rendre vraiſemblable une pareille trahiſon, d'autres preuves qu'un aveu des accuſés arraché à force de tortures. Elles n'ont jamais donné de lumieres que ſur le courage ou la foibleſſe de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces conſidérations, appuyées de pluſieurs autres à peu près auſſi preſſantes, ont rendu le récit de la conſpiration d'Amboine ſi ſuſpect, qu'elle n'a été regardée communément que comme un voile dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le miniſtere de Jacques I, & la nation, occupés alors de ſubtilités eccléſiaſtiques, & de la diſcuſſion des droits du Roi & du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'orient. Cette indifférence preſcrivoit une circonſpection qui dégénéra bientôt en foibleſſe. Elle ne pouvoit qu'augmenter durant le débordement des diſſentions civiles & religieuſes qui inonderent tout l'état de ſang, qui y étouffferent tous les ſentiments, toutes les lumieres. De plus grands intérêts firent oublier totalement les Indes ; & la Compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien au moment de la mort inſtructive & terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandois euſſent été favorables aux malheureux Stuards, & donnaſſent un aſyle aux Anglois qu'il avoit proſcrits ; indigné que la république des Provinces-unies affectât l'empire des mers ; fier de ſes ſuccès, ſentant ſes forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire reſpecter & ſe venger. Il déclara la guerre à la Hollande. De toutes les guerres maritimes, dont l'hiſtoire ait fait mention, c'eſt la plus ſavante, la plus illuſtre

par la capacité des chefs & le courage des ſoldats, la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le durent à la grandeur de leurs vaiſſeaux, que le reſte de l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur qui donna la loi ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il ſe contenta d'y aſſurer la liberté du commerce Anglois, de faire déſavouer le maſſacre d'Amboine, & de preſcrire des dédommagements pour les deſcendants des malheureuſes victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention dans le traité des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'iſle de Java & dans pluſieurs des Moluques. A la vérité, la reſtitution de l'iſle de Pouleron fut ſtipulée ; mais les uſurpateurs, ſecondés par le négociateur Anglois qui s'étoit laiſſé corrompre, ſurent ſi bien éluder cet article qui pouvoit & devoit leur donner un concurrent pour les épiceries, qu'il n'eut jamais d'exécution.

Malgré ces négligences, dès que la Compagnie eut obtenu du protecteur le renouvellement de ſon privilege, & qu'elle ſe vit ſolidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur, que ſes malheurs paſſés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec l'extenſion qu'on donnoit à ſes droits.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe la ſuivit en Aſie. Elle y reprit avec ſuccès le commerce qu'elle avoit ouvert autrefois dans le golfe Perſique, de la maniere que nous allons dire.

Tandis que l'Anglois luttoit avec déſavantage contre les Hollandois dans les Moluques, il étoit attaqué ſur la côte de Malabar par les Portugais. Ses ſuccès contre une nation qui avoit paſſé juſqu'alors dans l'eſprit des Orientaux pour

invincible, lui donnerent un très-grand éclat. Le bruit de ſes victoires pénétra juſqu'en Perſe, où régnoit alors Abas I, ſurnommé le Grand. Ce Prince avoit conquis le Kandahar, pluſieurs places importantes ſur la Mer noire, une partie de l'Arabie, & chaſſé les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Méſopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate. Ces avantages lui avoient donné aſſez d'autorité pour abaiſſer les grands, & pour réprimer l'inſolence de la milice, en poſſeſſion de diſpoſer du trône ſuivant ſon caprice. Un deſpotiſme peut-être plus abſolu qu'en aucune contrée de l'Aſie, remplaça cette anarchie. Le Grand Abas ſut allier à ce gouvernement oppreſſeur quelques vues d'utilité publique. Une colonie d'Arméniens, transférée à Iſpahan, porta au centre de l'empire l'eſprit de commerce, l'abondance, & des arts inconnus aux Perſans. Le Sophi s'aſſocioit lui-même à leurs entrepriſes, & leur avançoit des ſommes conſidérables, qu'il faiſoit valoir dans les marchés les plus renommés de l'univers. Ils étoient obligés de lui remettre les fonds aux termes convenus; & s'ils les avoient accrus par leur induſtrie, il leur accordoit quelque récompenſe.

Les Portugais, qui s'apperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Aſie & avec l'Europe alloit prendre ſa direction par la Perſe, y mirent des entraves. Ils ne ſouffroient pas que le Perſan achetât des marchandiſes ailleurs que dans leurs magaſins. Ils en fixoient le prix; & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours ſur leurs vaiſſeaux, & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abas,

qui, inſtruit du reſſentiment des Anglois, leur propoſa de réunir leurs forces de mer à ſes forces de terre pour aſſiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, & priſe en 1622, après deux mois de combats. Les conquérants s'en partagerent le butin qui fut immenſe, & la ruinerent enſuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues delà étoit dans le continent un port nommé juſqu'alors Gombron, & depuis Bender-Abaſſi. La nature ne paroiſſoit pas l'avoir deſtiné à être habité. Il eſt ſitué au pied de montagnes exceſſivement élevées, qui en font un des lieux de l'univers le plus étouffés. On y reſpire un air embraſé qui dévore ſans jamais exciter de tranſpiration. Des vapeurs mortelles s'élevent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes ſont noires & arides, comme ſi le feu les avoit brûlées. Les eaux de ſource ou de citerne y ſont auſſi ameres que celles de la mer. Malgré ces inconvénients, l'avantage qu'il avoit d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choiſir par le monarque Perſan, pour ſervir d'entrepôt au grand commerce qu'il ſe propoſoit de faire aux Indes. Les Anglois furent aſſociés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, & la moitié du produit des douanes, à condition qu'ils entretiendroient continuellement au moins deux vaiſſeanx de guerre dans le golfe. Cette précaution parut eſſentielle pour rendre vain le reſſentiment des Portugais, dont la haine étoit encore redoutable.

A cette époque, Bender-Abaſſi, qui n'avoit été juſqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville floriſſante. Les Anglois y portoient les épiceries, le poivre, le ſucre de l'Orient, le fer

& le plomb d'Europe. Il ajouterent depuis à leurs cargaiſons les draps que la Perſe recevoit auparavant de leur compagnie de Turquie. Le bénéfice qu'ils faiſoient ſur ces marchandiſes étoit fort groſſi par un fret exceſſivement cher que leur payoient les Arméniens, qui reſtoient encore en poſſeſſion de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négociants, peut-être les plus intelligents de l'univers, avoient entrepris depuis long-temps le commerce des toiles. Ils n'avoient été ſupplantés ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Anglois & les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. Ces deux dernieres nations avoient ſi peu porté leurs regards ſur ces précieuſes manufactures, qu'ils n'avoient point formé d'établiſſement dans les contrées où la nature avoit comme fixé cette heureuſe invention de l'induſtrie & de l'art. Peut-être en avoient-elles été détournées par l'impoſſibilité de ſoutenir la concurrence d'un peuple également riche, induſtrieux, actif, économe. Les Arméniens faiſoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils paſſoient aux Indes; ils y achetoient du coton, ils le diſtribuoient aux fileuſes; ils faiſoient fabriquer les toiles ſous leurs yeux; ils les portoient à Bender-Abaſſi, d'où elles paſſoient à Iſpahan. Delà elles ſe diſtribuoient dans les différentes provinces de la monarchie, dans les états du Grand Seigneur, & juſqu'en Europe, où on contracta l'habitude de les appeller Perſes, quoiqu'il ne s'en ſoit jamais fabriqué ailleurs qu'à la côte de Coromandel.

En échange des marchandiſes qu'on portoit à la Perſe, elle donnoit les productions de ſon cru ou le fruit de ſon induſtrie.

Le maroquin, qui étoit toujours apprêté avec de la chaux. On ſe ſervoit de ſel & de noix de gale, au-lieu de tan, dont l'uſage étoit inconnu aux Perſans.

Le chagrin, fait avec la peau de la croupe d'âne. Au-lieu de la graine de moutarde employée ailleurs pour le grainer, on ſe ſervoit de la graine de casbin.

Les brocards d'or d'un prix ſupérieur à tout ce qu'ont produit les plus célebres manufactures. Autour du métier qui ſervoit à la fabrique de ces grandes pieces d'étoffe, cinq ou ſix hommes faiſoient rouler vingt-cinq ou trente navettes à la fois. De ces labyrinthes de l'induſtrie ſortoient des rideaux, des portieres & des carreaux magnifiques.

Les tapis, qu'on a depuis ſi bien imités en Europe, & qui ont été long-temps un des plus riches meubles de nos appartements.

Les turquoiſes, qui étoient plus ou moins parfaites, ſuivant les mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

La laine des Caramanie, qui reſſembloit beaucoup à celle de Vigogne. Elle étoit employée avec ſuccès dans les manufactures de chapeaux, & dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent ont cela de particulier, que leur toiſon tombe d'elle-même au mois de mai.

Le poil de chevre, la ſoie, l'eau roſe, les gommes pour la médecine, les racines pour les teintures, les dattes, & pluſieurs ſortes de fruits, enfin, les chevaux & mille autres choſes, dont les unes ſe vendoient dans les Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fuſſent parvenus à

s'approprier tout le commerce de l'Aſie orientale, ils ne virent pas ſans jalouſie ce qui ſe paſſoit en Perſe. Il leur parut que les privileges dont leur rival jouiſſoit dans la rade de Bender-Abaſſi, pouvoient être compenſés par l'avantage qu'ils avoient de poſſéder une plus grand quantité d'épiceries, & ils entrerent avec lui en concurrence.

Leur commerce s'établit d'abord ſur un ſyſtême peu lucratif. Ils étoient obligés de dépoſer leur cargaiſon dans les magaſins du Prince, qui leur donnoit en échange des marchandiſes du pays. Peu à peu on baiſſa ſi fort le prix de leurs denrées, on hauſſa ſi fort le prix de celles du monarque, qu'ils perdoient conſidérablement. Cette oppreſſion finit durant les guerres civiles d'Angleterre. Ils conclurent alors avec la cour d'Iſpahan un traité, qui portoit que la Compagnie de Hollande pourroit faire entrer tous les ans dans l'empire pour un million de marchandiſes, qui, libres de tous droits, ſeroient vendues où & à qui elle voudroit; & que ſi elle en portoit davantage, elle payeroit pour le ſurplus les droits accoutumés. Pour prix du ſacrifice qu'on lui faiſoit, elle s'obligea d'acheter tous les ans du gouvernement ſix cents balles de ſoie crue de deux cents ſeize livres chacune, à raiſon de cinq cents cinquante florins la balle; ce qui étoit le double du prix de la ſoie dans toute la Perſe. Mais elle ſe dédommageoit avec les particuliers des pertes qu'elle faiſoit avec la cour. Le retour des Anglois que les François ne tarderent pas à ſuivre, fut cauſe qu'on les ménagea moins. Bientôt les trois nations éprouverent des vexations plus odieuſes, plus deſtructives les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans

ou des imbécilles, dont les cruautés & les injuſtices affoibliſſoient les liaiſons de leurs ſujets avec les autres peuples. L'un de ces deſpotes étoit ſi féroce, qu'un grand de la cour diſoit : *Que toutes les fois qu'il ſortoit de la chambre du Roi, il tâtoit ſa tête avec ſes deux mains, pour voir ſi elle étoit encore ſur ſes épaules.* Lorſqu'on annonçoit à ſon ſucceſſeur que les Turcs envahiſſoient les plus belles provinces de l'empire, il répondoit froidement : *Qu'ils s'embarraſſoit peu de leurs progrès, pourvu qu'il lui laiſſaſſent ſa ville d'Iſpahan.* Il eut un fils ſi baſſement livré aux petites pratiques de ſa religion, qu'on l'appelloit par dériſion, *le moine ou le prêtre Huſſein :* caractere moins odieux peut-être pour un Prince, mais bien plus dangereux pour ſes peuples que celui d'impie ou d'ennemi des Dieux. Sous ces vils ſouverains, les affaires devenoient tous les jours plus languiſſantes à Bender-Abaſſi. Les Aghuans les réduiſirent à rien.

Ces Aghuans ſont un peuple du Kandahar, pays montueux, ſitué au nord de l'Inde. On les a vus tantôt ſoumis aux Mogols, tantôt aux Perſans, & le plus ſouvent indépendants. Ceux qui n'habitent pas la capitale vivent ſous des tentes, à la maniere des Tartares. Le maître, les eſclaves, les chevaux & le bétail y ſont mêlés enſemble. Leur uſage eſt d'avoir les jambes & les bras nuds. Ils ſont petits & mal faits, mais nerveux, robuſtes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur maniere de combattre eſt remarquable. Des ſoldats d'élite, partagés en deux troupes, fondent d'abord ſur l'ennemi, n'obſervant aucun ordre, & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les ſuit. Dès que le combat eſt engagé, ils ſe retirent

rent ſur les flancs & à l'arriere-garde, où leur fonction eſt d'empêcher que perſonne ne recule. Si quelqu'un quitte ſon rang & ſe diſpoſe à la fuite, ils tombent ſur lui le ſabre à la main, & le forcent de reprendre ſon rang. Un de ces braves appercevant un ſoldat bleſſé qui vouloit ſe retirer pour ſe faire panſer, l'obligea de rejoindre ſon drapeau : *Combats de la main gauche*, lui dit-il, *ſi tu ne peux te ſervir de la droite ; & ſi tu perds auſſi la main gauche, ſers-toi de tes dents pour mordre l'ennemi.*

Vers le commencement du ſiecle, on vit ces hommes féroces ſortir de leur patrie, ſe jetter ſur la Perſe dont ils avoient briſé le joug, y porter par-tout le fer & la deſtruction, & finir par lui donner des fers en 1722. Le fanatiſme perpétue les horreurs dont ils ſe ſont ſouillés dans le cours de la conquête. Un zele dévorant pour les ſuperſtitions des Turcs, une averſion inſurmontable pour la ſecte d'Ali, leur font maſſacrer de ſang froid des milliers des Perſans. Dans le même-temps, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, ſont ravagées par les Ruſſes, les Turcs & les Tartares. Thamas-Koulikan réuſſit à chaſſer de ſa patrie tous ces brigands, mais en ſe montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une ſource nouvelle de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'eſt plus qu'un vaſte cimetiere ; monument à jamais honteux de l'inſtinct deſtructeur des hommes ſans police, mais ſuite inévitable des vices du gouvernement deſpotique. Le deſpote eſt un pâtre ignorant & ſauvage, qui mutile & garde des troupeaux pour la voracité des loups.

Dans cette confuſion de toutes choſes, les Anglois ſont les ſeuls qui oſent concevoir quelques

eſpérances. Voyant leur commerce avec la Perſe ruiné du côté des Indes, ils imaginent de lui ouvrir un nouveau cours par la mer Caſpienne, dont les bords avoient été un peu moins détruits que le reſte de la monarchie.

Cette idée n'étoit pas tout-à-fait nouvelle. A peine les Anglois eurent découvert Archangel, qu'ils haſarderent de porter à travers d'immenſes contrées quelques marchandiſes dans la Perſe. Ces expériences répétées à pluſieurs repriſes, & à des époques très-éloignées les unes des autres, réuſſirent ſi peu, qu'on ne fut pas tenté de les reprendre, lors même qu'on y étoit invité par des plus grandes facilités, & par les ſollicitations de Pierre I. Ce Prince avoit conquis en 1722 quelques provinces ſur les bords de la mer Caſpienne, & en particulier, celle de Ghilan, où croît la meilleure ſoie. Il penſa qu'il ne pouvoit tirer un meilleur parti de ſes uſurpations, que d'en faire une école, où ſes ſujets puſſent apprendre le négoce des Anglois, comme ſes ſoldats avoient appris la guerre à l'école des Suédois. On ſe refuſa à ſes inſtances, dont on prévit le peu de ſolidité. En effet, l'impératrice Anne rendit en 1734 à l'impérieux Thamas-Koulikan des provinces dont les chaleurs humides avoient fait le tombeau des Moſcovites.

Pour pouvoir ſe livrer a ce commerce avec quelque eſpérance de ſuccès, il falloit réunir les volontés des ſouverains de Perſe & de Ruſſie. Un Anglois, nommé Elton, en vint à bout. Ses compatriotes, entraînés par l'eſprit de perſuaſion qu'il avoit ſouverainement, ne balancerent pas à adopter ſes vues. Avec les ſecours qu'ils lui donnerent, il conſtruiſit des bâtimens deſtinés à tranſporter en Perſe par la mer Caſpienne les marchandiſes Angloiſes qui devoient arriver par

Pétersbourg & par le Volga. Ce projet, quoique compliqué, auroit pu réuſſir, ſi celui qui en étoit l'auteur ne l'eut ruiné lui-même. La grandeur des vaiſſeaux qu'il avoit bâtis, donna de la jalouſie aux Ruſſes, & il l'augmenta en ſe livrant à Koulikan, qui vouloit avoir une flotte pour s'aſſurer l'empire & les bords de la mer Caſpienne. Le titre d'amiral, dont il fut honoré, l'éblouit ſans doute, & l'empêcha de voir que, par ces nouveaux liens, il aliénoit la Ruſſie, dont il n'avoit pas moins beſoin que de la cour de Perſe pour le ſuccès du projet qu'il avoit formé. Comme on ne put les détacher des intérêts du monarque Perſan, la Moſcovie révoqua tous les privileges qu'elle avoit accordés. Elle défendit le paſſage de ſes états aux caravannes Angloiſes. Ainſi tomba cette grande entrepriſe qui entraîna la ruine d'un grande nombre de perſonnes. Elton lui-même en fut la victime. Les Perſans, dont ſa faveur avoit excité la jalouſie, le maſſacrerent après la mort du tyran qui l'avoit chéri.

Cette révolution fut un grand ſujet de triomphe pour la Compagnie Angloiſe des Indes orientales. Elle s'étoit vivement oppoſée, ainſi que celle de Turquie, au commerce de Perſe par la voie de Ruſſie. Les reſſorts concertés qu'elles avoient fait jouer n'avoient pas réuſſi à rendre favorable à leurs monopoles le Parlement, où la queſtion avoit été vivement débattue. Les événements les débarraſſerent de la concurrence, leur rendirent la tranquillité. Elles travaillerent avec une nouvelle chaleur, chacune de ſon côté, à pouſſer leurs avantages. Celle des Indes, quoiqu'elle n'eût plus de concurrent, voyoit ſon commerce de Perſe réduit à la vente de cinq cents balles de lainerie, de deux cents milliers de fer &

d'autant de plomb. Ces objets réunis ne lui rendoient que cinq à ſix cents mille roupies payées en argent. Une ſi grande langueur la détermina à aller comme ſes rivaux chercher à Baſſora les débouchés que Bender-Abaſſi lui refuſoit.

Baſſora eſt une grande ville bâtie par les Arabes dans le temps de leur plus grande proſpérité, quinze lieues au-deſſous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & à une diſtance égale du golfe Perſique, où ces fleuves ſe débouchent. Ses murs d'argile forment une grande enceinte, qui renferme beaucoup de jardins, de terres mêmes labourables. Les maiſons y ſont bâties de brique cuite au ſoleil. On leur donne peu de jour pour les rendre plus fraîches, & elles ont toutes des terraſſes, ſur leſquelles on couche au grand air pendant les nuits d'été. Cinquante mille ames forment la population de Baſſora. Ce ſont des Arabes, auxquels ſe ſont joints environ quinze cents Arméniens & un petit nombre de familles de différentes nations, que l'eſpoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en grains, en riz, en fruits, en légumes, en coton, & ſur-tout en dattes. Les moutons y ſont excellents, & l'on a la même attention pour leurs belles races, que pour celle des chevaux. Le climat eſt ſain, & les grandes chaleurs y ſont agréablement tempérées par les vents du nord qui ſouffient aſſez réguliérement durant les ardeurs de la canicule. Il n'y pleut jamais en été, & il n'y pleut que rarement dans l'hyver. Celui de Baſſora ſeroit pour nous un printemps délicieux. Sa poſition l'expoſe à deux grands inconvénients. Lorſque les rivieres s'enflent, & que rompant leurs digues, elles font du déſert qui n'eſt pas éloigné de la ville une eſpece de mer, il s'éleve de cette vaſte plaine des exhalaiſons malignes, qui rempliſſent

la place de fievres dangereuſes. Le déſert occaſionne un déſagrément plus ordinaire. Le vent qui paſſe ſur ces ſables brûlants amene une pouſſiere horrible. Elle ſe leve preſqu'avec le ſoleil, qu'elle dérobe à la vue, change le jour en une eſpece de crépuſcule, fatigue horriblement les yeux, pénetre dans les appartements les mieux fermés, & ne tombe que vers le ſoir. Le ciel, qui n'eſt jamais chargé de nuages, devient alors d'une beauté frappante.

Le port de Baſſora, où les navires de toute grandeur trouvent un aſyle ſûr & commode, devint, comme ſes fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célebre. Les marchandiſes d'Europe y arrivoient par l'Euphrate, qui n'eſt qu'à quatre journées d'Alep, & celles des Indes & de la Chine, par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle ſe ſeroit rouverte dans le temps de leur décadence, ſi ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des diviſions des Arabes, des Perſans & des Turcs. Ces derniers, devenus poſſeſſeurs paiſibles, ont profité des malheurs de leurs voiſins pour y rappeller le commerce. Les affaires qui ſe traitoient à Bender-Abaſſi, ſe font maintenant à Baſſora, qui a recouvré ſon éclat & ſon importance.

Ce changement ne s'eſt pas fait ſans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les Européens avec leurs vaiſſeaux que dans la riviere. Ils prévoyoient que ſi ces étrangers avoient la permiſſion de ſe fixer dans la ville, on ne pourroit pas leur faire la loi, & qu'ils garderoient dans leurs magaſins ce qu'ils n'auroient pas pu vendre pendant une mouçon, pour s'en défaire plus utilement dans un autre temps. A ces raiſons

d'une avidité mal entendue, ſe joignoient des principes de ſuperſtition. On alléguoit que Baſſora étant un lieu ſacré parmi les Mahométans, un lieu rempli de tombeaux de ſaints & de martyrs, il ne convenoit pas que les infideles y fiſſent leur ſéjour. Ce préjugé parut arrêter quelque temps le Pacha de Bagdad. On ſoupçonna qu'il vouloit de l'argent. Les nations lui en donnerent ſucceſſivement, & il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leurs pavillons.

Les révolutions ſont ſi fréquentes en Aſie, qu'il eſt impoſſible que le commerce y ſoit auſſi ſuivi qu'il l'eſt en Europe. Ces événements joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différents états, doivent occaſionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Baſſora, très-éloignée par ſa ſituation du centre des affaires, doit ſe reſſentir plus qu'aucune autre place de cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les temps, on peut, ſans crainte de s'éloigner beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à cinq millions de roupies les marchandiſes qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglois y entrent pour douze cents mille, les Hollandois pour huit, & les François pour ſix ; les Maures, les Banians, les Arabes pour le reſte.

Les cargaiſons de ces nations ſont compoſées de riz, de ſucre, de mouſſelines unies, rayées & brodées de Bengale, d'épiceries de Ceylan & des Moluques, de groſſes toiles blanches & bleues de Coromandel, du cardamome, du poivre, du bois de ſandal, de planches de bois de tek de Malabar, d'étoffes d'or & d'argent, de turbans, de chales, d'indigo de Surate ; de perles de Baharem, & du café de Moka ; du fer, du plomb,

de draps d'Europe. Quelques articles moins importants viennent de différents endroits. Quelques-unes de ces productions ſont portées ſur de petits bâtiments Arabes; mais la plupart arrivent ſur des vaiſſeaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret conſidérable.

Les marchandiſes ſe vendent toutes argent comptant. Elles paſſent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens, qui ſont les agents ordinaires de tous les marchés. On employe les Banians à changer les ſequins & les autres monnoies courantes en eſpeces plus eſtimées dans les Indes. Il eſt rare qu'on ait à ſe plaindre de leur fidélité, de leur zele, de leur intelligence.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Baſſora. Il en paſſe la moitié en Perſe, qui y eſt portée par des caravanes, parce que dans tout l'empire il n'y a pas un ſeul fleuve navigable. La conſommation s'en fait dans les provinces ſeptentrionales un peu moins maltraitées que les méridionales. Elles faiſoient d'abord leurs payements avec des pierreries que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la ſuite, elles eurent recours à leurs uſtenſiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoient fort multipliées, & dont leurs beſoins les obligeoient de ſe défaire. Enfin on en eſt venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit enfouis, & qui ſortent tous les jours des entrailles de la terre. Si on ne laiſſe pas aux arbres qui fourniſſent les gommes, & qui ont été coupés, le temps de croître; ſi les chevres qui donnoient de ſi belles laines ne ſe multiplient pas; ſi les ſoies qui ſuffiſent à peine au peu de manufactures qui reſtent en Perſe, continuent à être rares; ſi cet état ne re-

naît de ſes cendres, les métaux s'épuiſeront, & il faudra renoncer à cette branche de commerce.

Le ſecond débouché eſt plus aſſuré. Il ſe fait par Bagdad, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négociants viennent faire leurs achats à Baſſora. Le café, les toiles, les chales, les épiceries, les autres marchandiſes qui prennent cette route, ſont payées avec de l'argent, de l'or, des draps François, des noix de galle, de l'orpiment, qui entre dans les couleurs, & dont les Orientaux font un grand uſage pour épiler leur poil.

Un autre débouché beaucoup moins conſidérable, c'eſt celui du déſert. Les Arabes voiſins de Baſſora vont tous les ans à Alep dans le printemps, pour y vendre de jeunes chameaux. On leur confie communément pour deux cents mille roupies de mouſſelines, dont ils ſe chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans le mois de ſeptembre, & rapportent pour payement des draps du Languedoc, des étoffes de ſoie & de coton, fort connues ſous le nom de bourre d'Alep, du corail, de la quinquaillerie, quelques ouvrages de verre & des glaces de Veniſe. Ces marchandiſes arrivent ſur deux ou trois cents vieux chameaux, qui portent outre cela l'eau & les vivres néceſſaires à leurs conducteurs, qui vont toujours à pied. Les empires les mieux policés n'offrent pas de voie plus ſûre. Les caravanes Arabes ne ſont jamais troublées ſur cette route, où on ne trouve ni ville ni village. Les étrangers même ne le ſeroient pas, s'ils avoient la précaution de ſe faire accompagner d'un membre de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette ſûreté jointe à la célérité & au bon marché, feroit univerſellement préférer le chemin du déſert à celui de

Bagdad, ſi le Pacha de la province, qui a établi des péages en différents endroits de ſon gouvernement, ne prenoit des précautions extrêmes pour l'empêcher. Ce n'eſt qu'en ſurprenant la vigilance de ſes lieutenants, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandiſes de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il ſe fait à Baſſora & dans ſon territoire une aſſez grande conſommation, ſur-tout de café. Ces objets ſont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-roſe & des fruits ſecs. On y ajoute des grains, lorſqu'il eſt permis d'en livrer à l'étranger.

Il n'eſt pas douteux que le commerce dont il s'agit ici ne groſſit conſidérablement, ſi on vouloit le débarraſſer des entraves qui le gênent. Les Mahométans, auxquels leur religion & leurs loix défendent très-ſévérement le prêt à intérêt, ont naturellement du penchant pour les affaires. Ce goût eſt continuellement traverſé par les vexations qu'ils éprouvent par-tout, ſinguliérement dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne ſont gueres moins opprimés par des commandants, qui tirent de leurs brigandages l'avantage de ſe perpétuer dans leurs poſtes, & ſouvent de conſerver leur tête. Si cette ſoif inſatiable de l'or pouvoit ſe calmer quelquefois, elle ſeroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes, qui ne travaillent qu'à ſe ſupplanter, & qui ne craignent pas d'employer pour y réuſſir les moyens les plus déteſtables. On vit en 1748 un exemple frappant de cette odieuſe jalouſie.

Monſieur le Baron de Knyphauſen conduiſoit le comptoir Hollandois de Baſſora avec un ſuccès extraordinaire. Les Anglois ſe voyoient à la

veille de perdre la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe dans cette place, ainſi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement qui bleſſoit également leurs intérêts & leur vanité, les rendit injuſtes. Ils animerent le gouvernement Turc contre une induſtrie qui lui étoit utile, & firent réſoudre la confiſcation des marchandiſes & des richeſſes de leur rival.

Le facteur Hollandois qui, ſous les occupations d'un marchand, cachoit l'ame d'un homme d'état, prend ſur le champ ſon parti en homme de génie. Il ſe retire avec ſes gens & les débris de ſa fortune à la petite iſle de Karrek, ſituée à quinze lieues de l'embouchure du fleuve, s'y fortifie, & en arrêtant les bâtiments Arabes & Indiens chargés pour la ville, force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'il lui a cauſées. Bientôt la réputation de ſon intégrité, de ſa capacité attire à ſon iſle les armateurs de Bouher, port voiſin de Perſe, les négociants même de Baſſora, & les Européens qui y vont trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours ſa proſpérité, lorſqu'elle fut abandonnée par ſon fondateur. Le ſucceſſeur de cet habile homme n'a pas montré les mêmes talents. Il s'eſt laiſſé chaſſer de ſa place vers la fin de 1765 par le corſaire Arabe Mirmahana. La Compagnie a perdu un poſte important, & pour plus d'un million de florins en artillerie, en vivres & en marchandiſes.

Cet événement a délivré Baſſora d'une concurrence qui commençoit à lui déplaire ; mais il lui en eſt ſurvenu une autre bien plus redoutable. C'eſt celle de Maſcate.

Maſcate eſt une ville de l'Arabie ſituée ſur la côte occidentale du golfe Perſique. Le grand Al-

buquerque s'en empara en 1507, & il en ruina le commerce qu'on vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Lorſque les Portugais eurent perdu ce petit royaume, ils voulurent rappeller les affaires dans Maſcate, dont ils étoient reſtés les maîtres. Leurs efforts furent inutiles, & les navigateurs prirent la route de Bender-Abaſſi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde, & perſonne ne vouloit ſe fier à leur bonne foi. Le port ne voyoit arriver de vaiſſeaux que ceux qu'ils y conduiſoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation, après que ces maîtres impérieux en eurent été chaſſés en 1648. Leur orgueil l'emportant ſur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller eux-mêmes; & ils étoient encore aſſez puiſſants pour empêcher qu'on y entrât, ou qu'on en ſortît.

Le déclin entier de leur puiſſance invita l'habitant de Maſcate à cette même piraterie, dont il avoit été ſi ſouvent la victime. Il fit des deſcentes ſur les côtes de ſes anciens ennemis, & ſes ſuccès l'enhardirent à attaquer les petits bâtiments Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Perſique; mais il fut châtié ſi ſévérement de ſes brigandages par pluſieurs nations, par les Anglois en particulier, qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba alors dans une obſcurité que les troubles intérieurs & des invaſions étrangeres firent durer long-temps. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Maſcate & dans tout le pays ſoumis à ſon Iman, ſes marchés ont recommencé à être fréquent vers l'an 1749. Tout annonce qu'ils le ſeront toujours de plus en plus.

Son port, formé par des rochers fort élevés, offre un aſyle ſûr. La ville eſt ſuffiſamment fortifiée. Les chaleurs exceſſives n'empêchent pas qu'il ne

tombe toutes les nuits une forte roſée qui rafraîchit la terre, & qui la rend fertile. Il n'eſt point de peuple dans l'orient dont on ait loué ſi généralement la probité, la tempérance & l'humeur ſociale. On n'entend jamais parler d'infidélité dans le commerce, qu'il n'eſt pas permis de faire après le coucher du ſoleil. La défenſe de boire du vin & des liqueurs fortes eſt ſi fidelement obſervée, qu'on ne ſe permet pas ſeulement l'uſage du café. Les étrangers de quelque religion qu'ils ſoient, n'ont beſoin ni d'armes ni d'eſcortes pour parcourir ſans péril toutes les parties de ce petit état. Ces mœurs auſteres ſont bien propres à inſpirer de la confiance aux négociants. Auſſi n'ont-elles pas été plutôt connues, qu'on a vu accourir des Indiens, des Perſans, des Turcs, des Arméniens, des Arabes de divers endroits.

Le pays conſomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du ſucre, quelques épiceries qu'il paye avec de la myrrhe, de l'encens, de la gomme Arabique & un peu d'argent. Cependant cette conſommation ne ſeroit pas ſuffiſante pour attirer les vaiſſeaux, ſi Maſcate, placée aſſez près de l'entrée de la mer Perſique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fonds du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Baſſora, parce qu'il abrege leur voyage de trois mois, qu'on n'y éprouve aucune vexation, que les droits y ſont réduits à un & demi pour cent, payés même par l'acheteur, qui, étant ſur les lieux, obtient plus de rabais de cette taxe que le négociant étranger. Il faut, à la vérité, porter enſuite les marchandiſes à Baſſora, où la douane exige trois pour cent; mais les Arabes naviguent à ſi bon marché ſur leurs bateaux, ils ont une telle adreſſe

pour frauder les droits, en cachant les marchandiſes fines dans les villages, & en ne montrant que les groſſes, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Maſcate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur & le plus abondant produit de Baſſora, qui ſe gâtent ſouvent ſur des grands vaiſſeaux, dont la marche eſt lente, arrivent avec une célérité extrême ſur des bâtiments légers au Malabar & dans la mer Rouge. Une raiſon particuliere déterminera toujours les Anglois, qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Maſcate. Ils y ſont exempts des cinq pour cent qu'ils ſont obligés de payer à Baſſora, comme dans tous les autres lieux où leur Compagnie a formé des établiſſements.

Elle n'a pas ſongé à ſe fixer dans l'iſle de Baharem, & nous ignorons pourquoi. Cette iſle, ſituée dans le golfe Perſique, a ſouvent changé de maître. Elle paſſa ſous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérants la perdirent dans la ſuite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perſe, à qui elle avoit appartenu. Un plan plus étendu occupoit ſes veilles. Il vouloit régner ſur les deux mers dont il poſſédoit quelques bords ; mais s'étant apperçu qu'au-lieu d'entrer dans ſes vues, ſes ſujets les traverſoient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux deſpotes, de porter ſes ſujets du golfe Perſique ſur la mer Caſpienne, & ſes ſujets de la mer Caſpienne ſur le golfe Perſique. Cette double tranſmigration lui paroiſſoit propre à rompre les liaiſons que ces deux peuples avoient formées avec ſes ennemis, & à lui aſſurer, ſinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort

anéantit ſes grands projets, & la confuſion où tomba ſon empire procura à un Arabe entreprenant la facilité de s'emparer de Baharem, où il regne encore.

Cette iſle fort célébre par ſa pêche des perles, dans le temps même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Karrek, à Keſche, dans d'autres lieux du golfe, eſt devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs ſont épuiſés, ſans que le ſien ait eſſuyé une diminution ſenſible. Cette pêche commence en avril, & finit en octobre. Elle eſt renfermée dans l'eſpace de quatre ou cinq lieues. Les Arabes, les ſeuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'iſle ou ſur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galiotes établies pour le recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les ſujets habitants de l'iſle qui ayent cette ſoumiſſion pour leur ſcheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Le produit annuel de la pêche eſt eſtimé un million & demi de roupies. Les perles inégales paſſent la plupart à Conſtantinople & dans le reſte de la Turquie. Les grandes y ſervent à l'ornement de la tête, & les petites ſont employées à des broderies. Il y a vingt ans qu'on a commencé d'en envoyer de cette eſpece en Chine, où elles ſe ſont bien vendues. Les perles parfaites n'auroient pas procuré le même bénéfice. Elles doivent être réſervées pour Surate, d'où elles ſe répandent dans tout l'Indoſtan. On ne doit pas craindre d'y en voir diminuer le prix ou la conſommation. Ce luxe eſt la plus forte paſſion des femmes. Les plus pauvres en portent au moins aux oreilles, & les riches en ont encore aux narines. La ſuperſtition augmente le débit de

cette ſuperfluité. Il n'eſt point de Gentil qui ne ſe faſſe un point de religion de percer au moins une perle à ſon mariage. Quel que ſoit le ſens myſtérieux de cet uſage chez un peuple où la morale & la politique ſont en allégories, & où l'allégorie devient religion, cet emblême de la pudeur virginale eſt utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées entrent dans l'ajuſtement, mais ne peuvent pas ſervir pour la cérémonie du mariage, où on veut au moins une perle neuve. Auſſi valent-elles conſtamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

Entre ce riche golfe & un autre plus célebre encore, s'avance l'Arabie, l'une des plus grandes peninſules du monde connu. Elle a pour limite au nord la Syrie, le Diarbek & l'Irak-arabi; au midi l'océan Indien; au levant le Sein Perſique; au couchant la Mer rouge, qui la ſépare de l'Afrique. On la diviſe communément en trois régions : l'Arabie pétrée, l'Arabie déſerte & l'Arabie heureuſe; noms analogues au ſol de chacune de ces contrées.

L'Arabie pétrée eſt la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. A l'exception de quelques eſpaces aſſez bornés & aſſez rares, on n'y trouve par-tout que des rochers. L'Arabie déſerte eſt remplie de plaines arides, de monceaux de ſable que les vents élevent, & qu'ils diſſipent, de montagnes ſans verdure coupées de précipices. Les puits & les fontaines y ſont ſi rares, que leur poſſeſſion a été dans tous les ſiecles une occaſion de diſpute & de guerres. L'Arabie heureuſe doit moins ce titre important à ſa fertilité, communément médiocre, qu'au voiſinage des ſtériles

contrées qui l'environnent. Toutes ces régions, quoiqu'expoſées à des chaleurs fort vives, jouiſſent d'un ciel conſtamment pur, conſtamment ſerein.

Tous les monuments atteſtent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. On croit que les premiers habitants ſont venus de la Syrie & de la Chaldée. Rien ne nous apprend en quel temps ils ont commencé à être des peuples policés, ni ſi leurs lumieres leur ſont venues des Indes, ou s'ils les ont acquiſes. Il paroît que le Sabéiſme a été leur religion avant même qu'ils ayent eu commerce avec les peuples de la haute Aſie. Ils ont de bonne heure des idées élévées de la Divinité. Ils rendoient un culte aux aſtres comme à des corps animés par des eſprits céleſtes. Leur religion n'a été ni atroce, ni abſurde; & quoique ſuſceptibles de ces enthouſiaſmes ſubits ſi communs chez les peuples méridionaux, il ne paroît pas que le fanatiſme les ait infectés juſqu'au temps de Mahomet. Les Arabes du déſert avoient un culte plus groſſier. Pluſieurs ont adoré le ſoleil, & quelques-uns lui ont immolé des hommes. Il y a une vérité qui ſe prouve par l'étude de l'hiſtoire & par l'inſpection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, ſujets aux inondations, aux volcans; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles ſont nées.

Lorſque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans ſa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zele à ſes ſectateurs; & ce zele en fit des conquérants. Ils porterent leur domination des mers de l'occident à celles de la Chine, & des Canaries aux iſles Moluques. Ils y porterent

auſſi

auſſi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Ils furent moins heureux dans les beaux arts, où ils montrerent du génie, mais rien de ce goût que la nature a donné quelque temps après aux peuples qui ſe ſont faits leurs diſciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en ſpectacles, en événements merveilleux, qui enflamment l'enthouſiaſme ; tandis que le goût qui choiſit & moiſſonne dans les champs où le génie a ſemé, ſemble convenir davantage à des peuples ſobres, doux & modérés, qui vivent ſous un ciel heureuſement tempéré. Peut-être auſſi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raiſon épurée & mûrie par le temps, demande-t-il une certaine ſtabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les eſprits, un progrès inſenſible de lumieres, qui donnant une plus grande étendue au génie, lui fait ſaiſir des rapports plus juſtes entre les objets, & une plus heureuſe combinaiſon de ces ſenſations mixtes qui ſont les délices des ames délicates. Ainſi les Arabes, preſque toujours pouſſés en des climats brûlants par la guerre & le fanatiſme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de ſituation qui forme le goût. Mais ils apporterent dans le pays de leurs conquêtes les ſciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts néceſſaires à la proſpérité des nations.

Aucun peuple de leurs temps n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce auſſi vaſte. Ils s'en occupoient dans le temps même de leurs conquêtes. De l'Eſpagne au Tunquin, ils avoient des négociants, des manufactures, des entrepôts ; & les autres peuples, ceux du

moins de l'occident, tiroient d'eux, & les lumieres, & les arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conſervation & à l'agrément de la vie.

Quand la puiſſance des Caliphes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de pluſieurs nations qu'ils avoient ſoumiſes, ſecouerent le joug de ces Princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de ſon gouvernement, ainſi que ſes premieres mœurs. A cette époque, la nation, diviſée en tribus, comme autrefois, ſous la conduite de chefs différents, retombe tout-à-fait dans ſon caractere, dont le fanatiſme & l'ambition l'avoient fait ſortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuſte, le poil brun, le viſage baſané, les yeux noirs & vifs, une phyſionomie ingénieuſe, mais rarement agréable. Ce contraſte de traits & de qualités qui paroiſſent incompatibles, ſemble s'être réuni dans eux pour en faire une nation ſinguliere, dont la figure & le caractere tranchent aſſez fortement entre les Turcs, les Africains & les Perſans, dont ils ſont environnés. Graves & ſérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, ſans geſtes, ſans s'interrompre, ſans ſe choquer dans leurs expreſſions. Ils ſe piquent entr'eux de la plus exacte probité, par une ſuite de cet intérêt ſocial, qui fait qu'une nation, une horde, un corps s'eſtime, ſe ménage, ſe préfere à tout le reſte de la terre. Plus ils conſervent leur caractere phlegmatique, plus ils ſont redoutables dans la colere qui les en fait ſortir. Ce peuple a de l'intelligence & même de l'ouverture pour les ſciences; mais il les cultive peu, ſoit défaut de ſecours, ou même de beſoins, aimant mieux ſouffrir ſans doute les maux

de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur induſtrie qui les rende recommandables dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Leur paſſion dominante, c'eſt la jalouſie, tourment des ames ardentes, foibles, oiſives, à qui l'on pourroit demander, ſi c'eſt par eſtime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles ſont méfiantes. C'eſt des Arabes, dit-on, que pluſieurs nations de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les viles précautions que cette odieuſe paſſion inſpire. Auſſi-tôt que leurs filles ſont nées, ils rapprochent par une ſorte de coûture les parties que la nature a ſéparées, & ne laiſſent libres que l'eſpace qui eſt néceſſaire pour les écoulements naturels. Les chairs adherent peu à peu, à meſure que l'enfant prend ſon accroiſſement, de ſorte qu'on eſt obligé de les ſéparer par une inciſion lorſque le temps du mariage eſt arrivé. On ſe contente quelquefois d'y paſſer un anneau. Les femmes ſont ſoumiſes comme les filles à cet uſage outrageant pour la vertu. La ſeule différence eſt que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celle des femmes a une eſpece de ſerrure, dont le mari ſeul a la clef. Cette pratique connue dans toutes les parties de l'Arabie, eſt preſque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Telle eſt la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la compoſent, a dû jetter néceſſairement dans leur caractere quelques ſingularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le déſert, peut monter à deux millions. Ils ſont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuſes, plus ou moins conſiderables; mais

toutes indépendantes les unes des autres, ainſi que de toute puiſſance étrangere. Leur gouvernement eſt ſimple. Un chef héréditaire, aſſiſté de quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il eſt hoſpitalier, humain & juſte, on l'adore. Eſt-il fier, cruel, avare, on le met en pieces, & on lui donne un ſucceſſeur de ſa famille.

Ces peuples campent dans toutes les ſaiſons, ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent dans tous les lieux où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante a pour eux des charmes inexprimables, & ils regardent les Arabes ſédentaires comme des eſclaves. Ils vivent du lait, de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis ſur leſquels ils couchent; tout ſe fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chevres & de leurs chameaux. C'eſt l'occupation des femmes dans chaque famille : & dans tout le déſert, il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils conſomment de tabac, de café, de riz, de dattes, eſt payé par le beurre qu'ils portent ſur la frontiere, par plus de vingt mille chameaux qu'ils vendent annuellement vingt roupies au moins par tête. Ces animaux ſi utiles en orient étoient conduits autrefois en Syrie. Ils ont pris la plupart la route de Perſe, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le beſoin, & diminué l'eſpece.

Comme ces objets ne ſont pas ſuffiſants pour ſe procurer les choſes qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la ſuperſtition mene dans leurs ſables. La plus nombreuſe, qui va de Damas à la Mecque, achete la ſûreté de ſon voyage par un tribut de

cent bourſes, auquel le Grand Seigneur s'eſt ſoumis, & qui, par d'anciennes conventions, ſe partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent ſeulement avec les hordes ſur le territoire deſquelles il leur faut paſſer.

Indépendamment de cette reſſource, les Arabes de la partie du déſert qui eſt le plus au nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes ſi humains, ſi fideles, ſi déſintéreſſés entr'eux, ſont féroces & avides avec les nations étrangeres. Hôtes bienfaiſants & généreux ſous leurs tentes, ils dévaſtent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voiſinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'eſt pas de leur famille, eſt leur ennemi. Leurs courſes s'étendent ſouvent fort loin, & il n'eſt pas rare que la Syrie, la Méſopotamie, la Perſe en ſoient le théâtre.

Les Arabes qui ſe vouent au brigandage, s'aſſocient avec les chameaux pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, & l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre enſemble, ils ſont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme ſon chameau dès la naiſſance aux exercices & aux rigueurs qu'il doit ſupporter toute ſa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à conſommer peu. L'animal paſſe de bonne heure les jours ſans boire, & les nuits ſans dormir. On l'exerce à plier ſes jambes ſous le ventre, pour laiſſer charger ſon dos de fardeaux qu'on augmente inſenſiblement, à meſure que ſes forces croiſſent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation ſinguliere, dont il paroît que les Rois ſe ſervent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ſes travaux, on diminue ſa ſubſiſtance. On le forme

à la courſe par l'émulation. Un cheval Arabe eſt le rival qu'on préſente au chameau. Celui-ci, moins prompt & moins léger, laſſe à la fin ſon vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau ſont prêts & dreſſés pour le brigandage, ils partent enſemble, traverſent les ſables du déſert, & vont attendre ſur les confins le marchand ou le voyageur pour les piller. L'homme dévaſte, maſſacre, enleve, & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune ſont pourſuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte ſon chameau favori, pouſſe la troupe, fait juſqu'à trois cents lieues en huit jours, ſans décharger ſes chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture: ſouvent ils paſſent tout ce temps-là ſans boire, à moins qu'ils ne ſentent par haſard une mare à quelque diſtance de leur route; alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire en une ſeule fois pour la ſoif paſſée & pour la ſoif à venir. Tel eſt cet animal, ſi ſouvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran & dans les romans orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages & un ſol propre à la culture de l'orge, nourriſſent des chevaux, qui ſont les meilleurs que l'on connoiſſe. De tous les pays du monde, on cherche à ſe procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette eſpece animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vîteſſe, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domeſtiques, ſur le ſervice, ſur l'attachement deſquels ils peuvent compter; & il leur arrive ce qui eſt com-

mun à tous les peuples Nomades, ſur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté, les animaux & les hommes prennent quelque choſe de l'eſprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la ſimplicité, de la douceur, de la docilité ; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernements dont ils ont été les ſujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractere qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés ſur l'océan Indien & ſur la Mer rouge, ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuſe, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de ſon indépendance, ſans ſonger à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel ſous lequel ils vivoient, à une terre qui fourniſſoit preſque ſans culture à leurs beſoins, pour être tentés de dominer ſous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reſte plus rien de l'impulſion qu'il leur avoit donnée. Leur vie ſe paſſe à fumer, à prendre du café, de l'opium & du ſorbet. Ces plaiſirs ſont précédés ou ſuivis de parfums exquis qu'on brûle devant eux, & dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légérement impregnés d'une aſperſion d'eau-roſe.

Avant que les Portugais euſſent intercepté la navigation de la Mer rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agents de tout le commerce qui ſe faiſoit par cette voie. Aden, ſitué à l'extrêmité la plus méridionale de l'Arabie ſur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La ſituation de ſon port qui lui procuroit des liaiſons faciles avec l'Egypte, l'Ethiopie, l'Inde & la Perſe, en avoit fait pendant pluſieurs ſiecles un des

plus floriſſants comptoirs de l'Aſie. Quinze ans après avoir réſiſté au grand Albuquerque, qui vouloit le détruire en 1513, il ſe ſoumit aux Turcs, qui n'en reſterent pas long-temps les maîtres. Le Roi d'Yemen qui poſſede la ſeule portion de l'Arabie qui mérite d'être appellée heureuſe, les en chaſſa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ſes états, qui n'avoit été juſqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu conſidérables. La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faiſoient la baſe de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation continuellement arrêtée par des droits exceſſifs, ne paſſe pas aujourd'hui trois cents mille roupies, étoient dans ces temps-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce devoit être toujours peu de choſe. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafier vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de temps immémorial, où il eſt encore cultivé avec ſuccès. M. Lagrenée de Mezieres, un des agents les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a poſſédé de ſon fruit, & en a fait ſouvent uſage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & preſque auſſi parfumé que celui qu'on a commencé à cueillir dans l'Arabie vers la fin du ſeizieme ſiecle.

On croit communément qu'un Mollach, nommé Chadely, fut le premier Arabe qui adopta le café, dans la vue de ſe délivrer d'un aſſoupiſſement continuel qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ſes prieres nocturnes. Ses Derviches l'imiterent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir

que cette boiſſon purifioit le ſang par une douce agitation, diſſipoit les peſanteurs, égayoit l'eſprit; & ceux même qui n'avoient pas beſoin de ſe tenir éveillés, l'adopterent. Des bords de la Mer rouge, il paſſa à Médine, à la Mecque, &, par les pélerins, dans tous les pays Mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne ſont pas auſſi libres que parmi nous, où la jalouſie des hommes & la retraite auſtere des femmes rendent la ſociété moins vive, on imagina d'établir des maiſons publiques, où on diſtribuoit le café. Celles de Perſe devinrent bientôt des lieux infames, où de jeunes Georgiens, vêtus en courtiſannes, repréſentoient des farces impudiques, & ſe proſtituoient pour de l'argent. Lorſqu'Abas II eut fait ceſſer des diſſolutions ſi révoltantes, ces maiſons furent un aſyle honnête pour les gens oiſifs, & un lieu de délaſſement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles, les poëtes y récitoient leurs vers, & les Mallahs y débitoient des ſermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choſes ne ſe paſſerent pas ſi paiſiblement à Conſtantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en ſortoit pas. Le grand Muphti déſeſpéré de voir les moſquées abandonnées, décida que cette boiſſon étoit compriſe dans la loi de Mahomet, qui interdit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui ſert ſouvent la ſuperſtition dont il eſt quelquefois la victime, fit auſſi-tôt fermer des maiſons qui déplaiſoient ſi fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'oppoſer à l'uſage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces ſévérités. On continua de boire du café; & même les lieux où il

ſe diſtribuoit, ſe trouverent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Au milieu du dernier ſiecle, le Grand Viſir Kuproli ſe tranſporta déguiſé dans les principaux cafés de Conſtantinople. Il y trouva une foule de gens mécontents, qui, perſuadés que les affaires du gouvernement ſont en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, & cenſuroient avec une hardieſſe extrême la conduite des généraux & des miniſtres. Il paſſa delà dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens ſimples, la plupart ſoldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux du Prince qu'ils adoroient en ſilence, chantoient gayement, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernieres ſociétés qui n'entraînoient point d'inconvénient, lui parurent devoir être tolérées : mais il jugea les premieres dangereuſes dans un état deſpotique. Il les ſupprima, & perſonne n'a entrepris depuis de les rétablir. Ce réglement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'uſage du café, en a peut-être étendu la conſommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait; & il n'y a point de maiſon où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verſe indifféremment à toute heure, parce qu'il eſt d'uſage d'en préſenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il ſeroit également groſſier de ne le point offrir, ou de le refuſer.

Dans le temps préciſément qu'on fermoit les cafés à Conſtantinople, il s'en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652 par un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle ſe trouva du goût des Anglois; &

toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion a proſcrit le vin.

L'arbre qui produit le café, croît dans le territoire de Betelfagui, ville de l'Yemen, ſitué à dix lieues de la Mer rouge, au milieu d'un ſable aride, qui, dans le temps du gros vent, obſcurcit l'air autant ou plus qu'un brouillard épais. A deux lieues de ſes murailles, commencent des terres labourées l'eſpace de trois lieues. On trouve enſuite des montagnes qui courent du nord au ſud. C'eſt ſur ces montagnes & dans les vallées qu'elles forment, qu'eſt cultivé le café dans une étendue de cinquante lieues de long ſur quinze & vingt de large. Il n'a pas également par-tout le même degré de perfection. Celui qui croît ſur les lieux élevés eſt plus petit, plus verd, plus peſant, & préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'habitants, qui la plupart font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature eſt réſervé aux plus riches. La multitude eſt réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuſe feve. Ces reſtes mépriſés lui forment une boiſſon aſſez claire, qui a le goût du café, ſans en avoir ni l'amertume ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Betelfagui, qui eſt le marché général. C'eſt-là auſſi que s'achete tout le café, qui doit ſortir du pays par terre. Le reſte eſt porté à Moka, qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voiſins de la Haya ou d'Oudeda, d'où il eſt conduit ſur des légers bâtiments à Jedda. Les Turcs le vont prendre dans la derniere de ces places, & tous les autres peuples dans la premiere.

L'exportation du café peut être évaluée à

douze millions cinq cents cinquante mille livres peſant. Les Compagnies Européennes entrent dans ces achats pour un million & demi ; les Perſans pour trois millions & demi ; la flotte de Suez pour ſix millions & demi ; l'Indoſtan, les Maldives & les colonies Arabes de la côte d'Afrique pour cinquante milliers, les caravanes de terre pour un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes & par les Européens ſont les mieux choiſis, ils coûtent de ſeize à dix ſept ſols tournois la livre. Les Perſans, qui ſe contentent des cafés inférieurs, ne payent la livre que de douze à treize ſols. Elle revient aux Turcs à quinze ou ſeize ſols, parce que leurs cargaiſons ſont compoſées en partie de bon & en partie de mauvais café. En réduiſant le café à quatorze ſols la livre, qui eſt le prix moyen, ſon exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit millions ſept cents quatre-vingt-cinq mille livres, ou trois millions ſix cents ſoixante mille quatre cents onze deux tiers de roupies. Cet argent ne lui reſte pas ; mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers verſent de leurs productions dans ſes ports de Jedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyſſinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des eſclaves. Quelques-uns de ces malheureux reſtent dans le pays, d'autres ſont portés dans l'Indoſtan ; peu paſſent à Conſtantinople, où on ne les trouve pas aſſez difformes pour les faire ennuques. De la côte orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des eſclaves, de l'ambre, de l'ivoire ; du golfe Perſique, des dattes, du tabac, du bled ; de Surate, une quantité immenſe de groſſes toiles, peu de belles ; de Bombay & de Pondichery, du fer,

du plomb, du cuivre, qui ont été portés d'Europe; de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du ſafran d'Inde; du Caire, du cardamome, des planches même; des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre que ces iſles ſe ſont procuré par des échanges; du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles preſque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandiſes qui peuvent être vendues deux millions & demi de roupies, ou ſix millions cent mille livres, trouve ſa conſommation dans l'intérieur du pays. Le reſte, ſur-tout les toiles, ſe diſtribue dans l'Abyſſinie, à Socotora & à la côte orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui ſe traitent à Moka, ainſi que dans tout l'Yemen, à Sanan même, ſa capitale, n'eſt entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils ſont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéreſſer. Toutes les maiſons de commerce ſont tenues par des Banians de Surate ou de Guzarate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie auſſi-tôt que leur fortune eſt faite. Ils cédent alors leurs établiſſements à des négociants de leur nation, qui diſparoiſſent à leur tour, pour être remplacés par d'autres.

Autrefois les Compagnies Européennes qui ont le privilege excluſif de commercer au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, avoient établi des agents à Moka. Malgré une capitulation ſolemnelle qui avoit fixé à deux & un quart pour cent les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient de ces vexations ſi communes en Aſie. Le gouverneur de la place, le plus ſouvent eſclave, leur extorquoit des ſommes conſidérables qui lui ſervoient à acheter la faveur de ceux qui entouroient le Prince

ou celle du Prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faiſoient ſur les marchandiſes d'Europe qu'ils débitoient, ſur les draps ſpécialement, leur faiſoient dévorer tant d'humiliations. Lorſque le Caire s'aviſa de fournir ces différents objets, il ne fut pas poſſible de ſoutenir ſa concurrence, & on renonça à des établiſſements fixes.

Le commerce ſe fit par des vaiſſeaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent néceſſaire pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les ſubrecargues, chargés de ces opérations, terminoient toutes les affaires à chaque voyage. Ces expéditions d'abord aſſez nombreuſes & aſſez utiles tomberent ſucceſſivement. Les plantations de café, formées par les nations Européennes dans leurs colonies, firent diminuer également & la conſommation, & le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnerent pas aſſez de bénéfices pour ſoutenir la cherté des expéditions directes. Alors les Compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer, l'une de Bombay, & l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandiſes d'Europe & des Indes à Moka. Souvent même elles ont eu recours à un moyen moins diſpendieux. Les Anglois & les François, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la Mer rouge. Quoiqu'ils s'y défaſſent avantageuſement de leurs marchandiſes, ils n'y peuvent jamais former une cargaiſon pour leur retour. Ils ſe chargent pour un modique fret du café des Compagnies, qui le verſent dans les vaiſſeaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La Compagnie de Hollande qui interdit les armements à ſes ſujets, & qui ne fait point elle-même d'expédition pour le golfe Arabique, eſt privée de la part qu'elle pouvoit

prendre à cette branche de commerce. Elle y a renoncé à une branche bien plus riche, c'eſt celle de Jedda.

Jedda eſt un port ſitué vers le milieu du golfe Arabique, à vingt lieues de la ville Sainte. Le gouvernement y eſt mixte. Le grand Seigneur & le Scherif de la Mecque en partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits ſont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils ſe payent toujours en marchandiſes, que les adminiſtrateurs forcent les négociants du pays d'acheter fort cher. Il y a long-temps que les Turcs, qui ont été chaſſés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen, l'auroient été de Jedda, ſi l'on n'avoit craint qu'ils ſe livraſſent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélérinages & au commerce.

Surate envoye tous les ans trois vaiſſeaux à Jedda. Ils ſont chargés de toiles de toutes les couleurs, de chales, d'étoffes mêlées de coton & de ſoie, ſouvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit dix millions de livres, ou quatre millions cent ſoixante-ſix mille ſix cents ſoixante-ſix & deux tiers de roupies. Il part pour la même deſtination deux, & le plus ſouvent trois vaiſſeaux de Bengale; l'un appartient aux François, & les deux autres aux Anglois. Ce ſont les marchands libres des deux nations qui les expédient. Autrefois leurs Compagnies s'y intéreſſoient; aujourd'hui ces marchands n'ont pour aſſociés que les Arméniens. On peut évaluer ces cargaiſons réunies à ſept millions deux cents mille livres, ou à trois millions de roupies. Elles ſont compoſées de riz, de gingembre, de ſafran, de ſucre, qui ſert de leſt aux vaiſſeaux, de quelques étoffes de ſoie, & d'une quantité conſidé-

rable de toiles, la plupart communes & les autres fines. Ces vaiſſeaux, qui peuvent entrer dans la Mer Rouge depuis le commencement de décembre juſqu'à la fin de mai, trouvent à Jedda la flotte de Suez.

Elle eſt ordinairement compoſée de quatorze ou quinze navires chargés de bled, de riz, d'oignons, de feves, d'autres menus grains & de bois, pour la ſubſiſtance de l'Arabie pétrée, qui eſt d'une ſtérilité extrême. Ils portent pour l'Aſie de la verroterie de Veniſe, du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des bracelets. Ces objets ſont ſi peu conſidérables, qu'on peut dire que les Egyptiens font leurs achats avec de l'or & de l'argent, mais moins d'argent que d'or. Arrivés enſemble en octobre, ils s'en retournent enſemble en février avec ſix millions cinq cents milliers peſants de café, & pour ſept millions de livres en toiles ou en étoffes. Quoiqu'ils n'ayent que deux cents lieues à faire pour regagner leur port, ils employent à cette navigation deux mois, parce qu'ils ſont contrariés par le vent du nord qui regne continuellement dans cette mer. Leur ignorance eſt telle, que, malgré l'habitude où ils ſont de jetter l'ancre toutes les nuits, ils ſe regardent comme heureux lorſqu'ils ne perdent que le ſixieme de leurs vaiſſeaux. Qu'on joigne à ces pertes la cherté des armements, les droits exceſſifs qu'il faut payer à Suez, les vexations inévitables dans un gouvernement oppreſſeur de toute induſtrie, & l'on ſentira que, dans la ſituation actuelle des choſes, la liaiſon de l'Europe avec l'Inde par cette voie eſt impraticable.

Les marchandiſes arrivées de Surate & de Bengale, que la flotte Turque n'emporte pas, ſont conſommées en partie dans le pays, & achetées

en plus grande quantité par les caravanes qui ſe rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville a toujours été chere aux Arabes. Ils penſoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham, & ils accouroient de toutes parts dans un temple dont on le croyoit le fondateur. Mahomet, trop adroit pour entreprendre d'abolir une dévotion ſi généralement établie, ſe contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révéré, & il le dédia à l'unité de Dieu. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité qu'il deſtinoit à être la capitale de ſon empire, il ordonna que tous ceux qui ſuivroient ſa loi s'y rendiſſent une fois dans leur vie, ſous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre qui doit faire ſentir que la ſuperſtition ſeule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pélerin, de quelque pays qu'il fût, achetât & fît bénir cinq pieces de toile de coton, pour ſervir de ſuaire tant à lui, qu'à tous ceux de ſa famille, que des raiſons valables auroient empêché de faire ce ſaint voyage.

Cette politique devoit faire de l'Arabie le centre d'un grand commerce, lorſque le nombre des pélerins s'élevoit à pluſieurs millions. Le zele s'eſt ſi fort ralenti, ſur-tout à la côte d'Afrique, dans l'Indoſtan & en Perſe, à proportion de l'éloignement où ces pays ſont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. Ce ſont des Turcs pour la plupart : ils emportent ſept cents cinquante mille pieces de toile, de dix aunes de long chacune, ſans compter ce que pluſieurs d'entr'eux achetent pour revendre. Ils ſont invités à ces ſpéculations par l'avantage qu'ils ont en traverſant le déſert, de n'être pas écraſés par les douanes & vexations qui rendent ruineuſes les

échelles de Suez & de Baſſora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va ſe perdre dans les Indes. Les vaiſſeaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour ſix millions de roupies, & pour environ le huitieme de cette ſomme en marchandiſes. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richeſſes, les Anglois ſont parvenus à s'en approprier la portion la plus conſidérable.

Les ſuccès qu'ils avoient dans les golfes Perſique & Arabique les encouragerent à pouſſer leur commerce au Malabar, à la côte de Coromandel, dans le Gange & à la Chine. Il manquoit à leur fortune de pénétrer au Japon : ils le tenterent en 1672; mais les Japonois, inſtruits par les Hollandois que le Roi d'Angleterre avoit épouſé la fille du Roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports. L'officier, qui avoit été chargé de cette tentative délicate, demanda, ſi, après la mort de cette Princeſſe, les vaiſſeaux de ſa nation ſeroient admis dans l'empire : *Ne l'eſpérez pas*, lui dit-on, *les ordres de l'Empereur ſont comme la ſueur qui ne rentre plus dans le corps lorſqu'elle en eſt ſortie.*

Malgré cette contrariété, la Compagnie vit croître ſes proſpérités juſqu'en 1682. A cette époque, ſes actions gagnoient deux cents ſoixante pour cent; & quoiqu'elle eut diſtribué des dividendes fort conſidérables, ſon fonds même, après le payement de ſes dettes qui montoient à cinq cents mille livres ſterlings, devoit être encore d'un million cinq cents mille livres. L'eſpoir de donner plus d'étendue, plus de ſolidité à ſes affaires la flattoit agréablement, lorſqu'elle ſe vit arrêtée

par une rivalité que ſes propres ſuccès avoient fait naître.

Les négociants échauffés par la connoiſſance des gains qu'on faiſoit dans l'Inde, réſolurent d'y naviguer. Charles II, qui n'étoit ſur le trône qu'un particulier voluptueux & diſſipateur, leur en vendit la permiſſion, tandis que d'un autre côté il tiroit de la Compagnie des ſommes conſidérables pour l'autoriſer à pourſuivre ceux qui entreprenoient ſur ſon privilege. Une concurrence de cette nature devoit dégénérer, & dégénéra en effet bientôt en brigandage. Les Anglois, devenus ennemis couroient les uns ſur les autres avec un acharnement, une animoſité, qui les décrierent dans les mers d'Aſie. Jacques II, deſpote & fanatique, mais le Prince de ſon ſiecle qui entendoit le mieux le commerce, arrêta ce déſordre; mais il n'étoit pas ſi aiſé de changer les mœurs dont il avoit été la ſource. Les agents de la Compagnie, que l'eſprit de rapine avoit gagnés, intercepterent ſans raiſon même apparente les vaiſſeaux de Surate. Cette odieuſe piraterie engagea une guerre doublement ruineuſe, & par les dépenſes qu'elle entraîna, & par l'interruption totale des affaires dans les riches & vaſtes états de l'Indoſtan.

Ces troubles n'étoient pas calmés, lorſque la révolution arrivée en Angleterre en 1688 arma l'Europe entiere. Les événements de ces trop ſanglantes, trop célebres diviſions ſont aſſez connus: mais l'on ignore que, dans le cours des hoſtilités, les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtiments marchands, qui furent évalués trente millions ſterlings, & que la plupart des vaiſſeaux qui revenoient des Indes ſe trouverent compris dans cette fatale liſte.

Ces déprédations furent ſuivies d'une diſpoſition économique qui devoit accélérer la ruine de la Compagnie. Les réfugiés François avoient porté en Irlande & en Ecoſſe la culture du lin, du chanvre. Pour encourager cette nouvelle branche d'induſtrie, on crut devoir proſcrire l'uſage des toiles des Indes, excepté les mouſſelines & celles qui étoient néceſſaires au commerce d'Afrique. Un corps déja épuiſé pouvoit-il réſiſter à un coup auſſi imprévu, auſſi accablant?

La paix, qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la Compagnie. Ce n'étoit pas ſa décadence qui lui ſuſcitoit des ennemis; elle ne faiſoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615, quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes orientales. Ils l'accuſoient d'affoiblir les forces navales par une grande conſommation d'hommes, & de diminuer ſans dédommagement les expéditions pour le Levant & pour la Ruſſie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent ſi violentes vers 1618, que la Compagnie ſe voyant expoſée à l'animoſité de la nation, s'adreſſa au gouvernement. Elle le ſupplioit d'examiner la nature de ſon commerce, de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état, & s'il lui étoit favorable, de l'autoriſer par une déclaration publique. Le temps n'avoit qu'aſſoupi cette oppoſition nationale; & elle ſe renouvella avez une vivacité extrême à l'époque qui nous occupe. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs ſpéculations conſentoient qu'on fît le commerce des Indes; mais ils ſoutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilege excluſif leur paroiſſoit un attentat manifeſte contre la liberté.

Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement qu'en vue de procurer le bien général; & on y portoit atteinte, en immolant par d'odieux monopoles l'intérêt public à des intérêts particuliers. Ils fortifioient ce principe fécond & inconteſtable, par une expérience aſſez récente. Durant la rébellion, diſoient-ils, les marchands particuliers, qui s'étoient emparés des mers d'Aſie, y porterent le double des marchandiſes nationales qu'on demandoit auparavant; & ils ſe trouverent en état de donner les marchandiſes en retour à un prix aſſez bas pour ſupplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Ces républicains habiles, certains de leur perte, ſi les Anglois conduiſoient plus long-temps leurs affaires dans les principes d'une indépendance entiere, firent inſinuer à Cromwel par quelques perſonnes qu'ils avoient gagnées, de former une Compagnie excluſive. Ils furent ſecondés dans leurs menées par les négociants Anglois qui faiſoient alors le commerce, & qui ſe promettoient, pour l'avenir, des gains plus conſidérables, lorſque devenus ſeuls vendeurs, ils donneroient la loi aux conſommateurs. Le protecteur, trompé par les inſinuations artificieuſes des uns & des autres, renouvella le monopole, mais pour ſept ans ſeulement, afin de pouvoir revenir ſur ſes pas, s'il ſe trouvoit qu'il eut pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroiſſoit pas mauvais à tout le monde. Il ne manquoit pas des gens qui penſoient que le commerce des Indes ne pouvoit réuſſir qu'à l'aide d'un privilege excluſif: mais pluſieurs d'entr'eux ſoutenoient que la chartre du privilege actuel n'en étoit pas moins nulle, parce qu'elle avoit été accordée par des Rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient pluſieurs actes de cette nature caſſés par le Parlement ſous Edouard

III, ſous Henri IV, ſous Jacques I, ſous d'autres regnes. Charles II avoit, à la vérité, gagné un procès de cette nature à la cour des plaidoyers communs, mais ſur une raiſon ſi puérile, qu'elle devoit décrier à jamais les prétentions des monarques uſurpateurs. Ce tribunal avoit oſé dire : *Que le Prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les ſujets ne puſſent commercer avec les infideles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les parties dont on a parlé euſſent des vues particulieres, oppoſées même, ils ſe réuniſſoient tous dans le projet de rendre le commerce libre, de faire annuler du moins le privilege de la Compagnie. La nation en général ſe déclaroit pour eux; mais le corps attaqué leur oppoſoit ſes partiſans, les miniſtres, tout ce qui tenoit à la cour, qui faiſoit elle-même cauſe commune avec lui. Des deux côtés on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces paſſions, il ſortit un de ces orages dont la violence ne ſe fait gueres ſentir qu'en Angleterre. Les factions, les ſectes, les intérêts ſe heurterent avec impétuoſité. Tout, ſans diſtinction de rang, d'âge, de ſexe, ſe partagea. Les plus grands événements n'avoient pas excité plus d'enthouſiaſme. La Compagnie, pour appuyer la chaleur de ſes défenſeurs, offrit de prêter à l'état ſept cents mille livres ſterlings, à condition qu'on lui laiſſeroit ſon privilege. Ses adverſaires offroient deux millions pour le faire révoquer.

Les deux chambres devant qui ce grand procès s'inſtruiſoit, ſe déclarerent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire enſemble ou ſéparément le commerce de l'Inde, ou d'en tranſporter le droit à qui ils voudroient : ils s'aſſocierent, &

formerent une nouvelle Compagnie. L'ancienne obtint la permiſſion de continuer ſes armements, juſqu'à l'expiration très-prochaine de ſa chartre. Ainſi l'Angleterre eut à la fois deux Compagnies des Indes orientales autoriſées par le Parlement, au-lieu d'une ſeule établie par l'autorité royale. Depuis cette époque, le droit d'accorder des priviléges excluſifs, de les limiter, de les étendre, de les anéantir, eſt reſté aux repréſentations de la nation.

On vit alors ces corps auſſi ardents à ſe détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce, & ſe regardoient avec cette jalouſie, cette haine que l'ambition & l'avarice ne manquent jamais d'inſpirer. Leur diviſion qu'on ſoupçonna les Hollandois de fomenter, peut-être ſur l'unique fondement qu'ils avoient intérêt à le faire, ſe manifeſta par des grands éclats en Europe, & ſur-tout aux Indes. Les deux ſociétés ſe rapprocherent enfin, & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la Compagnie furent conduites avec plus de lumieres, de ſageſſe & de dignité. Les principes du commerce qui ſe développoient de plus en plus en Angleterre influerent ſur ſon adminiſtration, autant que le permettoient les intérêts de ſon monopole. Elle améliora ſes anciens établiſſements. Elle en forma de nouveaux. Le bonheur qu'elle avoit de n'avoir jamais manqué à ſes engagements, lui donnoit un crédit plus étendu que ſes beſoins. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfices, elle cherchoit à ſe le procurer par des ventes plus conſidérables. Son privilege étoit avec moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la ſanction des loix, & obtenu la protection du Parlement.

Quelques diſgraces paſſageres troublerent ſes proſpérités. Les Anglois avoient formé en 1702 un établiſſement dans l'iſle de Pulocondore, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume juſqu'alors trop négligé. Une ſévérité outrée révolta ſeize ſoldats Macaſſars, qui faiſoient partie de la garniſon. Dans la nuit du 3 de mars 1705, ils mirent le feu aux maiſons du fort, & maſſacrerent les Européens, à meſure qu'ils ſortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette maniere, le reſte tomba ſous les coups des naturels du pays, mécontents de l'inſolence de ces étrangers. La Compagnie perdit par cet événement les dépenſes que lui avoit coûté ſon entrepriſe, les fonds qui étoient dans ſon comptoir, & les eſpérances qu'elle avoit conçues.

Les malheurs qu'elle éprouva en 1719 à Sumatra, eurent des ſuites moins funeſtes. Cette grande iſle fut fréquentée par les Anglois dès leur arrivée aux Indes; mais ce ne fut qu'en 1688 qu'ils s'y fixerent. Ils chaſſerent les Hollandois de Bencouli, ville conſidérable de la côte occidentale, bâtie ſur une baye large & commode, & s'établirent à leur place. Les conquérants trouverent des inſulaires portés à traiter avec eux; & ces diſpoſitions furent d'abord ſagement cultivées. Une conduite ſi meſurée ne dura pas long-temps. Les agents de la Compagnie ne tarderent pas à ſe livrer à cet eſprit de rapine & de tyrannie que les Européens portent ſi généralement en Aſie. Il commença à s'élever alors entr'eux & les naturels du pays quelques nuages. Ils groſſirent peu à peu. La défiance & l'animoſité étoient extrêmes, lorſqu'on vit ſortir de terre à quelques milles les fondements d'une fortereſſe. Les Anglois pouvoient avoir été déterminés à cette

entrepriſe pour s'éloigner d'un lieu marécageux & ſi mal-ſain, qu'ils le regardoient comme leur tombeau. On n'en jugea pas ainſi. Ses habitants, dans les diſpoſitions où ils étoient, crurent que c'étoit un moyen imaginé pour appeſantir, pour éterniſer leurs fers, & ils prirent les armes. Tout le pays ſe joignit à eux. En moins de rien, le fort, tous les édifices de la Compagnie furent réduits en cendres, les Anglois battus, & obligés de s'embarquer avec ce qu'ils purent emporter d'effets. Leur proſcription ne fut pas longue. La crainte de retomber ſous le joug de l'impitoyable Hollandois, qui étoit en force ſur la frontiere, les fit rappeller. Ils tirerent de leurs déſaſtres l'avantage de pouvoir achever ſans contradiction le fort Malboroug, où ils ſont encore.

Ces troubles étoient à peine appaiſés, qu'il s'en éleva de nouveaux dans le Malabar & dans d'autres contrées. Comme ils tiroient tous leur ſource de l'avarice & de l'inquiétude des employés de la Compagnie, elle réuſſit à les finir, en abandonnant les prétentions injuſtes qui les avoient fait naître. De plus grands intérêts fixerent bientôt ſon ambition. L'Angleterre & la France entrerent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'univers devinrent le théâtre de leurs diviſions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation développa ſon caractere. Les Anglois, toujours animés de l'eſprit de commerce, attaquerent celui de leurs ennemis, & le détruiſirent. Les François, fideles à leur paſſion pour les conquêtes, s'emparerent du principal établiſſement de leurs concurrents. Les événements firent voir lequel des deux peuples avoit ſuivi une direction plus ſage. Celui qui ne s'étoit occupé que de ſon agrandiſſement, tomba dans une inaction entiere, tandis que l'autre, privé du

centre de ſa puiſſance donnoit plus d'étendue à ſes entrepriſes.

L'épuiſement d'une Compagnie, & la richeſſe de l'autre, par où finirent les hoſtilités, aident à expliquer tout ce qui ſuivit. On ſait que les deux nations entrerent comme auxiliaires dans les démêlés des Princes de l'Inde ; on ſait que peu après elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts ; on ſait qu'avant la fin des troubles, les François ſe trouverent chaſſés du continent & des mers d'Aſie. Leur mauvaiſe conduite durant cette guerre, la bonne politique de leurs ennemis, eurent ſans doute la principale influence dans cette révolution ; mais elles ne firent pas tout. Ceux qui oſent remonter aux cauſes éloignées & primitives des grandes ſcenes qui font le ſort du monde, ont bien ſenti que les proſpérités paſſées des Anglois leur donnoient des facilités pour ſe bien conduire, tandis que la ſituation gênée de leurs rivaux les mettoit dans l'impoſſibilité de faire impunément aucune faute. Quoi qu'il en ſoit de la juſteſſe de cette réflexion, il eſt certain qu'à la derniere paix, la Compagnie Angloiſe s'eſt trouvée en poſſeſſion de l'empire dans le Bengale, ſur la côte de Coromandel & au Malabar.

Le Malabar, proprement dit, n'eſt que le pays ſitué entre le cap Comorin & la riviere de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées plus généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'eſpace qui s'étend depuis l'Indus juſqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les iſles voiſines, en commençant par les Maldives.

Les Maldives forment une longue chaîne d'iſles, dont les plus ſeptentrionales ſont à cent cinquante

lieues du cap Comorin, la terre ferme la plus voiſine. Les naturels du pays en comptent douze mille, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de ſables ſubmergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les ſéparent, il n'y en a que quatre qui puiſſent recevoir des vaiſſeaux. Les autres ſont ſi peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes iſles n'en faiſoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courants, ou quelque grand accident de la nature, aura diviſé en pluſieurs portions.

Il eſt vraiſemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus de Malabar. Dans la ſuite, les Arabes y paſſerent, en uſurperent la ſouveraineté, & y établirent leur religion. Les deux nations n'en faiſoient plus qu'une, lorſque les Portugais, peu de temps après leur arrivée aux Indes, la mirent ſous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garniſon qui en tenoit les chaînes fut exterminée, & les Maldives recouvrerent leur indépendance. Depuis cette époque, elles ſont ſoumiſes, comme tout le reſte de l'orient, à un deſpote, qui tient ſa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il eſt le ſeul négociant de ſes états.

Une pareille adminiſtration & la ſtérilité du pays qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être conſidérable. Les exportations ſe réduiſent à des cauris, du poiſſon & du kaire.

Le kaire eſt l'écorce du cocotier, dont on fait des cables, qui ſervent à la navigation dans l'Inde. Nulle part il n'eſt auſſi bon, auſſi abondant qu'aux

Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris à Ceylan, où ces marchaniſdes ſont échangées contre des noix d'areque.

Le poiſſon, appellé dans le pays complemaſſe, eſt ſeché au ſoleil. On le ſale, en le plongeant dans l'eau de la mer à pluſieurs repriſes. Il eſt diviſé en filets de la groſſeur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaiſons, qu'il paye avec de l'or & avec du benjoin. L'or reſte dans les Maldives, & le benjoin eſt envoyé à Moka, où il ſert à acheter environ trois cents balles de café néceſſaires à la conſommation de ces iſles.

Les cauris ſont des coquilles blanches & luiſantes, groſſes comme le bout du petit doigt. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, & trois jours après. Elle eſt abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau juſqu'à la ceinture pour les ramaſſer dans les ſables de la mer : on en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reſte pas dans la circulation du pays, ou qui ne va pas trouver les Hollandois, paſſe dans le Gange. Il ſort tous les ans de ce célebre fleuve un grand nombre de bâtiments qui vont porter du ſucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins conſidérables aux Maldives, & qui ſe chargent en retour de cauris pour environ trois cents mille roupies. Une partie ſe diſperſe dans le Bengale, où il ſert de petite monnoie. Le reſte eſt enlevé par les Européens, qui ne ſauroient s'en paſſer dans leur commerce d'Afrique. Ils payent la livre ſix ſols de France, la vendent depuis douze juſqu'à dix-huit dans leur métropole, & elle vaut en Guinée juſqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontieres de Cochin, n'étoit autre-

fois gueres plus opulent que les Maldives. Il eſt vraiſemblable qu'il ne dut qu'à ſa pauvreté la conſervation de ſon indépendance, lorſque les Mogols s'emparerent de Maduré. Le pere du monarque actuel donna à ſa couronne plus de dignité qu'elle n'en avoit eue. C'étoit un homme de grand ſens. Un de ſes voiſins lui avoit envoyé deux ambaſſadeurs, dont l'un avoit commencé une harangue prolixe que l'autre ſe diſpoſoit à continuer. *Ne ſoyez pas long, la vie eſt courte*, lui dit ce Prince avec un viſage auſtere. De déſerteurs François & Portugais, il forma un petit corps de troupes, qui, durant la paix, faiſoit le ſervice dans la citadelle de Cotate, avec autant de régularité qu'on en trouve dans nos places fortes, & dont il ſe ſervit heureuſement dans la guerre pour étendre ſes poſſeſſions. L'intérieur de ſon pays gagna à ſes conquêtes ce qui arrive rarement. Il s'y établit des manufactures groſſieres de coton, qui trouverent d'abord un débouché à Tutucorin chez les Hollandois, & qui depuis ſe ſont portées chez les Anglois d'Anjingue.

Il s'eſt formé deux établiſſements Européens dans le Travancor. Celui que les Danois ont à Coleche n'eſt qu'une aſſez petite loge d'où ils pourroient cependant tirer réguliérement deux cents milliers de poivre. Telle eſt leur indolence ou leur pauvreté, que, depuis dix ans, ils n'y en ont acheté qu'une fois, & encore une très-petite quantité.

Le comptoir Anglois d'Anjingue a quatre petits baſtions ſans foſſés, & une garniſon de cent cinquante hommes blancs ou noirs. Il eſt ſitué ſur une langue de terre ſablonneuſe, à l'embouchure d'une petite riviere qui eſt barrée les trois quarts du temps par des ſables. Son aldée eſt fort peu-

plée, & remplie de métiers. Cet établiſſement eſt plus utile en général aux agents de la Compagnie qui y achetent pour leur compte, du poivre, de la groſſe cannelle, du très-bon kaire, qu'à la Compagnie même, qui n'en tire que cinquante milliers de poivre, & quelques toiles de peu de valeur.

Cochin étoit fort conſidérable, lorſque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ils s'emparerent de cette place, dont ils furent chaſſés depuis par les Hollandois. Le ſouverain en la perdant avoit conſervé ſes états, qui, dans l'eſpace de vingt-cinq ans, ont été envahis ſucceſſivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à ſe réfugier ſous les murs de ſon ancienne capitale, où il ſubſiſte d'environ ſix mille roupies, qu'on s'eſt obligé, par d'anciennes capitulations, à lui donner ſur le produit de ſes douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de Juifs induſtrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au temps de la captivité de Babylone, mais qui certainement y ſont depuis très-long-temps. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie ſur une riviere qui reçoit des vaiſſeaux de cinq cents tonneaux, & qui forment dans l'intérieur du pays pluſieurs branches navigables, devroit être naturellement floriſſante. S'il n'en eſt pas ainſi, on n'en peut accuſer que le génie oppreſſeur du gouvernement.

Ce mauvais eſprit eſt pour le moins auſſi ſenſible à Calicut, dont l'origine eut quelque choſe d'aſſez ſingulier, ſi on s'en rapporte à d'anciennes traditions. Elles diſent que lorſque les Arabes commencerent à s'établir aux Indes, dans le huitieme ſiecle, le ſouverain de Malabar prit un goût ſi vif pour leur religion, que,

peu content de l'embraſſer, il réſolut d'aller finir ſes jours à la Mecque. Il partagea ſes états aux Princes de ſa famille, à condition qu'ils reconnoîtroient pour leur Zamorin ou leur Empereur celui d'entr'eux auquel il laiſſoit le territoire où il s'embarquoit, & ſur lequel on bâtit Calicut, qui donna ſon nom à tout le pays. Ces liens ſe ſont rompus ſucceſſivement; mais le chef-lieu de l'empire a du moins conſervé ſon indépendance. Toutes les nations y ſont reçues; mais aucune n'y domine. Le ſouverain qui lui donne aujourd'hui des loix, eſt Brame. C'eſt preſque le ſeul trône de l'Inde occupé par cette premiere des Caſtes. On en voit régner ailleurs de moins diſtinguées. Il y en a même de ſi obſcures ſur le trône, que leurs domeſtiques ſeroient déshonorés & chaſſés de leur tributs, s'ils s'aviliſſoient juſqu'à manger avec leurs monarques. Preſque par-tout les Brames dépoſitaires de la littérature ainſi que de la religion du pays, ſont employés par les Rajas comme miniſtres ou comme ſecretaires.

Tout le Calicut eſt mal adminiſtré, & ſa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarraſſé d'une infinité de droits, eſt preſqu'entiérement dans les mains de quelques Maures les plus corrompus, les plus infideles de l'Aſie. Un de ſes plus grands avantages eſt de recevoir par la riviere de Beypour, qui n'en eſt éloignée que de deux lieues, le bois de tek qui ſe trouve en abondance dans les plaines & ſur les montagnes voiſines.

Les poſſeſſions de la maiſon de Colaſtry, voiſines de Calicut, ne ſont gueres connues que par la colonie Françoiſe de Mahé, qui renaît de ſes cendres; & par la colonie Angloiſe de Talſichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette

derniere a un fort flanqué de quatre baſtions ſans foſſés, une garniſon de trois cents Européens, de cinq cents Cipayes, une population d'environ quinze mille habitants. La Compagnie, à qui elle appartient, en tire annuellement trois millions peſant de poivre.

A la réſerve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte gueres que des aromates, des épiceries. Les plus conſidérables ſont le bois de ſandal, le ſafran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fauſſe cannelle & le poivre.

Le ſandal eſt un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit inutile, qui ne reſſemble pas mal aux ceriſes. Son bois, plus parfait au Malabar qu'ailleurs, ſi l'on en excepte le Canara, où il eſt ſupérieur encore, eſt rouge, jaune ou blanc. On tire des deux dernieres eſpeces une huile, dont on ſe frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perſe, dans l'Arabie & la Turquie. On le brûle auſſi en petits morceaux dans les appartements, où il répand une odeur douce & ſalutaire. On en fait encore des caſſettes qui communiquent un parfum agréable à ce qu'elles renferment. Le ſandal rouge eſt moins eſtimé, & n'eſt gueres d'uſage que dans la médecine.

Le ſafran d'Inde, que les médecins appellent Curcuma, eſt une plante dont les feuilles reſſemblent à celles de l'ellébore blanc : ſa fleur eſt d'une très-belle couleur de pourpre, ſes fruits ſont comme nos châtaignes, des hériſſons dans leſquels la ſemence ronde comme des pois eſt renfermée. Sa racine, qui eſt amere, & qu'on a longtemps regardée comme apéritive, étoit employée autrefois

autrefois pour la guériſon de la jauniſſe. Les Indiens s'en ſervent pour teindre en jaune, & elle entre dans l'aſſaiſonnement de preſque tous leurs mets.

Le cardamome eſt une graine qui entre dans la plupart des ragoûts Indiens. Sa reproduction ſe fait ſans qu'on ſeme & ſans qu'on plante. Il ſuffit, après la ſaiſon des pluies, de mettre le feu à l'herbe qui l'a produite. Souvent on la mêle avec l'areque & le bétel; quelquefois on la mâche après. La petite, & la plus eſtimée, eſt celle qui ſe trouve dans le territoire de Cananor. La médecine s'en ſert principalement pour aider la digeſtion, & pour fortifier l'eſtomac.

Le gingembre eſt une plante, dont la racine eſt blanche, tendre, & d'un goût preſqu'auſſi piquant que le poivre. Les Indiens s'en ſervent pour diminuer l'inſipidité naturelle du riz, qui fait leur nourriture ordinaire. Cette épicerie, mêlée avec d'autres, donne aux mets qu'elle aſſaiſonne un goût fort qui déplaît ſouverainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Aſie ſans fortune, ſont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaiſance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il eſt plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être auſſi que le climat exige cette maniere de vivre.

On trouve de la fauſſe cannelle connue en Europe ſous le nom de *caſſa lignea*, à Timor, à Java, à Mindanao; mais celle qui croît ſur la côte de Malabar eſt fort ſupérieure. Si elle étoit un peu moins épaiſſe, & que ſes bâtons fuſſent un peu plus longs, on la diſtingueroit difficilement de la véritable. Il ne faut pour en obtenir

les mêmes effets, qu'en employer une plus grande quantité. Son huile a la même odeur, le même goût; mais elle eſt moins claire. Les Hollandois déſeſpérant de pouvoir exterminer les arbres répandus dans les forêts qui la produiſent, imaginerent dans le temps de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des ſouverains du pays qu'ils renonçaſſent au droit de les dépouiller de leur écorce. Cet engagement, qui n'a jamais été bien rempli, l'eſt encore moins depuis que la puiſſance qui l'avoit dicté a perdu de ſa force, & qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle de Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cents mille livres peſant. La moindre partie paſſe en Europe, où des marchands peu fideles la vendent pour bonne: le reſte ſe diſtribue dans l'Inde, où elle ſe vend vingt à vingt-cinq ſols la livre, quoiqu'elle n'en ait coûté que ſix. Ce commerce eſt tout entier entre les mains des Anglois libres. Il doit augmenter, mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier eſt un arbriſſeau, dont la racine eſt petite, fibreuſe & flexible; elle pouſſe une tige, qui, pour s'élever, a beſoin d'un arbre ou d'un échalas. Son bois a des nœuds ſemblables à ceux de la vigne; & quand il eſt ſec, il reſſemble parfaitement au ſarment. Ses feuilles, dont l'odeur eſt forte & le goût piquant, ont la figure ovale; mais vers l'extrêmité elles diminuent & ſe terminent en pointe. Du bouton, des fleurs qui ſont blanches, ſortent tantôt au milieu, tantôt à l'extrêmité des branches, de petites grappes ſemblables à celles du groſellier. Chacune contient depuis vingt juſqu'à trente grains de poivre. On le cueille communément en octobre, & on l'expoſe au ſoleil ſept ou huit jours. Alors ce fruit, qui avoit été

verd d'abord, & rouge enſuite, dépouillé de ſa pellicule, devient tel que nous le voyons. Le plus gros, le plus peſant & le moins ridé, eſt le meilleur.

Le poivrier ſe plaît dans les iſles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particuliérement ſur la côte de Malabar. On ne le ſeme point, on le plante, & le choix des rejettons demande une attention ſérieuſe. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La premiere année de ſa fécondité & les deux qui ſuivent, ſont ſi abondante, qu'il y a des arbuſtes qui produiſent juſqu'à ſix ou ſept livres de poivre. Les récoltes vont enſuite en diminuant, & l'arbuſte dégénere avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzieme année.

La culture du poivrier n'eſt pas difficile. Il ſuffit de le placer dans des terres graſſes, & d'arracher avec ſoin, ſur-tout les trois premieres années, les herbes qui croiſſent en abondance autour de ſa racine. Comme le ſoleil lui eſt très-néceſſaire, on doit, lorſque le poivrier eſt prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui ſervent d'appui, afin que leur ombre ne nuiſe pas à ſes productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.

L'exportation du poivre, qui fut autrefois toute entiere entre les mains des Portugais, & que les Hollandois, les Anglois, les François ſe partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions peſant. A dix ſols la livre, c'eſt un objet de cinq millions. Il ſort du pays en d'autres productions pour la moitié de cette ſomme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'elle tire du Gange & du Canara, les groſſes toiles que

lui fourniſſent le Mayſſour & le Bengale, diverſes marchandiſes que l'Europe lui envoye. La ſolde en argent n'eſt rien ou peu de choſe.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, avoit autrefois plus de richeſſes. C'étoit un grenier de riz preſqu'inépuiſable. Le pays eſt bien déchu, depuis qu'il a ſubi le joug d'Ayderalikan, ſoldat de fortune, qui a uſurpé le trône de Mayſſour, & qui vient de porter le ravage dans le Carnate. Le commerce de cet état qui ſe faiſoit librement à Mangalor, ſa capitale, a été concentré tout entier dans les mains du conquérant, qui ne livre ſes denrées qu'à ceux qui lui portent des armes, de la poudre, toutes ſortes de munitions de guerre. On n'a excepté de cette loi que les Portugais, autrefois maîtres de cette province, & qui y ont toujours conſervé une loge, qui, ſeule, nourrit Goa.

Le commerce qui a fait ſortir Veniſe de ſes lagunes, Amſterdam de ſes marais, avoit fait de Goa le centre des richeſſes de l'Inde, le plus fameux marché de l'univers. Il n'eſt plus rien, & la ſuperſtition, les autodafés, les moines, étouffent juſqu'au deſir de ſon rétabliſſement. Dépouillé de tant de fertiles provinces, qui recevoient aveuglément ſes loix, il ne lui eſt reſté que la petite iſle où il eſt ſitué, & les deux péninſules qui forment ſon port. Les ennemis qui l'entourent le privent de toute communication avec le continent, & la voie de la mer eſt la ſeule qui lui ſoit ouverte. Deux frégates qu'il eſt encore en état d'armer, aſſurent ſes liaiſons avec Macao, Diu & le Mozambique, uniques monuments de ſon ancienne grandeur.

Macao lui envoye tous les ans deux petits navires chargés de porcelaines, d'autres marchan-

diſes rebutées à Canton par les Compagnies Européennes, & qui appartiennent la plupart aux marchands Chinois. Ces bâtiments ſe chargent en retour de coton de Surate & des parties de cardamome, de bois de ſandal, de ſafran d'Inde, de gimgembre & de poivre, que la frégate qui croiſe au ſud a pu recueillir ſur la côte. Celle qui a ſa direction au nord, porte à Surate une partie de la cargaiſon de Chine, & y prend quelques toiles dont il va achever le chargement à Diu.

Cette place, qui, autrefois étoit regardée comme la clef de l'Inde, eſt ſituée à l'entrée du golfe de Cambaye, dans une iſle qui a trois milles de long ſur un demi-mille de large, & qui tient par un pont à la terre-ferme. Elle n'eut pas été plutôt conquiſe par les Portugais, que ſon port, qui eſt excellent pour des vaiſſeaux de ſix cents tonneaux, les plus grands qu'on armât alors, ſervit de retraite à leur marine militaire, & devint le centre de tout le riche commerce de Guzarate. Sa décadence commença à la même époque, eut les mêmes cauſes que celle des autres établiſſements. Un événement particulier la précipita en 1670. Les Arabes de Maſcate s'approcherent de l'iſle pendant la nuit ſur des petits bâtiments, débarquerent, à la faveur des ténebres, dans un lieu couvert, & s'approcherent de la ville où ils entrerent ſans obſtacle, quand à la pointe du jour on ouvrit les porte. Les Portugais qui tomberent dans leurs mains, furent maſſacrés, & les vaiſſeaux chargés des dépouilles de la ville. Le gouverneur de la citadelle auroit pu chaſſer ces Barbares avec ſon canon; mais il n'oſa s'en ſervir dans la crainte d'encourir l'excommunication, dont un prêtre imbécille & fanatique le menaçoit, ſi quelque boulet portoit ſur une choſe ſainte. Cette inaction

inſpira aux Arabes une confiance dont ils furent punis. Des eſclaves, à qui on avoit promis la liberté qui donne le courage, fondirent ſur eux, & en firent une horrible boucherie. Ceux qni échapperent s'enfuirent avec leur butin. L'orgueil, la tyrannie & les vexations ont toujours empêché Diu, malgré ſes avantages naturels, de ſe relever de cette infortune. Le Mozambique n'a pas été plus heureux.

Cette iſle, que les Portugais conquirent ſur les Arabes au commencement du ſeizieme ſiecle, eſt ſituée ſur la côte orientale de l'Afrique, à une demi-lieue de la terme-ferme. Elle a quatre milles de tour, un port excellent, & des fortifications que les Hollandois ont attaquées pluſieurs fois ſans pouvoir les prendre. Son empire, quoique plus reſſerré qu'il ne fut autrefois, s'étend encore ſur le continent depuis Sofala juſqu'à Mélinde. La nature a placé dans ce grand eſpace le fleuve de Senna, pour faciliter les communications entre l'océan & l'intérieur d'un pays ſi riche. Ces avantages ſont perdus pour la nation qui les poſſede. Au-lieu d'établir avec les Africains un commerce conſidérable qui deviendroit la ſource d'un bonheur commun, elle ſe borne à leur arracher par des moyens odieux quelque ivoire, quelques eſclaves, un peu de poudre d'or. Un vaiſſeau arrivé d'Europe, ſe charge de ces minces objets pour Goa. Du rebut des marchandiſes de la Chine, de Guzarate & des comptoirs Anglois, il y forme une cargaiſon, qu'il va diſtribuer au Mozambique, au Bréſil, à la Métropole.

Tel eſt l'état de dégradation où ſont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les illuſtres guerriers qui la ſubjuguerent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence

eſt devenu celui de leur ruine & de leur oppro-
bre. Leur ſituation n'eſt pas pourtant auſſi déſeſ-
pérée qu'on pourroit le croire. Ce qui leur reſte
d'établiſſements ſeroit plus que ſuffiſant pour leur
redonner une grande part aux affaires de l'Aſie.
Cette révolution doit être l'ouvrage de la philoſo-
phie, de la liberté. Que les Portugais connoiſſent
leurs intérêts, que leurs ports jouiſſent d'une
franchiſe entiere, que ceux qui s'y fixeront trou-
vent une égale ſûreté pour leurs préjugés & pour
leur fortune; les Indiens, opprimés par leur gou-
vernement, les Européens, gênés par le monopole
de leurs Compagnies s'y rendront en foule. Bientôt
un pavillon oublié depuis long-temps, redeviendra
reſpectable. La deſtruction des Angrias rend le
changement que nous propoſons facile.

Au nord de Goa, commença à ſe former, il y
a près d'un ſiecle, une puiſſance, dont perſonne ne
prévit les accroiſſements. Le fondateur s'appelloit
Conagi Angria. Ceux qui ont écrit qu'il étoit
né Mahométan, & qu'il s'étoit fait Gentil, igno-
roient que les Indiens ne reçoivent jamais de
proſélite, & qu'il n'auroit été admis dans au-
cune Caſte. Il ſervit d'abord comme ſoldat ſous
un de ces gouverneurs indépendants, alors ſi mul-
tipliés, & qui ne dominoient que ſur un terri-
toire ſuffiſant à la ſubſiſtance de la garniſon de
leur fortereſſe. Ce petit deſpote porta ſi loin les
excès de ſon avare injuſtice, qu'il fut maſſacré par
ſes troupes, qui déférerent le commandement à
Angria. Le nouveau chef, devenu par cette révolu-
tion poſſeſſeur de la petite iſle de Severndroog,
où il y avoit un port, conſtruiſit un léger bâti-
ment avec lequel il ſe fit pirate. Il n'attaqua d'abord
que des bateaux Maures ou Indiens, qui, ſans être
armés, trafiquoient ſur cette côte. Ses ſuccès,

ſon expérience, les aventuriers que la réputation de ſon courage & de ſa généroſité attiroit auprès de lui, le mirent en état d'entreprendre de plus grandes choſes. Il ſe forma un état qui s'étendoit quarante lieues de long de la mer, & qui s'enfonçoit juſqu'à vingt & trente milles dans les terres, ſelon la diſpoſition des lieux & facilité de la défenſe. Ce furent cependant ſes opérations navales & celles de ſes ſucceſſeurs qui firent le plus de bruit. Maîtres de la côte, ces pirates attaquoient indifféremment tous les pavillons. Outre un grand nombre de bâtiments médiocres, ils enleverent même aux nations Européennes les plus gros vaiſſeaux; le *Darby* & la *Reſtauration* aux Anglois; le *Jupiter* aux François; aux Hollandois, trois vaiſſeaux à la fois, dont le plus grand avoit cinquante canons.

La politique Angloiſe fut déconcertée par ces événements. Elle avoit d'abord vu avec joie les premiers brigandages qui devoient mettre dans ſes mains la plus grande partie du commerce & toute la navigation, parce que ſes navires étoient plus forts & mieux équipés que ceux du pays. Cet avantage diminua, lorſque les bâtiments de Bombay, qui trafiquoient à la côte, furent inſultés, leur cargaiſons pillée, & les matelots faits priſonniers. La précaution qu'on prit de n'aller plus qu'en convoi, étoit très-chere, & ſe trouva inſuffiſante. Les vaiſſeaux d'eſcorte furent ſouvent inquiétés, & quelquefois pris. Ces déprédations déterminerent en 1722, la Compagnie à joindre ſes forces à celles des Portugais, qui avoient de ſemblables injures à venger, pour détruire le repaire de ces pirates. L'expédition fut honteuſe & malheureuſe. Celle qu'entreprirent deux ans après les Hollandois avec ſept vaiſſeaux de guerre & deux

galiotes à bombe, ne réuſſit par mieux. Enfin, le Marate à qui les Angrias refuſoient un tribut qu'ils lui avoient long-temps payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaiſon eut un ſuccès complet. La plupart des ports & des fortereſſes furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriats, la capitale, ſuccomba l'année ſuivante; & ſa reddition anéantit pour jamais un état qui n'exiſtoit que de l'infortune publique. Malheureuſement, de ſes débris s'augmenta la puiſſance Marate, qui n'étoit déja que trop redoutable.

Ce peuple, long-temps réduit à ſes montagnes, s'eſt étendu peu à peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaſte eſpace qui eſt entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. Il eſt célebre à la côte de Coromandel vers Delhy & ſur le Gange, par ſes excurſions, par ſes brigandages; mais ſon point central, la maſſe de ſes forces & ſa demeure fixe, ſont au Malabar. L'eſprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquiſes. On peut prédire que Bacaïm, Chaul, Dabul, tant d'autres lieux ſi longtemps opprimés par la tyrannie Portugaiſe, redeviendront quelque choſe occupés par les Marates. La deſtinée de Surate eſt encore plus importante.

Cette ville fut long-temps le ſeul port par lequel l'empire Mogol exportoit ſes manufactures, & recevoit ce qui étoit néceſſaire à ſa conſommation. Pour la contenir & pour la défendre, on imagina de conſtruire une citadelle, dont le commandant n'avoit aucune autorité ſur celui de la ville; on avoit même l'attention de choiſir deux gouver-

neurs qui ne fuſſent pas de caractere à ſe réunir pour l'oppreſſion du commerce. Des circonſtances fâcheuſes donnerent naiſſance à un troiſieme pouvoir. Les mers des Indes étoient infectées de pirates, qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots Muſulmans de faire le voyage de la Mecque. Le Mogol crut le chef d'une colonie de Cafres qui s'étoit établi à Rajapour, propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choiſit pour ſon amiral. On lui aſſigna pour ſa ſolde annuelle, trois lacks de roupies, qui devoient être pris ſur les revenus du pays. Cette ſomme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château, & du château il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confuſion, & l'avarice des Marates, toujours inquiete, devint plus vive que jamais. Depuis long-temps ces barbares qui avoient étendu leurs uſurpations juſques aux portes de la place, recevoient le tiers des impoſitions pour qu'ils ne troublaſſent pas le commerce qui ſe faiſoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution tout le temps que la fortune ne leur avoit pas préſenté des avantages plus conſidérables : lorſqu'ils virent la fermentation des eſprits, ils ne douterent pas que dans ſa fureur quelqu'un des partis ne leur ouvrit les portes, & ils s'approcherent en force des murailles. Le commerce, qui ſe voyoit tous les jours à la veille d'être pillé, appella à ſon ſecours les Anglois en 1759, & les aida à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir ſous leur garde, ainſi que l'exercice de l'amirauté, leur furent aſſurés par la cour de Delhy, avec les revenus attachés aux deux poſtes. Cette révolution a rendu le calme à Surate ; mais Bombay qui l'avoit faite a acquis un nouveau degré de conſidération, de richeſſe & de puiſſance.

Cette petite iſle, ſituée à dix-neuf degrés de latitude, n'a pas plus de vingt milles de circonférence. Les Portugais, qui s'en étoient emparés peu après leur arrivée aux Indes, la donnerent en 1662 en dot à l'infante de Portugal, qui épouſoit Charles II, Roi d'Angleterre. Ce Prince la céda à la Compagnie, qui ne put réuſſir de long-temps à la rendre floriſſante. Perſonne ne vouloit ſe fixer dans un pays mal-ſain, qu'il étoit paſſé en proverbe *que deux moiſſons à Bombay étoient la vie d'un homme.* On attribuoit cette corruption de l'air à la mauvaiſe qualité des eaux, à la ſituation des terres baſſes & marécageuſes, à la puanteur du poiſſon qu'on employoit au-lieu de fumier pour engraiſſer les pieds des arbres. Ces principes de deſtruction furent corrigés le plus qu'il fut poſſible, & la colonie parvint avec le temps à avoir quelque ſalubrité. La population augmentoit à meſure que les cauſes de mort diminuoient, & on compte aujourd'hui cinquante mille Indiens nés dans l'Iſle, ou attirés par la douceur du gouvernement. Quelques-uns s'occupent de la culture du riz; un plus grand nombre de celle des cocotiers qui couvrent les campagnes, & les autres ſervent à la navigation & à d'utiles travaux qui ſe multiplient tous les jours.

Bombay ne fut d'abord regardé que comme un port excellent, qui, en temps de paix, ſervoit de relâche aux vaiſſeaux marchands qui fréquentoient la côte de Malabar, &, durant la guerre, d'Hivernage, aux eſcadres que le gouvernement enverroit dans l'Inde. C'étoit un avantage très-précieux dans des mers où les bonnes rades ſont fort rares, & où les Anglois n'en ont pas d'autres. L'utilité de cet établiſſement a beaucoup augmenté depuis; la Compagnie en a fait l'entre-

pôt de tout ſon commerce au Malabar, à Surate, dans les golfes de Perſe & d'Arabie. Sa poſition y a attiré des marchands Anglois qui en ont augmenté l'activité. La tyrannie des Angrias ſur ce continent y a pouſſé quelques Banians, malgré l'éloignement que des hommes qui ne boivent point de liqueurs ſpiritueuſes, doivent avoir pour un ſéjour où les eaux ne ſont pas pures; enfin les troubles de Surate y ont fait paſſer quelques riches Maures.

L'induſtrie & les fonds de tant d'hommes avides de fortune, ne pouvoient pas être oiſifs. On a tiré du Malabar des bois de conſtructions & du kaire pour les cordages. Des Parſis, venus de Guzarate, les ont mis en œuvre. Les matelots du pays, dirigés par des chefs Européens, ſe ſont trouvés en état de conduire les vaiſſeaux. C'eſt Surate qui fournit les cargaiſons, partie pour ſon compte, & partie pour le compte des négociants de Bombay. Il en part tous les ans deux pour Baſſora, une pour Jedda, une pour Moka, & quelquefois une pour la Chine. Toutes ces cargaiſons ſont d'une richeſſe immenſe, ont fait directement de la colonie des expéditions moins conſidérables.

Celles de la Compagnie en particulier ſont pour les comptoirs qu'elle a formés depuis Surate juſqu'au cap Comorin, & où les roupies de Bombay qui ont remplacé celles de Surate ſur toute la côte & dans l'intérieur du pays, lui aſſurent un avantage de cinq pour cent ſur toutes ſes nations rivales; elles en font auſſi pour Baſſora, pour Bender-Abaſſi, pour Syndi où ſes établiſſements ont pour but principal la vente de ſes draps; treize ou quatorze cents balles ſuffiſent à leur conſommation: ſes liaiſons avec Surate lui

ſont plus utiles : cette place lui achete beaucoup de fer & de plomb, quelques étoffes de laine, & lui fournit pour ſes retours une grande quantité de manufactures.

Autrefois les vaiſſeaux expédiés d'Europe ſe rendoient à l'Echelle, où ils devoient trouver leur chargement ; ils s'arrêtent aujourd'hui à Bombay. Ce changement doit ſon origine à l'avantage qu'a la Compagnie d'y réunir ſans frais toutes les marchandiſes du pays, depuis que, revêtue de la dignité d'Amiral du grand Mogol, elle eſt obligée d'avoir une marine ſur la côte.

Nous n'examinerons pas ſi les émoluments attachés à cette dignité & à celle de gardien de la citadelle de Surate, ſuffiſent aux dépenſes qu'elles entraînent. On en peut douter : il n'eſt pas même bien décidé que ces deux places ayent rendu meilleure la ſituation politique des Anglois ; à la vérité elles les mettent en état de chaſſer tous les Européens de Malabar ; mais auſſi elles ont extrêmement aigri contre eux les Marates qui ſont à portée de leur nuire de pluſieurs manieres.

Ces barbares ont pris ſur les Portugais l'iſle de Salſete, qui a vingt-ſix milles de long, & huit ou neuf de large : elle eſt d'une abondance extrême ; & avec peu de culture, elle fournit tout ce que peut produire la terre entre les Tropiques. On la regardoit comme le grenier de Goa : elle n'eſt ſéparée de Bombay que par un canal étroit & guéable dans les eaux baſſes. Les poſſeſſeurs actuels étoient ſi convaincus, il y a quelques années, de la facilité qu'ils trouveroient à s'emparer de Bombay, qu'en voyant entourer les fortifications de foſſés, il diſoient avec arrogance : *Laiſſons-les faire, nous ne ſommes pas à pré-*

ſent dans le cas de rompre avec les Anglois ; mais ſi cela arrivoit, nous remplirons dans une nuit leurs foſſés avec nos pantoufles. Cette plaiſanterie, qui pouvoit avoir alors quelque fondement, n'en a plus depuis que l'importance de Bombay a déterminé ſes poſſeſſeurs à y ajouter beaucoup d'ouvrages, & à y jetter une garniſon nombreuſe. Les Marates eux-mêmes en ſont perſuadés ; mais ils penſent pouvoir ruiner cet établiſſement ſans même l'attaquer ; ils n'ont pour cela, diſent-ils, qu'à lui refuſer des vivres à Salſete, & à l'empêcher d'en tirer du continent. Ceux qui connoiſſent bien les diſpoſitions des lieux, trouvent la choſe très-praticable, ſur-tout dans la mauvaiſe mouçon.

Enfin depuis la faute, peut-être forcée, qu'on a faite de remettre aux Marates tous les ports des Angrias, ces barbares augmentent tous les jours leur marine ; déja ils ont réduit les Hollandois à ne naviguer qu'avec leurs paſſe-ports, qu'ils ſe font payer fort cher. Leur ambition augmentera avec leur puiſſance, & il n'eſt pas poſſible qu'à la longue leurs prétentions & les prétentions des Anglois ne ſe choquent.

Si nous oſions haſarder une conjecture, nous ne craindrions pas de prédire que les agents de la Compagnie ſeront les auteurs de la rupture. Indépendamment de la paſſion commune à tous leurs pareils d'exciter des troubles, parce que la confuſion eſt favorable à leur cupidité, ils ſont rongés du dépit ſecret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenſes qui ſe ſont faites au Coromandel, & ſur-tout dans le Bengale. Leur avarice, leur jalouſie, leur orgueil même les porteront à peindre les Marates comme des voiſins inquiets, toujours prêts à fondre ſur Bombay, à

exagérer la facilité de diſſiper ces aventuriers, pourvu que l'on ſoit en force, à vanter l'avantage de piller leurs montagnes remplies de tréſors de l'Indoſtan qu'ils y accumulent depuis un ſiecle. La Compagnie, accoutumée au rôle de conquérant, & qui n'a plus un beſoin urgent de ſes troupes dans le Gange, adoptera un plan qui lui préſentera une augmentation de richeſſe, de gloire & de puiſſance. Si ceux qui craignent cet eſprit d'ambition, réuſſiſſoient à la détourner de cette nouvelle entrepriſe, elle y ſeroit forcément engagée par ſes employés; & quelque fut l'événement de cette guerre pour ſes intérêts, il ſeroit toujours favorable à ceux qui l'y auroient entraînée. Ce malheur eſt moins à craindre ſur les côtes de Coromandel & d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin juſqu'au Gange.

Les geographes & les hiſtoriens diſtinguent toujours ces deux régions occupées par deux peuples, dont la langue, le génie, les habitudes ne ſe reſſemblent point. Cependant comme le commerce qui s'y fait eſt à peu près le même, & qu'il s'y fait de la même maniere, nous les déſignerons ſous le nom général de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de reſſemblance; ſur l'une & ſur l'autre on éprouve depuis le commencement de mai juſqu'à la fin d'octobre, une chaleur exceſſive, qui commence à neuf heures du matin, & qui ne finit qu'à neuf heures du ſoir. Elle eſt toujours tempérée durant la nuit par un vent de mer qui vient du ſud-eſt; le plus ſouvent même on jouit de cet agréable rafraîchiſſement dès les trois heures après-midi: l'air eſt moins embraſé, quoique trop chaud le reſte de l'année. Les pluies ſont preſque continuelles dans les mois de novembre & de décembre: un ſable tout-à-fait

aride couvre cette immenſe plage dans l'eſpace de deux milles, & quelquefois ſeulement d'un mille.

Pluſieurs raiſons firent d'abord négliger cette région par les premiers Européens qui étoient paſſés aux Indes. Elle étoit ſéparée par des montagnes inacceſſibles de Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention; enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la sûreté & l'induſtrie.

A cette époque, l'empire de Biſnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état avoient dû leur pouvoir à leurs talents. On les voyoit à la tête de leurs armées en temps de guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conſeils, ils viſitoient leurs provinces, ils adminiſtroient la juſtice. Une proſpérité trop conſtante les corrompit. Ils contracterent peu à peu l'habitude de ſe montrer rarement aux peuples, de ſe faire rendre des honneurs divins, d'abandonner le ſoin des affaires à leurs généraux & à leurs miniſtres. Cette conduite préparoit leur ruine. Les gouverneurs de Viſapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa ſe rendirent indépendants ſous le nom de Rois. Ceux de Maduré, de Tanjaour, de Mayſſour, de Gingi & quelques autres uſurperent auſſi l'autorité ſouveraine, mais ſans quitter leurs anciens titres de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorſque les Européens ſe montrerent ſur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de choſe; il ſe réduiſoit aux diamants de Golconde qui paſſoient par terre à Calicut, à Surate, & delà à Ormuz, ou à Suez, d'où ils ſe répandoient

en

en Europe & en Aſie. Mazulipatam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le ſeul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtiments Arabes & Malais, qui fréquentoient ſa rade, & par des caravanes qui y venoient de loin ; ces toiles avoient la même deſtination que les diamants.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inſpira la réſolution de s'y établir à toutes les nations Européennes qui fréquentoient les mers des Indes : elles n'en furent détournées ni par la difficulté de faire arriver les marchandiſes de l'intérieur des terres qui n'offroient pas un fleuve navigable, ni par la privation totale des ports dans des mers qui ne ſont pas tenables une partie de l'année, ni par la ſtérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées, ni par la tyrannie de l'inſtabilité du gouvernement. Ils penſerent que l'induſtrie viendroit chercher l'argent ; que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale des grains pour la ſubſiſtance ; que neuf mois d'une navigation paiſible ſeroient plus que ſuffiſants pour les chargements ; qu'il n'y auroit qu'à ſe fortifier pour ſe mettre à couvert des vexations des foibles deſpotes qui opprimoient ces contrées.

Les premieres colonies furent établies ſur les bords de la mer : quelques-unes durent leur origine à la force : la plupart ſe formerent du conſentement des ſouverains : toutes eurent un terrein très-reſſerré. Leurs limites étoient fixées par une haye de gros aloès & d'autres plantes épineuſes particulieres au pays, entremêlées de cocotiers & de palmiers : elle étoit impénétrable à la cavale-

rie, d'un accès très-difficile à l'infanterie, & ſervoit de défenſe contre les incurſions ſubites. Avec le temps, on éleva des fortifications plus ſolides. La tranquillité qu'elles procuroient & la douceur du gouvernement multiplierent en peu de temps le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établiſſements bleſſerent plus d'une fois les Princes dans les états deſquels ils s'étoient formés : mais leurs efforts pour les anéantir furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ſes proſpérités ſelon la meſure des richeſſes & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des Compagnies qui exercent leur privilege excluſif au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, n'entreprit le commerce des diamants : il fut toujours abandonné aux négociants particuliers ; & avec le temps, il tomba tout entier entre les mains des Anglois ou des Juifs & des Arméniens, qui vivoient ſous leur protection : aujourd'hui il eſt peu de choſe. Les révolutions arrivées dans l'Indoſtan ont écarté les hommes de ces riches mines, & l'anarchie dans laquelle eſt plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'eſpérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les ſpéculations de commerce à la côte de Coromandel ſe réduiſent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication n'eſt pas aſſez différente de la nôtre pour que ſes détails puiſſent nous intéreſſer ou nous inſtruire. On y achete des toiles imprimées, dont les procédés d'abord ſervilement copiés en Europe, ont été depuis ſimplifiés & perfectionnés par notre induſtrie ; on y achete enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a ſeule empêché d'adop-

ter ce genre d'induſtrie, ſont dans l'erreur : la nature ne nous a pas donné les fruits ſauvages & les drogues qui entrent dans la compoſition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes ; elle nous a ſur-tout refuſé les eaux qui leur ſervent de mordant, & qui bonnes à Pondichery, ſont parfaites à Madras, à Paliacate, à Mazulipatam, à Biblipatam.

Les Indiens ne ſuivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles, ſoit qu'il y ait des pratiques minucieuſes particulieres à certaines provinces, ſoit que les différents ſols produiſent des drogues différentes propres aux mêmes uſages.

Ce ſeroit abuſer de la patience de nos lecteurs que de leur tracer la marche lente & penible des Indiens dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui ſemble autoriſer cette conjecture, c'eſt qu'ils ſe ſont arrêtés dans la carriere des arts ſans y avoir avancé d'un ſeul pas depuis pluſieurs ſiecles ; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons avec une émulation pleine de confiance l'intervalle immenſe qui nous ſépare encore du temps. A ne conſidérer même que le peu d'inventions des Indiens, on ſeroit tenté de croire que, depuis un terme immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent des peuples plus induſtrieux ; mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport excluſif avec les matieres, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y ſont nés.

Une choſe qui pourroit ſurprendre, c'eſt la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer

toutes les couleurs ; elles ne coûtent gueres plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut obſerver que les marchands du pays vendent à la fois à toutes les Compagnies une quantité conſidérable de toiles, & que dans les aſſortiments qu'ils fourniſſent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs, parce qu'elles ne ſont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indoſtan, qui s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les eſpeces, on peut dire que les belles ſe fabriquent dans la partie orientale, les communes au milieu, & les groſſieres à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européenees & ſur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou ſix lieues de la mer, où le coton eſt plus cultivé, où les vivres ſont à meilleur marché. On y fait des achats qu'on pouſſe trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens établis dans nos comptoirs, ſont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandiſes qu'on veut. On en regle le prix ſur des échantillons, & on leur donne en paſſant le contrat, le quart ou le tiers de ce qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire ſon origine de la néceſſité où ils ſont eux-mêmes de faire par le miniſtere de leurs aſſociés ou de leurs agents répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les ſurveiller pour la sûreté de ce capital, & d'en diminuer par degré le fonds, en retirant journellement les toiles à meſure qu'elles ſont ouvrées. Sans ces précautions, on ne ſeroit jamais sûr de rien dans un gouvernement telle-

ment oppreſſeur, que le tiſſerand n'eſt jamais en état, ou n'oſe pas paroître en état de travailler pour ſon compte.

Les Compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établiſſements, une année de fonds d'avance. Cette méthode leur aſſure, pour le temps le plus convenable, la quantité de marchandiſes dont elles ont beſoin, & de la qualité qu'elles le deſirent; d'ailleurs, leurs ouvriers, leurs marchands qui ne ſont pas un inſtant ſans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaiſſeaux: elles n'ont que cinq ou ſix mois au plus pour l'exécution des ordres qu'on leur envoye d'Europe. Les marchandiſes ſont fabriquées, examinées avec précipitation; on eſt même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaiſes, & qu'on auroit rebutées dans un autre temps. La néceſſité de completer les cargaiſons & d'expédier les bâtiments avant le temps des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On ſe tromperoit en penſant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte dans l'eſpérance de vendre avec un bénéfice convenable à la Compagnie à laquelle ils ſont attachés. Outre qu'ils ne ſont pas la plupart aſſez riches pour former un projet ſi vaſte, ils ne ſeroient pas ſûrs d'y trouver leur profit. Si des événements imprévus empêchoient la Compagnie qui les occupe de faire ſes armements ordinaires, ces marchands n'auroient nul débouché pour leurs toiles. L'Indien, dont la forme du vêtement exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour

nous, n'en voudroit pas, & les autres Compagnies Européennes ſe trouvent pourvues ou aſſurées de tout ce que l'étendue de leur commerce exige, de tout ce que les facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a pas été & ne pouvoit pas être utile.

C'eſt la coutume dans l'Indoſtan, que celui qui emprunte donne une obligation par laquelle il s'engage à payer au créancier la ſomme empruntée avec les intérêts. Pour que cet acte ſoit authentique, il doit être ſigné au moins de trois témoins, & que l'on y ait marqué le jour, le mois, l'année où l'on a reçu l'argent, & combien on a promis d'intérêt par mois. Si le débiteur n'eſt pas exact à remplir ſes engagements, il peut être arrêté par le prêteur au nom du gouvernement. On ne le met pas en priſon; parce qu'on eſt bien aſſuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne ſe permettroit même pas de manger ni de boire ſans en avoir obtenu la permiſſion de ſon créancier.

Les Indiens diſtinguent trois ſortes d'intérêts; l'un qui eſt péché, l'autre qui n'eſt ni péché ni vertu, un troiſieme qui eſt vertu; car c'eſt ainſi qu'ils s'expriment. L'intérêt qui eſt péché, eſt de quatre pour cent par mois; l'intérêt qui n'eſt ni péché ni vertu, eſt de deux pour cent par mois; l'intérêt qui eſt vertu, eſt d'un pour cent par mois. Ils prétendent que ceux qui n'exigent pas davantage, pratiquent un acte d'héroïſme, & ils parlent de cette maniere de prêter comme d'une eſpece d'aumône. Quoique les nations Européennes qui ſont réduites à emprunter, jouiſſent de cette faveur, on ſent bien, ſans que nous en avertiſſions, qu'elles n'en peuvent profiter ſans ſe précipiter vers leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'eſt point dans les mains des naturels du pays, ſeulement dans la partie occidentale des Mahométans, connus ſous le nom de Chalias; ils font à Naour & à Porto-novo des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côte de l'eſt. Outre les bâtiments aſſez conſidérables qu'il employent dans ces voyages, ils ont de moindres embarquations pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatam employent leur induſtrie d'une autre maniere. Ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment, & vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent dans les lieux même dont ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaiſons qui ſont bien peu de choſe, toutes les affaires ont paſſé aux Européens, qui ont pour aſſociés quelques Banians, quelques Arméniens fixés dans leurs établiſſements. On peut évaluer à trois mille cinq cents balles la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les François en portent huit cents au Malabar, à Moka, à l'iſle de France. Les Anglois douze cents à Bombay, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois quinze cents à leurs divers établiſſements, au cap de Bonne-Eſpérance en particulier. A l'exception de cinq cents balles deſtinées pour Manille, qui coûtent chacune mille roupies, les autres ſont compoſées de marchandiſes ſi communes, que leur prix primitif ne ſe leve pas au-deſſus de trois cents roupies; ainſi la totalité des trois mille cinq cents balles ne paſſe pas un million quatre cents cinquante mille roupies.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille

cinq cents balles, huit cents par les Danois, deux mille cinq cents par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cents par les Hollandois. Parmi ces toiles, il s'en trouve une aſſez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge & bleu, propres pour la traite des noirs. Les autres ſont de belles betilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatam ou de Paliacate. L'expérience prouve que, l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que quatre cents roupies; c'eſt donc trois millions huit cents mille roupies qu'elles doivent rendre aux atteliers dont elles ſortent.

Ni l'Europe ni l'Aſie ne payent entiérement avec des métaux. Nous donnons en échange des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail, quelques autres articles moins conſidérables. L'Aſie de ſon côté donne des épiceries, du poivre, du riz, du ſucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à deux millions de roupies. Il réſulte de ce calcul que le Coromandel reçoit en argent trois millions deux cents cinquante mille roupies.

L'Angleterre, qui a acquis ſur cette côte la même ſupériorité qu'elle a pris ailleurs, y a formé pluſieurs établiſſements. Elle s'eſt emparée en 1757 de Maduré, grande ville entourée de deux murailles flanquées de tours rondes de diſtance en diſtance avec un foſſé. Ce ne ſont pas des vues de commerce qui y ont fixé les conquérants. Les toiles propres pour l'eſt de l'Aſie & pour l'Afrique, qui ſe fabriquent dans le royaume dont elle eſt la capitale, ſont la plupart portées aux comptoirs Hollandois de la côte de la Pêcherie. L'utilité de cette poſſeſſion pour les Anglois ſe borne à en tirer des revenus plus conſidérables que les dépenſes qu'ils ſont obligés d'y faire.

Trichénapaly, quoique ruiné de fond en comble par les guerres cruelles qu'il a eu à ſoutenir, eſt pour eux bien plus important. Cette forte place eſt la porte du Tanjaour, du Mayſſour, du Maduré, & leur donne une grande influence dans ces trois états.

Ce fut uniquement pour s'aſſurer d'une communication facile avec cette célebre fortereſſe, qu'ils s'emparerent en 1749 de Livicoté, dont le territoire n'a que trois milles de tour. On ne voit ni ſur les lieux, ni au voiſinage, aucune eſpece de manufacture, & on n'en peut tirer que quelques bois & un peu de riz. La garde de ce comptoir coûte ſeize ou dix-ſept mille roupies, ce qui abſorbe tout ce qu'il peut rendre. Sa poſition ſur le Colram a fait naître de grandes eſpérances. A la vérité, l'embouchure de cette riviere eſt fermée par des ſables; mais le canal au-delà de cette barre eſt aſſez profond pour recevoir les plus grands vaiſſeaux; & des gens habiles jugent que ces ſables pourroient être enlevés avec du travail & quelque dépenſe. Si l'on y réuſſiſſoit, la côte de Coromandel ne ſeroit plus ſans port, & la nation en poſſeſſion du ſeul port qui s'y trouveroit, auroit, pour pouſſer ſon commerce, un moyen puiſſant dont ſeroient privées les nations rivales.

Les Anglois acheterent en 1686 Goudelour, avec un territoire de huit milles de long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquiſition qu'ils avoient obtenue d'un Prince Indien pour la ſomme de quatre-vingt dix mille pagodes, leur fut aſſurée par les Mogols, qui s'emparerent du Carnate peu de temps après. Faiſant réflexion dans la ſuite que la place qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit lui couper les ſecours qui

lui ſeroient deſtinés, ils bâtirent à une portée de canon la fortereſſe de Saint-David, à l'entrée d'une riviere, & ſur le bord de l'océan Indien. Il s'eſt élevé depuis trois aldées, qui, avec la ville & la fortereſſe, forment une population de ſoixante mille ames. Leur occupation eſt de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour plus de ſix cents mille roupies des plus beaux baſſins de l'univers. Le ravage que les François ont porté en 1758 dans cet établiſſement, & la deſtruction de ſes fortifications, ne lui ont fait qu'un mal très-paſſager. Son activité paroît même augmentée, quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David, & qu'on ſe ſoit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre réſiſtance. Un revenu de plus de ſoixante mille roupies couvre tous les frais que peut occaſionner cette colonie. Mazulipatam préſente des utilités d'un autre genre.

Cette ville, qui, des mains des François a paſſé dans celles des Anglois en 1759, n'eſt plus ce qu'elle étoit lorſque les Européens doublerent le cap de Bonne-Eſpérance à la fin du quinzieme ſiecle. Il ne s'y fabrique, il ne s'y vend que peu de toiles, qui, malgré leur beauté, ne peuvent pas former un objet d'exportation fort conſidérable; auſſi ſes nouveaux maîtres regardent-ils moins leur conquête comme un marché où ils peuvent beaucoup acheter, que comme un marché où ils peuvent beaucoup vendre. Par le moyen des caravanes qui viennent de très-loin s'y pourvoir de ſel, par les liaiſons qu'ils ont formées dans l'intérieur des terres, ils ſont parvenus à établir l'uſage de leurs draperies dans les contrées les plus reculées du Dècan, & cette proſpérité doit augmenter encore. A cet avantage s'en joint un au-

tre, celui de tirer du produit du ſel, du produit des douanes, cinq cents cinquante mille roupies, dont deux cents cinquante mille ſeulement ſont abſorbées par les frais annuels de l'établiſſement.

Vizagapatam eſt une petite ville preſque ſans territoire, qui n'a pas quatre mille habitants. Un mur flanqué de quatre mauvais baſtions, & une garniſon de cent Européens & de trois ou quatre cents Cipayes, forment ſa défenſe. Sa poſition entre Mazulipatam & Ganjam, attire dans ſon ſein les belles toiles de cette partie de Lorixa. Elles conſiſtent en cinq ou ſix cents balles, dont le prix primitif doit s'élever à deux cents mille roupies.

Les marchandiſes qu'on tire de toutes ces places & de quelques comptoirs ſubalternes qui changent ſuivant les circonſtances, ſont portées à Madras, le centre de toutes les affaires que la nation fait à la côte de Coromandel.

Cette ville fut bâtie, il y a un ſiecle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate, & ſur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrein ſablonneux, tout-à-fait aride & entiérement privé d'eau potable, qu'il faut tirer de plus d'un mille, on chercha les raiſons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit eſpéré, ce qui eſt en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé, & ſes ennemis l'accuſerent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtreſſe qu'il avoit dans cette colonie Portugaiſe. Cet établiſſement s'eſt tellement accru avec le temps, qu'il a été partagé en trois diviſions; la premiere, qui ſert d'habitation à huit ou neuf cents Anglois, hommes, femmes ou enfants, eſt entourée d'une muraille peu épaiſſe, défendue par quatre baſ-

tions foibles, de mauvaiſe conſtruction, & ſans aucun ouvrage extérieur. Elle eſt connue en Europe ſous le nom du fort Saint-George, & dans l'Inde, ſous celui de Villeblanche. Au nord de cette partie eſt une autre diviſion contiguë, qu'on nomme la Villenoire, beaucoup plus grande & encore plus mal fortifiée, où ſont les Juifs, les Arméniens, les Maures, les plus riches d'entre les marchands Indiens. Au-delà eſt un fauxbourg tout-à-fait ouvert, où vit le peuple. Outre ces trois diviſions qui compoſent la ville de Madras, il y a deux villages très-grands & très-peuplés à peu de diſtance. La ville & ſon territoire qui peut avoir quinze milles de circonférence, contiennent deux cents cinquante mille habitants preſque tous nés aux Indes, de différentes caſtes & de diverſes religions. On diſtingue entr'eux environ trois ou quatre mille Chrétiens qui ſe nomment eux-mêmes Portugais, & qui paroiſſoient être réellement deſcendus de cette nation.

Dans une ſi grande population, il n'y a pas un ſeul tiſſerand. Environ quinze mille ouvriers ſont occupés à imprimer, à peindre les belles perſes qui ſe conſomment en Europe, une quantité conſidérable de toiles communes deſtinées pour les différentes échelles des mers d'Aſie, ſur-tout pour les Philippines; peut-être compteroit-on quarante mille perſonnes, dont l'induſtrie eſt employée à arrranger, à débiter du corail, de la verroterie dont les femmes, dans l'intérieur des terres, ornent les cheveux, ou forment des colliers & des bracelets. D'autres travaux inſéparables d'un grand entrepôt occupent beaucoup de bras. Les colons qui ont mérité la confiance de la Compagnie, ſe répandent dans l'Arcate & dans les pays voiſins pour y acheter les marchandiſes dont elle a beſoin.

Les plus conſidérables prêtent de l'argent aux négociants Anglois, qui, ſans être de la Compagnie, ont la liberté de trafiquer dans les différentes échelles de l'Aſie ; ils s'aſſocient avec eux ou chargent ſur leurs bâtiments des effets pour leur propre compte. Les entrepriſes réunies de la Compagnie & des particuliers, ont fait de Madras une des plus opulentes, des plus importantes places de l'Inde.

Indépendamment des bénéfices que font les Anglois ſur les toiles qu'ils tirent de cette ville, ſur les draps & les autres marchandiſes qu'ils y vendent, les douanes, les droits ſur le tabac & ſur le bétel & quelques autres impoſitions, leur forment un revenu de cinq cents mille roupies. Une garniſon de mille Européens & de quinze ou dix-huit cents Cipayes, aſſure la durée de ces avantages.

Tel eſt à la côte de Coromandel l'état de la Compagnie Angloiſe enviſagée, ſeulement comme corps marchand. Sous un point de vue politique, elle tient le Carnate, c'eſt-à-dire, la contrée la plus induſtrieuſe de ces vaſtes régions, dans une dépendance entiere. Arcate, Velour, Singelpet, Trichenapaly, toutes les places du royaume, ſont occupées par ſes troupes. Juſqu'à ce qu'elle ſoit rembourſée de toutes les avances qu'elle a faites pour placer, pour maintenir le ſouverain actuel ſur le trône, elle doit jouir des revenus du pays, qui, dans des temps plus heureux, étoient de cinq millions de roupies, & qui ſont encore au moins de trois millions & demi. Il eſt vrai qu'il faut prélever ſur cette ſomme douze cents mille roupies pour la garde du pays, & autant pour l'entretien du Nabab qui vit à Madras, d'où il ne

peut pas ſortir ſans permiſſion, mais il reſte toujours de net onze cents mille roupies.

Les Anglois viennent d'entamer avec le nouveau Souba du Dekan, une négociation, dont le but eſt de ſe faire céder au nord les quatre Cerkars ou provinces qu'avoient obtenues les François, & de les poſſéder aux mêmes conditions. S'ils réuſſiſſent, comme on a lieu de le préſumer, à ſe procurer ce grand établiſſement autour de Mazulipatam, ils tiendront dans les fers le Coromandel, comme ils y tiennent le Bengale.

Le Bengale eſt une vaſte contrée de l'Aſie, bornée à l'orient par le royaume d'Aſem & d'Arrakan, au couchant par pluſieurs provinces du Grand-Mogol, au nord par des rochers affreux, au midi par la mer. Elle s'étend ſur les deux rives du Gange qui ſe forme de diverſes ſources dans le Thibet, erre quelque-temps dans le Caucaſe, & entre dans l'Inde en traverſant les montagnes qui ſont ſur la frontiere. Le paſſage par où il s'y décharge, eſt nommé le détroit du Kupele, à trente lieues de Delhy. Les Indiens qui ſortent rarement de leurs pays, croient que les ſources du fleuve ſont dans un roc de ce détroit, qui a quelque reſſemblance avec une tête de vache. Ils ont un reſpect ſans bornes pour un lieu où ils voyent réunis & l'image d'un animal qu'ils honorent preſque comme une Divinité, & l'origine d'une eau ſacrée qui a la vertu de les purifier de toutes leurs impuretés. Cette riviere, après avoir formé dans ſon cours un grand nombre d'iſles vaſtes, fertiles & bien peuplées, va ſe perdre dans l'océan par pluſieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues & de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit ſi ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'aſſurer qu'elle avoit été bâtie par Hercule. Ses richeſſes, du temps de Pline, étoient célebres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient en-deçà & au-delà du fleuve qui baignoit ſes murs.

L'hiſtoire des révolutions dont le Bengale a été le théâtre, eſt mêlée d'une infinité de fables. On y entrevoit ſeulement que cet empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux; qu'il fut alternativement partagé en pluſieurs états, & réuni dans un ſeul. Un ſeul maître lui donnoit des loix, lorſque Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas ceſſé de reconnoître les Mogols pour ſes ſouverains. Le gouverneur, chargé de le conduire, tenoit d'abord ſa cour à Raja-Mahol: il la transféra dans la ſuite à Daca. Depuis 1718, elle eſt à Moxoudabat, grande ville ſituée dans les terres à deux lieues de Caſſimbazar. Pluſieurs Nababs & Rajas ſont ſubordonnés à ce vice-Roi nommé Souba.

Ce furent long-temps les fils du Grand-Mogol qui occuperent ce poſte important. Ils abuſerent ſi ſouvent, pour troubler l'empire, des forces & des richeſſes dont ils diſpoſoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendants. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas à la vérité trembler la cour de Delhy, mais ils ſe montrerent peu exacts à envoyer au tréſor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce déſordre augmenta encore après l'expédition de

Koulikan ; & les choſes furent portées ſi loin, que l'Empereur, qui étoit hors d'état de payer aux Marates ce qu'il leur devoit, les autoriſa en 1740 à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands, au nombre de deux cents mille hommes partagés en trois armées, ravagerent ce beau pays pendant dix ans, & n'en ſortirent qu'après s'être fait donner des ſommes immenſes.

Dans tous ces mouvements, le gouvernement deſpotique, qui eſt malheureuſement celui de toute l'Inde, s'eſt maintenu dans le Bengale ; mais auſſi un petit diſtrict qui y avoit conſervé ſon indépendance, la conſerve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent ſoixante milles d'étendue, ſe nomme Biſnapore. Il eſt conduit de temps immémorial par une famille Bramine de la tribu des Rajeputes ; c'eſt-là qu'on retrouve ſans altération la pureté & l'équité de l'ancien ſyſtême politique des Indiens. On a vu juſqu'ici avec aſſez d'indifférence ce gouvernement unique, le plus beau monument, le plus intéreſſant qu'il y ait ſans contredit dans le monde. Il ne nous reſte des anciens peuples que de l'airain & des marbres qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interprêtes peu fideles des mœurs & des uſages qui ne ſont plus. Le philoſophe, tranſporté dans le Biſnapore, ſe trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient il y a pluſieurs milliers de ſiecles, les premiers habitants de l'Inde ; il converſeroit avec eux ; il ſuivroit les progrès de cette nation qui fut célebre pour ainſi dire au ſortir du berceau ; il verroit ſe former un gouvernement, qui, n'ayant pour baſe que des préjugés utiles, des mœurs ſimples & pures, la douceur des peuples, la bonne foi des chefs, a ſurvêcu à cette foule innombrable de légiſlations, qui n'ont fait que paroître

paroître ſur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus ſolide, plus durable que ces édifices qui, bâtis par l'impoſture ſur l'enthouſiaſme, opprimoient la nature, accabloient les hommes, & s'écrouloient ſur les ruines même dont ils avoient été fondés & cimentés, le gouvernement du Biſnapore, ouvrage du climat, du caractere & des beſoins, s'eſt élevé, s'eſt maintenu ſur des principes qui ne changent point, & n'a pas ſouffert plus d'altération que ces mêmes principes. La poſition ſinguliere de cette contrée a conſervé ſes habitants dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractere, en les garantiſſant du danger d'être conquis ou de tremper leurs mains dans le ſang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs poſſeſſions, il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluſes des rivieres. Les armées envoyées pour les réduire ont été ſi ſouvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les aſſervir. On a pris le parti de ſe contenter d'une apparence de ſoumiſſion.

La liberté & la propriété ſont ſacrées dans le Biſnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il ſoit, n'y eſt pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix qui ſe chargent de ſa ſûreté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduiſent d'un lieu à un autre, & qui répondent de ſa perſonne & de ſes effets. Lorſqu'il change de conducteurs, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une atteſtation de leur conduite, qui eſt enregiſtrée & envoyée enſuite au Raja. Tout le temps qu'il eſt ſur le territoire, il eſt nourri & voituré avec ſes marchandiſes aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permiſſion de ſéjourner plus de trois jours dans la même place; il

eſt alors obligé de payer ſa dépenſe, s'il n'eſt retenu par quelque maladie ou autre accident forcé. Cette bienfaiſance pour des étrangers eſt la ſuite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils ſont ſi éloignés de ſe nuire, que celui qui trouve une bourſe ou quelqu'autre effet de prix, les ſuſpend au premier arbre, & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au ſon du tambour. Ces principes de probité ſont généralement reçus, qu'ils dirigent juſqu'aux opérations du gouvernement. De trente à quarante lacks de roupies qu'il reçoit annuellement, ſans que la culture ni l'induſtrie en ſouffrent, ce qui n'eſt pas conſommé par les dépenſes indiſpenſables de l'état, eſt employé à ſon amélioration. Le Raja peut ſe livrer à des ſoins ſi tendres, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorſqu'il le juge à propos.

Quoique le reſte du Bengale ſoit bien éloigné d'un pareil bonheur, toute cette province ne laiſſe pas d'être la plus riche, la plus peuplée de l'empire. Indépendamment de ſes conſommations qui ſont néceſſairement conſidérables, il ſe fait des exportations immenſes. Les plus importantes ſont celles du ſalpêtre, de l'opium, du ſucre, du riz, du bled, du ſel, des ſoies & ſur-tout des toiles de coton. Une partie de ces marchandiſes va dans l'intérieur des terres. Il paſſe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitants de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, & les payent avec de la rhubarbe & du muſc.

La rhubarbe n'eſt pas, comme on le croit communément, une plante rampante ; elle croît par touffes de diſtance en diſtance. On ne la cultive

pas : ſa graine tombe naturellement à terre, & produit un nouveau plant. Ceux qui la cueillent coupent ſa racine par morceaux pour la faire ſecher plus promptement, les enfilent dans une ficele, & les ſuſpendent en quelque endroit; & plus ordinairement aux cornes de leurs moutons. Ils ne voyent pas que cette méthode détruit une des meilleures parties de la racine, parce que ce qui eſt autour du trou ſe pourrit néceſſairement.

Le muſc eſt une production particuliere au Thibet. Il ſe forme dans un petit ſac de la groſſeur d'un œuf de poule, qui croît en forme de veſſie ſous le ventre d'une eſpece de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'eſt dans ſon origine qu'un ſang putride qui ſe coagule dans le ſac de l'animal. La plus groſſe veſſie ne produit qu'une demi-once de muſc. Son odeur eſt naturellement ſi forte, que, dans l'uſage ordinaire, il faut néceſſairement la tempérer en y mêlant des parfums plus doux. Les chaſſeurs avoient imaginé pour groſſir leur bénéfice, d'ôter des veſſies une partie du bon muſc, & de remplir ce vuide avec du foye & du ſang coagulé de l'animal, hachés enſemble. Le gouvernement, pour arrêter ces mêlanges frauduleux qui ruinoient le commerce, ordonna que toutes les veſſies avant que d'être couſues, ſeroient viſitées par des inſpecteurs qui les formeroient eux-mêmes, & les ſcelleroient du ſceau royal. Cette précaution a empêché les ſupercheries qui alteroient la qualité du muſc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre ſubtilement les veſſies pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'eſt rien en comparaiſon de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy,

les provinces voiſines de ces ſuperbes capitales. On leur porte du ſel, du ſucre, de l'opium, de la ſoie, des ſoieries, une infinité de toiles, des mouſſelines en particulier. Ces objets réunis montoient autrefois à dix-ſept ou dix-huit millions de roupies par an. Une ſomme ſi conſidérable ne paſſoit pas ſur les bords du Gange; mais elle y faiſoit reſter une ſomme à peu près égale qui en ſeroit ſortie pour payer le tribut impoſé par le Mogol; pour corrompre les grands qui l'entouroient, ou pour la rente des terres qu'il leur y avoit données. Depuis que les lieutenants de ce Prince ſe ſont rendus comme indépendants, depuis qu'ils ne lui envoyent de ſes revenus que ce qu'ils jugent à propos, le luxe de la cour eſt fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler n'eſt plus ſi forte.

Le commerce maritime du Bengale, exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution; mais auſſi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviſer en deux branches, dont le Cateck fait la meilleur partie.

Le Cateck eſt un diſtrict aſſez étendu un peu au-deſſous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balaſſor, ſitué ſur une riviere navigable, lui ſert de port. Les mêmes Marates qui en 1740 avoient ravagé la côte de Coromandel, s'emparerent quatre ans après de cette petite province, & s'y fixerent. Ils n'y ont pas encouragé l'induſtrie, mais ils n'ont pas ruiné, comme on le craignoit, celle qu'ils y ont trouvée établie. Depuis cette invaſion, le Cateck continue ſa navigation aux Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner. Il y porte de groſſes toiles, du riz, quelques ſoieries, du poivre qu'il tire d'ailleurs, &

y reçoit en échange des cauris qui ſervent de monnoie dans le Bengale, & qui ſont vendus aux Européens.

Les habitants du Cateck & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaiſons plus conſidérables avec le pays d'Azem. Ce royaume qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en eſt ſéparé que par une riviere qui ſe jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'aſſure, que l'invention de la poudre à canon lui eſt due, qu'elle a paſſé d'Azem au Pegu, & du Pegu en Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à ſa célébrité, ſi elles euſſent été bien exploitées. Au milieu de ces richeſſes dont il faiſoit peu d'uſage, le ſel dont il avoit la paſſion lui manquoit entiérement. Il étoit réduit pour s'en procurer, à ramaſſer l'écume verte qui ſe forme ſur les eaux dormantes, à la ſecher, à la brûler, à en faire bouillir les cendres, à les leſſiver pour en tirer un ſel. La même opération étoit répétée ſur les feuilles de figuier; on ne conſommoit pas d'autre ſel juſqu'à l'époque dont nous allons parler.

Au commencement du ſiecle, quelques Brames de Bengale allerent porter leurs ſuperſtitions à Azem, où on avoit le bonheur de ne ſuivre que la religion naturelle. Ils perſuaderent à ce peuple qu'il ſeroit plus agréable à Brama s'il ſubſtituoit le ſel pur & ſain de la mer à ce qui lui en tenoit lieu. Le ſouverain conſentit à le recevoir, à condition que le commerce excluſif en ſeroit dans ſes mains, qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalois, & que les bateaux qui le conduiroient, s'arrêteroient à la frontiere du royaume. C'eſt ainſi que ſe ſont introduites toutes ces

religions factices par l'intérêt & pour l'intérêt des Prêtres qui les prêchoient, & des Rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Azem, une quarantaine de bâtiments de cinq à ſix cents tonneaux chacun, dont les cargaiſons de ſel peuvent bien valoir deux millions de roupies, ſur leſquelles on gagne deux cents pour cent. On reçoit en payement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du muſc, du bois d'aigle, de la gomme lacque, & ſur-tout, de la ſoie.

Cette ſoie, unique en ſon eſpece, n'exige aucun ſoin. Elle vient ſur des arbres où les vers naiſſent, ſe nourriſſent, font toutes leurs métamorphoſes. L'habitant n'a que la peine de la ramaſſer. Les cocons oubliés fourniſſent une nouvelle ſemence. Pendant qu'elle ſe développe, l'arbre pouſſe de nouvelles feuilles qui ſervent ſucceſſivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions ſe répetent douze fois dans l'année, mais moins utilement dans les temps de pluies que dans les temps ſecs. Les étoffes fabriquées avec cette ſoie, ont beaucoup de luſtre & peu de durée.

A la réſerve de ces deux branches de navigation, que des raiſons particulieres ont conſervées aux naturels du pays, tous les autres bâtiments expédiés du Gange pour les différentes échelles de l'Inde, appartiennent aux Européens, & ſont conſtruits au Pegu.

Le Pegu eſt un pays ſitué ſur le golfe du Bengale entre les royaumes d'Arrakan & de Siam. Les révolutions ſi fréquentes dans tous les empires deſpotiques de l'Aſie, s'y ſont répétées plus ſouvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement le centre d'une grande puiſſance, & la province de

pluſieurs états qui ne l'égaloient pas en étendue. Il eſt aujourd'hui dans la dépendance d'Ava. Sa religion, ſes loix, ſes mœurs ne different que peu de celles de Siam, mais ſes femmes ſont plus immodeſtes : non-ſeulement elles ſont nues juſqu'à la ceinture, mais le vêtement qu'elles ont autour des reins & qui leur deſcend juſqu'aux genoux, eſt d'une étoffe ſi claire, qu'elle ne dérobe rien à la vue. Si l'on en croit les Peguans, cet uſage a été introduit par une Reine, qui, connoiſſant le penchant que ſes ſujets avoient pour la pédéraſtie, chercha à y remédier, en ordonnant à un ſexe de s'habiller de maniere à pouvoir toujours irriter les deſirs de l'autre ; mais ôter la pudeur aux femmes n'étoit pas un moyen de leur ramener les hommes.

Le ſeul port de Pegu, ouvert aux étrangers, s'appelle Syriam. Les Portugais, durant leur proſpérité, en furent aſſez long-temps les maîtres. Il jettoit alors un grand éclat. Aujourd'hui on ne le voit gueres fréquenté que par les Européens établis au Coromandel & dans le Bengale. Ces derniers ne peuvent y vendre que quelques toiles groſſieres. On ne les y verroit point aller, ſans le beſoin de conſtruire ou de radouber des vaiſſeaux. Hors le fer & les cordages, ils y trouvent tous les matériaux propres à cet objet, d'une excellente qualité & à un prix honnête. Depuis qu'on s'eſt dégoûté de la conſtruction trop chere de Surate, Syriam eſt devenu le chantier général des bâtiments qui naviguent d'Inde en Inde.

Ils en exportent du bois de Teck, de la cire, une huile excellente pour la conſervation des vaiſſeaux, de l'ivoire & du calin. Tout ce que l'univers poſſede de parfait en topazes, en ſapphirs, en améthyſtes & en rubis, vient de Pegu.

On les trouve rarement à Syriam ; & pour en avoir, il faut pénétrer juſqu'à la cour qui ſe tient à Ava. Les Arméniens y ont pris depuis quelque temps un tel aſcendant, qu'ils rendent le commerce difficile aux Européens, même aux Anglois, les ſeuls qui ayent formé un établiſſement au Pegu.

Toutes les affaires paſſent par les mains de cinq ou ſix courtiers. On peut leur rendre la marchandiſe après l'avoir gardée trois jours, ſi on trouve qu'on a été trompé; ils répondent du payement. S'il n'eſt pas fait à l'échéance, on les amene chez ſoi, & on les y retient priſonniers. Si cette premiere ſévérité ne réuſſit pas, on ſe ſaiſit de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs eſclaves, & on les attache à ſa porte expoſés aux ardeurs du ſoleil ; ainſi le vendeur court rarement du riſque. Lorſqu'il eſt prudent, il ſtipule qu'il ſera payé en monnoie de cuivre, parce qu'il pourroit être très-aiſément trompé à l'alloi plus ou moins bas de l'or & de l'argent qui ſont marchandiſes comme les rubis.

Une branche plus conſidérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reſte de l'Inde, c'eſt celui de l'opium. L'opium eſt le produit d'une plante appellée pavot, dont la racine eſt à peu près de la groſſeur du doigt, & remplie comme le reſte de la plante d'un lait amer. Sa tige, qui eſt ordinairement liſſe & quelquefois un peu velue, a deux coudées. Sur cette tige naiſſent des feuilles ſemblables à celles de la laitue, oblongues, découpées, crêpues, de couleur de verd de mer. Les fleurs ſont en roſe. Lorſque le pavot eſt dans la force de la ſeve, on fait à ſa tête une légere inciſion, dont il découle quelques larmes d'une liqueur laiteuſe qu'on laiſſe

ſiger, & qu'on recueille enſuite. On répete juſqu'à trois fois l'opération ; mais le produit va toujours en diminuant pour la quantité & pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte & on le paîtrit avec de l'eau ou du miel, juſqu'à ce qu'il ait acquit la conſiſtance, la viſcoſité & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains ; on eſtime celui qui eſt un peu mou, qui obéit ſous le doigt, qui eſt inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui eſt ſec, friable, brûlé, mêlé de terre & de ſable, doit être rejetté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne & les doſes qu'on en prend, il aſſoupit, il procure des idées agréables ou il rend furieux.

Patna, ſituée ſur le haut Gange, eſt le lieu de l'univers où le pavot eſt le plus cultivé. Ses campagnes en ſont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en ſort tous les ans par mer trois ou quatre mille coffres, chacun du poids de trois cents livres. Le coffre ſe vend ſur les lieux depuis deux cents juſqu'à trois cents roupies. Cet opium n'eſt pas raffiné comme celui de Syrie & de Perſe dont nous nous ſervons en Europe. Ce n'eſt qu'une pâte ſans préparation qui fait dix fois moins d'effet que l'opium raffiné.

Dans tout l'eſt de l'Inde, on a une paſſion extrême pour l'opium. Les Empereurs Chinois l'ont réprimée dans leurs états en condamnant au feu tout vaiſſeau qui porteroit cette eſpece de poiſon, toute maiſon qui en recevroit. A la côte de Malais, à Borneo, dans les Moluques, à Java, à Macaſſar & à Sumatra la conſommation en eſt immenſe. Ces peuples le fument avec le tabac,

Ceux qui veulent faire quelque action déſeſpéré, s'enivrent de cette fumée. Ils ſe jettent enſuite indifféremment ſur tout ce qu'ils rencontrent; ils iroient ſur un ennemi au travers d'une pique. Les Hollandois, poſſeſſeurs de preſque tous les lieux où l'opium fait le plus de ravage, ont été plus touchés du bénéfice qu'ils retirent de ſa vente, que de pitié pour ſes malheureuſes victimes. Plutôt que d'en interdire l'uſage, ils ont autoriſé les particuliers à maſſacrer tous ceux qui, étant ivres d'opium, couroient les rues avec des armes.

La Compagnie de Hollande faiſoit autrefois le commerce de l'opium dans ſes poſſeſſions. Elle en débitoit peu, parce qu'il y avoit quatre cents pour cent à gagner à l'introduire en fraude. En 1743, elle abandonna cette branche de ſon commerce, à une ſociété particuliere, à qui elle livre une certaine quantité d'opium à un prix convenu. Cette ſociété, compoſée des principaux membres du gouvernement de Batavia, fait des gains immenſes, parce que perſonne n'oſe s'expoſer à leurs pourſuites, en contrariant leurs intérêts par la contrebande. La côte des Malais & une partie de l'iſle de Sumatra, ſont pourvues d'opium par des négociants libres, Anglois & François, qui gagnent plus ſur cette marchandiſe que ſur les toiles communes qu'ils portent à ces différents marchés.

Ils envoyent à la côte de Coromandel du riz & du ſucre, dont ils ſont payés en argent, à moins qu'un heureux haſard ne leur y faſſe trouver quelque marchandiſe étrangere à bon compte. Ils expédient un ou deux vaiſſeaux avec du riz, des toiles & de la ſoie : le riz eſt vendu à Ceylan, les toiles au Malabar, & la ſoie à Surate,

dont on rapporte du coton que les manufactures groſſieres de Bengale employent utilement. Deux ou trois bâtiments chargés de riz, de gomme laque & de toilerie, prennent la route de Baſſora, d'où ils reviennent avec des fruits ſecs, de l'eau-roſe, & ſur-tout de l'or. L'Arabie ne paye qu'avec de l'argent & de l'or les riches marchandiſes qu'on lui porte. Le commerce du Gange, avec les autres échelles de l'Inde, fait rentrer douze millions de roupies par an dans le Bengale.

Quoique ce commerce paſſe par les mains des Européens, & ſe faſſe ſous leur pavillon, il n'eſt pas tout entier pour leur compte. A la vérité, les Mogols communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armements; mais les Arméniens, qui, depuis les révolutions de Perſe ſe ſont fixés ſur les bords du Gange où ils ne faiſoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y ſont encore plus conſidérables. L'impoſſibilité où ſont les naturels du pays de jouir de leurs richeſſes, ſous un gouvernement oppreſſeur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils couroient trop de riſque à le faire à découvert, ils ſont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils, qui ſe connoiſſent mieux en hommes qu'on ne penſe, l'étudient; & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caiſſiers; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la groſſe ou à intérêt. Cet intérêt, qui eſt ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort lorſqu'on eſt réduit à emprunter des cheks.

Ces cheks ſont une famille d'Indiens, puiſ-

ſante de temps immémorial ſur le Gange. Elle n'a jamais fait de commerce maritime ; mais elle a eu toujours des agents dans toutes les places commerçantes de l'Aſie, & des magaſins dans toutes les parties du Bengale. Ses richeſſes ont mis longtemps dans ſes mains la banque de la Cour, la ferme générale du pays, & la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin pour renouveller tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis l'ont miſe en état de prêter à la fois au gouvernement dix, vingt & juſqu'à quarante millions de roupies. Lorſqu'on n'a pas pu les lui rendre, on lui a permis de ſe dédommager en opprimant les peuples. Une fortune ſi prodigieuſe & ſi ſoutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'eſt pas poſſible de comprendre comment cet édifice a pu s'élever, comment, ſur-tout, il a pu durer. Pour débrouiller ce myſtere, il faut ſavoir que cette famille a toujours eu une influene décidée à la cour de Delhy, que les Nababs & Rajas de Bengale ſe ſont mis dans ſa dépendance ; que ce qui entoure le Souba lui a été conſtamment vendu ; que le Souba lui-même s'eſt ſoutenu, a été précipité par les intrigues de cette famille. On peut ajouter que ſes membres, ſes tréſors étant diſperſés, il n'a jamais été poſſible de lui faire qu'un demi-mal qui lui auroit laiſſé plus de reſſources qu'il n'en falloit pour pouſſer ſa vengeauce aux derniers excès. Les Européens qui fréquentoient le Gange, n'ont pas été aſſez frappés de ce deſpotiſme qui devoit les empêcher de ſe mettre dans les fers des cheks. Ils y ſont tombés, en empruntant de ces avides financiers des ſommes conſidérables à neuf pour cent en apparence, mais en effet à treize

par la différence des monnoies qu'on leur prêtoit & de celles qu'ils étoient obligés de donner en payement. Les engagements des Compagnies de France & de Hollande ont eu des bornes. Ceux de la Compagnie d'Angleterre n'en ont point connu. En 1755, elle devoit aux Checks environ douze millions de roupies.

Telle eſt la conduite de ces corps conſidérables qui ſont les ſeuls agents du commerce de l'Europe avec le Bengale. Les Portugais, qui fréquenterent les premiers cette riche contrée, formerent ſagement leur établiſſement à Chatigan, port ſitué ſur la frontiere d'Arrakan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois, qui, ſans ſe commettre avec ces ennemis alors redoutables, vouloient partager leur fortune, chercherent le port qui, ſans nuire à leur projet, les expoſoit le moins aux hoſtilités. En 1603, ils jetterent les yeux ſur Balaſſor, & toutes les Compagnies, plutôt par imitation que par des combinaiſons bien raiſonnées, ſuivirent depuis cet exemple. L'expérience leur apprit qu'il leur convenoit de ſe rapprocher des différents marchés d'où elles tiroient leurs marchandiſes, & elles remonterent le bras du Gange, qui, après s'être ſéparé du corps du fleuve à Morchia au-deſſus de Caſſimbazar, ſe perd dans l'océan au voiſinage de Balaſſor, on le nomme la riviere d'Hougly. Le gouvernement du pays leur accorda la liberté de placer des loges dans tous les lieux abondants en manufactures, & celle de ſe fortifier ſur la riviere d'Hougly.

En la remontant, on trouve d'abord Colicota, qui eſt le principal établiſſement de la Compagnie Angloiſe. L'air y eſt mal-ſain, l'eau ſaumâtre, l'ancrage peu sûr, & les environs n'offrent

que peu de manufactures. Ces inconvénients n'ont pas empêché qu'un grand nombre de riches négociants Arméniens, Maures & Indiens, attirés par la liberté & la sûreté, n'y fixaſſent leur ſéjour. Le peuple s'eſt multiplié dans les proportions ſur un terrein de trois ou quatre lieues de circonférence, que la Compagnie poſſede en toute ſouveraineté. Cette fortereſſe a cet avantage, que les bâtiments qui veulent arriver aux colonies Européennes, ſont forcés de paſſer ſous ſon canon.

Six lieues au-deſſus, on trouve Fréderic Nagor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne où ils n'avoient pu ſe ſoutenir. Cet établiſſement n'a encore acquis aucune conſiſtance, & tout porte à croire qu'il ne ſera jamais grand choſe.

Chandernagor, ſitué deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'oueſt; mais ſon port eſt excellent, & l'air y eſt auſſi pur qu'il puiſſe l'être ſur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la ſolidité, il faut, comme dans tout le reſte du Bengale, bâtir ſur des pilotis, parce qu'il eſt impoſſible de creuſer la terre ſans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. Son territoire, qui n'a gueres qu'une lieue de circonférence, eſt rempli de manufactures depuis que l'invaſion des Marates a réduit les naturels du pays à venir y chercher un aſyle. On y fabrique une grande quantité de mouchoirs & de mouſſelines rayées, qui, il faut l'avouer, ont un peu dégénéré depuis leur tranſplantation. Cependant cette activité n'a pas rendu Chandernagor le rival de Colicota, que ſes immenſes richeſſes mettent en état de

former les plus vaſtes entrepriſes de commerce.

A un mille de Chandernagor, on voit Chinchura, plus connu ſous le nom d'Hougly, parce qu'il eſt ſitué près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célebre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations qui l'entourent dépendent du gouvernement du pays, qui ſouvent s'y fait ſentir par ſes extorſions. Un autre inconvénient de cet établiſſement, c'eſt qu'un banc de ſable empêche que les vaiſſeaux ne puiſſent y arriver; ils s'arrêtent vingt milles au-deſſous de Colicota à Fulta, ce qui multiplie les frais d'adminiſtration.

Les Portugais avoient établi autrefois leur commerce à Bandel, à quatre-vingt lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au-deſſus d'Hougly. On y voit encore leur pavillon avec un petit nombre de miſérables qui ont oublié leur patrie après en avoir été oubliés. Les affaires de ce comptoir ſe réduiſent à fournir des courtiſans aux Mogols & aux Hollandois.

Si l'on en excepte les mois d'octobre, de novembre & de décembre, où des ouragans fréquents, preſque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaiſſeaux Européens peuvent entrer le reſte de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnoiſſent auparavant la pointe de Palmeros. Ils y ſont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balaſſor. L'argent qu'ils portent eſt mis dans des chaloupes nommées Bots, du port de ſoixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les vaiſſeaux. Ils arrivent par un canal étroit entre deux bancs de ſable dans la riviere d'Hougly. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy. Depuis ils ont oſé braver les courants, les bancs mouvants &

élevés, qui ſemblent fermer la navigation du fleuve, & ils ſe ſont rendus à leur deſtination reſpective. Cette audace a été ſuivie de pluſieurs naufrages, dont le nombre a diminué à meſure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'eſprit d'obſervation s'eſt étendu. Il faut eſpérer que l'exemple de l'amiral Watzon, qui, avec un vaiſſeau de ſoixante-dix canons, eſt remonté juſqu'à Chandernagor, ne ſera pas perdu. Si l'on en ſait profiter, on épargnera beaucoup de temps, de ſoins & de dépenſes.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandiſes des lieux mêmes qui les produiſent au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes compoſées de quatre-vingt, cent bateaux ou même davantage, ſervent à cet uſage. On y place des ſoldats noirs ou blancs, néceſſaires pour réprimer l'avidité, la tyrannie des Nababs, des Rajas qu'on trouve ſur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Caſſimbazar, deſcend par la riviere d'Hougly. Les marchandiſes qui viennent des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres, & qui communiquent entr'elles, ſur-tout vers le bas du fleuve, entrent dans la riviere d'Hougly par Rangafoula & Batatola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent delà au principal établiſſement de chaque nation.

Il ſort du Bengale pour l'Europe du muſc, de la lacque, du borax, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu conſidérables qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui ſont propres, ſont le ſalpêtre, la ſoie & les ſoieries, les mouſſelines & cent eſpeces de toiles différentes.

Le

Le ſalpêtre vient de Patna. Il eſt tiré d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rouſſe. On la raffine en creuſant une grande foſſe dans laquelle on met cette terre nitreuſe qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue une bouillie liquide. L'eau, en ayant tiré tous les ſels, & la matiere la plus épaiſſe s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides qu'on verſe dans une autre foſſe plus petite que la premiere. Cette matiere s'étant de nouveau purifiée, on enleve le plus clair qui ſurnage & qui forme une eau toute nitreuſe. On la fait bouillir dans des chaudieres, on l'écume à meſure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures un ſel de nitre infiniment ſupérieur à celui qu'on trouve ailleurs.

Les Hollandois s'étoient rendus maîtres de cette production qu'ils vendirent aux autres Européens au prix qu'ils vouloient. On les menaça en 1734 d'enchérir ſur eux; & par accommodement, ils conſentirent à en abandonner un tiers aux Anglois & un tiers aux François ſans bénéfice. Les naturels du pays ont enlevé depuis cette ferme aux Hollandois, & on a ſoupçonné que c'étoit pour le compte, du moins à l'inſinuation des Anglois qui ont été conſtamment favoriſés par cette Compagnie. Cela devoit arriver indépendamment de toute conſidération étrangere, puiſque c'eſt la nation qui achete le plus de ſalpêtre. On n'envoye pas des vaiſſeaux dans le Gange pour les y charger de cette marchandiſe groſſiere, elle ne peut que ſervir de leſt; il eſt donc néceſſaire que la nation qui expédie le plus de bâtiments pour le Bengale, ait une part plus conſidérable à cette exportation. Ce que les Compa-

gnies réunies en tirent pour les beſoins de leurs colonies d'Aſie & pour l'Europe, peut monter à dix millions peſant. La livre s'achete ſur les lieux trois ſols au plus, & nous eſt revendue dix ſols au moins.

Caſſimbazar, qui s'eſt enrichi de la ruine de Maldo & de Rajamahol, eſt le marché général de la ſoie de Bengale, & c'eſt ſon territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y ſont élevés & nourris comme ailleurs, mais la chaleur du climat les y fait éclore & proſpérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de ſoie & de coton qui ſe répandent dans une partie de l'Aſie. Celles de ſoie pure prennent la plupart la route de Delhy. Elles ſont prohibées en France, & le nord de l'Europe n'en conſomme gueres que quelques armoiſins & une quantité prodigieuſe de mouchoirs de cou. A l'égard de la ſoie en nature, on peut évaluer à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en employe dans ſes manufactures. En général, elle eſt très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut gueres l'employer que pour la trame dans les étoffes brochées. Elle ſe vend ſur les lieux depuis cent vingt juſqu'à cent trente roupies le quintal. Les Compagnies qui ont aſſez de fonds, d'activité & d'intelligence pour faire virer les ſoies dans leur loge, les ont à meilleur marché.

Il ſeroit long & inutile de faire l'énumération de tous les endroits où ſe fabriquent les coutils, les toiles de coton propres à faire du linge de table, à être employées en blanc, à être teintes ou imprimées. Il ſuffira de parler de Daca, qu'il faut regarder comme le marché général du Bengale, celui qui réunit le plus d'eſpeces de toiles,

les plus belles toiles, une plus grande quantité de toiles.

Daca eſt ſitué par les vingt-quatre degrés de latitude au nord. Sa fertilité & les avantages de ſa navigation en ont fait depuis fort long-temps le centre d'un grand commerce. Elle n'en eſt pas moins reſtée une des villes de l'univers les plus déſagréables. Une multitude prodigieuſe de chaumieres, conſtruites au haſard dans un tas de boue, au milieu deſquelles quelques maiſons de brique bâties à la moreſque, s'élevent d'eſpace en eſpace à peu près comme les baliveaux dans nos bois taillis; c'eſt la peinture naturelle de cette ville ſi induſtrieuſe.

Les cours de Delhy & de Moxoudabat en tirent chaque année des toiles néceſſaires à leur conſommation. Chacune des deux cours y entretient pour cela un agent chargé de les faire fabriquer. Il a une autorité indépendante du gouvernement du lieu, ſur les courtiers, tiſſerands, brodeurs, ſur tous les ouvriers dont l'induſtrie a quelque rapport à l'objet de ſa commiſſion. On défend à ces miſérables, ſous des peines pécuniaires & corporelles, de vendre à qui que ce puiſſe être, aucune piece, dont la valeur excede trente roupies. Ce n'eſt qu'à force d'argent qu'ils peuvent ſe rédimer de cette vexation.

Dans ce marché comme dans tous les autres, les Compagnies Européennes traitent avec des courtiers Maures établis dans le lieu même, & autoriſés par le gouvernement. Elles prêtent auſſi leur nom aux particuliers de leur nation, ainſi qu'aux Indiens & aux Arméniens fixés dans leurs établiſſements, qui, ſans cette précaution, ſeroient ſûrement pillés. Les Mogols eux-mêmes couvrent ſouvent ſous un pareil voile leur induſtrie,

pour ne payer que deux au-lieu de cinq pour cent.

On diſtingue dans les contrats les toiles qu'on fait fabriquer, & celles que le tiſſerand oſe dans quelques endroits entreprendre pour ſon compte. La longueur, le nombre des fils & le prix des premieres ſont fixés. On ne ſtipule que la commiſſion pour les autres, parce qu'il eſt impoſſible de faire autrement. Les nations qui ſe font un point capital d'avoir de belles marchandiſes, s'arrangent pour être en état de faire des avances aux entrepreneurs dès le commencement de l'année. Les tiſſerands, peu occupés en général dans ce temps-là, travaillent avec moins de précipitation que dans les mois d'octobre, de novembre & de décembre, temps où les demandes ſont forcées.

On reçoit une partie des toiles en écru, & une partie à demi-blanc. Il ſeroit à deſirer qu'on pût changer cet uſage. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir des toiles d'une très-belle apparence dégénérer au blanchiſſage. Peut-être les fabricants & les courtiers prévoyent-ils ce qui arrivera; mais les Européens n'ont pas le tact aſſez fin ni le coup d'œil aſſez exercé pour s'y connoître. Une choſe particuliere à l'Inde, c'eſt que les toiles de quelque nature qu'elles ſoient, ne peuvent jamais être bien blanchies & bien apprêtées que dans le lieu même de leur fabrique. Si malheureuſement elles ſont avariées avant d'être embarquées pour l'Europe, il faut les renvoyer aux endroits d'où on les a tirées.

Entre les toiles qu'on achete à Daca, les plus importantes ſans comparaiſon, ſont les mouſſelines unies, rayées & brodées. De toutes les contrées de l'Inde, on n'en fait que dans le Bengale

où ſe trouve le ſeul coton qui y ſoit propre. Il eſt planté à la fin d'octobre, & recueilli dans le mois de février. On le prépare tout de ſuite pour le mettre en œuvre dans les mois de mai, juin & juillet. C'eſt la ſaiſon des pluies. Comme le coton prête plus & caſſe moins, elle eſt la plus favorable pour fabriquer des mouſſelines. Ceux qui en font le reſte de l'année, entretiennent cette humidité néceſſaire au coton, en mettant de l'eau immédiatement au-deſſous de leur chaîne. Voilà dans quel ſens il faut entendre qu'on travaille les mouſſelines dans l'eau.

A quelque degré de fineſſe qu'ayent été portées ces toiles, on peut aſſurer qu'elles ſont dans un état d'imperfection très-ſenſible. L'uſage où eſt le gouvernement de forcer les meilleurs manufacturiers à travailler pour lui, de les mal payer & de les tenir dans une eſpece de captivité, fait qu'on craint de paroître trop habile. Par-tout la contrainte & la rigueur étouffent l'induſtrie, fille & compagne de l'aiſance & de la liberté.

Les cours de Delhy, de Moxoudabat, ſont moins difficiles ſur les broderies qu'on ajoute aux mouſſelines. A leur imitation, les gens du pays, les Mogols, les Patanes, les Arméniens qui en font faire conſidérablement, les prennent telles qu'elles ſont. Cette indifférence retient l'art de broder dans un aſſez grand état d'imperfection. Les Européens traitent pour les broderies comme pour les mouſſelines & les autres marchandiſes, avec des courtiers autoriſés par le gouvernement, auquels ils payent une contribution annuelle pour avoir ce privilege excluſif. Ces entrepreneurs diſtribuent aux femmes les pieces deſtinées pour les broderies plates, & aux hommes celles en chaînette. On ſe contente ſouvent des

deſſins de l'Inde; d'autres fois nous leur envoyons des deſſins, pour les rayures, les brochures & les broderies.

Huit millions de roupies payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois couvroient à peu près le tiers de ces valeurs. On ſoldoit le reſte avec de l'argent. Depuis que les Anglois ſe ſont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ſes exportations & diminuer ſa recette, parce que les conquérants ont enlevé une plus grande quantité de marchandiſes, & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut préſumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'eſt pas à ſon terme, & qu'elle aura tôt ou tard des ſuites & des effets plus conſidérables.

Pour entretenir ſes liaiſons avec cette vaſte région & ſes autres établiſſements d'Aſie, la compagnie Angloiſe a formé un lieu de relâche à Sainte-Helene. Cette iſle, qui n'a que vingt-huit à vingt-neuf milles de circuit, eſt ſituée à quinze degrés cinquante minutes de latitude auſtrale entre l'Afrique & l'Amérique, & à une diſtance à peu près égale de ces deux parties du monde. Rien ne prouve que les Portugais qui la découvrirent en 1502, y ayent jamais établi de colonie; mais il eſt certain qu'ils y jetterent, ſuivant leur méthode, des porcs, des chevres & des volailles pour l'uſage de ceux de leurs vaiſſeaux qui y relâcheroient. Ces commodités inviterent dans la ſuite les Hollandois à y former un petit établiſſement : ils en furent chaſſés par les Anglois qui s'y ſont fixés depuis 1673.

Quoique Sainte-Helene ne paroiſſe qu'un grand rocher battu de tous côtés par les vagues, elle n'en eſt pas moins un lieu délicieux; ſon climat eſt plus tempéré qu'il ne devroit l'être. La terre, qui n'a qu'un pied & demi de profondeur, y eſt couverte de citronniers, de palmiers, de grenadiers, d'autres arbres chargés de fleurs & de fruits en même-temps. Des eaux excellentes, mieux diſtribuées par la nature que l'art n'auroit pu le faire, y vivifient tout. Les hommes, nés dans ce fortuné ſéjour, y jouiſſent d'une ſanté parfaite. Les paſſagers y guériſſent de leurs maux, ſur-tout du ſcorbut. Quatre cents familles d'Anglois, de François réfugiés, y cultivent des légumes, y élevent des beſtiaux d'un goût exquis, qui ſont d'une grande reſſource pour les navigateurs. Cet établiſſement que la nature & l'art réunis ont rendu preſque inattaquable, a cépendant un très-grand vice. Les vaiſſeaux qui reviennent des Indes en Europe, y abordent avec une ſûreté entiere & une grande facilité; mais ceux qui vont d'Europe aux Indes, opiniâtrement repouſſés par les vents & les courants contraires, n'y trouvent point d'aſyles. Pluſieurs, pour éviter les inconvénients d'un ſi long voyage fait ſans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Eſpérance : les autres, particuliérement ceux qui ſont deſtinés pour l'Arabie & pour le Malabar, vont prendre des rafraîchiſſements aux iſles de Comore.

Ces iſles ſituées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagaſcar, ſont au nombre de cinq. La principale qui a donné ſon nom à ce petit archipel, eſt peu connue. Les Portugais, qui, dans leurs premieres expéditions la découvrirent, y firent tellement déteſter par leurs cruautés le nom des Européens, que

tous ceux qui ont oſé s'y montrer depuis, ont été ou maſſacrés ou fort mal reçus ; ce qui l'a fait perdre entiérement de vue. Celles de Mayota, de Mohilla & d'Angazeja ne ſont pas plus fréquentées, parce que les approches en ſont difficiles, & que le mouillage n'y eſt pas ſûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'iſle de Johanna.

C'eſt-là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute ſa richeſſe avec toute ſa ſimplicité. Des côteaux toujours verds, des vallées toujours riantes y forment partout des payſages variés & délicieux. Trente mille habitants diſtribués en ſoixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue eſt l'Arabe, leur religion un mahométiſme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale plus épurés qu'ils ne le ſont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné une averſion inſurmontable pour le travail. De cette pareſſe eſt né un certain air de grandeur, qui conſiſte pour les gens diſtingués à laiſſer croître exceſſivement leurs ongles. Pour ſe faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant ſur le jaune que leur fournit un arbriſſeau.

Ce peuple, né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit ſans doute venu chercher d'un continent voiſin dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un ſiecle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme Portugais, ſe jetta dans un bateau que le haſard conduiſit à Johanna. Cet étranger ſe ſervit ſi bien de la ſupériorité de ſes lumieres, du ſecours de quelques-uns de ſes compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité abſolue que ſon petit-fils exerce encore

aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement ne diminua rien de la liberté, de la ſûreté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'iſle. Ils continuoient à mettre paiſiblement leurs malades à terre, où la ſalubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau, les rétabliſſoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les proviſions dont on avoit beſoin, & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une iſle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes; & comme des cauris, des noix de coco & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange ne ſuffiſoient pas pour payer ce luxe, les inſulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chevres, leurs volailles, qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre & d'autres bagatelles d'un auſſi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que d'être trop éloigné de nos parages.

Cet inconvénient n'a pas empêché la Compagnie Angloiſe de donner une grande extenſion à ſon commerce. Celui qu'on peut faire d'un port de l'Inde à l'autre, ne l'occupa pas long-temps. Elle fut de bonne heure aſſez éclairée pour ſentir que cette navigation ne lui convenoit pas. Elle invita les négociants particuliers de ſa nation à l'entreprendre. Elle leur en facilitoit les moyens en prenant part à leurs expéditions, & en leur cédant des intérêts dans ſes propres armements; ſouvent même elle ſe chargea de leurs marchandiſes pour un fret modique. Cette conduite généreuſe, inſpirée par un eſprit national, & en tout ſi oppoſée à celle des autres Compagnies, donna

promptement de l'activité, de la force, de la conſidération aux colonies Angloiſes. Leurs marchands libres eurent bientôt une douzaine de brigantins qui naviguoient dans l'intérieur du Gange, ou qui en ſortoient pour ſe rendre à Achem, à Keda, à Johor & à Ligor. Ils expédioient de Colicota, de Madras, de Bombay un pareil nombre de vaiſſeaux plus conſidérables qui fréquentoient toutes les échelles de l'orient. Ces bâtiments ſe ſeroient multipliés encore, ſi la Compagnie n'avoit exigé dans tous les lieux où elle avoit des établiſſements, un droit de cinq pour cent, & huit & demi pour cent de toute les remiſes que les marchands libres avoient à faire dans la métropole. Lorſque ſes beſoins ne la forcerent pas à ſe relâcher de ce bizarre arrangement, ces armateurs donnerent leur argent à la groſſe, quelquefois aux autres négociants Européens qui en manquoient, & le plus ſouvent aux officiers des vaiſſeaux de leur nation, qui, n'étant pas proprement attachés à la Compagnie, peuvent trafiquer pour eux en naviguant pour elle.

Ce grand corps eut, dans les premiers temps, l'ambition d'avoir une marine. Elle n'exiſtoit plus lorſqu'il reprit ſon commerce au temps du protectorat. Le prix du temps le détermina à ſe ſervir de bâtiments particuliers; & ce qu'il fit alors par néceſſité, il l'a continué depuis par économie. Des négociants lui frettent des vaiſſeaux tout équipés, tout avitaillés pour porter dans l'Inde & pour en rapporter le nombre des tonneaux dont on eſt convenu. Le temps qu'ils doivent s'arrêter dans le lieu de leur deſtination, eſt toujours fixé, même celui qu'on leur accorde pour la prolongation de leur ſéjour. Ceux à qui

on ne peut pas donner de cargaiſon, ſont communément occupés par quelque marchand libre, qui ſe charge volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils doivent être expédiés les premiers l'année ſuivante, afin que leurs agrès ne s'uſent pas trop. Dans un cas de néceſſité, la Compagnie leur en fourniroit de ſes magaſins, mais elle ſe les feroit payer au prix ſtipulé de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtiments employés à cette navigation, ſont depuis ſix cents juſqu'à huit cents tonneaux. La Compagnie n'y prend à leur départ que la place dont elle a beſoin pour ſon fer, ſon plomb, ſon cuivre, ſes étoffes de laine, des vins de Madere, les ſeules marchandiſes qu'elle envoye dans l'Inde. Les propriétaires peuvent remplir ce qui reſte d'eſpace dans le vaiſſeau, des vivres néceſſaire pour une ſi longue navigation, & de tous les objets dont la Compagnie ne fait pas commerce. Au retour, ils ont auſſi le droit de diſpoſer à leur fantaiſie de l'eſpace de trente tonneaux, que, par leur contrat, ils n'ont pas cédé; ils ſont même autoriſés à y placer les mêmes choſes que reçoit la Compagnie, qui, par un tarif réglé, préleve ſur chacune un droit proportionné au bénéfice qu'elle auroit fait elle-même ſur ces articles. Cette liberté prévient les fraudes que l'armateur a d'ailleurs intérêt à empêcher pour n'avoir pas la douleur de voir rejetter ſon vaiſſeau. Il eſt ſecondé par le capitaine, qui, étant ordinairement ſon aſſocié, veille avec une attention extrême au bon ordre, à l'économie & à la conſervation des matelots, qu'on ne pourroit remplacer que par des laſcars. Cet inconvénient que les autres n'évitent qu'en retenant à grands frais des matelots oiſifs dans l'Inde, a

donné naiſſance en Angleterre à un uſage bien reſpectable. Le chirurgien de chaque navire reçoit outre ſes appointements, une livre ſterling de gratification pour chaque homme de l'équipage qu'il ramene en Europe.

La Compagnie, débarraſſée des ſoins qu'exige néceſſairement une marine, ainſi que de la circulation particuliere à l'Inde, n'eut à s'occuper que du commerce direct de l'Europe avec l'Aſie. Elle le commença avec trois cents ſoixante-neuf mille huit cents quatre-vingt onze livres ſterling, cinq ſchelings. Des événements heureux l'ayant miſe en état en 1676 de faire une répartition de cent pour cent, elle jugea qu'il convenoit mieux à ſes intérêts de doubler ſon fonds. Ce capital augmenta encore, lorſque les deux Compagnies qui s'étoient fait une guerre ſi deſtructive, réunirent en 1702 leurs richeſſes, leurs projets & leurs eſpérances. Il a été porté depuis à trois millions deux cents mille livres diviſés par actions originairement de cinquante, & dans la ſuite de cent livres, dont il n'en a été fourni que quatre-vingt-ſept & demie. Le corps toujours en droit d'exiger de ſes membres le reſte du payement, ne l'a jamais fait, dans la vue ſans doute de donner une idée avantageuſe de ſa ſituation.

Les affaires furent pouſſées avec beaucoup d'activité & de ſuccès dans les premiers temps, malgré la médiocrité des fonds. Dès l'an 1628, la Compagnie occupoit douze mille tonneaux d'embarquement & quatre mille matelots. Ses expéditions varierent d'une maniere qu'on a peine à croire. Elles furent plus ou moins vives, ſuivant l'ignorance & la capacité de ceux qui les dirigeoient, ſuivant la paix ou la guerre, la proſpérité ou les diſgraces de la métropole, la paſſion

ou l'indifférence de l'Europe pour les manufactures des Indes, le plus ou le moins de concurrence des autres nations. Depuis le commencement du ſiecle les révolutions ſont moins fréquentes, moins marquées. Ce commerce a pris de la conſiſtance, & les ventes ſe ſont élevées à trois millions de livres.

Leur accroiſſement auroit été plus conſidérable encore, ſans les entraves dont on les ſurcharge. Le détail en ſeroit long & minucieux, on ſe bornera à dire que tout vaiſſeau qui revient des Indes eſt obligé de faire ſon retour dans un port d'Angleterre, & que ceux qui portent des marchandiſes prohibées ſont forcés de les conduire au port de Londres. Les toiles ou les étoffes dont l'uſage eſt interdit dans le royaume, payent ſept & demi pour cent quand elles en ſortent, & celles dont la conſommation eſt libre, en payent quinze pour y reſter. Les droits ſur le thé ont été toujours infiniment plus forts. Ils ont conſtamment monté à vingt-trois livres dix-huit ſols ſept deniers & demi pour cent du prix de ſa vente. Si le gouvernement s'eſt flatté d'arrêter par cette impoſition énorme la fureur qu'on avoit pour cette boiſſon, ſes eſpérances ont été trompées.

Il a été porté de Chine en 1766 ſix millions peſant de thé par les Anglois, quatre millions cinq cents mille livres par les Hollandois, deux millions quatre cents mille livres par les Suédois, autant par les Danois, & deux millions cent mille livres par les François. Ces quantités réunies forment un total de dix-ſept millions quatre cents mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boiſſons, des obſervations ſuivies avec ſoin pendant pluſieurs années, des calculs les plus exacts

qu'il ſoit poſſible de faire dans des matieres ſi compliquées : tout nous décide à penſer que la conſommation de l'Europe entiere ne s'éleve pas au-deſſus de cinq millions quatre cents mille livres ; en ce cas, celle de la Grande-Bretagne doit être de douze millions. Les faits viennent à l'appui du raiſonnement.

Il eſt univerſellement reçu qu'il y a au moins deux millions d'hommes dans la métropole & un million dans les colonies, qui font un uſage habituel du thé. On ne s'éloignera pas de la vraiſemblance en ſuppoſant que chacun en prend quatre livres par an. S'ils en conſomment un peu moins, le vuide eſt rempli par les citoyens moins livrés à cette boiſſon, & que, pour cette raiſon, nous n'avons pas comptés. La livre du thé qui ne coûte que trente ſols tournois dans l'Orient, ſe vend réguliérement ſix livres dix ſols dans les ventes Angloiſes, en y comprenant les droits. C'eſt donc environ ſoixante-douze millions, ou trois millions deux cents mille livres ſterlings que coûte à la nation la manie de cette feuille Aſiatique.

Ce ſeroit ignorance ou mauvaiſe foi que d'oppoſer à cette ſupputation l'autorité des douanes. Il eſt vrai que leur produit, qui, d'après le calcul de cette conſommation devroit être d'environ huit cents mille livres ſterlings, n'eſt gueres que de la moitié ; mais la contrebande qui ſe fait en Angleterre de cette marchandiſe, eſt généralement connue. Le gouvernement lui-même en eſt ſi convaincu, que, pour la diminuer, il vient de baiſſer les droits d'un ſcheling par livre. Vraiſemblablement il auroit été plus généreux, s'il n'étoit malheureuſement réduit à regarder ſes douanes plutôt comme une reſſource de finance

que comme le thermometre de ſon commerce. Ce ſacrifice inſuffiſant en lui-même pour empêcher les thés répandus dans les différents ports de l'Europe de s'introduire en fraude dans la Grande-Bretagne, a été ſoutenu par l'acquiſition qu'a fait la nation de l'iſle du Man.

Cette iſle petite, ſtérile, ſituée ſous un climat froid, & toujours couverte de brouillards épais, ne fournit de ſon fonds aucun objet de commerce; auſſi ſa population & ſes richeſſes avoient-elles une autre baſe que ſes productions. Sa poſition lui donnoit la facilité de verſer ſans payer les droits une quantité prodigieuſe de marchandiſes ſur les côtes occidentales de l'Angleterre & de l'Ecoſſe, & dans toute la circonférence de l'Irlande.

Ses négociants tiroient des vins, des eaux-de-vie, des étoffes de ſoie, d'Eſpagne & de France; ils tiroient du tabac, du ſucre, des baptiſtes, des linons, d'autres toiles, de Hambourg, de Hollande & de Flandre; ils tiroient du rum, du café, d'autres denrées, des colonies nationales & étrangeres. Comme leurs magaſins étoient toujours remplis de toutes ſortes de marchandiſes prohibées, ou ſujettes à des droits très-forts, il ſaiſiſſoient toutes les occaſions favorables de les introduire dans les royaumes Britanniques. Ces occaſions ne tardoient jamais à ſe préſenter, parce qu'un orage, une nuit obſcure étoient le temps qu'il leur falloit. Quel que fût le vent, il les pouſſoit toujours vers un marché aſſuré & rempli de leurs aſſociés ou de leurs chalands.

Ce n'étoit pas tout; le grain qui y étoit porté d'Angleterre avec la gratification accordée pour l'exportation, étoit converti en boiſſon. Comme elle étoit exempte des droits énormes de l'ac-

ciſe, les braſſeurs de l'iſle pouvoient la fournir aux côtes voiſines & aux navigateurs qui les fréquentoient, à beaucoup meilleur marché que les braſſeurs Anglois ; auſſi tous les navires des côtes du nord-oueſt qui alloient en Amérique ou en Afrique, relâchoient-ils à l'iſle de Man pour y prendre leur proviſion de biere. Toutes ces pratiques réunies diminuoient les revenus publics de l'Angleterre de deux cents mille livres ſterlings, & ceux d'Irlande de la moitié.

Il paroiſſoit impoſſible de réprimer ces abus ſans attaquer les droits anciens & authentiques de la maiſon d'Athol, en poſſeſſion de la juriſdiction & des douanes de l'iſle. On ſe ſeroit aiſément permis cette violence dans les états où la propriété n'eſt pas auſſi reſpectée qu'en Angleterre. Le miniſtere Britannique a préféré d'acheter des franchiſes qui lui étoient ſi onéreuſes, & il eſt parvenu à les éteindre en 1764 pour la ſomme de ſoixante-dix mille livres ſterlings, & pour une penſion ſur l'Irlande, dont les revenus ont été légitimement chargés d'une partie de la dépenſe qu'a coûté cette tranſaction, puiſqu'elle en partagera le bénéfice.

Il étoit à craindre que le commerce de contrebande chaſſé de l'iſle de Man, ne ſe refugiât aux iſles de Faro, qui appartiennent au Danemarck. On a pris les meſures les plus ſages, les plus ſéveres pour que cela n'arrivât pas. D'autres précautions ont été ajoutées. L'état, qui avant la dernierre guerre n'entretenoit pendant la paix que dix mille matelots, en occupe maintenant ſeize mille. Leur activité, leur hardieſſe, vertus eſſentielles de cette profeſſion, ſont employées à des croiſieres vives contre les contrebandiers.

Quoique

Quoique toutes les parties de l'adminiſtration ſe ſoient reſſenties de ces arrangements, la Compagnie des Indes y a plus particuliérement gagné. Comme ſes marchandiſes étoient chargées de plus forts droits que toutes les autres, l'importation clandeſtine en étoit plus conſidérable, & elle ſe faiſoit ſur-tout par l'iſle du Man, admirablement ſituée pour recevoir tout ce qui venoit du nord. Déja l'influence de ces précautions s'en fait ſentir aux ventes des Compagnies étrangeres, où les thés, objet chéri de ce commerce interlope, ont baiſſé de prix. La Compagnie Angloiſe ne manquera pas à l'avenir d'en faire des proviſions proportionnées aux demandes, & de s'approprier le bénéfice que ſes rivaux venoient lui enlever juſque dans ſon propre empire. Si quelque choſe peut tempérer l'éclat de cette nouvelle proſpérité, c'eſt la découverte faite depuis peu à l'Abrador d'une eſpece de thé, qui commence à être connu ſous le nom d'hipérion. Déja le nord de l'Amérique le ſubſtitue au thé d'Aſie, & il n'eſt pas impoſſible que la métropole ſuive l'exemple de ſes colonies. Cette nouvelle fantaiſie ne ſauroit prendre de la conſiſtance, ſans occaſionner un vuide immenſe dans le commerce de la Compagnie.

Mais les thés & les autres marchandiſes qui arrivoient des Indes, avec quoi les payoit-on ? Avec de l'argent. Le gouvernement, qui ne l'ignoroit pas, a fixé à trois cents mille livres ce qu'on en pourroit exporter. Cette diſpoſition bizarre & indigne d'un peuple commerçant, n'a pas eu & ne pouvoit pas avoir d'exécution. Les ſommes enregiſtrées ſont toujours montées beaucoup plus haut, & cette indulgence n'a pas empêché qu'on n'ait encore dérobé à la connoiſſance des officiers de la douane, des ſommes très-conſidérables qui

ſortoient clandeſtinement. La fraude a augmenté à meſure que le commerce s'eſt étendu, & on a long-temps évalué l'argent qui ſortoit du royaume au tiers du produit des ventes.

Cette extraction auroit été plus conſidérable, ſi la Compagnie ſe fût tenue à la loi qui lui étoit impoſée par ſa chartre, d'exporter en marchandiſes nationales la valeur du dixieme de ce qu'elle prenoit en monnoie ſur ſes vaiſſeaux. Conſtamment elle a chargé en étain, en plomb, en draps d'Angleterre, pour des ſommes beaucoup plus fortes, ſans compter les bénéfices qu'elle faiſoit dans l'Inde ſur les fers de Suede & de Biſcaye, ſur d'autres objets qu'elle tiroit de pluſieurs contrées de l'Europe.

Ses partiſans, dans la vue de lui ramener la bienveillance publique qui lui a été aſſez communément refuſée, ont avancé ſouvent que ce corps faiſoit rentrer dans l'état autant d'argent qu'il en avoit fait ſortir. Cette prétention fut ſi vivement combattue au commencement du ſiecle, que le gouvernement jugea la queſtion digne de ſon attention. Il trouva que, depuis la fin de décembre 1712 juſqu'à la fin de décembre 1717, il étoit ſorti pour l'Inde, ſuivant les regiſtres, deux millions trois cents trente-ſix mille cent trente-cinq livres. Tout lui indiquoit que l'argent parti clandeſtinement montoit au moins à la motié; de ſorte qu'on ne crut pas s'égarer en formant des deux ſommes réunies un total de trois millions cinq cents quatre mille deux cents deux livres dix ſchelings. Les réexportations faites par la Compagnie dans le même eſpace de temps, montoient à trois millions trois cents trente-cinq mille neuf cents vingt-huit livres dix ſchelings. Ainſi en ſuppoſant la juſteſſe de ces

calculs, la conſommation que l'Angleterre auroit faite de productions de l'Aſie pendant cinq ans, ne lui auroit coûté que cent ſoixante-huit mille deux cents ſoixante-quatorze livres. On a lieu de conjecturer qu'elle lui coûta beaucoup davantage, & que pluſieurs des marchandiſes vendues en apparence pour l'étranger, ne ſortirent pas du royaume. La faveur qu'ont pris les toiles d'Ecoſſe & d'Irlande imprimées en Angleterre, & l'augmentation des manufactures de ſoie, en laiſſant moins de débouchés pour la contrebande, doivent rendre le commerce de l'Orient plus avantageux à la nation. Avant 1720, il ſe conſommoit par an dans la Grande-Bretagne, trois millions ſept cents cinquante mille verges de toiles des Indes. Cette conſommation en eſt bien tombée.

Il n'étoit pas poſſible que les rapports du commerce de l'Inde avec l'état en général éprouvaſſent des révolutions, ſans qu'il n'arrivât des variations dans les intérêts particuliers des actionnaires. Leurs bénéfices ont été énormes dans certains périodes, & très-bornés dans d'autres. Les répartitions ont ſuivi le cours de ces changements. Le dividende, qui, depuis un temps infini, n'étoit que de ſept pour cent, fut porté à huit en 1743. Il tomba depuis à ſix, & a été hauſſé juſqu'à dix dans le mois d'octobre 1766. Dans l'ivreſſe où l'on étoit, on l'auroit pouſſé beaucoup plus loin, ſi on n'eût été arrêté par le parlement, qui, perdant de vue le précieux dépôt dont il étoit chargé, fit un acte d'autorité dont les conſéquences peuvent être dangereuſes. Cet attentat contre le droit impreſcriptible de propriété, lui ſera éternellement reproché, même par les gens ſages qui penſoient auſſi-bien que lui que le temps n'étoit pas encore venu de porter ſi haut les répartitions ; ils ap-

puyoient leur ſentiment ſur la ſituation actuelle de la Compagnie.

Elle doit ſix millions quatre mille cent quarante-cinq livres, ſuivant l'état remis par la direction même le 17 mai 1767. Ces engagements ſont publics; il n'étoit pas poſſible de les diſſimuler, & les circonſtances pouvoient faire penſer qu'il étoit dangereux de ſe montrer aux yeux de la nation dans une ſituation un peu équivoque. Cet intérêt qu'avoit la Compagnie de paroître riche, a fait ſoupçonner qu'elle cachoit quelques dettes privées de l'Europe, & ſur-tout des Indes. Une défiance, qui n'eſt fondée que ſur des poſſibilités, ne peut pas balancer une déclaration publique & légale. Il faut donc voir quelles ſont les reſſources de la Compagnie pour faire face à des engagements ſi conſidérables.

La partie de ſon bien la mieux éclaircie, eſt que ce gouvernement lui doit. Elle lui a prêté deux millions en 1698, un million deux cents mille livres en 1708, un million en 1744. Ces ſecours n'ont jamais eu d'autre but que d'obtenir la prorogation ou le renouvellement d'un privilege excluſif. L'intérêt que l'état lui payoit a toujours été égal à celui qu'il payoit à ſes autres créanciers, & il n'a été réduit à trois pour cent qu'en 1757 avec le reſte de la dette nationale. Ce que la Compagnie poſſede en Angleterre en autres effets, en autres créances, ſe réduit à cent ſoixante-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-neuf livres; de ſorte que la fortune de la Compagnie en Europe ne s'éleve pas au-deſſus de quatre millions trois cents ſoixante-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-neuf livres ſterlings.

Ses fonds circulants dans le commerce ne pa-

roiſſoient pas ſi aiſés à déterminer. Les ſpéculateurs, qui avoient la meilleure opinion de ſa ſituation, ne lui accordoient pas au-delà de quatre millions cinq cents mille livres qui leur paroiſſoient plus que ſuffiſants pour trois expéditions entieres. Ils ſe trompoient. La Compagnie vient de déclarer elle-même qu'elle a dans l'Inde ſur l'océan ou dans ſes magaſins, cinq millions deux cents quatre-vingt-quatre mille neuf cents ſoixante-ſix livres, qui, joint à ce qu'elle poſſede en Europe, forment un capital de neuf millions ſix cents ſoixante-quatre mille neuf cents cinquante-cinq livres.

Ce n'eſt pas tout. La maſſe de ſes richeſſes eſt groſſie par d'autres objets, la plupart conſidérables. Un Nabab lui doit ſix cents cinquante mille livres. Elle en a prêté ſoixante-quatre mille à ceux qui lui fretent des vaiſſeaux. Son fonds mort en Aſie monte à quatre cents mille livres; ſes magaſins d'Angleterre en valent quarante mille, & ſes fortifications de l'Inde ne peuvent pas être eſtimées moins de ſix cents ſoixante-quatre mille trois cents trente-cinq. Ses poſſeſſions anciennes, évaluées par leur revenu qui eſt de quatre cents trente-neuf mille livres, doivent être eſtimées deux millions cent quatre-vingt-quinze mille livres. Le produit net de vingt-cinq vaiſſeaux attendus dans l'année 1767, ſera d'un million huit cents dix-ſept mille ſept cents ſoixante-huit livres. Toutes ces ſommes réunies forment un fonds de cinq millions huit cents trente-un mille cent quatre livres, qui, joint aux neuf millions ſix cents ſoixante-quatre mille neuf cents cinquante-cinq livres, font quinze millions quatre cents quatre-vingt-ſeize mille cinquante-quatre livres.

Les eſprits chagrins ont trouvé plus que de l'exagération dans les derniers calculs. A les entendre, toutes les créances ſur les Princes de l'Inde ſont des chimeres, dont dans tous les temps on a bercé l'Europe. Les bâtiments militaires, ſi vantés, ont peu de valeur en eux-mêmes, & n'en auront aucune à l'expiration de la chartre, quels qu'ayent été les frais de leur conſtruction. Il n'eſt point de territoire qui ne coûte plus à défendre qu'on n'en tire. Les bénéfices des ventes ſon deſtinés à payer le dividende, & ne groſſiſſent pas le capital des actionnaires. Enfin, dans cette énormité de prétentions, le petit nombre de celles qui ont quelque fondement doit ſuffire à peine pour payer les dettes que la précipitation a fait oublier, ou que l'éloignement a empêché d'éclaircir. Les hommes difficiles vont juſqu'à réduire la Compagnie aux neuf millions ſix cents ſoixante-quatre mille neuf cents cinquante-cinq livres qui lui ſont dûs par le gouvernement, ou qu'elle fait travailler dans ſon commerce. Il ne lui reſte dans leur ſyſtême, ſa dette de ſix millions quatre mille cent quarante-cinq livres une fois payée, que ſes propres fonds, qui ne ſont que de deux millions huit cents mille livres, quoiqu'ils paroiſſent être de trois millions deux cents mille livres, & huit cents ſoixante mille huit cents dix livres qui ſe trouvent au-deſſus de cette ſomme.

S'il en étoit ainſi, comment ſeroit-il poſſible qu'un capital de trois millions ſix cents ſoixante mille huit cents dix livres eût acquis, dans l'opinion publique, une valeur de près de neuf millions, qui eſt le terme où l'a porté le prix de l'action. Cette objection n'eſt pas invincible, on connoît l'enthouſiaſme Anglois. Cent & cent

fois il a été mis en mouvement par des objets qui n'auroient pas fait la moindre ſenſation ſur les peuples les plus légers & les plus frivoles. Un événement important a violemment enveloppé dans ſon tourbillon la nation entiere. Elle s'eſt livrée avec l'emportement qui lui eſt propre aux vaſtes eſpérances que lui offroit la conquête du Bengale.

L'Angleterre jetta en 1757 les fondements de ſa domination dans cette contrée auſſi opulente qu'étendue, lorſqu'elle ſe fit céder les provinces de Burdivan, de Miduapour & de Chatigam; mais ce ne fut qu'après avoir chaſſé les François de l'Inde entiere, qu'elle éleva ce grand édifice. Ses efforts furent prodigieux. Les victoires qui les couronnoient, paroiſſoient devoir être déciſives, & ne finiſſoient rien. Les vaincus trouvoient des reſſources, & c'étoit toujours à recommencer. Il n'auroit tenu qu'aux conquérants de mettre fin à tant de calamités, en réduiſant leur ambition à de juſtes bornes; mais ils vouloient tout ou rien, & leur réſolution étoit priſe de ne s'arrêter que lorſqu'ils auroient trouvé un perſonnage aſſez vil pour être ſatisfait de porter le vain nom de Souba ſous leur protection ou leur dépendance. Un vieux Mogol détrôné, qui cherchoit à ſe ménager la faveur des Anglois pour la faire ſervir à ſon rétabliſſement, leur propoſa de prendre la Soubabie pour eux-mêmes. L'étendard impérial dont ils honoreroient ce titre d'autorité, effaceroit, leur dit-il, le ſouvenir de leurs violences, donneroit à leur uſurpation un air de juſtice, & leur épargneroit toutes les dépenſes qu'il en coûte pour maintenir un droit de conquête diſputé ou méconnu. Sans doute que le ſage Clive craignit l'impreſſion que cette

nouveauté pourroit faire ſur l'imagination des peuples ; il détermina ſa nation à ſe contenter en 1766 d'un pouvoir abſolu ſous le titre modeſte de fermier d'un Prince de quatorze ou quinze ans.

Depuis cette époque, la Compagnie paye annuellement à l'Empereur précipité du trône, vingt-ſix lacks de roupies, & les deux tiers de cette ſomme au fantôme de Souba, qu'on tient comme priſonnier à Moxoudabat. Elle eſt de plus chargée de toutes les dépenſes néceſſairement fort conſidérables qu'exigent l'adminiſtration & la défenſe du pays. A ces conditions, tous les revenus publics du Bengale ſont verſés dans ſa caiſſe, & elle en a la diſpoſition entiere.

On a beaucoup varié ſur le produit net de cette riche & vaſte conquête. L'ignorance a entaſſé les contradictions, la politique a multiplié les myſteres, l'intérêt particulier a tout embrouillé. Il y auroit plus que de la préſomption à ſe flatter de diſſiper des ténebres que tant de gens éclairés n'ont pu pénétrer. Cependant qu'il nous ſoit permis de haſarder nos conjectures, & d'indiquer la baſe ſur laquelle nous les appuyons.

La vente annuelle de la Compagnie peut être eſtimée trois millions ſterlings. La différence de l'achat à la vente, doit être de moitié. Par conſéquent, les marchandiſes ont été payées avec un million & demi de livres.

On eſt autoriſé à penſer que, depuis quelques années, les Anglois portent dans l'Inde autant de draps ou d'autres productions d'Europe que d'argent. Il n'a donc dû ſortir de leur pays que ſept cents cinquante mille livres.

Non-ſeulement cette exportation de métaux a ceſſé entiérement, mais encore il a été réglé, après que les dettes d'Aſie ont été liquidées & que les comptoirs ont été pourvus de fonds ſuffiſants d'avances, qu'on feroit venir dans la métropole cinq cents mille livres en nature. C'eſt donc approcher de la vérité que d'eſtimer le revenu net du Bengale à douze cents cinquante mille livres.

Nos conjectures ne s'éloignent pas beaucoup du calcul de Monſieur Dow, qui vient d'écrire qu'au mois d'avril 1766, les revenus du Bengale s'élevoient à trente-trois millions vingt-cinq mille neuf cents ſoixante-huit roupies, que les dépenſes montoient à vingt-deux millions quatre cents cinquante mille roupies, & qu'il ne reſtoit à la Compagnie que dix millions cinq cents ſoixante-quinze mille neuf cents ſoixante-huit roupies, ou un million trois cents vingt-un mille neuf cents quatre-vingt-quatorze livres quinze ſols ſterlings.

Qu'on déduiſe de cette ſomme les quatre cents mille livres que la Compagnie s'eſt obligé de donner au gouvernement pour la protection qu'elle en a reçue, pour les faveurs qu'elle en attend, & on aura une idée aſſez juſte de ce que lui vaut actuellement le Bengale.

Les arrangements imaginés pour donner de la ſolidité à une ſituation ſi favorable, ſont peut-être les plus raiſonnables qu'il fût poſſible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui dans l'Inde le fond de huit mille deux cents ſoldats Européens, & de cinquante mille Cipayes formés à notre diſcipline, & qui, ſous la conduite de nos généraux, ne nous cedent que peu en valeur. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces Cipayes ſont diſperſés ſur les bords du Gange.

Le corps le plus conſidérable a été placé à Benarez, lieu célebre, autrefois le berceau des ſciences Indiennes, aujourd'hui la plus fameuſe académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne reſpecte rien. On a choiſi cette poſition, parce qu'elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient deſcendre des montagnes du Nord, & qu'en cas d'attaque, il ſeroit moins ruineux de ſoutenir la guerre ſur un territoire étranger, que ſur celui dont on perçoit les revenus. Au midi, on a occupé, autant qu'il étoit poſſible, tous les défilés par où un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Daca, qui en eſt le centre, voit ſous ſes murs une force conſidérable toujours prête à voler par-tout où ſa préſence deviendroit néceſſaire. Tous les Nababs, tous les Rajas qui dépendent de la Soubabie de Bengale, ſont déſarmés & ſans défenſe, entourés d'eſpions pour découvrir les conſpirations, & de troupes pour les diſſiper.

Le cas d'une révolution malheureuſe qui réduiroit le conquérant à lever ſes quartiers, à abandonner ſes poſtes, a été prévu. On a conſtruit près de Calicuta le fort Williams, qui, au beſoin, ſerviroit d'aſyle à l'armée forcée de ſe replier, & qui lui donneroit le temps d'attendre les ſecours néceſſaires pour recouvrir la ſupériorité. Quoiqu'il n'y ait que le corps de la place de fini, & que ſes ouvrages extérieurs ne ſoient pas encore commencés, elle peut braver tous les efforts de l'Aſie, ceux même que les puiſſances de l'Europe pourroient faire dans un ſi grand éloignement. Les travaux déja faits ont abſorbé huit millions de roupies. & il ſeroit difficile de calculer ce que ceux qui reſtent à faire pourroient

coûter. Le grand inconvénient, c'eſt que, malgré tant de dépenſes, cette citadelle ne protege pas Calicuta devenu la plus importante ville de l'Inde, depuis qu'il s'y eſt formé une population de ſix cents mille ames, que de richeſſes prodigieuſes ſe ſont concentrées dans ſon ſein, que les circonſtances l'ont rendu le théâtre d'un commerce immenſe. Il faut que la ſalubrité de l'air & l'avantage d'une poſition heureuſe l'ayent emporté ſur toutes les autres conſidérations.

Malgré la ſageſſe des précautions que les Anglois ont priſes, ils ne ſont pas, ils ne ſauroient être ſans inquiétude. La puiſſance Mogole peut s'affermir & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus riche de ſes provinces. Ayderalikan, qui a appris de nous la guerre, qui a trente bataillons bien diſciplinés, vingt mille bons chevaux, une artillerie ſervie par cinq cents Européens, de l'activité, de l'audace, une politique très-étendue, pourſuivra vraiſemblablement ſur le Gange un ennemi avec lequel il eſt brouillé irréconciliablement. On doit craindre que des nations barbares ne ſoient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les Princes diviſés mettront peut-être fin à leurs diſcordes, & ſe réuniront pour leur liberté mutuelle. Il n'eſt pas impoſſible que les ſoldats Indiens, qui font actuellement la force du conquérant, tournent contre lui un jour les armes dont il leur a enſeigné l'uſage. Sa grandeur uniquement fondée ſur l'illuſion, peut même s'écrouler, ſans qu'il ſoit chaſſé de ſa poſſeſſion. Perſonne n'ignore que les Marattes ſe ſont fait des droits ſur le quart des revenus du pays, & qu'ils ſe diſpoſent à juſtifier par la force un droit que les Anglois refuſent de reconnoître. Si on ne réuſſit pas à détourner par la corruption

ou par l'intrigue cet orage, le Bengale ſera pillé, ravagé, quelques meſures qu'on puiſſe prendre contre une cavalerie légere, dont la célérité eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire. Les courſes de ces brigands pourront ſe répéter, & il y aura alors néceſſairement moins de tributs & plus de dépenſe.

Suppoſons cependant qu'aucun des malheurs que nous oſons prévoir n'arrivera, eſt-il vraiſemblable que les revenus du Bengale puiſſent reſter toujours les mêmes ? Il doit être permis d'en douter. La Compagnie Angloiſe ne porte plus d'argent dans le pays ; elle en tire même pour tous ſes comptoirs de l'Inde & pour l'Angleterre. Ses agents font des fortunes romaneſques, & les négociants libres d'aſſez grandes fortunes dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations Européennes trouvent dans les tréſors de la puiſſance dominante des facilités qui les diſpenſent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaiſons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées un vuide qui tôt ou tard ſe fera ſentir dans le recouvrement des deniers publics.

Il n'en eſt pas ainſi aux yeux des Anglois ; leur plan eſt de lier ſi bien les mains au Souba, aux Nababs, aux Rajas de ſa juriſdiction, qu'ils ne puiſſent plus opprimer les peuples qui dépendent d'eux. Calicuta ſera un tribunal toujours ouvert aux plaintes de tous les malheureux que la tyrannie oſera pourſuivre. La propriété ſera ſi reſpectée, que l'or, enſeveli depuis pluſieurs ſiecles, ſortira des entrailles de la terre pour remplir ſa deſtination. On encouragera tellement l'agriculture, les manufactures, que les objets d'exportation deviendront tous les jours plus con-

ſidérables. La Compagnie ſe flatte que, loin d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvé établis, elle pourra concilier leur augmentation avec l'aiſance univerſelle. Si les principes qu'elle a ſuivis juſqu'ici lui ſervent de regle, ſes eſpérances pourroient bien n'être pas chimériques.

La plupart des nations Européennes qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choiſiſſent pour leurs fermiers des naturels du pays dont elles exigent des avances ſi conſidérables, que, pour les payer, ils ſont obligés d'emprunter juſqu'à douze, quinze même pour cent d'intérêt par mois. L'état violent où ces hommes avides ſe ſont mis volontairement, les réduit à la néceſſité d'exiger des habitants auxquels ils ſous-louent quelques portions de terre, un prix ſi exorbitant, que ces malheureux abandonnent leurs aldées, & les abandonnent pour toujours. Le traitant devenu inſolvable par cette fuite, eſt renvoyé ruiné, & on lui donne un ſucceſſeur qui a communément la même deſtinée; de ſorte qu'il arrive le plus ſouvent qu'il n'y a de payé que les premieres avances, ou fort peu de choſe au-delà.

On a ſuivi une marche différente dans les poſſeſſions Angloiſes. L'obſervation qu'on y a faite que les aldées étoient formées par pluſieurs familles, qui la plupart tenoient les unes aux autres, en a banni l'uſage des fermiers. Chaque champ eſt taxé à une redevance annuelle, & le chef de la famille eſt caution pour ſes parents, pour ſes alliés. Cette méthode lie les colons les uns aux autres, & leur donne la volonté, les moyens de ſe ſoutenir réciproquement. Telle eſt, ſelon nous, la cauſe qui a élevé les établiſſements de cette nation au degré de proſpérité dont ils

étoient ſuſceptibles, tandis que ceux de ſes rivaux languiſſoient ſans culture, ſans manufactures, & par conſéquent ſans population.

Si les Anglois devoient pratiquer, & pratiquer conſtamment dans le Bengale l'humanité, la juſtice, la ſaine politique dont ils ont montré des lueurs dans les territoires bornés qu'ils ont poſſédés juſqu'ici, nous applaudirions à leur ſuccès, nous nous livrerions autant, peut-être plus qu'eux-mêmes, à l'eſpérance de voir renaître la proſpérité ſur un ſol que la nature embellit, & que le deſpotiſme n'a ceſſé de ravager. Perſuadés du droit qu'ont tous les hommes de travailler au bonheur de leurs ſemblables, nous fermerions les yeux ſur l'irrégularité des uſurpations qui n'ont dépouillé que des tyrans. Il nous ſeroit doux de penſer que les révolutions qui bouleverſent ces riches contrées en ſeroient écartées pour jamais; peut-être nous joindrions-nous aux politiques qui ne ceſſent de ſolliciter la Grande-Bretagne d'achever la conquête de l'Indoſtan. Malheureuſement nous n'oſons nous livrer à ces délicieuſes eſpérances.

La Compagnie d'Angleterre a eu juſqu'ici une conduite ſupérieure à celle des autres nations. Nous en ſommes convenus. Ses agents, ſes facteurs ſont bien choiſis. Les principaux ſont des jeunes gens de famille formés dans ſes bureaux à Londres avec un ſoin extrême. Ils apportent en Aſie la ſcience du commerce, des mœurs & l'habitude du travail. Les marchands libres qui s'enrichiſſent ſous ſa protection, & les particuliers qui la compoſent, ont ſouvent paru auſſi attachés à ſes intérêts qu'aux leurs. Elle-même a vu le plus ſouvent le commerce en grand, & l'a preſque toujours fait comme une ſociété de vrais

politiques, autant que comme une ſociété de négociants. Ses colons, ſes marchands & ſes militaires ont juſqu'à préſent conſervé plus de mœurs, de diſcipline & de vigueur que ceux des autres nations ; mais on peut prédire qu'ils finiront par ſe corrompre.

Dans l'éloignement de ſa patrie, on n'eſt plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ſes concitoyens. Dans un climat chaud où le corps perd de ſa vigueur, l'ame doit perdre de ſa force. Dans un pays où la nature & les uſages conduiſent à la molleſſe, on s'y laiſſe entraîner. Dans des contrées où l'on eſt venu pour s'enrichir, on oublie aiſément d'être juſte.

Dominateurs ſans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négociants, il eſt bien difficile que les Anglois n'abuſent pas de leur pouvoir. Ils auront ſous les yeux les deſpotes de l'Aſie : ils ſe familiariſeront avec des excès qui effarouchoient d'abord l'honnêteté Angloiſe. La corruption s'introduira donc dans leurs colonies, & elle commencera par les militaires, eſpece d'hommes qui, chez toutes les nations, a le moins de mœurs. Le commun des négociants ne tardera pas non plus à ſe corrompre, les agents de la Compagnie ſi bien choiſis ſeront quelque temps leurs cenſeurs, & finiront par être leurs complices.

A cette époque, qui n'eſt peut-être pas bien éloignée, les Indiens s'appercevront qu'ils ont perdu à changer de maître. N'étant plus ſoutenus par ce fanatiſme qui rendoit leurs fers ſupportables, ils ſentiront tout le poids du joug qu'on leur aura impoſé. L'autorité étrangere, dépouillée de ce preſtige impoſant qui ſemble annoblir la ſervitude, n'aura que ſes forces phyſi-

ques pour les contenir. Elles ſeront inſuffiſantes contre leur déſeſpoir, contre les ſecours que des voiſins inquiets, ambitieux, leur offriront ſans ceſſe. Trois mille brigands, plutôt perdus que diſperſés dans un eſpace de ſept ou huit cents lieues, ſeront aiſément maſſacrés, & dans leur tombeau ſeront enſevelies ces agréables chimeres qui cauſent aujourd'hui une ivreſſe ſi univerſelle. La Compagnie Angloiſe ſe trouvera ſans poſſeſſions, ſans revenus, ſans mœurs & ſans commerce, comme cela eſt arrivé aux François, ainſi qu'on le verra dans le Livre ſuivant.

Fin du troiſieme Livre.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

A

ABAS, roi de Perſe, ſes conquêtes, ſes lumieres & ſes talens, 251.

Aghuans, (les) peuple du Candahar, leurs mœurs & leur caractere, 256.

Albuquerque, (Alphonſe d') premier viceroi du Portugal, ſur la côte du Malabar, 47. S'empare de Goa, *idem*. Ses projets pour aſſurer aux Portugais tout le commerce des Indes, 60. Se préſente devant Ormuz, détruit la flotte & bâtit une citadelle, 65. Il eſt trahi, calomnié & eſt forcé d'abandonner ſon projet, 66. Il eſt nommé viceroi & revient devant Ormuz, *idem*. Il s'empare de Malaca, 72. Les rois de Siam & de Pegu lui envoient des ambaſſadeurs, 73. Il acheve la conquête du Malabar & meurt à Goa; reſpect des Indiens pour ſa mémoire, 78.

Allemagne, (tableau de l') avant la découverte du nouveau monde, 16.

Amboine eſt la ſeule iſle qui produiſe actuellement le girofle, 149.

Angrias (les) peuple de l'Inde, ſon hiſtoire, 311 *& ſuiv.*

Angleterre, (tableau de l') avant la découverte du nouveau monde, 15. Origine de ſes peuples, 237. Leur affreuſe ſituation, *idem*. L'Angleterre eſt ſubjuguée par Guillaume le Conquerant, 239. Etat de ſon commerce a cette époque, *idem*. Changement ſous Henri VII, 240 *& ſuiv.* Les cruautés du Duc d'Albe font paſſer en Angleterre des manufacturiers, 243. Progrès de ſa navigation ſous Eliſabeth, *idem*. Etabliſſement d'une compagnie des indes. Diſcours de la Reine aux Communes ſur ce ſujet, 244 *& ſuiv.* Cromwel déclare la guerre aux Hollandois. Sujets de cette guerre pour le commerce, 249. Les Anglois tâchent d'établir un commerce avec la Perſe par la voie de la Ruſſie, & n'y peuvent réuſſir, 257 *& ſuiv.* Acquiert l'iſle du Man, pour empêcher la contrebande, 367.

Anſéatiques, (villes) leur établiſſement, 11.

Arabes (les) font des incurſions en Europe, 7. Leur poſſeſſion & leur commerce, *idem*. Cultivent les arts, leur progrès, 8.

Arabie, diviſion, hiſtoire, deſcription, &c. 271 *& ſuiv.* Religion, 272. Progrès des Arabes dans les arts & dans le commerce, 273. Leurs mœurs, leurs uſages & leur caractere en général, 274. Précaution que leur inſpire la jalouſie, 275. Mœurs des Arabes du déſert, leurs brigandages : ils exigent un tribut du Grand Seigneur, 275 *& ſuiv.* Mœurs de l'Arabie heureuſe, leur commerce à Aden, à Mocka, 280.

Areque, fruit des Indes, deſcription & uſages, 167.

Aſie, ſa deſcription, 23.

Azem, (Royaume d') ſa ſituation, ſes mines, &c. 341. Produit beaucoup de ſoie naturelle, 342.

B

Baharem, (iſle de) ſa ſituation, ſa deſcription & ſon hiſtoire, 269. Sa pêche des Perles, 270.

Banda, (iſles de) ſont les ſeules où l'on cultive le muſcadier, 151. Sont ſtériles; leur commerce, 153.

Baſſora, deſcription & ſituation, 260. Son port & ſon commerce, 261 *& ſuiv.* Exemple frappant de la jalouſie des Européens, 265.

Batavia, deſcription population, 191. Mœurs & uſages, *idem & ſuiv.* Climat, 192. Sa rade, 193. Son commerce, 194 *& ſuiv.* Le Siege principal du Gouvernement de l'Inde, 199. Syſtéme de ce Gouvernement, 200.

Batavie, (diſſertation ſur la) 126. Eſt une colonie de Germains, 127. Les Bataves font alliance avec Rome, *idem.* La Batavie fait partie du Royaume de France, 128. Prend le nom de Hollande, 129. Paſſe ſous la domination de la Maiſon de Bourgogne, 130. Paſſe à la Maiſon d'Autriche, 131. Secoue le joug de Philippe II, 133. Se forme en Republique, 134. Envoie ſes premiers vaiſſeaux aux Indes, 135. Forme un établiſſement à Java, & pénetre juſques aux Moluques, 136. Établiſſement de la grande Compagnie des Indes, 137. Les Hollandois font la guerre aux Portugais, & s'emparent de preſque tous leurs établiſſemens, 138. S'établiſſent à Formoſe, 141. En ſont chaſſés, 143. Ils pénetrent au Japon, 144. Ils y font ſeuls le commerce, à quelles conditions, 146. Ils s'emparent des Moluques, 148. Son grand commerce ſe fait à Amboine, 149. Leurs différens établiſſemens, 154 *& ſuiv.* Leur commerce ſur la côte de Coromandel, 175. Leur commerce ſur la côte de Malabar, *idem.* Leur établiſſement au cap de Bonne-Eſpérance, 178. Gouvernement & adminiſtration de la Compagnie des Indes, 199 *& ſuiv.* Avantage de la Hollande, 232.

Bender-Abaſſi, les Anglois y forment un établiſſement, 252. Son commerce dépérit, 256.

Bengale, (le) deſcription &

hiſtoire, 334. Son commerce dans l'intérieur des terres, 338 *& ſuiv.* Son commerce maritime, 340 *& ſuiv.* Poſſeſſion des Européens dans le Bengale & ſur le Gange, 349 *& ſuiv.* Navigation du golphe de Bengale & du Gange, 351. Objets du commerce du Bengale avec l'Europe, 352. La domination des Anglois y a occaſionné des révolutions, & y en occaſionnera des plus grandes, 358.

Betel, plante; deſcription & uſage, 167.

Biſnapore, contrée du Bengale, remarquable par l'indépendance qu'elle a conſervé. Elle eſt gouvernée par une famille Bramine. Réflexions à ce ſujet, 336.

Bombay, (iſle de) ſon hiſtoire, ſon commerce, 314 *& ſuiv.*

Borneo, (iſle de) les Hollandois s'y établiſſent; ſa principale production eſt le poivre, 159.

Brama, ſa religion, 30.

C

Café & Cafier, ſon hiſtoire, 280. Etabliſſement des Cafés publics en Perſe, à Conſtantinople, à Londres, &c. 281 *& ſuiv.* Commerce du café du levant, 282 *& ſuiv.* Les plantations dans l'Amérique ont beaucoup diminué le commerce du café du levant, 286.

Calicut, ville maritime de l'Indoſtan, commerce immenſe qui s'y faiſoit, 43.

Calicut, (Royaume de) hiſtoire, gouvernement, 302.

Camphre, deſcription & uſage, 195.

Cannelle, la meilleure ſe trouve dans l'iſle de Ceylan, 169 *& ſuiv.* Deſcription du cannelier, ſa culture, ſa récolte, *idem.* Commerce des Hollandois, 171.

Cannelle (fauſſe) ou *Caſſa lignea*, 305.

Cap de bonne-Eſpérance, les Hollandois s'y établiſſent, 177. Caractere des Hottentots, 178. Détails ſur cet établiſſement, 179 *& ſuiv.* Mauvaiſe politique des Hollandois rectifiée par la ſageſſe du Gouverneur actuel, 182.

Cardamome, plante du Malabar, 305.

Caſtro, (Dom Juan de) ſon portrait, 111. Il marche au ſecours de Diu, 112. Il fait lever le ſiege, revient à Lisbonne & accorde à ſon armée les honneurs du triomphe, 113.

Cateck, (le) ſituation, hiſtoire, commerce, 340.

Caceris, coquillage, commerce, 300.

Celebes, (iſles des) ſituation, deſcription, mœurs & caractere de ſes peuples, religion ancienne, cauſe de ſon changement, 155 *& ſuiv.* Les Hollandois s'y établiſſent, 157. Leur commerce avec les Chinois, 158.

Ceylan, (iſle de) deſcription, ſituation, mœurs & religion, 67. Les Hollandois s'y établiſſent, & en chaſſent les Portugais, 165. Ses différens forts, *idem.* Ses productions & ſon commerce, 166. Politique des

Hollandois avec le Souverain, 172. Leur ſituation actuelle dans cette iſle, 173.
Chameau, animal d'Arabie, 277.
Chevalerie, s'établit eu Portugal, 80.
Cheks, (les) famille ancienne d'Indiens, ſon hiſtoire, ſes richeſſes, 347.
Chine, (la) les Portugais y envoient un Ambaſſadeur, 82. Situation & deſcription de cet empire, 83. Diſſertation ſur ſon antiquité, *idem*. Son ſol, ſa culture, ſes productions, ſes mœurs, ſes uſages, religion, &c. 84 *& ſuiv.* Les Portugais y abordent, 99. Leur mauvaiſe conduite les en fait chaſſer, 100. Ils y reviennent & négocient, 101. L'Empereur leur donne Macao, *idem*.
Cochin, (Royaume de) hiſtoire, 302.
Cocotier, deſcription, 74.
Cœur, (Jacques) fameux négociant de France, 12.
Commerce (état du) en France, en Angleterre, & en Allemagne lors des Croiſades, 9 *& ſuiv.*
Comore, (iſle de) ſituation & deſcription : celle de Johanna eſt admirable, 360.
Compagnie des Indes Angloiſe, ſon premier établiſſement, 243. Ses fonds; difficultés qu'elle éprouve de la part des Portugais & des Hollandois, 245 *& ſuiv.* Traité ſingulier avec les Hollandois, qui finit par la prétendue conſpiration d'Amboine, 247 *& ſuiv.* Son dépériſſement à la mort de Charles I, 249. Elle ſort de ſon engourdiſſement, fait alliance avec Abas I, roi de Perſe; prend Ormus aux Portugais, 250 *& ſuiv.* Etend ſon commerce à Baſſora, 260. Ses progrès dans le Gange & à la Chine, 290. Ses vaiſſeaux ne ſont pas reçus au Japon, *idem*. Ses bénéfices immenſes en 1682, *idem*. La mauvaiſe adminiſtration de Charles II lui occaſionne un grand dommage, 291. Les François lui enlevent 4200 bâtimens lors de la guerre de 1688, *idem*. Contradiction qu'elle eſſuie en Angleterre, 292 *& ſuiv.* Il ſe forme une ſeconde compagnie en concurrence avec la premiere, 294. Les deux compagnies ſe réuniſſent en 1702, 295. Diſgraces qu'elle éprouve à la Cochinchine & à Sumatra, 296 *& ſuiv.* Guerre de 1744, ſa ſuite dans l'inde, 297. La compagnie Angloiſe reſte en poſſeſſion de l'empire dans le Malabar, ſur la côte de Coromandel & dans le Bengale, 298. Danger qu'elle court au Malabar de la part des Marattes, 318. Ses poſſeſſions ſur la côte de Coromandel, 328 *& ſuiv.* Sa poſition au Bengale, 334 *& ſuiv.* Elle permet le commerce d'Inde en Inde aux particuliers, à quelles conditions, 361 *& ſuiv.* Gratification accordée au chirurgien de chaque navire pour chaque homme qu'il ramene en Europe, 364. Hiſtoire de ſes fonds & de ſes progrès, 364

& ſuiv. Balance de l'argent qu'elle importe & qu'elle exporte, 370. Sa ſituation en 1766, 372 *& ſuiv.* Dangers qu'elle court aux Indes, 379.
Compagnie des iſles Hollandoiſes, ſon gouvernement & ſon adminiſtration, 199 *& ſuiv.* Ses premiers fonds, 203. Sa ſituation en 1751, 205. Ses bénéfices, 206. Conſommation de la cannelle, de la muſcade, du girofle & du macis, 209. Cette compagnie tend à ſa décadence, cauſe, 212 *& ſuiv.* Moyens de la prévenir, 218 *& ſuiv.* Dangers que la compagnie court, 225 *& ſuiv.*
Conſtantinople eſt l'entrepôt du plus grand commerce des Indes, 53. Décadence de ce commerce, cauſe : les Italiens s'en emparent, 55.
Coromandel, (côte de) climat, hiſtoire, établiſſement des Européens, 319 *& ſuiv.* Son principal commerce conſiſte en toiles blanches & peintes, 322. Réflexions ſur la manufacture & le commerce des toiles peintes, 323 *& ſuiv.* Idée des Indiens ſur l'intérêt du prêt d'argent, 326. Détail du commerce de la côte, 327. Poſſeſſion des Anglois ſur cette côte, 328 *& ſuiv.*
Coton, maniere de le préparer au Bengale, pour faire de la mouſſeline, 357.

D

Daca, ville du Bengale, peut être regardée comme le marché général du Bengale ; deſcription, commerce, maniere d'y travailler, 355 *& ſuiv.*
Diſſertation ſur le génie & le goût, 273.
Diu, ville de l'Inde, ſon ancien commerce n'eſt preſque plus rien, 309.

E

Egypte, (hiſtoire de l') 49. Sa navigation & ſon commerce, 50 *& ſuiv.*
Eſpagne, (état de l') avant la découverte de l'Amerique, 21.
Europe, (état de l') 2. Continuation, 5. Continuation, 9. Continuation, 61. Continuation, 132.

F

Foires établies par Charlemagne, 7.
France, (la) tableau de ſes mœurs, de ſes uſages ſous Louis XI, 14.

G

Gama, premier général des Portugais, qui aborde aux Indes, 43.
Genois, (les) partagent le commerce des Grecs, 8.
Germanie, (diſſertation ſur la) 121 *& ſuiv.*
Gingembre, plante du Malabar, 305.
Giroflier, deſcription, culture, récolte, commerce, &c. 149 *& ſuiv.*
Goa, capitale des établiſſemens Portugais dans l'Inde ; ſa ſituation & ſa deſcription, 47.
Goa, capitale des poſſeſſions Portugaiſes, eſt entierement déchu de ſon commerce, 308.
Grecs, (les anciens) éclairent l'Europe, 3. Décadence de ce nouvel empire des Grecs, 8.

H

HOLLANDE, (voyez Batavie) 127.

J

JAPON, (le) une tempête y jette un vaiſſeau Portugais, 101. Etat de cet empire à l'arrivée des Portugais, 102. Sa religion, diſſertation ſur l'amour, *idem & ſuiv.* Parallele de la religion des Chinois, avec celle des Japonois, 106. Les Portugais y font un grand commerce, 107. L'Empereur bannit les Portugais & la religion Chrétienne, 145.

Java, (iſle de) caractere & religion de ſes peuples, 183. Les Hollandois s'y établiſſent, 184. Leur conduite & leur politique, 185. Leur commerce, 187.

Jedda, ville d'Arabie, ſon gouvernement, ſes droits, ſon commerce en général, 287.

Indoſtan, ſa ſituation & ſa deſcription, 26. Son climat, 27. Diſſertation philoſophique ſur ce pays, 28. Sa religion, 30. Les peuples ſont partagés en cinq claſſes, 32 *& ſuiv.* Continuation de ſa religion, 35. Mœurs & uſages, 38 *& ſuiv.* L'Indoſtan étoit auſſi peuplé par des Mahométans, 42. Diviſion de l'Indoſtan, 43.

Introduction, 1.

M

MADRAS, principal comptoir Anglois ſur la côte de Coromandel, ſon hiſtoire, 331. Diviſion & population, *idem.* Son commerce en général, 332.

Malabar (le) deſcription, 298. ſon commerce en général, 304.

Malaca, deſcription, mœurs, uſage, &c. de ſes habitans, 69. Les Portugais cherchent à s'en emparer, 71. Cruauté & intrépidité de ſes anciens habitans, 72. Les Hollandois s'en emparent, 162. Décadence de ſon commerce, & cauſe, 163.

Maldives, (les iſles de) deſcription, ſituation & hiſtoire, 298 *& ſuiv.* Gouvernement & commerce, 299.

Mamelus, (les) peuple du levant, leur ville devient l'entrepôt général du commerce des Italiens, 55.

Man, (iſle du) le gouvernement Anglois l'a acquis pour empêcher la contrebande, 367.

Marates, peuple de l'Inde, 350. Donne & donnera beaucoup d'inquiétude à la compagnie Angloiſe, *idem & ſuiv.*

Marine (la) ſe renouvelle en France & en Angleterre, 7.

Maſcate, ville de l'Arabie, ſa ſituation, 266. Son commerce ſe réveille en 1749, 267. Son port, éloge de ſes habitans, 268. Son commerce en général, *idem.*

Mazulipatan, appartient aux Anglois depuis 1759. Commerce qu'ils y font, 330.

Mecque, (la) ville d'Arabie, politique de Mahomet, 289.

Mer rouge, deſcription géographique, 59.

Métempſicoſe, croyance des Indiens, diſſertation à ce ſujet, 36.

Moka, ville d'Arabie, ſon commerce, par qui il eſt fait, 284 *& ſuiv.* Maniere d'y négocier des Européens, 285.
Molucques, (iſles) deſcription, 74. Les Portugais s'en emparent, 77.
Mouſſelines, les plus fines ſe font au Bengale, & ſe vendent à Duca, 357. Les Européens les font broder eux-mêmes, *idem.*
Mozambique, (iſle de) ſituation & deſcription, 108.
Mozambique, (iſle de) ſa ſituation avantageuſe, dont les Portugais n'ont pas ſu profiter, 310.
Muſc, (le) hiſtoire & commerce, 339.
Muſcadier, deſcription, culture, récolte & commerce, 152.

N

Nids d'oiſeaux, objet du commerce des Hollandois à Batavia, 196.
Nord, (tableau du) avant la découverte du nouveau monde, 17.

O

Opium, culture & maniere de le préparer, commerce qu'on en fait, 344.
Ormuz, ville du golphe Perſique, ſa ſituation, ſon commerce, 64.

P

Pegu, (royaume de) ſituation, hiſtoire, commerce, 342 *& ſuiv.* eſt la ſource des belles pierreries, 343.
Perſe, (la) ſon commerce, 253. Traits de quelques-uns de ſes Souverains, 256. Eſt dévaſtée par différentes Puiſſances, 257.
Poivrier, (le) deſcription, culture, & commerce qui s'en fait au Malabar, 306.
Portugal, [état du] dans le quinzieme ſiécle, 21. Ses progrès dans l'aſtronomie & la navigation, 22. Les Portugais doublent le cap de Bonne-Eſpérance, 23. Ils abordent dans l'Indoſtan, *idem.* Ils envoient une flotte conſidérable à Calicut, 45. En ſont chaſſés, & vont à Cochin; font des alliances avec tous les Souverains de la côte du Malabar, *idem.* Les Portugais abordent à la Chine, 99 *& ſuiv.* La mauvaiſe conduite d'un de leurs généraux les en fait chaſſer, 100. Ils y reviennent, & y négocient, *idem.* L'Empereur leur donne Macao, 101. Eloge de la bravoure des Portugais, cauſes, 76 *& ſuiv.* Ils dégénerent, 80. Leurs cruautés & leurs vexations dans toute l'Aſie, 108. La diſcorde ſe met parmi eux, 110. Ils ſont attaqués à Diu par le roi de Cambaye, 111. Ils lui livrent bataille & font lever le ſiege, 112. Les Portugais retombent dans tous les déſordres, 114. Il ſe forme une conjuration générale contre eux, diſcours ſingulier d'un habitant de l'iſle d'Amboine, *idem & ſuiv.* Lisbonne envoie des ſecours ſous le commandement d'Ataïde, il parvient à tout pacifier, 115 *& ſuiv.* Le Portugal tombe dans une eſpece d'anarchie à la mort de Sébaſtien, 118.

71-79
argus
Aug. 1970

Cauſes de l'aviliſſement des Portugais, 119. Moyens que les Portugais ont de vendre leurs colonies floriſſantes, 311.

R

RHUBARBE, deſcription & culture, 338.

Rome ancienne, cauſe de ſa décadence, 4.

Rome nouvelle, veut toujours donner des loix au monde entier, 6. Joue des comédies ſaintes, 19. Origine de la fête des jours, de celle de l'année, *idem*. Cultive & excite les arts, *idem & ſuiv.* Abus de la doctrine de Rome, 20.

S

SAFRAN d'Inde, plante du Malabar, 304.

Sagu, arbre des Moluques, ſa deſcription, & ſes productions, 76.

Sainte Helene, [l'iſle de] ſa ſituation, hiſtoire, population & culture, 359. Des avantages de ſon port, *idem*.

Salpetre, maniere de le préparer, & commerce qui s'en fait, 353.

Sandal, arbre du Malabar, 304.

Saxons ou Normands, font des invaſions en Europe, 7.

Soarez, [Lopez] ſuccede à Albuquerque, 81.

Soccotora, [iſle de] ſituation, les Portugais en font le ſiege, & s'en emparent, 58.

Soie, il s'en recueille quantité dans le Bengale, ſon exportation & ſon commerce, 354. Elle vient naturellement dans le Royaume d'Azem, 341.

Sumatra, [iſle de] ſon commerce avant l'arrivée des Européens, 159. Commerce des Hollandois & des Anglois en poivre, richeſſes de ſon Souverain, facilité de s'en emparer; diſſertation à ce ſujet, 160.

Surate, ville de l'Inde, les Anglois s'emparent de ſa citadelle, 313 *& ſuiv.*

T

THE, diſſertation ſur le commerce & la conſommation qui s'en fait en Europe, 365. Découverte d'un nouveau thé à l'Abrador, 369.

Timor, iſle, les Hollandois s'y établiſſent, & en chaſſent les Portugais, 154. Ses productions & ſon commerce, *idem*.

Toiles peintes, [réflexions ſur les] leur manufacture & leur commerce, 323.

Travancour, [Royaume de] ſituation, hiſtoire, commerce, comptoirs Européens, 300 *& ſuiv.*

Turquie [tableau de la] avant la découverte du nouveau monde, 17. Parallele de la religion turque avec la religion chrétienne, 62.

V

VENISE, joue un grand rôle dans le quatorzieme ſiecle, 13. Fait le principal commerce des Indes, 55. Cet état eſt ſur le bord de ſa ruine, 56. Le commerce des Portugais ruine le ſien; il cherche tous les moyens de leur ſuſciter des ennemis, *idem*.

Fin de la Table du Tome premier.

E 773
R 274h 1
v. 1